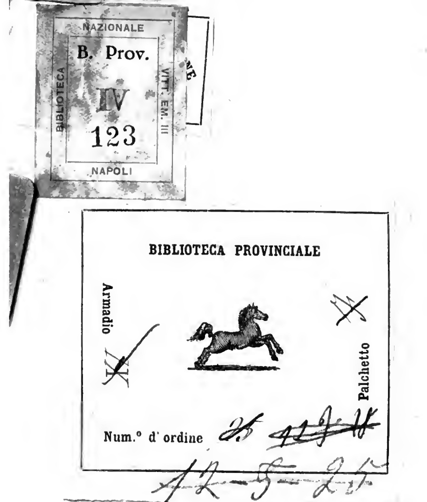



NAZIONALE
B. Prov.
IV
123
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.º d' ordine

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR LE XVIII[e]. SIÈCLE.

SE TROUVE AUSSI, A PARIS,

Au Cabinet de Lecture, rue Neuve-St.-Roch, n°. 18.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.

MÉMOIRES

HISTORIQUES

SUR LE XVIIIE. SIÈCLE,

ET SUR M. SUARD;

PAR DOMINIQUE-JOSEPH GARAT.

> Dans ma jeunesse j'ai été frappé d'un vers de Stace,
> *Ingenium probitas, artemque modestia vincit.*
> J'ai eu l'ambition de mériter un jour un tel éloge. Je suis bien loin de m'en croire digne; et une telle ambition exclut même le mérite de la modestie : mais qu'on me pardonne de dire que j'en ai eu la pensée. SUARD, *Mes Souvenirs.*

DEUXIÈME ÉDITION.

TOME II.





A PARIS,
CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES MATHURINS S.-J., HÔTEL CLUNY.

1821.



MÉMOIRES HISTORIQUES

SUR

LE XVIIIE. SIÈCLE,



ET SUR M. SUARD.

LIVRE V.

Major rerum mihi nascitur ordo.

DANS les occasions fréquentes que m'en a déjà offert la vie de M. Suard, ce n'est point du tout par oubli que j'ai peu nommé les étrangers illustres qui venaient dans ses sociétés, dans son salon et dans son cabinet, pour mieux connaître Paris et la France.

Je leur destinais un livre tout entier de ces mémoires.

J'ai cru qu'en les rapprochant dans le cadre d'un tableau, je pourrais rapprocher et comparer, sous plus de rapports, les nations elles-mêmes,

ce qu'elles étaient pour la France à ces époques ; ce que la France était pour elles ; et par quelle destinée plus heureuse qu'étonnante, sans occuper une des plus glorieuses places dans notre littérature, M. Suard a été pourtant celui de nos hommes de lettres qu'ils sont toujours venus chercher en plus grand nombre.

Les avantages d'un grand concours de voyageurs ne se bornent plus aux capitales ; ils s'étendent à toutes les provinces depuis que les progrès de la culture des terres, des arts de la main et des arts du goût, ont fait aussi des provinces et de leurs villes principales des lieux de délices et d'observations instructives pour les étrangers.

Mais il faut distinguer, ce qui est facile, deux genres de voyageurs, et deux genres d'avantages de leur passage ou de leur séjour.

Ce que les uns cherchent uniquement, et c'est la foule, ce sont des lieux nouveaux, un beau ciel, et ces plaisirs dont tous peuvent jouir avec des sens : ce qu'on recueille d'eux, c'est l'argent avec lequel ils paient leurs consommations. Ces profits ne sont point à priser froidement ; ils ont même quelque chose de sacré ; ils sont recueillis principalement par ces classes ouvrières dont le travail est trop peu payé, puisqu'il est sans relâche et sans considération. Le fisc en perçoit aussi sa part, et

le fisc, quand il n'est pas volé, c'est la nation.

Les voyageurs du second genre, diffèrent beaucoup de ceux du premier. Dans leur empressement à visiter une nation, on découvre des avantages trop grands, trop nobles, pour être de même soumis à la détermination des chiffres.

La curiosité de ces voyageurs, apporte plus d'hommages que de richesses; ils viennent à des échanges de lumières et de talens; et il n'en est pas de ces échanges comme des autres, où l'on ne gagne qu'en donnant valeur égale pour valeur égale, ou, si l'on veut, *moins pour plus*. Dans le commerce des idées, on s'enrichit plus très-souvent par ce qu'on donne que par ce qu'on reçoit.

Que de mots de sa langue dont un secrétaire même de l'Académie Française n'a très-bien fixé toutes les acceptions pour lui-même, que lorsqu'il a été obligé de répondre à un étranger, homme d'esprit, qui lui en a demandé la signification, les origines, les dérivations et les nuances? Que de Parisiens, et peut-être même d'architectes, ne sont allé chercher et découvrir le portail si bien caché de Saint-Gervais que lorsqu'un Anglais ou un Italien ont voulu apprendre d'eux où était ce chef-d'œuvre! il est trop difficile d'admirer, même de regarder ce qu'on a vu en nais-

sant et tous les jours ; mais forcés à montrer nos créations à ceux qui les voient pour la première fois, nous prenons leur âme toute neuve pour regarder avec eux, et nous profitons plus qu'eux des instrtuctions qu'ils reçoivent de nous.

Dans ces entretiens, l'étranger qui a un nom, jaloux de sa réputation et de celle de son pays, s'applique à bien faire les questions; celui qui répond, et qui a bien aussi ou une célébrité, ou deux amours-propres, s'applique à faire les meilleures réponses; tout est, de part et d'autre, dans l'attention la plus active, la plus féconde en expressions distinctes, vives, profondes; et si dans les mêmes lieux se réunissent cinq ou six étrangers marquans des nations marquantes elles-mêmes, le foyer de lumières s'agrandit en bien plus grand rapport encore que leur nombre. C'est ce qui arrive presque toujours : on connaît les maisons de l'Europe où les étrangers sont le mieux accueillis; et tous s'y rencontrent.

Le magnifique siècle de Louis XIV n'en avait pas attiré à Paris autant, à beaucoup près, que le dix-huitième siècle ; et on en est assez surpris pour qu'il ne soit pas indifférent d'en rechercher les causes.

Dans les jours où le règne et les triomphes du monarque étaient les sujets ordinaires des créa-

tions du génie, les étrangers y auraient été trop humiliés. Lorsque les revers succédèrent aux victoires, ils sentaient que leur présence rendrait la politesse française trop pénible. A toutes les époques de ce règne de tous les talens, les opinions dans tous les genres étaient trop proclamées comme doctrines obligées, comme lois ou comme dogmes, trop exclusivement propres à la nation ou à son roi, pour que les autres nations pussent croire trouver en France ces doutes si nécessaires au commerce des idées et à la recherche de la vérité.

Sous le règne de Louis XV, l'un des princes qui ont le plus porté et le mieux conservé sur le trône tous les instincts et tous les sentimens de la nature, la France, au contraire, ne donnait ni ne recevait des humiliations; avec le génie de la guerre, qu'il lui est impossible de jamais perdre, elle n'en avait plus l'amour; nos ministres de paix, les gardes des sceaux et les chanceliers, étaient honorés dans les concours de l'Académie comme les maréchaux de France; on ne changeait aucun principe de la monarchie; on le discutait tous; on obéissait plus religieusement aux lois pour en démontrer avec moins de dangers les vices; on créait moins de chefs-d'œuvre; on en sentait mieux les beautés. La langue du

goût et de la critique était celle dont on faisait le plus d'abus, mais celle aussi qui s'était le plus enrichie et perfectionnée. La capitale de la France était, en quelque sorte, le grand lycée de l'Europe; et les étrangers même qui pouvaient donner les meilleures leçons, vinrent en prendre.

Ceux dont la résidence avait le plus de durée étaient naturellement les ministres des puissances, sous quelque titre qu'ils fussent envoyés; et l'on peut croire, qu'à une telle époque, les puissances étrangères ne choisissaient pas leurs ambassadeurs en France parmi les hommes les moins distingués de leurs empires. Leurs choix ne devaient pas chercher non plus de préférence ces hommes si considérés ou si vantés dans les cours comme déliés et comme habiles : les ruses des affaires et les mensonges politiques ont été rarement d'un grand usage chez un peuple franc et généreux, mais aussi trop ingénieux pour ne pas voir la fourbe partout où elle se cache. L'esprit et le caractère des envoyés en France furent presque toujours, à cette époque, des témoignages de l'estime de toutes les puissances pour les Français; elles ne donnaient des lettres de créance qu'à des esprits éclairés, à des caractères simples, nobles et bienveillans pour l'humanité.

Ce fut du Nord et de deux nations très-voisines, de la Suède et du Danemarck, que les ambassadeurs se firent d'abord le plus remarquer et le plus goûter dans les sociétés de Paris, par une élégance de manières et de langage trop continue pour n'être pas très-naturelle, par des mots assez piquans pour être tenté de les croire du chevalier de Grammont ou de Matta.

Le roi de Danemarck, et le baron de Gleekem, son ambassadeur, tous les deux quelque temps ensemble à Paris, occupèrent tous les deux cette capitale de tout ce qu'ils faisaient et de tout ce qu'ils disaient.

Votre roi, dit une femme à M. de Gleekem, *est une tête. — Couronnée, madame,* répondit le baron.

Un autre mot de lui est plus souvent cité sans que tout le monde sache qu'il est aussi de lui. On s'extasiait à ses côtés sur l'admirable exécution d'une sonate peu expressive, et en le voyant froid quelqu'un s'écria : *Ah! si vous saviez combien cela est difficile!* — Ah! je voudrais bien que cela fût impossible, dit Gleekem. Ce mot piquant est à la fois d'un goût délicat et d'un esprit profond; il partit sur-le-champ de sa bouche.

Un de ces philosophes, qui ne marchent jamais sans toute leur philosophie, et que cela expose trop

à tenir *de beaux propos hors de propos*, demandait à cet ambassadeur du Danemarck comment il était possible que les Danois eussent été assez insensés pour déférer volontairement un *pouvoir absolu et sans bornes à leurs rois. C'est, grâces à ce qui vous paraît une si grande folie*, répondit le baron, *que de tous les rois de l'Europe, les nôtres sont ceux qui savent le mieux que leur puissance vient du peuple*. Ce baron, qui parlait si bien, parlait très-peu, et on n'a pas de peine à le croire.

L'ambassadeur de Suède, le comte de Creutz, avait tout un autre genre d'esprit : ce qui dominait dans le sien, c'était l'imagination, le goût de l'histoire naturelle, des beaux-arts, et non-seulement le goût, mais une sorte de passion pour ce beau moral que le moindre secrétaire d'ambassade ne manque pas de traiter de chimère pour monter en grade. De Creutz, disciple de Linnéus, était Linnéus poëte. En classant méthodiquement des herbes et des fleurs dans sa Flore et dans ses herbiers, il en emportait les formes, les couleurs, et presque les parfums, dans son imagination, et il les reproduisait dans son langage. Il n'était jamais transporté, mais souvent enchanté. Ce que l'éloquence des affections les plus nobles et des passions les plus touchantes,

ne produit guère que sur les âmes les plus sensibles et à l'aide de toutes les illusions du théâtre, le comte de Creutz l'éprouvait dans la conversation la plus calme et la plus réfléchie, dès qu'on parlait de tout ce qu'une raison saine, une morale pure et quelque amour de l'humanité peuvent faire de bien à la terre; toutes ces impressions rencontraient des incrédules; mais la physionomie de M. de Creutz, dans ces momens, ses accens, ses paroles, ne laissaient pas subsister long-temps les doutes. Toute la teneur de sa vie, conforme à ces émotions, était une preuve plus forte encore de leur sincérité.

Deux ou trois ans ministre de la Suède à Madrid avant de l'être à Paris, les affaires entre Madrid et Stockholm n'étant jamais très-nombreuses, et rarement très-pressées, le comte de Creutz résidait peu auprès d'une cour bigote et corrompue; sans cesse il errait au milieu et autour de ces superbes provinces de Murcie, de Grenade et de l'Andalousie, du milieu desquelles s'éleveraient rapidement des générations d'hommes aussi belles que leurs moissons, si la culture qu'y reçoivent les hommes valait celle qu'ils donnent à leurs terres, et dans laquelle se réunissent les talens agricoles des Romains et des Arabes.

Aux tableaux qu'en traçait M. de Creutz, on eût dit que l'Espagne était son pays natal, ou qu'il le préférait à sa patrie.

Mais quand il parlait de la Suède, de ses nuits, qui sont presque des jours; de son ciel, qu'un soleil resplendissant rend magnifique alors même qu'il ne peut le rendre doux; de ses lacs nombreux, traversés aussi rapidement par les patins et par les traîneaux que par les voiles; de sa végétation diligente, qui commence et achève en trois mois les créations pour lesquelles il faut ailleurs à la nature des années; des races antiques et toujours pures de sa population primitive, qui, entre le pôle et d'immenses étangs glacés, dérobent toutes les vertus et toutes les félicités de l'âge d'or aux souffles contagieux des vices et des malheurs des nations; de cette fabrique d'hommes inaltérables qui peut redevenir encore *la fabrique du genre humain;* de leurs mœurs plus saintes que les lois des autres peuples; de leurs lois dictées ou sanctionnées par trois ordres, dont le moins auguste n'est pas celui des *paysans*, puisqu'en effet, de droit éternel, un pays appartient à ceux qui le labourent et le fécondent : alors la voix de M. le comte de Creutz était plus forte et plus élevée, quoique ses yeux fussent en larmes; ses accens, d'autant plus sublimes qu'ils

n'avaient rien d'oratoire, et qu'il ne parlait jamais ainsi qu'à deux ou trois amis intimes, pénétraient ses amis de toute l'émotion dont il était pénétré lui-même; leurs fibres, fortifiées comme leurs âmes, n'auraient plus grelotté sous un pôle où tant de lumières de l'astre du jour et de la raison humaine brillent ensemble. La Suède, même sous ses glaces, s'offfrait à leur imagination comme l'Italie du nord, et le ciel de Stockholm comme le ciel de Valence et de Naples; ils s'écriaient, *la Suède! la Suède!* comme Montesquieu, en finissant les deux livres des fiefs et l'Esprit des Lois, s'écrie: *Italiam! Italiam!*

On peut croire que l'abbé de Mabli, en général si peu enthousiaste, a dû son enthousiasme si soutenu pour la Suède et pour les Suédois, à ces impressions du baron de Creutz qui se répandaient au loin; il est plus que probable que c'est par elles que fût inspiré à M. Suard l'idée d'un excellent morceau sur l'économie politique de la Suède, seules pages qu'il ait écrites sur ces doctrines, dont on l'avait tant occupé.

C'est sous ces traits que, dans son conte *des solitaires de Murcie*, chef-d'œuvre de tous les contes pathétiques, Marmontel nous représente son ami, M. le comte de Creutz; telle était

l'âme que ce noble Suédois conservait intacte et pure dans les longues missions d'un diplomate ; et, si au lieu d'être l'ambassadeur de la Suède, il en eût été le roi ; si quelqu'une de ces élections, très-peu rares, l'avait élevé comme sur l'aile des anges au trône d'un peuple né pour toutes les vertus, l'Europe aurait eu dès-lors, comme aujourd'hui, un prince de plus à comparer à ces Antonin et à ces Henri IV, âmes divines, dont le comte de Creutz semblait chercher les traces en errant avec délice si loin de sa patrie, mais si près des lieux de la naissance et de l'enfance de Henri IV et de Marc-Aurèle.

Les solitaires de Murcie ne sont peut-être qu'une des fictions de ce recueil des Contes moraux auxquels la morale, le goût et la raison sont loin d'avoir accordé encore assez d'éloges et de reconnaissance ; mais le caractère de M. de Creutz, tel qu'il y est peint, est une vérité et non un conte. M. Suard, qui n'en a jamais fait, en parlait de même ; et c'est une vérité encore que M. Suard était l'un des hommes de lettres, dont ces deux ambassadeurs du Danemarck et de la Suède recherchaient le plus la fréquentation et la conversation. M. de Creutz était plus l'ami

de Marmontel ; il aimait plus à causer avec M. Suard. En général, plus les étrangers aimaient la France, plus ils trouvaient aussi M. Suard aimable.

Parmi tant d'envoyés de l'Allemagne, sous tous les titres de la diplomatie, celui qui a résidé le plus long-temps en France, qui s'était comme naturalisé dans la nation et dans la littérature française, *Grimm* était décoré du titre de *baron*, mais il l'était plus par son esprit, par son goût et par ses lumières, que par sa noblesse et par ses missions diplomatiques. La haine et l'amitié, l'enthousiasme et le dénigrement, ont mêlé son nom pendant plus de trente ans, et l'ont fait retentir avec les noms de nos philosophes les plus proscrits et les plus proclamés. Il était trop difficile qu'elle fût un prestige et une usurpation, cette estime si longue et si voisine de l'admiration qu'eurent pour les talens de Grimm les Diderot, les Jean-Jacques, les Raynal et les d'Alembert; et les cinq à six volumes de *la correspondance littéraire*, publiés long-temps après sa mort, ont assez bien établi que l'homme qui jugeait si bien le dix-huitième siècle, à mesure qu'il passait sous ses yeux, n'était pas au-dessous de ce que ce siècle avait de plus distingué. Combien, en général, et par la *justesse* et par la *justice*, les ap-

préciations de Grimm sont au-dessus de ces correspondances long-temps secrètes, et qui semblent plus écrites par des espions et par des ennemis de notre littérature que par des critiques et par des juges !

Le caractère de Grimm a laissé jusqu'à présent plus de doutes que ses lumières. C'est de lui que Jean-Jacques disait : *Je lui ai donné tous mes amis, il me les a tous fait perdre.* Jean-Jacques en racontait encore un trait assez comique, et avant de le rapporter, il faut savoir qu'il le racontait presque en frissonnant d'horreur et de terreur.

Aux jours de leur plus intime liaison, et entre eux et avec Diderot, l'imagination de tous les trois s'enchantait du projet d'un voyage dans toute l'Italie, à pied, à frais communs, avec une bourse où chaque mise ne serait que de cent louis, et chacun une carabine sur l'épaule pour défendre au besoin le *viatique*. Ils voyaient déjà, avant de sortir des faubourgs de Paris, d'où ils ne sortirent jamais en pareil équipage, tout ce qu'ils verraient et même tout ce qui leur arriverait depuis le Mont-Cenis ou le grand Saint-Bernard jusqu'aux extrémités de la Calabre. A Venise, disait Grimm, Diderot, qui ne sait pas se taire, parlera comme le Contrat Social, et c'est le nom

de Rousseau, personnellement connu à Venise, que les espions jetteront dans la bouche de fer; à Rome, Diderot qui est athée, professera hautement l'athéisme, et c'est Jean-Jacques qui sera brûlé. Je riais alors comme eux, ajoutait Jean-Jacques; mais depuis j'y ai réfléchi. Eh! sans doute, l'infortuné y avait réfléchi depuis que son imagination l'avait environné de tant de fantômes auxquels son génie ne servait plus qu'à donner de la réalité. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet Allemand, dont l'âme était plus faite pour les passions tendres que la figure, en a éprouvé de plus délicates et de plus constantes que les cœurs sans vertus n'ont coutume d'en connaître; et que long-temps après que tous leurs charmes furent évanouis, celles qui en furent les objets l'ont été aussi de ses souvenirs les plus généreux et les plus nobles: c'est que M. Suard, quoiqu'il y eût entre eux plus de politesse et plus de bienveillance mutuelle que d'amitié, paraît avoir été indiqué par ses dernières volontés pour un des éditeurs de sa correspondance littéraire, long-temps après qu'ils se furent perdus de vue: genre d'estime dont ne peuvent guère être capables ceux qui n'en mériteraient pas une semblable.

Dans cette amitié de Grimm et de Diderot,

si vite formée et jamais altérée, on observe des circonstances qui, dans les lettres et dans la philosophie, peuvent avoir plus d'un genre d'importance et d'intérêt pour l'Allemagne et pour la France. Elles furent souvent l'entretien de M. Suard et de celui qui en écrit les mémoires.

On sait que le *Père de Famille* est imprimé entre une lettre dédicatoire à la princesse Nassau de Saarbruck, et une lettre sur le drame, adressée à Grimm. La première est un morceau de morale sublime, ce qui n'arrive guère aux dédicaces; et, dans aucune langue, rien ne peut être comparé à la seconde en discussions littéraires, que le recueil des morceaux du même genre de Voltaire. Quelle que soit l'opinion qu'on ait des drames et de Diderot, l'éminente supériorité de ces deux écrits ne sera contestée que par l'impuissance de sentir les vérités du premier ordre en goût et en morale, ou par l'audace à les nier et à les poursuivre partout où elles brillent et où elles éclairent.

Dans la lettre à Grimm, ainsi que dans les entretiens à la suite du *Fils naturel*, l'objet de Diderot est la théorie du Drame, genre qu'il avait tort, je le veux croire, de regarder comme très-nouveau et de son invention, mais sur lequel il

répandait tant de vues neuves et vraies, toutes très-propres à porter sur nos théâtres et des leçons, et des émotions, et des larmes nouvelles.

On ne voulait pas que la tragédie pût être populaire, lorsque la nature et les passions font naître tant d'événemens tragiques parmi le peuple; on ne voulait pas voir que dans ses rapports avec la tragédie, le peuple n'est plus ce qu'il était il y a cent ans; qu'il s'est élevé à toute la hauteur du cothurne; que, par l'indépendance de la fortune, par la noblesse des sentimens et du langage, les classes populaires un peu distinguées peuvent désormais, comme les grands, parler, sur les théâtres, la langue des Corneille, des Racine et des Voltaire. Les poétiques excluaient le tiers-état de la scène tragique, précisément comme l'aristocratie, des dignités sociales. C'était le même préjugé sur la scène et dans le monde.

On se riait des raisonnemens lumineux de Diderot et de son enthousiasme éloquent comme des sermons *du père Lachaussée*. Jean-Jacques, lui-même, dans ses colères mal contenues contre Diderot, et plus mal fondées encore, n'a-t-il pas dit : *Autant vaut le sermon?* Et pourquoi un sermon court, véhément, pathétique, fécond en larmes et en vertus, ne vau-

drait-il pas beaucoup au théâtre ? Que sont-ils autre chose que des sermons de Massillon, en vers de Racine et de Voltaire, et ce discours du grand-prêtre Joad, aux pieds de son pupille roi, et ce discours de Lusignan, qui convertit Zaïre à la foi chrétienne ?

Mais les observations de M. Suard et les miennes, parfaitement conformes, avaient surtout pour objet le rapport singulier des principes dramatiques adressés par Diderot à Grimm, avec les caractères propres et distinctifs des théâtres tragiques de l'Allemagne avant et depuis Shiller. Diderot les avait-il reçus de Grimm, ou Grimm de Diderot ?

Ce n'est pas sur les seuls théâtres allemands qu'on aperçoit l'influence très-marquée des poétiques de Diderot; on la voit de même dans leurs romans, dans leurs contes, dans leurs poëmes en prose, et jusque dans cette philosophie de Kant, qui n'est pas la sienne, mais qui ne lui est pas aussi opposée qu'on veut nous le faire croire.

Que de ressemblances, par exemple, entre le Dorval du Fils naturel, soit dans le drame, soit dans les entretiens à la suite, et le Werther de Goëtte ! Si, en les lisant dans la même langue, on avait à deviner quel est l'Allemand,

quel est le Français, on ne pourrait le reconnaître; on le devinerait tout au plus.

Aussi Français que personne dans tous les goûts de son esprit, dans toutes ses impressions personnelles et dans toutes leurs expressions, M. Suard, qui passait par de si douces nuances d'un ton à l'autre, ne pouvait aimer ni dans Diderot, ni dans les Allemands, ces brusques voisinages d'un familier trivial et d'une inspiration trop emphatique pour être celle de la nature et des passions. Mais, dans ces vices de leur style, il voyait les taches, non la nature de leur talent; il suivait et il observait avec de grandes espérances la naissance et les progrès de cette nouvelle littérature de l'Europe, qui ne cherche ses modèles ni dans les Grecs, ni dans les Latins, ni dans les modernes, mais dans les tableaux de la nature qu'elle a sous les yeux; dans les mœurs des Allemands, dont elle veut seule former l'éducation littéraire; dans cette langue de l'antique Germanie qui a si peu changé, dont les racines touchent aux origines du monde connu, et peuvent être comptées, à aussi bon droit que celles du sanscrit, parmi les premiers sons de la voix humaine. Dans l'enfance de cette littérature, déjà si riche et sans modèle fixe encore, M. Suard voyait des sources de rajeunis-

sement pour toutes les littératures si vite vieillies, parce qu'elles sont nées de celles qui étaient déjà vieilles; parce qu'elles ont proscrit, comme un luxe corrupteur, les découvertes poétiques de la philosophie dans ces mondes des sciences bien plus nouveaux que celui de Christophe Colomb.

Censeur des théâtres durant plusieurs années, obligé de lire tant de comédies et de tragédies, dont un devoir sacré pouvait seul lui faire supporter l'ennui, M. Suard était plus affligé encore qu'ennuyé des formes monotones et de l'action et du dialogue, et de la prose et des vers de notre théâtre tragique. Tout se ressemble, disait-il; avec un peu d'habitude des vers, à peine on entend le premier, on trouve le second avec sa rime. Tous les vieillards sont des Narbas; toutes les mères, autant qu'elles peuvent, des Mérope; et, depuis Rotrou, tous les amans qui ne sont pas à la glace, des Ladislas.

Avec les conseils de ses amis, et les rudes leçons de notre parterre, dont le goût est si éclairé lorsqu'il n'est pas égaré par les passions qu'on lui souffle, M. Suard ne croyait pas Diderot incapable de faire sortir nos talens de cette stupeur de l'admiration et de l'imitation qui les fait se traîner tous sur les mêmes traces; et qui est cause qu'avec des milliers de pièces, nous n'a-

vons encore que quatre ou cinq auteurs tragiques.

M. Suard s'étonnait qu'après le *Fils naturel*, jamais tombé décidément sur les théâtres de la capitale où il a été si peu joué, et le *Père de famille*, resté sur tous les théâtres de France, Diderot fût sorti si promptement de cette carrière par la peur des sifflets; et en effet, il a eu plus de courage contre les prêtres en fureur que contre le parterre en tumulte, contre les bûchers que contre les sifflets.

Voici, et dans les mêmes termes, si ma mémoire ne me trompe, ce que M. Suard, qui n'aimait pas beaucoup la personne de Diderot, pensait et disait de ses talens :

Qui sait à quel rang aurait pu se placer Diderot, s'il eût concentré toutes les forces de son esprit original et fécond et celles de sa brillante imagination sur les seuls objets propres à en exercer toute l'énergie?

Jean-Jacques, même depuis sa rupture un peu scandaleuse avec Diderot, en élevait plus haut encore le génie, et d'une manière plus positive; mais Jean-Jacques croyait son ancien ami propre, surtout, à la philosophie; M. Suard, au théâtre : parce que Diderot parlait seul et longuement avec tout le monde, même avec des impératrices, on en concluait que

Diderot était plus fait pour le monologue des livres que pour le dialogue des drames.

Il ne s'agit point de sa manière de parler, dans le monde et avec Catherine, disait M. Suard, mais de ses écrits et de ses drames : les plus beaux traits du *Père de famille*, ceux qui en ont fondé et perpétué le succès, sont des traits de passion et de dialogue ; et dans tous ses ouvrages, dans les plus philosophiques même, il est toujours en dialogue avec lui-même et avec les autres. Dans ses *Salons*, il parle aux figures des tableaux et aux groupes des statues ; elles lui répondent ; il est très-rare qu'il n'oublie pas complètement qu'elles sont sourdes et muettes comme la toile et le marbre. De tous les attributs du talent, c'est assurément le plus dramatique.

Dans ces différens jugemens de Jean-Jacques et de M. Suard, moins de gens, je le crois, se rangeront du côté de M. Suard que de Jean-Jacques ; mais il est très-probable que si Diderot fût monté plus souvent sur le théâtre ; si, en hasardant toutes les innovations dans la fable, dans les conditions, dans les mœurs et dans les caractères des personnages, il fût resté constamment fidèle au génie et au goût de sa langue, il aurait triomphé de tous les dogmes

qui ne sont pas ceux de la nature ; il aurait pu tomber souvent ; il se fût relevé de toutes ses chutes. Les chefs-d'œuvre tombent ; mais ils ne restent pas à terre. C'est le style qui doit être classique, et non pas l'invention. Ecrivez comme Racine, et osez tout ce que peut concevoir l'esprit le plus hardi quand il n'est pas faux : vous serez porté aux nues aujourd'hui, demain, ou dans un siècle. Quand il est question de gloire, il ne faut pas être pressé ; il faut être sûr.

Environné d'étrangers qui le recherchaient tous, M. Suard regrettait beaucoup que l'exemple de Grimm n'eût pas attiré en France plus de ces hommes qui faisaient naître une littérature originale pour l'Europe, et neuve même en Allemagne ; que Wieland ne fût pas venu causer avec Marmontel, d'Alembert, Champfort, La Harpe ; Goëtte avec Diderot ; Kant avec Condillac ; tous avec tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés et de goût dans Paris et dans nos provinces.

Quoique le Rhin sépare à peine la France de la Germanie, leurs langues les séparent autant que si elles étaient à des extrémités du monde aussi opposées et aussi éloignées que les deux pôles ; et c'est tant de voisinage à la fois et tant d'éloignement qui fournit le plus à un riche com-

merce d'idées et de talens pour l'une et pour l'autre. C'est comme si les échanges des deux hémisphères se faisaient de près à près. Mais pour cela, il ne faut pas que l'extrême originalité de leur langue renferme chez eux ceux qui la parlent et qui l'écrivent. Il faut qu'elle les engage à aller sentir et penser au dehors.

Les Allemands, en littérature au moins, ne sont pas, comme le dit Voltaire dans la Princesse de Babylone, *LES VIEILLARDS DE L'EUROPE*; ils en sont les enfans. Ce sont les Italiens et nous qui sommes un peu vieux, sans être tout-à-fait des vieillards; et les deux âges les plus nécessaires l'un à l'autre sont l'enfance qui sait déjà aimer, et la vieillesse qui sait aimer encore.

M. Suard croyait la philosophie des Anglais et la nôtre plus nécessaires encore aux Allemands que leur littérature ne peut nous être utile.

Ce n'est pas que dans la philosophie allemande, il ne sentît la présence et l'action de cette force prodigieuse du génie de Leibnitz, qui en fut le père; mais Leibnitz déploya vainement sa haute et universelle puissance contre les vérités démontrées par Locke avec une simplicité si modeste et si triomphante: et les Kant, les Fisher, les Jacobi, successeurs de la métaphysique de Leib-

nitz, sans être ses disciples, tentent aussi très-vainement d'engloutir dans les abîmes ténébreux de leur *ABSOLU* et de leur *NOUMEN* les découvertes des Condillac et des Bonnet qui ont donné aux théories de l'entendement toute la clarté des idées physiques et tout l'intérêt des idées morales.

De ce groupe d'écrivains, dont la métaphysique allemande aurait pu former une *pléiade* comme notre littérature du seizième siècle, aucun n'est venu jeter le gant à notre métaphysique affligée ou égayée par la leur. Kotzebuë seul, que je sache, a fait à la France une courte visite; quoique très-bien accueilli, il n'a pas eu parmi nous le même succès que sa charmante pièce *des deux Frères*. D'ailleurs, Kotzebuë ne s'était fait mauvais métaphysicien que pour attaquer la liberté, naissante dans sa patrie, constituée dans la nôtre.

Les capitales étrangères sont, par les panoramas, tellement mises sous nos yeux, que ceux qui les ont visitées croient les visiter encore. Un style plein d'images est aussi une espèce de panorama; et tandis que ceux de la peinture nous font voir les villes, ceux du style nous font entendre les hommes.

Madame de Staël allait partout où elle pouvait

trouver des lumières et en répandre : elle a été dix fois au moment de s'embarquer pour la Grèce, pour l'Asie Mineure, et pour cette Egypte qui cache dans ses ruines et dans ses monumens, debout encore, tant de mystères religieux ou impies dont madame de Staël aimait beaucoup à interroger les abîmes.

Elle a du moins assez vécu, après nous avoir si bien représenté dans Corinne l'Angleterre et l'Italie, pour aller visiter et peindre cette Germanie toujours si loin et si près de nous, pour l'étudier dans toutes les capitales qui réunissent ou qui se partagent ses écrivains illustres ; elle a, pour ainsi dire, tenu salon au milieu d'eux ; et de leurs portraits tracés, elle en a fait une galerie où on ne croit pas seulement les voir respirer, mais les entendre parler. Croire les entendre n'est pas une illusion, elle rapporte souvent leurs propres paroles : et soit lorsqu'elle adopte leurs vues, soit lorsqu'elle les réfute, les siennes qu'elle mêle à celles de tous, sont aussi propres, au moins, à secouer et à éveiller les génies assoupis par trop de confiance et d'abandon aux modèles et aux règles antiques.

Parmi les écrivains dont la gloire est déjà assurée, quoiqu'à peine ils viennent de mourir, Chénier a été constamment le plus religieux dé-

fenseur de ce que nous appelons le goût classique; et son *Tibère* et son *Philippe II*, et tous ses derniers ouvrages en vers et en prose, prouvent que cette religion l'a inspiré comme les Racine et les Voltaire; mais il a prouvé encore que ceux qui ont une religion vraie ne sont jamais superstitieux; il a emprunté plus d'un trait ou plus d'une impression à Shiller, pour mieux le surpasser dans *Philippe II*; il a traduit tout entier le drame de *Natan-le-Sage*, pour s'élever une seconde fois au-dessus de *Mélanie*.

Ce n'est que fort tard, et lorsque madame de Staël était déjà frappée de mort, quoique toutes les facultés de son âme fussent toujours vivantes, que j'ai pu lire son ouvrage sur l'Allemagne: enchanté des deux premiers volumes et très-étonné, seulement, du troisième, j'étais allé porter toutes mes impressions à M. Suard, à qui j'aimais à les communiquer toutes, soit que j'espérasse qu'il les approuvât, soit que je pressentisse qu'il dût les combattre. A peine il eut compris de quoi je voulais lui parler :

« Ah! s'écria-t-il, sans me laisser continuer,
» vous ne pouvez ni admirer, ni aimer plus que
» moi cet ouvrage; et si, dans le troisième vo-
» lume, la philosophie allemande, que madame
» de Staël veut élever au-dessus de toutes les

» philosophies, était plus digne de cette place, » son ouvrage sur l'Allemagne en aurait une dans » mon opinion au-dessus même de Corinne.

» J'avais été long-temps censeur de nos théâ- » tres avant d'avoir grande connaissance de » celui des Allemands; et déjà je trouvais le » nôtre bien usé. J'aime Voltaire, Racine, Cor- » neille; mais dans leurs tragédies, non dans » celles des autres, où je les retrouve toujours, » mais pâlis et affaiblis. Depuis ces grands hom- » mes, on nous a donné plus d'un théâtre; plu- » sieurs où il y a beaucoup de mérite; aucun dont » l'auteur ait eu le droit de dire, *je sens que* » *mon esprit travaille de génie.*

» Le seul que je pourrais excepter est celui de » Ducis; je dirai de lui ce qu'on a dit de Cor- » neille; et grâce à ce grand nom, la mémoire » de mon collègue ne peut s'en fâcher : il n'a pas » une belle tragédie; il a de belles scènes.

» Ducis ne nous a pas délivrés des Grecs; il a » bien fait, puisqu'il a fait Œdipe : mais savez- » vous pourquoi son Œdipe nous a paru et si » grec et si neuf? C'est que Ducis était nourri » de Shakespeare, et que Shakespeare, quand » il n'est pas un farceur grossier ou un déclama- » teur ampoulé, sent et rend la nature comme » sur les théâtres d'Athènes.

» Madame de Staël est accusée d'aimer les » hérésies littéraires, que je n'aime pas du » tout : mais j'avoue que j'ai été émerveillé de » sa sagacité dans les rapprochemens des théâtres » anciens et modernes ; dans les parallèles du » génie dramatique naissant de l'Allemagne et » du génie dramatique vieilli de la France. Si ce » sont là des hérésies, c'est-à-dire *des opinions* » *de choix*, je confesse qu'elles seraient de mon » choix aussi.

» Qu'un jeune homme en doute, s'il recèle » dans son imagination et dans son âme quel- » que étincelle de génie dramatique, lise ces » deux volumes; et qu'il étudie ensuite le théâtre » allemand. L'étude de nos chefs-d'œuvre pour- » rait le désespérer ; leur imitation la plus heu- » reuse le laisserait dans la foule. Mais ces essais » du théâtre allemand, si pleins d'un génie créa- » teur, et si loin de la perfection d'Athalie et de » Mérope, allumeront son enthousiasme par » l'impression très-nouvelle de leurs beautés, et » exalteront son talent par l'espérance peu or- » gueilleuse de se servir d'eux pour en triom- » pher.

» Quant à la philosophie de Kant et de ses dis- » ciples, j'ai regret au temps et au talent que » madame de Staël a perdus à l'expliquer et à

» l'adorer comme pour en faire la religion de la
» pensée. Celle de Bâcon et de Locke n'a pas be-
» soin qu'on l'explique; c'est elle qui explique
» presque tout. Pour rejeter la philosophie alle-
» mande, sans beaucoup d'examen et sans au-
» cun scrupule, il m'a suffi de voir qu'elle re-
» jette elle-même *l'expérience*, seule institutrice
» de la raison humaine. »

J'étais ravi d'entendre parler M. Suard à près de quatre-vingt-cinq ans, et sur des matières qui ne lui étaient pas toutes très-familières, avec des idées si justes et des distinctions si précises; mais, quoique l'apologie du kantisme me parût peu facile, je crus qu'on pouvait tenter à un certain point celle de madame de Staël et de Kant.

Si madame de Staël, dis-je à M. Suard, s'est trompée, le principe de son erreur l'honore encore; elle a cru la morale et la divinité exposées par cette philosophie que les écrivains anglais et français ont fait prévaloir en Europe : les témoignages de tous les sens réunis, et les résultats de toutes les expériences du genre humain, ne lui ont pas paru des sources assez divines de la raison et de la vertu : elle a voulu les voir sortir d'une source plus directement spirituelle et éternelle.

Madame de Staël, dans ses alarmes, a oublié que si nos matérialistes accordent témérairement

la faculté de sentir à la matière organisée et vivante, une philosophie plus exacte que la leur, plus circonspecte et plus élevée ne l'accorda jamais parmi nous qu'à une intelligence de la nature de celle qui éclate dans l'organisation de l'univers; que par conséquent faire sortir toutes les facultés et toutes les créations de l'entendement de nos sens et de nos sensations, c'est leur donner une origine toute céleste; que telle fut toujours la doctrine de ce Bonnet, Genevois comme madame de Staël, comme elle religieux, et dont les écrits, même sur la physique, sont une perpétuelle adoration de la divinité. Elle a oublié que, quoique ces mondes et ces soleils qui prouvent un Dieu, le cachent; que, quoique dans toutes ces créations l'ouvrage frappe tous nos sens, et l'ouvrier reste invisible à tous; les preuves les plus fortes, cependant, de la divinité, comme les plus éclatantes, se tirent du spectacle de l'univers, des lois qui en régissent l'ordre et l'harmonie; que Socrate et S. Paul tiennent sur ce point le même langage; et qu'aucun des oracles de la religion et de la philosophie n'a donné à ce genre de preuves la précision lumineuse qu'elles ont reçue de dix à douze pages de la *Logique de Condillac* et de son *Cours d'Études* pour l'infant duc de Parme; elle a oublié enfin

que cette même morale des évangiles que n'ont jamais pu ébranler dans son cœur les tumultes du monde où elle aimait à vivre, des partis qu'elle attaquait ou qu'elle défendait, des arts dont elle adorait les beautés et la gloire, fut gravée en caractères également ineffaçables dans le cœur de Locke; que Locke descendit au tombeau avec toutes les espérances que la foi donne à la vertu; et que ce même Locke, pourtant, alors qu'il voulut écrire l'histoire de l'âme, écrivit celle de nos sensations et des réflexions qui en naissent.

Dans un latin rempli de locutions singulières, et qui sont apparemment des germanismes, j'ai pu prendre quelque connaissance de la *Critique de la Raison pure*, le principal ouvrage de Kant; et j'ai peur qu'on n'y trouve rien de si religieux que ce qui l'est dans Locke, dans Bonnet et dans Condillac; j'ai peur que le *NUMEN* et le *NOUMEN* des Kantistes, c'est-à-dire, Dieu et l'univers, nommés ainsi par eux de deux noms qui ont tant de ressemblance, ne soient souvent pris l'un pour l'autre par eux; ce qui est déjà arrivé, si j'en crois d'illustres juges, à plus d'un adepte de cette philosophie qu'on dit si pieuse.

Prêt à chanter en vers sublimes les découvertes

de Newton, qu'on devait croire peu poétiques, Voltaire s'écrie :

Tu m'appelles à toi, vaste et puissant génie.

Ces mots *vaste et puissant génie*, ce n'est pas à Newton, c'est à *Emilie*, c'est à la marquise du Châtelet qu'ils sont adressés.

Ces mots, après lesquels il n'y a plus d'éloges, seraient mieux mérités, peut-être, par madame de Staël, même dans ce troisième volume sur l'Allemagne où elle proscrit, comme un abîme de corruption et de ténèbres, cette philosophie de l'expérience et de l'analyse qui, depuis trois siècles qu'elle est née, a tant dépassé les progrès de tous les siècles, a tant fait de découvertes qu'on a eu peine à croire, même après qu'elles étaient faites, qui en fait et qui en prépare tous les jours de nouvelles !

De combien de vérités de détail madame de Staël environne toujours et couvre quelquefois ces erreurs fondamentales qui ne sont pas les siennes, et qui la séduisent plus qu'elles ne l'égarent ! Quelle hauteur d'intelligence elle déploie, servie à son insu par cette analyse qu'elle redoute et qui l'inspire ; qui ne dessèche que les erreurs, et qui seule féconde les vérités ; qui décompose tout, mais comme le prisme, dans les mains de Newton, décompose un rayon en sept rayons ; qui n'est que

très-rarement un scalpel, et toujours un flambeau, et qui est un flambeau encore quand elle est ce scalpel qui, dirigé et manié par Bichat, pénètre de si près tous les secrets de la vie et de la mort! Avec quelle facilité madame de Staël rapproche, compare, fait monter, fait descendre dans ses balances les philosophes et les philosophies de toutes les nations et de tous les âges! Comme les Platon, les Bacon, les Descartes, les Malebranche, les Leibnitz paraissent devant son tribunal sans le décliner! Comme on la prendrait pour la souveraine des grands hommes qu'elle juge, ou plutôt pour cette Minerve des Platon qui, sous le casque des combats, respirait encore la grâce et l'atticisme des peuples dont elle était adorée!

Les doctrines métaphysiques proclamées par madame de Staël n'ont mérité peut-être d'être réfutées, en France, que lorsqu'elle en est devenue l'organe; et une réfutation de son volume, qui paraît nécessaire, pourrait être faite par un ami de son génie et de sa personne. Elle ne pourrait être bonne, cette réfutation, qu'en devenant une ratification nouvelle de la gloire de l'auteur de *Corinne*; et quand elle aurait dû perdre quelque éclat par cette réfutation, madame de Staël l'aurait désirée encore. Le premier amour de cette âme sublime était pour la vérité.

M. Suard écoutait les larmes aux yeux ; il ne dit que ces seules paroles : « Que n'est-elle dans » ce cabinet qu'elle a visité quelquefois! Hélas ! » elle est dans son lit, environnée des médecins » de Paris et de Genève, et peut-être de la » mort !.... »

Dix à douze jours après, madame de Staël et M. Suard n'étaient plus l'un et l'autre que dans des cercueils.

Dans le même temps que madame de Staël imprimait le volume sur *la philosophie allemande* au milieu des disciples de Kant les plus capables de la faire pénétrer dans tout ce que la langue de ce philosophe cache ou obscurcit ; M. La Romiguière, aux écoles normales de la Faculté des Lettres de Paris, professait une philosophie conforme en beaucoup de points importans à la philosophie de Bacon, de Locke et de Condillac, mais qui en diffère beaucoup en des points peut-être plus importans encore. Dans ses leçons, dont la doctrine était toujours bien arrêtée, et la parole toujours improvisée, toujours libre, ses principes, qu'il exposait dans le langage le plus clair de l'entretien le plus animé, n'étaient pas les seuls qu'il fît connaître ; Descartes, Malebranche, Leibnitz, montaient, pour ainsi dire, tour à tour sur sa chaire, et

prenaient la parole. Toutes les philosophies étaient confrontées et appréciées par le professeur. La plus riche érudition servait d'ornement et de preuves aux vérités les mieux démontrées; et M. La Romiguière faisait toujours des expressions les plus précises de la langue, la force de la vérité et la grâce de son élocution.

Aussi n'est-ce pas seulement une jeunesse ardente aux études qui préparent une heureuse et honorable vie, qu'on voyait se presser sur les bancs de l'école; tout ce que la capitale a d'esprits éclairés et élégans, dans les deux sexes, s'y rendaient souvent en foule; et M. La Romiguière n'a pas été heureusement le seul, mais il a été le premier, dans cette haute philosophie, qui ait transformé ce qu'on appelle le pays latin en pays français.

Les leçons de M. La Romiguière, imprimées en deux volumes, avec tout ce que la parole a d'inspirations, et tout ce que le style ajoute de correction et de perfection à la pensée, vont paraître incessamment traduites dans la langue de Galilée, de Gravina et de Beccaria; et combien il est à désirer pour la raison humaine, que toutes les langues de l'Europe s'en emparent et les traduisent!

C'est ce moment où les travaux de madame

de Staël et de M. La Romiguière donnaient à la métaphysique un éclat qu'elle a eu si rarement depuis Malebranche, que quelques-unes de nos académies auraient dû saisir pour mettre en question, dans leurs concours, les titres à la prééminence si disputée des philosophies anglaise, française et allemande.

Il n'est plus temps pour que le professeur des Ecoles normales françaises, et l'auteur du *Voyage en Allemagne*, entrent dans un concours qui eut été bien plus célèbre que la lutte entre La Mothe et madame Dacier, où la politesse du ton et la grâce du style se montrèrent toutes du côté de l'homme; la force et la grâce auraient été toutes les deux des deux côtés; et le triomphe n'aurait pu être décerné qu'à la meilleure des philosophies, à la seule vraie.

Mais aujourd'hui plus que jamais, c'est le temps, pour les nations, de faire agiter et tourmenter cette même question jusqu'à ce qu'on en fasse sortir tout ce qu'elle recèle de vérités, tout ce qui mérite le nom sacré de lois de la pensée, de la parole et du style. Ou on ne voit rien de ce qui nous environne de près et de loin; ou on doit voir que toutes les destinées de l'espèce humaine sont suspendues désormais à trois puissances, *la pensée, la parole, le style*.

En tout temps les Anglais sont venus en

France en plus grand nombre que les autres peuples de l'Europe ; jamais les noms illustres de l'Angleterre n'y sont venus en aussi grand nombre qu'au dix-huitième siècle. Cette audace de la pensée que, si long-temps, ils avaient eu seuls le renom de porter si loin, on la portait en France plus loin encore. C'est chez nous-mêmes qu'ils voulaient prendre connaissance de l'état de nos esprits, de notre littérature, de notre philosophie. Ils croyaient, et avec raison, que nos livres étaient tantôt moins, tantôt plus hardis que nous-mêmes ; que la censure soumettait les uns à des sacrifices, excitait les autres à des excès. Ils venaient aussi, en quelque sorte, rendre à la France les visites de Montesquieu et de Voltaire à l'Angleterre ; et quoique rien de si éclatant ne pût s'attacher au nom de M. Suard et à ses voyages à Londres, tous les Anglais venaient à son salon comme à l'un des rendez-vous de la littérature la plus élégante et la plus philosophique. Entre la maison de M. Suard et les maisons anglaises qui cultivaient les lettres, il y avait quelque chose de cette hospitalité antique établie entre les familles distinguées des nations voisines ; on s'aimait, on était lié, du moins, avant de se connaître.

Ce concours des Français et des Anglais les

uns chez les autres ne peut surprendre que ceux qui ignorent ou qui oublient combien les causes en sont nombreuses, naturelles et puissantes.

Placées sur le globe, face à face, séparées seulement par un trajet de mer de quelques heures, tous les genres d'intérêt et d'attrait rapprochent la France et l'Angleterre, tout les appelle, non-seulement à des alliances, mais, ce qu'on n'a guère vu entre empires rivaux, à l'amitié.

Je le sais; je vais soulever des opinions fondées sur trop de faits anciens et trop de faits récents : j'aurai l'air de combattre les témoignages et l'autorité des siècles; mais, je le crois, on a trop pris les guerres de l'Angleterre et de la France pour leurs haines, et on n'a pas assez vu que leurs haines sont de tradition, et non de sentiment. Leurs combats ressemblent trop à ces duels où il entre si peu de haine, et où l'on perce quelquefois le cœur de celui qu'on chérit et qu'on estime.

Il n'y a de guerre d'extermination que chez les sauvages; il n'y en a jamais eu, même chez les barbares; là où le génie et le courage sont égaux, la paix est indispensable : deux nations ne se font pas la guerre pour que toutes les deux tombent mortes sur les champs de batailles : se détruire, n'est pas triompher; et si la paix, au lieu d'être perpétuelle, est une trêve, c'est qu'elle a été mal

conçue ou mal rédigée, c'est qu'on manque encore de lumières.

Je ne parle pas, il est vrai, de paix seulement, je parle d'alliance, d'amitié; mais l'unique grâce que je demande pour mon opinion, c'est qu'elle ne soit pas jugée avant d'être entendue : elle est née à côté de M. Suard, qui connaissait si parfaitement les deux peuples.

Même dans tout ce qui est né de leurs jalousies, ce ne sont pas les maux qui ont été infinis; ce sont les biens : il y en a de semés bien plus que de recueillis; et les germes, s'ils ne sont pas étouffés, en croîtront pour l'univers comme pour eux.

C'est en Angleterre et en France que, pour la première fois, et presque en même temps, ont été jetés et le cri d'alarme sur le déplorable état de la raison humaine, et le cri de miséricorde sur la barbarie des institutions sociales.

C'est en Angleterre et en France que, depuis deux ou trois siècles, au milieu même quelquefois des égaremens, des emportemens et des massacres suggérés, on travaille avec la même constance et les mêmes succès aux progrès de la raison universelle et des prospérités des deux mondes.

Du jour au lendemain, exemples et modèles tour à tour l'une de l'autre, la France et l'Angle-

terre ont été servies par les esprits supérieurs des deux nations, comme si tous fussent nés Anglais ou tous Français.

Quel spectacle! il faut s'y arrêter, il faut le contempler un moment au milieu des ravages et des fureurs qui nous environnent et qui sont nés chez tous les peuples de leurs divisions intérieures et extérieures. Il faut voir si cette lumière si pure et déjà si étendue, rendue plus éclatante, ne peut pas se projeter sur toute la terre. On peut ne pas s'y attendre, mais ici encore on va voir la vie, les vues et les conceptions de M. Suard mêlées aux plus belles espérances du genre humain.

Quoiqu'il l'ait aussi toujours cherché, Descartes ne trouve point le vrai système du monde; il en trouve beaucoup de lois particulières : il donne à l'algèbre des notations qui en simplifient les formules et en agrandissent la puissance : il applique l'algèbre à la géométrie, et l'une et l'autre deviennent des sciences nouvelles par cette application; il écrit le *Discours sur la Méthode*, la *Lettre à la princesse palatine*; et c'est donner l'esprit mathématique à tous les esprits.

Le génie de *Newton*, avec tous ces flambeaux de *Descartes*, dissipe le rêve des tourbillons, et découvre l'attraction, seule loi universelle

de notre système planétaire qui soit encore connue.

Cette magnifique découverte révolte l'Europe savante ; elle reçoit bientôt en France ses plus sûres démonstrations et ses plus belles applications. D'Alembert résout le problème de la précession des équinoxes ; La Place ne tardera pas à faire connaître *tous les états du ciel passés, présens et futurs*.

La constitution politique de la Grande-Bretagne n'est l'ouvrage d'aucun philosophe et d'aucun monarque ; c'est l'ouvrage de tout le peuple anglais ; précipité durant des siècles, à travers des flots de sang, de despotisme en despotisme, de révolution en révolution, et, ne perdant jamais ni le sentiment ni l'espérance de la liberté, le peuple anglais construit ce beau temple des lois sans plan général, et pièce à pièce, comme les abeilles construisent leurs cellules et les castors les bourgs qu'ils élèvent du sein des eaux.

A peine le temple est achevé, c'est un Français, c'est Montesquieu qui pénètre d'un seul coup de génie ce que le génie de tous les Anglais durant dix à douze siècles n'a trouvé qu'à tâtons et en s'égorgeant dans les ténèbres ; c'est Montesquieu qui enseigne à l'Angleterre les principes et les règles de tous les mouvemens réguliers et irrégu-

liers de son organisation sociale : et les regards des monarchies où l'on forme des vœux pour la liberté, les regards des deux mondes se fixent sur l'Angleterre et sur deux chapitres de *l'Esprit des Lois*.

Ni les découvertes de Newton dans les sphères célestes, ni celles de Montesquieu dans les sphères politiques, n'auraient pu se faire avec des langues et des méthodes imparfaites.

Bacon, le premier, nous avertit et nous effraie de ces vices de nos langues qui nous arrêtent si court sur tous les chemins, et qui nous font faire de travers le peu de chemin que nous faisons.

A peine a paru le *Novum organum*, si digne du titre par lequel Bacon, sans attendre d'autre jugement que le sien, s'associe aux œuvres de l'Eternel, Descartes qui n'a guère pu lire Bacon, et Malebranche qui a plus rencontré que suivi Descartes, ouvrent à l'esprit humain des routes qui ne sont pas celles du *Novum organum*, qui ne les valent pas, et dans lesquelles, par cela même, entrent plus vite les philosophes comme les peuples.

Locke admire ces guides français, mais il ne les trouve pas assez sûrs, et il ramène la France aux routes de Bacon et de l'Angleterre; il les

aplanit; il les élargit; il les borde de garde-fous.

Condillac dénombre les vérités qu'il trouve dans Locke; et il en trouve plus encore en lui-même; c'est lui qui met la métaphysique la plus profonde à la portée de tous ceux qui ont des sens et une langue non corrompue par les ignorans ou par les savans.

Bacon avait appliqué son *Nouvel organe* à la chimie surtout, et il avait promis à l'espèce humaine que les chimistes dans leurs fourneaux et dans leurs cerveaux feraient bientôt la conquête d'une grande partie des forces et de la puissance de la nature. Les découvertes de Lavoisier et les vues de Bertholet acquittent en France les engagemens de Bacon; et les progrès de la chimie française portés en Angleterre, provoquent rapidement de nouveaux progrès aux lieux où Bacon a fait naître la vraie chimie.

Dans la morale, qu'on pourrait appeler bien plus justement que la chimie *le grand œuvre*, l'Angleterre et la France s'entresuivent et s'entr'aident également. Et ici, c'est la France qui est la première dans l'ordre et la suite des créations : et, comme pour prendre date, le génie français s'y est empreint d'un SCEAU qui ne craint pas les contrefacteurs! C'est le sceau de Montaigne; c'est lui qui réveille le premier la cons-

cience humaine endormie sur les bancs et sur les axiomes de l'école. Montaigne se fait une seule question, *que sais-je?* et sa réponse est le tableau le plus plus fidèle de la nature humaine, le plus naïvement et le plus vigoureusement tracé. « On » attache aussi bien, dit Montaigne, TOUTE LA » PHILOSOPHIE MORALE à une vie populaire et » privée qu'à une vie de plus riche étoffe : » CHAQUE HOMME PORTE LA FORME ENTIÈRE DE » L'HUMAINE CONDITION. »

Bacon lit les *Essais de Montaigne* presque au moment où ils sortent des presses. Ce génie trop vaste pour qu'on ne le retrouve pas dans tous les genres de philosophie, ce Bacon, le type, en quelque sorte, ou *la gravure avant la lettre* du génie anglais, écrit aussi des *Essais de morale*, comme Montaigne. Il ne prétend pas à la même naïveté; on n'est pas naïf par prétention : mais il s'engage à la même fidélité; et les *Sermones fideles* peignent en effet très-fidèlement L'HUMAINE CONDITION. L'un va au but par ricochets; l'autre y va sans bonds et sans détours. Montaigne indique à peine les lois que devrait avoir la vraie morale : le chancelier d'Angleterre en trace souvent le code; et pour faire sentir que dans les grandes populations, la morale toute pratique de sa nature, est de première nécessité pour le genre

humain autant que le labourage, il donne à ses vues et à ses préceptes le titre bien plus philosophique encore qu'extraordinaire, de GÉORGIQUES DE L'AME.

Après Montaigne, après Bacon, il était sûr que tôt ou tard, on connaîtrait en Europe les principes indubitables et inébranlables de nos devoirs; la puissance de la plus faible même des vertus, le charme attaché à une existence bien ordonnée : presque dans le même temps, se fondent et s'élèvent en France, l'école de Port-Royal, accusée de *jansénisme*; en Angleterre, l'école de Clarke accusée d'*arianisme*. Dans l'une et dans l'autre école tous les enseignemens se rapportent à celui de la morale, comme au but de tout, et tous sont puisés dans trois sources, LA RAISON PRIMITIVE ou Dieu, LA RAISON ou l'homme; les évangiles ou la voix de l'homme et celle de Dieu ensemble; tout ce qui parle avec éclat chez les deux peuples au nom de la divinité et au nom de l'humanité rend plus visible et plus sacrée cette chaîne de la morale sans laquelle il n'y a ni lois, ni liberté, ni bonheur sur la terre : au delà et en deçà du Pas-de-Calais, c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel et du fond de nos âmes. La nécessité d'être vertueux environne l'homme de toutes parts chez

les deux peuples ; et il est à croire que cette époque, comptée pour beaucoup de raisons parmi les plus corrompues, est celle où il y a eu du moins le plus d'examens de conscience, le plus de remords, le plus de plans de valoir mieux à l'avenir.

A ces notions morales tirées des profondeurs où se cachent la divinité, la nature des êtres et le cœur humain, il fallait ajouter, on le sent également chez les deux peuples, des peintures piquantes, touchantes, terribles, de ces affections et de ces passions universelles, seules puissances qui gouvernent presque toutes les âmes.

En Angleterre et en France simultanément, les vers et la prose, sous toutes les formes de l'éloquence, de l'analyse et de la poésie, les Pope, les Shaftesbury, les Steele, les Addisson, les La Fontaine, les Molière, les La Bruyère, font pénétrer, avec conviction dans les esprits, avec amour dans les cœurs, les maximes et les sentimens nécessaires à l'ordre social et au bonheur.

A la distance d'une année, je crois, se publie à Londres *la Théorie des sentimens moraux* de Smith, à Paris *la Morale universelle*, sans nom d'auteur. Les talens des deux écrivains ne sont pas à comparer : leurs lumières sont égales, leur

morale est la même : les deux écrivains la fondent sur ce qu'il y a de plus sensible et de plus énergique dans les besoins et dans les affections de l'homme.

Cet art d'écrire dont Buffon, qui le possédait un si haut degré, avait coutume de dire qu'il est le seul difficile, est rendu plus facile aux Français par l'Angleterre, aux Anglais par la France. Le génie anglais, plus original dans les ecrivains, plus méditatif et plus laborieux dans les lecteurs, avait moins besoin de toutes les perfections du style : là, les lecteurs refont le travail des auteurs ; ils ne sont pas fâchés de ce tourment qui les désennuie. Les écrivains s'abandonnent donc davantage à leur originalité ; et la pensée y gagne en force et en audace. Où on n'a jamais assez de temps pour les plaisirs et pour le bonheur, en France, il ne faut rien laisser deviner, si ce n'est ce qui serait commun sans un peu de clair-obscur : et le style obligé d'être toujours très-clair, en devient plus net et plus élégant. Les Français ont pu donc offrir aux Anglais beaucoup de modèles d'élégance facile ; les Anglais aux Français beaucoup de modèles de cette rudesse de l'invention qui les a fait nommer les Michel Ange de l'art d'écrire, tandis qu'on nommait nos écrivains les Raphaël du même art. Par

les échanges qui ont été continuels; les Raphaël et les Michel-Ange ont été en même nombre dans les deux littératures.

De nos jours, l'Angleterre a si heureusement trouvé, la France a si promptement adopté les moyens faciles, rapides et très-peu coûteux de mettre dans les mains des classes ouvrières les deux seuls instrumens indispensables pour tous les progrès de la pensée, l'art de lire et d'écrire, que le bon génie de l'espèce humaine est dans la joie, et le mauvais dans la terreur.

Ainsi, dans tous les genres, les conceptions de l'esprit anglais et de l'esprit français se suivent presque en se touchant; elles s'entr'aident par leurs analogies, dont la ressemblance va souvent jusqu'à l'identité; par leurs diversités qui rendent les sillons de lumière plus larges; par leurs contrastes même qui, en étonnant l'esprit, fixent l'attention et la fortifient.

Des cinq à six écoles les plus illustres de l'antiquité grecque, très-différentes dans leurs méthodes, dans leurs principes et dans leurs doctrines, le crayon de Raphaël en a fait une seule école sous le nom de *l'École d'Athènes* : combien, à plus juste titre, le pinceau des David, ou des Gérard, pourrait réunir sur la même toile les génies créateurs de l'Angleterre et de

la France, et en former une seule école sous le nom de *l'Ecole de l'Europe!*

Ce tableau, sous tous ses points de vué, n'avait pas été tracé encore; les principaux traits erraient confusément dans l'imagination, et dans la réflexion des philosophes français qui s'occupaient le plus de l'Angleterre, des philosophes anglais qui s'occupaient le plus de la France. Les uns et les autres entrevoyaient qu'entre elles deux, les deux nations avaient déjà beaucoup de ces lumières, de ces influences et de cette puissance avec lesquelles on peut convertir *la vallée de larmes*, en vallée fertile et heureuse.

L'abbé Raynal, qui avait commencé son Histoire des deux Indes avec toutes les nations de l'Europe, s'était aperçu, avant de la finir, qu'il ne rencontrait guère plus sur les continens et sur les mers que des Anglais et des Français; Thomas, dont l'Eloge de Descartes est un sublime *bilan* des connaissances humaines, gémissait, en l'admirant, de n'y voir que le bilan de la France et de l'Angleterre, et se consolait par l'espérance que ces deux trésors seraient un jour plus riches dans le centre ignoré de l'Afrique, ou dans quelqu'une des terres australes; Gaillard, toujours si éclairé, et quelquefois éloquent, écrivait l'His-

toire de la rivalité de la France et de l'Angleterre, pour la transformer en une sainte émulation en faveur de l'espèce humaine; Bailli, depuis le quarante-cinquième degré jusqu'au pôle, promenait la latitude sous laquelle les sciences pouvaient être nées, et ne voyait dans toutes, avant leurs récentes restaurations, que les débris des sciences d'un peuple primitif partagés entre tous les peuples de la terre; M. Suard, dans les comptes que le Journal Etranger rendait de toutes les littératures de l'Europe, observait que les génies des deux nations s'élevaient plus de jour en jour au-dessus des autres, qu'ils semblaient planer sur l'espèce humaine, comme les modèles qu'elle devait regarder et suivre.

Un poëte, qui mettait quelquefois la plus sublime morale en vers sublimes, a dit que le *genre humain vit de peu*: « Paucis vivit humanum genus: » Pas de si peu, que Lucain, sur la foi de Sénèque, a pu le croire. Il aurait été mieux informé s'il avait pu interroger toutes les espèces vivantes qui servent à sa nourriture.

J'ai eu long-temps sous les yeux, et M. Suard a eu plus long-temps encore dans ses portefeuilles un tableau comparatif des difficultés et des moyens qu'auraient la France et l'Angleterre unies pour restaurer l'espèce humaine, et le ré-

sultat élevait la somme des moyens au-dessus de celle des difficultés. Voici ce résultat.

Il faut beaucoup de choses à l'espèce humaine, non pour se nourrir, mais pour être heureuse et digne de l'être; il lui faut, 1°. des récoltes plus universellement abondantes et assurées de tout ce que la terre et les autres élémens fournissent à sa subsistance; 2°. une instruction publique aux frais du trésor public pour élever l'artisan le plus grossier au-dessus de ces esclaves scythes auxquels on crevait les yeux pour mieux battre le beurre de leurs maîtres; 3°. une facilité aussi grande pour diriger l'attention des yeux et des oreilles, que celle de les ouvrir, de les fermer et de les détourner; une égale facilité de lire et d'écrire sur le papier les mots qu'on a continuellement dans la bouche; 4°. une morale émanée à la fois de nos besoins sur la terre et de nos espérances dans le ciel; propre à faire sentir aux plus barbares la beauté et le charme de ces vertus qui sont plutôt des besoins et des jouissances de l'âme que des devoirs et des sacrifices pénibles; 5°. enfin, un gouvernement fondé sur des principes que tous pourront comprendre, et tous aimer, parce qu'établi sur les droits et pour les droits de tous, il garantira à tous la sûreté, la liberté, la propriété, tous les

moyens indispensables aux développemens et à l'emploi des belles facultés de l'âme humaine. Voilà les besoins universels; et ce n'est pas peu!

Voici les moyens trouvés en Angleterre et en France, pour les remplir. Ils ne suffisent pas seulement, ils surabondent si on veut les employer; *si on le veut*, dis-je.

1°. Le pâtre et le sauvage même, par un heureux instinct, pratiquent quelquefois mieux que les savans cet art de diriger nos organes sur les objets, le premier de tous ceux qui composent l'art de penser; et l'écrivain, non pas très-modeste, mais très-simple, qui a donné au monde la seule logique qui suffise à tous et à tout, a trouvé, dans cet instinct du sauvage et de nos couturières, toutes les règles de cette analyse, qui a fait trouver à Newton la loi par laquelle se gouvernent les mouvemens et les phénomènes du ciel.

2°. L'inventeur de la charrue, mis par l'antiquité au rang des dieux, élèverait lui-même des autels aux Anglais et aux Français qui, depuis un siècle, ont environné la charrue de tant de lumières puisées dans toutes les sciences de la nature; et déjà, par l'abolition des jachères, par les lois de l'ASSOLEMENT qui ne sont encore ni toutes vérifiées, ni toutes soupçonnées, on a tri-

plé pour le monde entier les produits de chaque arpent de terre.

3°. Les procédés de tous les arts de la main, les qualités de toutes les matières sur lesquelles ces arts travaillent, les avantages respectifs des instrumens dont ils se servent, et qui tiennent tous à quelques lois de la mécanique, les forces de la nature qu'on appelle au soulagement et à l'accroissement des forces humaines; tout ce qui se trouve, tout ce qui agit, tout ce qui se fait dans les ateliers et dans les manufactures, a été exposé, a été expliqué dans vingt ouvrages français et anglais, avec assez de clarté et de facilité, pour être à la portée de tous les ouvriers qui sauront lire, pour leur servir d'introduction à toutes les sciences, s'ils en ont l'ambition, et si l'ambition leur en donne le goût.

4°. Cet art de lire et d'écrire qui en soi présente moins de difficultés que celui de faire un soulier ou un habit, et dont l'orgueil d'une fausse science faisait une barrière si haute entre lui et les ignorans, dont l'orgueil des rangs, de la fortune et du pouvoir se servait pour tenir et fouler à ses pieds, en silence, tous ceux qui ne s'élevaient pas à l'*a*, *b*, *c*, c'est-à-dire, les trois quarts du genre humain; cet art de lire et d'écrire si important, en effet, n'a plus pour maîtres que des

enfans qui se l'enseignent en jouant entre eux, en exerçant une bienfaisance mutuelle qui les dispose aux affections tendres, aux vertus sociales; et ce qui a été ainsi que l'invention de l'alphabet lui-même, un événement plutôt qu'une invention, va, plus que l'alphabet encore, porter d'innombrables et d'immortelles améliorations dans les connaissances et dans l'existence de tous les peuples. Les principes des langues qui ne diffèrent pas de ceux de l'art de raisonner, et par cela même, les mêmes au fonds pour toutes les langues, pour celle des sourds-muets, pour celle d'Homère et de Virgile, ont été mis également à la portée de tous les esprits ou les ont élevés à eux; expliqués avec tant de clarté par Dumarsais et par l'Hermes anglais, exposés avec tant d'élégance et de goût par Radonvillier, approfondis et éclaircis encore davantage par Condillac; ils peuvent faire d'un rudiment le meilleur guide de l'entendement, la clef générale des sciences; le moyen de créer réellement une langue universelle si elle devient jamais nécessaire par la civilisation, par les communications et par l'alliance universelle de tous les peuples de la terre.

5°. Tant de moyens nouveaux de donner tous des lumières pourraient être inutil[illegible] à
[illegible]es ou

même funestes, si une raison très-éclairée et une morale très-pure n'étaient pas nécessaires l'une à l'autre : la raison n'est la première qu'en date ; et tout ce qu'elle a de beautés et de puissance ne pourrait se comparer à celles de la morale, si la morale n'était pas son ouvrage.

La plus haute raison n'élève l'homme qu'au-dessus des animaux : la morale le pénètre et le remplit de quelque chose de divin. Des fous et des pervers ont voulu de tout temps armer le raisonnement contre la vertu ; en tremblant devant elle, ils lui ont demandé *où sont vos principes et votre sanction :* tous les siècles leur ont répondu et le dix-huitième siècle mieux encore que tous les autres : *Partout où il y a deux hommes sur la terre qui ont le ciel sur leurs têtes, les principes de la morale sont en nous et nous viennent encore de partout : ils sont dans tous nos besoins, dans tous nos sens, dans toutes nos inspirations ; la sanction en est dans cette conscience universelle qui a promis les bons au ciel et les méchans aux enfers.*

Ces doctrines, les seules qui éloignent le regret des forêts et le désir d'y rentrer, jamais elles n'ont été mieux enseignées ou même aussi bien et sous des formes mieux assorties à tous les âges, à tous les états, à tous les esprits : on les trouve et on

les retrouve partout; dans des catéchismes où chaque mot est un rayon de l'évidence; dans les chaires de la religion et dans les tribunes des nations où l'éloquence les revêt de tout ce qu'elle a de force et d'empire; dans des traités philosophiques où l'analyse leur donne toute l'évidence des propositions identiques ou la précision des probabilités évaluées en chiffres, quand toute autre certitude est impossible; dans les grands tableaux de l'histoire où les oppresseurs du genre humain sont écrasés, toujours sous l'horreur des siècles, et très-souvent, sous les catastrophes des événemens; dans quelques romans, lectures chéries de tous les âges et des deux sexes, qui ne sont pas cette histoire politique des âges dont les grands de la terre se sont emparés comme de tout le reste; mais l'histoire de l'âme humaine, dirigée tour à tour par le charme et par la terreur des passions aux vérités de la morale; dans ces représentations dramatiques d'où les talens, par le rire et par les larmes, règnent sur le monde qu'ils peignent; où ils prêtent à la raison et à la vertu une langue plus belle que toutes celles qui se parlent entre les hommes; sur ces théâtres, naguère des tréteaux, et aujourd'hui les meilleures écoles et les plus belles fêtes des peuples.

Ce qui a été écrit sur la morale, au dix-hui-

tième siècle, et en Angleterre et en France, forme les plus beaux titres de l'espèce humaine, les plus solides fondemens des espérances qui la consolent, l'introduction la plus nécessaire aux constitutions et à la liberté dont ne peuvent plus se passer les peuples de la terre.

6°. Ces constitutions partout demandées ne sont plus nulle part des ouvrages à faire. L'Angleterre, l'Amérique anglaise, la France, d'autres pays encore, d'autres monarchies et d'autres républiques offriront pour le globe entier assez de modèles auxquels il ne faudra de neuf que ces modifications locales qu'on trouve sans les chercher.

Une seule chose paraissait impossible; elle est faite. Pour le despotisme le plus aveugle, on a rendu sensible et visible l'immense supériorité en puissance, en sécurité, en bonheur et en gloire, des monarques constitutionnels sur les monarques despotes. On ne règne plus de droit divin; mais les rois des peuples constitués sont les dieux de la terre dans les enceintes de leur inviolabilité.

Que de trésors créés par la France et par l'Angleterre, et qu'elles peuvent répartir sur tous les points de la terre, si, touchées de pitié pour l'espèce humaine, elles entreprennent avec toute

l'étendue de leurs moyens, ce que deux ou trois philosophes exécutèrent avec tant de gloire dans la grande Grèce, il y a trois mille ans; ce que quelques moines commencèrent avec succès, il y a deux siècles, dans les déserts du Nouveau-Monde; ce que Henri IV avec son Sully allait exécuter pour toute l'Europe, lorsque Ravaillac aiguisait son poignard; ce qu'un élève de la philosophie du dix-huitième siècle poursuit, assure-t-on, avec des progrès plus étendus de jour en jour, d'heure en heure, dans une de ces vallées de l'Écosse où les montagnes peuvent couvrir et protéger l'œuvre du philosophe de leurs ombres, comme dans les places publiques la toile couvre le travail du statuaire qui fait sortir du marbre les modèles de l'humanité.

Elle est infiniment plus grande, il est vrai, la tâche que nous voulons répartir entre l'Angleterre et la France; mais, en morale comme en géométrie, n'y a-t-il pas des degrés tous infinis, et pourtant élevés les uns sur les autres? La France et l'Angleterre associées ne seraient-elles pas infiniment supérieures en tout genre de moyens à tous les hommes et à tous les peuples qu'on vient de citer?

Une idée se présente, et elle inquiète : pour la bonne conception et pour l'exécution sûre d'un

tel plan, il semble qu'il faudrait des Smith en Angleterre, en France des Montesquieu.

Où les trouver? dans leurs ouvrages; dans ceux qui les ont assez bien lus pour y prendre leur génie plus encore que leurs idées. Que dis-je? dans ces crises assez violentes pour croire qu'elles vont finir et qui pourtant durent toujours; dans ces bouleversemens, où, aux cris de *vive le roi! vive la liberté!* l'Europe peut à chaque instant s'engouffrer dans le despotisme de l'Asie : dès qu'elles seront appelées, elles sortiront de plus d'un côté ces âmes, jeunes et héroïques, auxquelles, sans aucune étude profonde, l'amour de l'humanité donne les plus hauts talens comme les vertus les plus sublimes.

Parce qu'elle mérite le nom de divine, cette entreprise ne doit donc exciter aucun dédaigneux sourire : elle est immense; elle l'est moins que les forces actuelles de l'esprit humain, si elles sont constamment et graduellement déployées; aux forces acquises s'en adjoindront de nouvelles à chaque succès de l'entreprise : commencée par deux ou trois peuples, tous ceux de l'Europe, déjà dignes d'y prendre part, demanderont à avoir leur portion de travail dans cette tâche immortelle d'une nouvelle civilisation des deux mondes. Croit-on que la patrie

de Leibnitz et de Frédéric-le-Grand, que l'Italie où fut la Rome des Brutus et la Rome des Antoins; que ces Espagnes qui donnèrent à l'Empire fondé par l'usurpation des Césars, presque tous les princes qui en firent la gloire et la félicité pendant un siècle, resteraient long-temps sur les derrières; croit-on que pour ces tribus superbes de la race humaine, il y ait de trop hautes et de trop belles conceptions?

Un seul homme, et qu'on peut conquérir aisément par la morale et par la vertu, peut lui valoir une immense portion du globe : il y a plus de cent ans, lorsqu'on entendit prononcer pour la première fois le nom des Russes dans l'Europe, tous ceux dont la vue n'était pas très-courte dirent comme les évangiles dont les Russes aiment tant le langage, *Voici ceux qui sont posés pour le salut ou pour la ruine de beaucoup*. Et *beaucoup*, veut dire là le monde.

Elle peut tant aujourd'hui cette influence de la raison et de la morale des deux nations puissantes et éclairées, que si la voix de l'Angleterre et de la France prononçait bien distinctement au milieu de l'Espagne et de l'Allemagne le vœu de les voir paisibles, libres et heureuses par les lois et par les trônes de la monarchie représentative, tout ce qui plane de sinistres présages au-delà du

Rhin et au-delà des Pyrénées se convertirait en certitude de paix, de repos et de prospérités.

On ose tout, et il semble qu'on ne soit timide que pour prêter quelques secours à l'humanité, que pour lui tendre la main.

Cette Europe qui semble s'être rétrécie depuis que tant d'armées, tant d'ambassades et tant de princes la parcourent si rapidement d'un bout à l'autre, quelles que soient ses calamités, et celles qui la menacent, n'est pas à beaucoup près la partie de l'espèce humaine qui a le plus besoin qu'on aille à son aide; qu'on écarte seulement pour elle les obstacles, et tous les biens pour l'Europe naîtront d'eux-mêmes.

C'est à sa sortie de l'Europe que l'exécution du plan laissait craindre d'innombrables difficultés; la première de toutes, c'est que le genre humain qu'on parle de réformer ou de refaire, est fort peu ou fort mal connu encore, ainsi que le globe, sa demeure. La géographie n'a pas eu parmi nous beaucoup de Pline et de Strabon; elle a été traitée trop long-temps comme une connaissance d'enfant: on ne voyait pas ce qu'on voit aujourd'hui, que, dans le physique et dans le moral, elle tient à tout, à l'astronomie, à la navigation, aux arts, à la législation; que peu de chose en apparence par elle-même, toutes ses alliances sont grandes.

On sentit l'extrême besoin de mieux connaître et cette haute Asie où fut Babylone ; et cette Égypte qui reçoit ses inondations et sa fécondité des rochers de la Thébaïde ; et ces sables de l'Afrique, d'où Carthage disputa si long-temps le monde à Rome ; et cet Indoustan qui a tant de titres à celui de la plus antique métropole des lumières ; et ce grand nombre de latitudes et de longitudes non visitées encore, et où se cachent, peut-être, de grandes portions de l'espèce humaine ; et ces communications possibles ou impossibles entre les deux hémisphères, par l'est et par l'ouest du nord de l'Europe et du nord de l'Amérique. M. Claret-Fleurieu, depuis ministre, un instant, de la marine ; l'abbé Raynal, M. Suard, et deux ou trois jeunes écrivains qui arrivaient à Paris pour y être quelque chose comme gens de lettres, rédigèrent avec beaucoup de soin deux projets et deux plans ; celui d'une NOUVELLE HISTOIRE *générale des Voyages* où l'on aurait moins recherché l'élégante narration de l'abbé Prevost que la sagacité de Paw dégagée de ses inconcevables paradoxes : et celui d'une pétition au trône pour en solliciter de nouveaux voyages et de nouvelles recherches sur tous les continens et sur tous les océans. Tout se rapportait dans les deux projets aux moyens de réa-

liser les vues et les espérances conçues pour le perfectionnement et pour le bonheur des hommes dans les deux mondes. Les deux plans développaient en prose exacte et rigoureuse ce que Saint-Lambert chante en vers élégans et harmonieux.

Du brûlant équateur à la zone glacée,
Chez le nègre indolent, au farouche Iroquois,
Allez porter nos arts, nos plaisirs et nos lois.
Ah! ne leur portez plus la mort et l'esclavage;
Policez le barbare, instruisez le sauvage.
Puisse l'heureux lien des besoins mutuels,
Du couchant à l'aurore unir tous les mortels;
Que, semblable au soleil, l'esprit qui nous éclaire,
Puisse éclairer enfin l'un et l'autre hémisphère!

Ces projets conçus avec enthousiasme, embrassés avec courage, furent abandonnés, comme tant d'autres, par lassitude d'un travail très-grand quoique partagé; par le besoin de quelques succès plus prompts; par le découragement que porta dans le but de l'ouvrage la guerre survenue entre la France et l'Angleterre.

Tout ne fut pas pourtant sans exécution; l'abbé Raynal qui s'était chargé de l'Afrique en écrivit l'histoire: le manuscrit ne peut pas en être perdu: il a été rendu aux héritiers de l'auteur par celui auquel l'auteur l'avait donné. M. Suard qui, d'abord, ne voulait rien faire dans la traduction

de l'Histoire de l'Amérique par Robertson, traduisit seul tout le volume du tableau des sauvages, tableau si important dans l'histoire de l'homme! M. Claret-Fleurieu se porta avec plus de chaleur et se fixa avec plus de suite à ses études de géographie nautique; et on lui doit la belle introduction au Voyage autour du Monde du capitaine Étienne Marchand : enfin, le *Conseil exécutif* placé près de la Convention, et dont l'un des membres s'était occupé de la nouvelle Histoire générale des Voyages, pénétré des mêmes vues, envoya M. Olivier à Constantinople et en Perse, avec des instructions dans le même esprit; et le Voyage publié par ce savant est compté parmi les mieux faits et les plus utiles.

Mais ce qu'on pourrait avoir peine à croire, si des faits aujourd'hui connus de tout le monde permettaient le moindre doute, c'est que ces vœux et ces plans pour la restauration de trois ou quatre empires dont les ruines ont deux ou trois mille ans, ont commencé partout à s'exécuter, sans aucun concert d'aucun gouvernement, au milieu même de leurs guerres les plus sanglantes, par la seule force des dispositions naturelles à tous les peuples de la terre, dans l'état actuel de leurs lois toujours barbares, et de leur esprit qui cesse de l'être.

Ce n'est plus de projets que nous avons à parler, c'est de faits; et les faits établiront combien les projets étaient sensés, combien ils tiraient leur sagesse de cette même grandeur qui les faisait paraître chimériques.

Sous les pieds des Turcs, depuis trois siècles, les Grecs, d'eux-mêmes, élèvent leurs souvenirs, leurs pensées et leurs espérances à la gloire de leurs antiques républiques : ils viennent à Paris et à Londres demander l'aide de nos arts et de nos lumières pour recouvrer les lumières et les arts qu'ils nous ont jadis transmis : l'Angleterre environne déjà de ses ordres ou de ses influences souveraines les mers et les îles de la Grèce ; et s'il était permis à la France de se mêler aussi de cette résurrection, trois ou quatre âges de bonne législation et de bonne éducation ne seraient pas écoulés, on entendrait la langue des Sophocle et des Démosthène dans la bouche des peuples qui tremblent sous le bâton, lorsque le sabre ou le cordon leur laissent la vie. Avec tous les progrès de notre navigation, nos communications avec ces belles contrées, où tous les genres de talens sont indigènes, deviendraient aussi faciles que les communications entre Paris et Londres : et le jour viendrait où, dans les belles saisons, on pourrait partir de Paris et de Londres

pour assister dans Olympie à ces jeux, à ces magnifiques concours de tous les arts et de tous les talens dont nous parlons toujours pour nous consoler de ce que rien de semblable n'existe parmi nous.

On serait transporté avec la rapidité des mêmes vents, sur les bords du Nil, dans cette Égypte des Pharaons où leur science et leur sagesse seraient de temps immémorial plus anéanties encore que les arts de la Grèce, s'ils ne les avaient pas imprimées sur des monumens plus forts que les barbares, et presque plus forts que le temps. Cet air d'immortalité, si étranger, non à l'homme, mais à ses ouvrages, avait attiré sur l'Egypte des Pharaons les regards de tous les âges, et attire avec plus d'ardeur encore la curiosité de l'Europe au dix-huitième siècle. Sans mission aucune, se rendent de tous les côtés en Egypte des hommes qui ont l'art de bien voir, le talent de bien peindre, et la passion ou du merveilleux ou de la vérité, la plus grande souvent de toutes les merveilles; Savari, Volney, Bruce, Brown, décrivent, expliquent, découvrent des phénomènes.

Ce berceau des religions, plus encore que des lumières, devient en même temps le sujet des leçons historiques d'un lycée de Paris; et la foule

est attentive aux descriptions d'un fleuve, d'un temple, d'un tombeau, d'un souterrain et d'un obélisque, comme aux discussions du goût le plus délicat sur la plus riche littérature.

Les jours de guerre et de ravages arrivent où toute espérance semble évanouie pour le relèvement de tant d'augustes ruines; et dans ces mêmes jours sortent de la Méditerranée française une armée de soldats héroïques, un institut de savans qui ont du goût, et à leur tête un jeune homme décoré déjà de la première gloire militaire de son siècle; il les conduit à Memphis et Thèbes, comme de Thèbes et de Memphis les Osiris et les Sésostris conduisaient des soldats et des savans en Afrique, en Europe et en Asie, pour civiliser les peuples restés ou retombés dans la barbarie. On peut le dire ici, non sans douleur, mais sans emphase : quel moment, pour vingt ou trente races d'hommes, si les Anglais, au lieu de mettre leurs flottes à la poursuite des Français, avaient réuni aux projets de la France leurs soldats, dont ils avaient si peu besoin chez eux, et leurs savans qui peuvent faire tant de bien à toute la terre !

Et les Anglais et les Français pénètrent au moins, tour à tour, dans cet asile de tant de mystères impénétrables : s'ils n'en ont pas levé

les voiles, ils les ont rendues plus transparentes : ils ont prouvé que le Nil peut mettre dans la civilisation du monde une civilisation aussi égyptienne que celle des Pharaons, et plus éclairée.

Le nom et les ruines de Carthage moins savante que l'Égypte des Pharaons, mais non moins habile; son antique république dont la constitution fut honorée des éloges d'Aristote; sa navigation qui, sans la boussole, cherchait de nouveaux mondes et en trouvait; les richesses de son commerce qui mettaient à sa solde et à son service toutes les armées des nations qui n'étaient pas en guerre avec elle; son Annibal qui ne fut pas une des plus belles âmes de l'antiquité, mais qui en fut une des plus grandes; ses guerres avec Rome, où, pour la première fois, on vit l'or et l'argent remporter tant de victoires sur la vertu et sur la pauvreté; sa fin, après laquelle, au jugement des peuples qu'elle avait dominés, et quelquefois de celui même qui l'avait détruite, Carthage parut manquer au monde; son climat où, au dire d'Aristote, de Montesquieu et de Voltaire, l'âge du génie est plus précoce qu'ailleurs l'âge de raison; où des enfans ont été de grands hommes; ces sables si rapidement couverts de superbes moissons et abandonnés aux tigres et aux Maures; tout crie à l'Angleterre et à la

France qu'elles doivent venger les insultes faites si souvent à leurs pavillons non plus en faisant mettre les Algériens à genoux sur leurs rochers, mais en relevant cette dominatrice de l'ancienne Afrique et des anciennes mers, en lui portant des lumières supérieures à celles de la Phénicie, sa fondatrice; en l'associant à tous les plans nouveaux sur l'espèce humaine; en lui faisant envoyer, par d'autres routes, de nouveaux atlas ou de nouveaux Hamon au-devant des nouveaux Osiris de Memphis et de Thèbes, pour ouvrir, enfin, de tous les côtés, cette immense Afrique bien plus fermée encore que les mystérieuses pyramides.

Babylone est détruite comme Carthage; les Perses ne le sont pas comme les Carthaginois; ils ont résisté aux Tartares, aux Romains, aux Arabes : on a pu changer plusieurs fois leurs autels et leurs dieux sans changer leurs mœurs et leur caractère; leur nom même n'est que légèrement changé; nul, ni en France, ni ailleurs, ne peut plus dire, *comment peut-on être Persan?* Nous sommes allés chez eux; ils sont venus chez nous : nous nous sommes parlés et compris. En leur faisant lire très-bien traduites, dans leur langue actuelle, les traditions de leur gloire moins effacées parmi nous que

parmi eux ; en rapprochant d'eux ces âges si éloignés, où ils donnaient à la Grèce brillante de génie, d'arts et de vertus, des méthodes d'éducation et des leçons d'astronomie; en caressant, sans le flatter et par la vérité seule, leur orgueil national si fécond en beaux sentimens, on n'aurait nul besoin dans la Perse de révolution pour y introduire toutes les améliorations; nul besoin de détrôner le sophi, comme La Fontaine; le sophi lui-même arrangerait mieux son trône pour y être mieux assis; et les Persans toujours placés comme les Perses entre les plateaux de la Tartarie et les plaines de l'Indoustan, apprendraient de nouveau à exercer sur les berceaux du genre humain une influence plus puissante encore et plus heureuse que celle de leurs ancêtres : il ne serait pas du tout impossible que le livre si agréable et si profond des lettres persanes servît beaucoup à ces vastes et magnifiques restaurations des empires.

On a nommé l'*Indoustan* l'Italie du globe : on a dit avec autant de vérité qu'il avait été le *jardin d'Éden;* tout a fait croire, non pas que là est né le genre humain, mais que là il s'est pour la première fois réuni en sociétés, sous ces riches ombrages dont les arbres, voiles mobiles d'un ciel ardent, leur prodiguaient, sans aucun

travail, des fruits exquis, des vêtemens légers et flexibles, des logemens dont les abris leur laissaient voir encore le ciel avec toutes les splendeurs de la lumière du joür et des étoiles des nuits.

A travers les torrens des âges, des conquérans et des révolutions, l'innocence des premières formes et des premières mœurs sociales s'y est beaucoup conservée : Plutarque assure dans la vie de Numa, que sous le règne de Saturne il n'y avait ni maîtres ni esclaves. Un prodige plus grand et mieux avéré s'est toujours vu dans l'Inde : ce sont des maîtres et des esclaves vivant comme des amis et des frères.

Le climat leur avait donné des institutions douces, et leurs institutions les ont rendus plus doux encore que le climat.

C'est là, et là seul, que le sexe fort et dur a eu toujours presque au même degré que le sexe délicat et tendre, cette organisation, qu'il est si facile d'assouplir, de façonner à la raison et aux vertus; ces dons du ciel, il est vrai, leur sont devenus trop funestes; leur délicatesse a fait en tout temps de l'Inde et des Indiens, la proie de tout ce qui est fort et atroce; et il paraît aussi impossible de mettre un terme à leurs maux, que de donner aux agneaux l'énergie et la férocité des tigres qui les dévorent.

Que peuvent à cela les lumières et les talens réunis de l'Angleterre et de la France? Tout.

Grâces à la nature qu'on accuse, ce prodige si grand est, dans *l'Indoustan*, le plus aisé.

Cette même sensibilité d'organes qui rend les Indiens si intelligens et si dociles porte et développe rapidement dans leurs imaginations toutes les inspirations de l'enthousiasme, dans leurs âmes tout le courage de l'héroïsme. En un instant, l'homme le plus servile s'élève à toutes les hauteurs de l'indépendance, la femme la plus débile, à la longanimité et à la magnanimité des vertus les plus constantes. Les deux sexes peuvent sourire avec dédain aux despotes en fureur, aux bûchers embrasés : les horreurs de la mort n'ont pour eux que des charmes : les abîmes des études les plus abstraites n'ont rien qui effraie ces cerveaux d'un tissu si frêle et si fragile. On croit voir dans ces brames et dans ces bramines autant de Fénélons, et dans leurs compagnes autant de Saintes Thérèses. Dans les vertus et dans les talens les plus sublimes, en est-il que n'atteignent bientôt de pareilles âmes? Qu'il est évident que de tels élèves pourraient être bientôt au-dessus de tous les maîtres!

Et si l'on songe que cet INDOUSTAN, si peuplé lui-même, est environné, de très-près, d'empires

dont les capitales ont des populations de dix millions d'âmes, on sentira qu'il est impossible de mieux placer les flambeaux et les lustres pour éclairer le genre humain.

Qu'il était naturel à la foi chrétienne, qui a si peu de doutes et tant d'intrépidité, qu'il était conforme à ses dogmes et à sa charité ce dévouement des missionnaires qui, à travers les tempêtes de tous les océans, à travers les barbares de tous les climats, allaient arracher aux flammes éternelles ces générations de six à sept cent millions d'âmes sortant incessamment du néant pour entrer dans les enfers! Et combien il serait incompréhensible, si on n'en avait pas le tableau et les causes sous les yeux, cet indolent orgueil de l'Europe, parlant avec tant d'amour de ses arts, avec tant d'attentes de ses sciences et de sa philosophie, et ne concevant rien avec grandeur pour porter ses lumières et ses méthodes, plus sûres encore, dans ces vastes empires assoupis, depuis trois ou quatre mille ans, dans des routines d'où ils ne peuvent pas sortir d'eux-mêmes, mais qui, une fois éveillés, prêteraient à la raison humaine des forces si supérieures en nombre et en éclat à celles qu'on leur aurait prêtées!

La soif de l'or et non l'amour de l'humanité fait courir et périr tant d'Européens et dans l'In-

doustan, et autour des empires du Japon et de la Chine : l'Angleterre elle-même n'y a eu pour missionnaires de la raison que des compagnies de commerce. Mais, parmi les négocians anglais, il y en a toujours qui, comme l'ami de Voltaire, FALKENAER, travaillent à la fois à la grandeur de leur raison et de leur fortune ; parmi les présidens de leurs tribunaux de justice dans l'Inde, il y en a qui peuvent et qui veulent dévouer à la fois leurs talens à la gloire de leur patrie et au bonheur de l'humanité : il y a des Mackinstosh.

La compagnie anglaise des Indes n'a rien fait encore dans l'Indoustan qui donne l'espérance d'y voir un jour des Etats, unis et gouvernés, comme ces États de l'Amérique septentrionale, devenus de si beaux modèles de gouvernement. Elle a, pourtant, élevé des villes dont la magnificence égale celle des capitales de l'Europe ; et, dans ces villes entourées de tant de genres de despotisme, la police n'est le plus souvent que la justice des lois. On étudie le SANSCRIT dans les comptoirs de l'Angleterre ; on étudie l'Anglais dans les pagodes : de ce berceau des langues primitives semble vouloir sortir une lumière toute nouvelle dont les clartés se répandent déjà et se partagent entre toutes les langues anciennes et modernes.

Les sectes de l'Europe, toujours plus ardentes que la philosophie, en prennent quelques traits pour régénérer l'Indoustan : mais dans cette alliance, la philosophie, qui se laisse plus modifier, perdra plus que les sectes et l'Indoustan n'y pourront gagner. La raison n'est que rétrécie par l'esprit mercantile : l'esprit des sectes la corrompt, même par leurs vertus.

Ou il faut que l'Angleterre laisse l'Indoustan à son propre génie et à celui de son climat, ou il faut que, par une politique mieux entendue, même pour ses intérêts mercantiles, elle y rappelle toutes les nations de l'Europe qu'elle en a chassées, à peu près, la France surtout, avec laquelle tant d'analogies et tant de différences l'unissent à l'avantage commun de leurs lumières et de leur commerce : il faut que des populations tirées de tous les empires de l'Europe, se replacent sur autant de points du vaste continent de l'Asie et de ses groupes d'îles : il faut que du milieu des terres, des fleuves, des mers, des ateliers et des manufactures de cette antique Asie, partout rajeunie par l'Europe, sortent des richesses assez diverses pour être échangées de près à près, et de loin à loin ; partager, ce sera s'agrandir : quand les partages ont lieu entre l'industrie et l'industrie, les

parts sont bientôt plus grandes que les touts.

Entre Calcuta, qui est un Londres, et un autre Calcuta à cent lieues qui serait un Paris, se verraient bientôt comme entre le Paris et le Londres de l'Europe, ces concours de créations ou simultanées ou rapidement successives, qui ont élevé incontestablement la France et l'Angleterre au-dessus de toutes les nations si admirées et si admirables de l'antiquité.

Mais qu'elles se hâtent : si elles laissent long-temps encore les destinées du monde dans l'état où on les voit, elles s'exposent trop à pleurer bientôt sur leurs propres destinées, à rougir sur la déception de ce qu'elles appellent les progrès de leurs arts et de leurs lumières. La nouvelle tour de Babel, c'est-à-dire la nouvelle civilisation, qu'on veut élever jusqu'aux cieux, n'a pas porté très-haut encore ses assises ; et déjà la confusion des langues disperse au loin beaucoup d'ouvriers.

En Asie, plus qu'ailleurs, le génie moderne est toujours exposé à succomber sous un génie contemporain du déluge. Qu'est-ce qui peut garantir à l'Europe que, dans le centre de cet immense empire de la Chine, si bien fermé et si mal connu, mais où l'on se souvient de Clives et de ses projets, il ne se forme pas un génie

militaire capable d'organiser et de mouvoir des armées de plusieurs millions de soldats pour les vomir sur l'Indoustan et sur toute l'Asie, pour jeter au vent les cendres des Européens égorgés, pour balayer la poussière de leurs plus beaux ouvrages renversés et foulés aux pieds des héros de la barbarie.

Les plus belles espérances de la philosophie, toutefois, ne sont pas celles qu'elle fonde sur les ruines relevées de ces empires dont la gloire a retenti dans tous les siècles : ces ruines éclatantes restaurées en édifices commodes et superbes, enchanteraient les imaginations, éleveraient les âmes ; et ce serait beaucoup si la raison en dirigeait l'essor : mais ce n'est plus pour l'imagination et par elle qu'on veut former l'esprit et le caractère des nations ; ce n'est pas pour cette industrie commune qui arrache péniblement à la nature les biens nécessaires à la vie : ce n'est pas pour cette sagesse toujours douteuse, qui porte avec inquiétude et murmure le joug des lois morales et sociales : c'est pour mettre, par leurs lumières, les nations en état de s'approprier les forces de la nature, et de s'en servir comme de celles de leurs bras et de leurs mains ; c'est pour leur faire sentir dans l'accomplissement des devoirs de la société un charme aussi

doux et plus constant que celui des passions heureuses; en un mot, c'est pour la raison, dans toute sa pureté et dans toute sa force.

Bacon, Descartes et Locke voulaient tout effacer dans l'entendement pour tout y graver de nouveau : ils voulaient des tables rases; ils semblaient demander des sauvages.

Donnez-moi de la matière et du mouvement, disait Descartes, et je vais créer un monde; il parlait du monde physique. Eh bien! on a dans les sauvages, pour le monde moral, bien mieux que de la matière et du mouvement; on a une âme immortelle et une sensibilité qui, bien cultivée, peut s'égaler à celle de Fénélon et de Racine : qu'on n'y grave que des vérités; quel nouveau monde moral on peut en faire éclore! Par combien de bienfaits les sauvages pourraient bientôt se venger de l'affront de les avoir laissés si longtemps dans les forêts et dans une condition si peu distante de celle des brutes! On dresse encore tous les jours de superbes et vaines généalogies, et on ne songe pas que nos véritables ancêtres à tous errent encore presque à côté de nous, pêle-mêle, dans les bois, avec les sangliers, sur les rivages des mers, avec les phoques.

Ainsi, en Angleterre et en France, et dans d'autres parties de l'Europe, la philosophie du

dix-huitième siècle, c'est-à-dire, un petit nombre d'hommes qui n'avaient pour toute puissance que beaucoup de goût pour la méditation et beaucoup d'amour pour l'humanité, aspiraient à faire servir le passé, le présent, l'avenir, les tombeaux, les débris des vieux empires, les forêts et les sauvages, au perfectionnement des facultés et des destinées humaines; à fonder la raison universelle sur l'analyse, la morale sur la raison, les lois sur la morale, et le suprême bonheur de tous les êtres vivans et pensans, sur la parfaite harmonie de leurs intérêts, de leurs vœux, de leurs principes d'ordre social, sur les affections et sur les actions qui rendent le plus les âmes dignes d'une immortelle félicité.

Ce but, tantôt ils le signalent avec la fermeté et la hauteur qui conviennent à peine à l'évidence; tantôt ils le voilent avec la défiance bien naturelle à sa grandeur et à ses difficultés; quelquefois ils l'enveloppent et le dissimulent comme si le vœu et l'espérance du bonheur du monde était une usurpation sur les puissances; mais qu'ils l'affichent ou qu'ils le cachent, jamais ils ne l'abandonnent; ils le conservent sous la hache des bourreaux, sous les traits même du ridicule.

Un fait qui n'a eu que très-peu d'exception, c'est que, soit en Angleterre, soit en France, les

hommes que cette conception et cette attente ont le plus occupé, ont été ceux qui ont porté le plus de génie dans les sciences morales : malheureusement, et il importe de le remarquer, ce fait a été accompagné d'un autre, c'est que des esprits médiocres ont beaucoup déclamé dans le même sens que les hommes de génie ont beaucoup éclairé; ceux-ci voyaient tous les obstacles et en aplanissaient un grand nombre; les autres transformaient, en lieux communs d'humanité et de rhétorique, les créations et les espérances du génie.

On va voir que parmi les Anglais justement célèbres attirés, à cette époque, dans la capitale de la France et dans le salon de madame Suard, se sont succédés ceux qui ont toujours accordé le plus de foi et donné le plus de probabilités à ces idées trop grandes pour n'être pas méprisées des ignorans et des beaux-esprits.

Le premier qui leur imprima ce caractère fut un homme que M. Suard n'a jamais pu connaître personnellement, mais dont il s'est toujours occupé; qui a long-temps rempli l'Angleterre et la France de ce qu'il a pensé, de ce qu'il a fait, de ce qu'il a dit et écrit comme philosophe, comme ministre, comme citoyen, comme représentant de son pays à la Chambre des communes; qui,

proscrit dans sa patrie pour lui avoir procuré, selon le vœu de sa souveraine, le plus grand des biens, la paix avec l'Europe, échappé au supplice et réfugié à Paris, ne vit, n'entendit autour de lui que sa gloire et la reconnaissance de vingt peuples: c'était Bolingbroke. Egalement propre à recevoir et à donner toutes les nobles impressions, tous les transports de l'enthousiasme; plus doué encore du talent de la parole que de celui du style; parlant les deux langues presque avec la même facilité, et la nôtre avec plus d'originalité et plus de créations, parce qu'elle lui était moins familière; son génie paraissait d'autant plus sans bornes qu'il n'avait pas assez de mesure; et l'admiration qu'il excitait n'en avait pas davantage. Quoique l'histoire de tous les peuples servît de fondement à sa philosophie, il n'était pas le disciple des siècles, mais leur juge; et si son arrêt avait pu être exécuté, on aurait mis toutes les traditions et toutes les autorités au ban de la raison humaine.

Uni de cœur et d'esprit à Swift et à Pope, cette union de trois grands hommes était appelée par l'envie *un triumvirat;* mais c'étaient leurs noms qu'on lisait sur des tables de proscription; ils n'en ont jamais dressé : ils n'ont pris que les vengeances les plus légitimes; ils les ont modérées

par leur raison ; ils les ont rendues utiles à la raison et au goût de la Grande-Bretagne.

Lorsque par ses hommages la France s'acquittait envers Bolingbroke de la paix dont elle avait eu tant besoin, dont elle lui était redevable, la France avait le soin délicat de ne pas le séparer par ses hommages de cette patrie ingrate ou égarée où on méditait son supplice.

Dénoncé comme *Tory* aux salons de Paris, dans la première chaleur de nos théories naissantes de la liberté, tous, parmi nous, aimaient mieux voir des Brutus ou des Catons dans les *Torys*, qu'un esclave ou un citoyen froid dans Bolingbroke. Et ce sentiment, né de la reconnaissance, est peut-être ce qui nous a le mieux appris à considérer les *Wighs* et les *Torys*, non comme des amis, ou comme des ennemis de la liberté, mais comme deux sectes de la même religion qui se disputent à qui l'aimera mieux, à qui la servira davantage.

Que m'importent les Torys ou les Wighs, Bolingbroke ou Walpole? disait St.-Lambert. *Je ne veux voir dans ce qui reste du premier que ce qui peut être utile aux hommes de tous les temps.*

C'est de cette hauteur où tout est serein et impartial que la raison juge les partis ; c'est ce

sentiment qui dédia au tory Bolingbroke la plus républicaine de nos tragédies, *Brutus*, et qui fit d'une dédicace, chef-d'œuvre de goût et de philosophie, un discours sur la tragédie, où les théâtres anglais et français, rapprochés pour la première fois, servirent à faire sortir de leur parallèle les lumières et les inspirations les plus propres à donner une sensibilité plus délicate au goût de l'Angleterre, et plus d'indépendance et d'audace au génie de la France; c'est ce qui, trente ou quarante ans après, valut à la mémoire de Bolingbroke un honneur plus éclatant encore, lorsque, sous son nom, et avec quelques-unes de ses opinions, Voltaire publia un ouvrage qui ne pouvait être que de Voltaire, le plus profond et le plus éloquent à la fois des écrits qu'il a trop multipliés contre les traditions les plus consacrées de l'antiquité; c'est ce sentiment enfin, qui a fait de la gloire de Bolingbroke, comme une gloire française célébrée à l'envi par nos écrivains.

Ce sentiment fut assez fort dans St.-Lambert pour lui faire suspendre long-temps son poëme *des Saisons*, et l'occuper tout entier de ses MÉMOIRES SUR LA VIE DE BOLINGBROKE, ouvrage peu lu et peu connu jusqu'à présent parce qu'il a été publié aux jours de nos révolutions et de leurs

tourmentes, mais supérieur par un goût exquis de raison, original dans notre langue par la réunion trop rare de ce que les grands tableaux de l'histoire des nations présentent de plus imposant, et de ce que les mémoires secrets des particuliers peuvent offrir de plus piquant et de plus intéressant : c'est là que, sous le pinceau d'un Français, le règne d'une reine anglaise, uniquement remarquable par la bonté de son cœur, que le règne d'ANNE forme un pendant magnifique du magnifique siècle de Louis XIV; c'est dans ces mémoires, qui n'ont pas trois cents pages, qu'on en trouve vingt ou trente comparables aux plus belles des pages historiques de Voltaire; c'est là que leur auteur, qui n'est pas lui-même sans titres pour la gloire, a placé trois ou quatre philosophes anglais *à la tête du genre humain*.

Il est bien certain que les renseignemens du lord Hyde et ceux de Mallet, auteur des vies de Bacon et de Marlborough, furent très-nécessaires à St.-Lambert pour semer dans ces mémoires beaucoup de petits faits que l'histoire dérobe ou ignore, et qui ajoutent tant de vérité et d'intérêt aux grands; mais il l'est aussi que l'ouvrage entier, soumis long-temps et à plusieurs reprises à l'examen de M. Suard, lui fut très-redevable de cette connaissance parfaite de l'Angleterre, de ses

partis, de ses lois, de ses mœurs, de sa philosophie, que l'ouvrage respire partout sans l'étaler nulle part.

M. Suard avait rendu des services du même genre à l'auteur de la traduction des mémoires de Bolingbroke écrits par lui-même, mais pas assez avec tout son talent. Cette traduction est précédée d'un discours qui vaut souvent mieux que les mémoires; on a des raisons de croire qu'il est en grande partie de M. Suard; il est de lui encore cet autre morceau sur Bolingbroke qu'on a lu et qu'on lira toujours avec tant de plaisir dans les *Variétés Littéraires;* il ne peut être inférieur à celui de Saint-Lambert que parce qu'il est moins étendu; ce qui rend ce morceau plus remarquable c'est que les matériaux en sont pris dans les feuilles satiriques d'un Wigh, et que, sans les dénaturer, M. Suard les fait servir de témoignages à tout ce qui honore le plus la mémoire de Bolingbroke; à ce qui caractérise le mieux dans ce ministre anglais cette universalité de vues qui en faisait un citoyen du monde autant que de l'Angleterre.

Je me suis plu, je l'avoue, à retracer ce concours de tant de noms français autour d'un nom anglais, pour le venger par les hommages de l'Europe des injustices de sa patrie.

Le titre d'ambassadeur anglais en France, qui leur fut commun, n'est pas ce qui rapproche le plus de Bolingbroke le lord Stormon; ce n'est pas non plus quelque analogie ou quelque égalité de leurs talens : ceux de Bolingbroke étaient fort au-dessus. Ils se ressemblèrent en ce que l'un et l'autre furent utiles à la France, l'aimèrent et en furent aimés; et quoique rien ne puisse être comparé au service éminent rendu à sa patrie et à la France par Bolingbroke dans la pacification d'Utrecht, qui fut entièrement son ouvrage, ce que Saint-Lambert a dit de lui, qu'*il plut à tous à Paris*, et qu'*il fut de tous respecté*, a été bien plus vrai encore de Stormon ; car le bien qu'on nous fait, quoi qu'en dise Helvétius, n'est pas toujours la mesure du respect et de l'amitié.

Ceux qui ne connaissaient le lord Stormon que pour l'avoir vu, le nommaient le BEL ANGLAIS; cet avantage de la beauté, dont les anciens les plus sages faisaient tant de cas pour tous les emplois publics, ne peut être, dans aucun, aussi important que dans les ambassades, où, pour se faire écouter avec confiance, il faut souvent qu'un ambassadeur ait commencé par plaire.

Le lord Stormon, à Paris, quand ses fonctions de ministre étaient remplies, vivait plus avec nos grands écrivains qu'avec nos grands

seigneurs ; et dans ces sociétés, trop pénétrantes pour être très-indulgentes, ce qui frappait le plus dans cet Anglais si beau, c'était l'excellence de son esprit, de son caractère et de son âme.

C'est à l'époque de son ambassade et de son séjour à Paris, que se développa d'une manière plus générale et plus remarquée cette haute estime mutuelle des talens anglais et français.

On verra dans la suite de ces mémoires comment, dans une circonstance où la petite fortune d'un homme de lettres, celle de M. Suard, était menacée sous un grand prétexte politique, celui d'une satisfaction indispensable au roi d'Angleterre, le ministre de ce roi, Stormon, pour défendre l'homme de lettres, déploya son caractère d'ambassadeur sans croire le compromettre, ou du moins sans le craindre ; et ce qui rend ce courage plus remarquable, c'est qu'il s'agissait d'un abus de la presse que le gouvernement anglais a voulu quelquefois réprimer en France, lorsqu'il était très-difficile de s'en plaindre seulement en Angleterre.

Si, depuis l'époque assez peu reculée de sa première institution, la diplomatie avait plus donné de ces exemples, l'opinion qu'on doit avoir de son utilité ne serait pas si équivoque ; on n'aurait jamais pu confondre les représentans des

puissances étrangères avec les agens de leurs polices secrètes.

Avec des ambassadeurs instruits des vrais principes et des vraies lois du commerce, de ses égaremens et de ses déplacemens sur le globe, l'ambition même aurait craint les guerres; les trêves auraient été de véritables paix; la paix perpétuelle eût moins paru une chimère. C'est de la diplomatie que serait sorti le véritable droit des gens, qui n'existe pas encore, et son code eût été une nouvelle civilisation pour les peuples éclairés comme pour les barbares et pour les sauvages.

Ce goût pour la société de nos hommes de lettres, en faisant honneur au lord Stormon, peut prouver combien cet Anglais était propre à représenter sa patrie auprès d'un cabinet étranger. Il existe plus de rapports qu'on n'imagine entre la diplomatie et la philosophie, entre les talens d'un ambassadeur et ceux d'un homme de lettres. Le même amour de la vérité et de l'humanité devrait être dans leurs âmes; la même faculté d'analyser, le même don de persuader, dans leurs paroles.

Louis XIV sentait ces analogies lorsqu'il demandait qu'on lui *renvoyât* Prior, de tous les Anglais de cette époque, celui qui, après Locke, parlait le mieux du commerce comme Smith en a écrit depuis.

Le bruit courut sous Louis XV, qu'il envoyait en ambassade auprès du trône le plus despotique, de l'Europe à Constantinople, celui qui a rendu le despotisme si horrible et si ridicule, Montesquieu. C'était, je le crois, une plaisanterie des courtisans; mais Louis XV, avec plus de courage dans ses propres choix, aurait aimé à avoir l'auteur de l'*Esprit des Lois*, pour son ambassadeur à Londres.

L'abbé Raynal, occupé de ces matières depuis sa sortie de chez les jésuites, et chez les jésuites même, pressa long-temps M. Suard d'entrer dans cette carrière; il le proposa plusieurs fois aux différens ministres des affaires étrangères; on n'était pas du tout éloigné de la lui ouvrir. Mais la vie de l'homme de lettres eut toujours toutes les préférences de M. Suard; et, sans quitter Paris, sans se partager entre la littérature et la diplomatie, il remplit souvent avec dignité et avec succès les fonctions d'un ambassadeur entre le gouvernement de la France et sa littérature.

Après Bolingbroke, le nom politique qui fit le plus de bruit à Paris, celui qu'on entendit annoncer le plus souvent dans les salons, fut Wilkes. Célèbre par ses votes à la Chambre des communes, par un procès contre le ministère,

par un duel et par ses talens; son éloquence cependant n'était pas dans sa voix; elle était dans sa plume. Sa tribune était un journal, et il y eut un moment où cette tribune fut comme entourée et écoutée de toute l'Europe.

Jean-Jacques, si souvent accusé lui-même d'avoir brouillé les affaires de sa petite république par les *Lettres de la Montagne*, et celles de tout le genre humain par le *Contrat social*, a traité Wilkes de *brouillon*; c'était un peu dur. On traita mieux Wilkes à Paris.

En tout temps, et surtout depuis Bolingbroke, et Torys et Wighs, et les chefs de l'opposition et les orateurs du ministère, ont également reçu en France l'accueil dû à leurs talens; et ce n'était point par indifférence pour leurs querelles, ni par impartialité entre des partis qui ne peuvent pas être tous deux également bons : sa constitution a fait de l'Angleterre, depuis qu'elle existe, comme une seconde patrie de tous les hommes qui pensent et de tous les peuples qui veulent être libres; mais c'est qu'on n'a jamais pu croire à Paris que l'opposition fût toujours une faction populaire, et le parti ministériel toujours une conspiration du pouvoir; c'est qu'avant que la France voulût avoir une constitution, on y avait vu que de simples différences d'opinions,

même sur le choix des plaisirs, suffisent à la haine pour fonder des accusations criminelles.

Wilkes était un savant et un écrivain de bon goût, comme tous ceux dont les feuilles politiques ont beaucoup de lecteurs et beaucoup d'éclat. Son érudition sur les anciens égalait celle de Dacier; et il en sentait le sublime et la grâce comme Voltaire. Pope et Boileau lui étaient également familiers. On lui trouvait des rapports avec Antoine Hamilton, né à Caen en Normandie, mais d'origine anglaise, comme on pourrait le deviner à L'HYUMOUR des mémoires du chevalier de Grammont.

Ce genre d'esprit n'était pourtant pas celui que les salons de Paris provoquaient le plus dans Wilkes : entre lui et M. Suard, surtout, la conversation tournait le plus souvent vers ces matières politiques, qui avaient rendu le journaliste anglais célèbre. Rarement ils étaient d'accord, et tout ce qui les divisait les attachait plus l'un à l'autre : le wigh pouvait aisément se croire avec un tory; M. Suard était réellement un tory dans cette philosophie du dix-huitième siècle, alors notre seule représentation nationale.

Dans ses matériaux d'un ouvrage sur l'Angleterre, M. Suard avait recueilli quelques-uns de ses entretiens avec Wilkes; il en est que j'ai

lus et dont j'ai gardé fidèlement la mémoire.

L'un des plus piquans, et le plus important de tous, sans comparaison, par ses rapports avec l'état actuel des peuples de l'Europe, était une discussion sur les débats parlementaires, sur ces partis du ministère et de l'opposition composés d'hommes comme enrôlés à vie sous des drapeaux toujours hostiles, continuant à se battre pour le drapeau auquel ils ont prêté serment même alors qu'ils ont vu passer la vérité et la justice dans le camp ennemi! Wilkes pensait, et M. Suard aussi, que ces luttes sans trêves étaient inévitables et qu'elles étaient utiles. Mais ils le pensaient par des raisons très-différentes.

Wilkes disait : « Les hommes, revêtus d'une » grande puissance, en abuseront toujours, s'ils » ne sont toujours tenus dans la crainte perpé» tuelle de la vérité, et dans la crainte perpé» tuelle de perdre leur place : il ne suffit pas » que des ministres aient raison; il faut qu'ils » donnent assez d'évidence à la raison pour que » toute une nation en soit frappée. C'est à quoi » cette opposition, contre laquelle ils s'indi» gnent, les oblige rigoureusement, et les aide » merveilleusement. Par elle, un bill est éclairé » de tous côtés avant qu'il ait passé; et, s'il ne » passe pas, ce qui est trop rare, c'est qu'il est

» évidemment mauvais. La nation la plus libre » n'est jamais assez sûre de sa liberté; la liberté » est une place forte toujours assiégée : il faut » être debout sur les remparts, même alors que » le feu s'est tu. »

M. Suard, très-convaincu qu'il est bon que les peuples soient toujours éveillés et toujours éclairés, ne pouvait se persuader qu'un état de guerre fût le véritable état social. « Pour être libre, di» sait-il, faut-il des alarmes où il n'y a ni dan» gers, ni orages, ni nuages? L'accord des opi» nions donne seul à tous les ressorts de l'ordre » public un jeu doux et facile. Alors que cet ac» cord est trouvé, l'obéissance va au-devant de » la loi, et les sphères politiques ne sont sou» mises qu'à l'harmonie comme les sphères cé» lestes. Que signifie ce nom de *représentation?* » Qu'est-ce que des représentans peuvent repré» senter, sinon l'opinion publique? Que les débats » naissent donc et qu'ils durent tant que cette » opinion est incertaine; cela est bon, cela est » inévitable; quelque longs et quelque animés » qu'ils soient, la galerie de la nation les écou» tera avec une attention trop recueillie pour » devenir tumultueuse. On ne se divise en partis » ni à la vue d'une partie d'échecs, ni à la » lecture de deux solutions du même problème

» de géométrie : pourquoi ? parce que, pour » ceux même qui ne connaissent ni les règles du » jeu, ni les règles des solutions, la solution et » le gain de la partie deviennent des faits qu'il » ne s'agit que d'attester. Mais *des partis* ne sont » pour cela aucunement nécessaires. On porte » aux scrutins les témoignages ; il suffit de les » compter. Pourquoi ne pas vivre en paix après » avoir déposé et témoigné suivant sa cons- » cience ? Serait-il possible, serait-il vrai que » dans toutes ces discussions il n'y ait qu'une » seule dispute ; et que c'est le ministère qu'on » se dispute, en effet, lorsqu'il s'agit et lorsqu'on » parle des intérêts de sa patrie et de l'huma- » nité ? »

J'apprécie, je le crois, tout ce qu'il y a d'excellent dans ces deux opinions plus opposées encore qu'elles ne le paraissent, et qui comprennent entre elles deux tout ce qu'il y a de meilleur pour sauver ou couvrir le scandale de ces interminables débats ; mais je ne puis adhérer, je l'avoue, ni aux explications de M. Suard, ni à celles de Wilkes : s'il pouvait n'être question aujourd'hui que de la représentation anglaise, j'hésiterais : je vais avoir affaire, en quelque sorte, à deux Anglais ; M. Suard en était un par ses lumières : mais ses questions ont pris plus d'éten-

due à mesure que les représentations nationales se sont multipliées dans les deux hémisphères ; et il faut les décider par la nature des choses et des hommes, plus que par les habitudes de l'Angleterre.

« On peut, ce me semble, dire d'abord à
» M. Suard ; cette déférence à l'opinion publique,
» est un beau sentiment ; il est, à la fois, comme
» tout votre caractère, populaire et monarchique ;
» car c'est le peuple, non la noblesse, qui est
» le véritable soutien des rois, et c'est ce que
» les rois de France, qui l'ont oublié quelque-
» fois, ont pourtant infiniment mieux compris
» que tous les autres rois absolus de l'Europe.
» Vous pensez comme les philosophes du dix-
» huitième siècle, qui ont fait de cette déférence
» à l'opinion publique la barrière du pouvoir
» dans des temps où il n'y en avait pas d'autres.

» Mais où les élus du peuple et ses législateurs
» trouveront-ils avec clarté et avec certitude cette
» opinion publique, dont vous voulez qu'ils ne
» soient que les organes ? Chaque homme, pour
» peu qu'il y ait intérêt, prétend que son opi-
» nion est l'opinion de tous les hommes.

» Compterez-vous les voix ? Au milieu de l'i-
» gnorance où l'on tient les peuples et que presque
» tous les maîtres de la terre ont toujours épais-

» sie, dans une population de trente millions » d'âmes, il y en a vingt millions qui n'ont pas de » voix, qui n'ont que des cris pour demander du » pain et des bras pour en gagner. Tous ces es- » claves du travail savent à peine qu'il se fait des » lois; et, depuis l'affreux despotisme de l'empire » romain, il n'en a été demandé positivement » pour eux que par quelques vrais chrétiens et » quelques vrais philosophes. Ce sont là leurs voix: » vous n'aurez pas grand'peine à les compter.

» Ne pouvant compter les voix, les évaluerez- » vous? Les sophistes les plus audacieux, armés » de quelques talens, vont se présenter, la » tête et la visière hautes, devant la raison, » pour se jouer de son évidence; et grâces à » nos langues si vantées, c'est très-souvent la » raison qui paraîtra le sophisme, c'est le so- » phisme qui paraîtra la raison. L'analyse et la » vérité auront beau crier comme Ajax à Ju- » piter, *et combats contre nous à la clarté des* » *cieux*. Point de clarté des cieux; des phrases » se placeront entre cette clarté et vous.

» Et quand aucun des moyens de bien con- » naître l'opinion publique ne vous manquerait, » y pensez-vous de la vouloir prendre, dans » tous les cas, pour législatrice souveraine des » nations? Oubliez-vous combien de fois elle n'a

» été sur toute la terre qu'un amas ou un chaos » effroyable des erreurs les plus funestes et les » plus consacrées? Est-ce sur tant de préjugés et » de mensonges que vous voudriez apposer les » sceaux des lois? La maxime des vrais législa- » teurs a toujours été de respecter les droits des » peuples, de connaître et de remplir leurs be- » soins, mais d'éclairer et de former leur opinion.

» Il est même très-bon, il peut être néces- » saire que les grandes vérités législatives naissent » souvent au sein des corps législatifs et de leurs » discussions, qu'elles n'y soient pas toujours » apportées des cabinets et des bois solitaires de » la philosophie : la mission des législateurs est » bien uniquement fondée sur leur élection; mais » c'est par leurs lumières et par leurs talens qu'elle » est consacrée : les lois n'ont jamais été adorées » qu'aux époques où elles ont été les créations » des premiers génies de la terre. C'est pour elles » comme une sanction divine. Que les deux cha- » pitres de l'Esprit des Lois, l'un sur les principes » qui fondent une constitution libre, l'autre sur » les mœurs que cette constitution donne à un » peuple, eussent paru pour la première fois dans » les deux Chambres du parlement d'Angleterre, » ou dans l'Assemblée constituante de France; » doutez-vous que les gouvernemens représen-

» tatifs demandés avec tant d'instance dans toute
» l'Europe, n'eussent, en ce moment, aux yeux
» des princes et des peuples des caractères plus
» sacrés encore, plus propres à éloigner d'une
» part les émeutes, de l'autre les armées ?

» On pourrait dire, ce me semble, à Wilkes :
» sans doute la liberté est toujours inquiète,
» comme la puissance, comme la gloire : sans
» doute, il faut beaucoup veiller sur la terre et
» peu dormir : sans doute, ce n'est jamais de
» lassitude qu'il faut tomber d'accord; mais faut-
» il aussi ne jamais être d'accord par conviction ?
» De ces querelles éternelles sortent de vastes
» étincelles, j'en conviens; mais les plus vastes
» sont d'assez mauvaises lumières.

» A moins que l'un des deux partis, ou tous
» les deux, n'aient toujours tort, comment ar-
» rive-t-il que la guerre dure toujours, que si
» peu de gens passent d'un parti à l'autre, et que
» les conversions, quand elles ont lieu, passent
» pour des trahisons ? Quelles sont cette morale
» et cette logique qui font toujours voter un
» membre de l'opposition et un ministériel, non
» avec sa conscience et sa raison, mais avec celles
» de son parti ? Pourquoi, des deux côtés, ne
» pas laisser aux débats toute leur puissance et
» tous leurs effets du moment ? L'honnête

» homme et le bon citoyen prennent-ils des en-
» gagemens pour les temps même où leurs en-
» gagemens seront opposés à la vérité et funestes
» à la patrie ?

» On dirait que la parfaite indépendance
» des esprits, seule source pure et féconde de
» clartés, serait un obstacle à ce que les affaires
» se décident et qu'elles aillent; comme si l'in-
» dépendance de tous ne cessait pas nécessaire-
» ment à l'instant où la conviction de chacun est
» opérée et arrêtée ! Ce n'est pas de l'opposition
» si souvent accusée d'anarchie, c'est du minis-
» tère qu'est sortie cette idée; et celle-là, je l'a-
» voue, a bien quelque air d'une conspiration.

» Il faut, dit-on, une majorité aux ministres;
» sans doute, il leur en faut une; mais le scru-
» tin ne leur en laissera jamais manquer; et je
» nie qu'il leur en faille une dont ils soient sûrs
» avant les scrutins.

» Mais comment exécuteront-ils une loi dont
» ils ne voulaient pas? Comment ? comme les
» députés obéissent à celles contre lesquelles ils
» ont parlé et voté : comme des nations entières
» obéissent à celles qu'elles jugent mauvaises ou
» pas assez bonnes en attendant qu'on les abroge,
» qu'on leur en découvre la bonté ou qu'on leur
» en donne de meilleures. Et qu'est la condition

» fondamentale de toute société pour les gou-
» vernans comme pour les gouvernés, si ce n'est
» de regarder comme émanée de sa propre vo-
» lonté, la loi émanée de la volonté générale?
» C'est là, la vertu, c'est là, la liberté, c'est là, la
» puissance. C'est tout ce qui n'est pas anarchie
» ou despotisme, ou despotisme et anarchie à
» la fois. »

Il faut pourtant trouver une origine et des causes à ces *batailles rangées* des Chambres législatives; et pour qu'on puisse y croire, il faut qu'elles soient plus dignes et des députés et des gouvernemens des grandes nations.

A quoi bon, en effet, tant d'argumentation et tant d'art oratoire, si, comme le disait M. Suard, il ne s'agit que de connaître l'opinion publique sur le point de chaque débat? S'il existait une opinion publique, il n'y aurait de moyen un peu sûr de la rendre manifeste qu'une enquête; et c'est précisément pour éviter ces enquêtes qu'a été inventé ou trouvé le beau système des gouvernemens représentatifs.

Il serait bien plus étrange encore que le but et l'effet de tant de talens du premier ordre se réduisît, comme le pensait Wilkes, au cri des *qui vive* des sentinelles avancées de l'ordre politique. Quelqu'un a fort bien dit que les oies du

Capitole avaient rendu ce service aux Romains contre les Gaulois; et le journal de Wilkes rendait bien d'autres services à la Grande-Bretagne.

Mon regret est amer de ne pouvoir soumettre à M. Suard les vues que je vais opposer aux siennes et à celles de Wilkes. Mais quiconque croit avoir dans ce genre, une seule idée utile, aurait trop de reproches à se faire, si, pour l'exposer, il ne profitait pas du moment où les esprits sont si avides de ces questions et du moment où l'Europe en est si profondément agitée et troublée.

Il importe, je le crois, d'observer, avant tout, que ces noms de *parti ministériel* et de *parti de l'opposition* en donnent des idées trop peu exactes pour n'en pas faire naître beaucoup de fausses.

Quels que soient, en effet, les ministres *d'un État constitué*, on leur voit à peu près les mêmes règles et les mêmes procédés, la même allure : quels que soient les chefs de l'opposition, on leur voit, à peu près, les mêmes maximes, les mêmes vues, et quelque chose encore du même langage : que les uns et les autres changent de place, ce qui arrive, les ministres prennent l'esprit de l'opposition, les chefs de l'opposition prennent l'esprit du ministère : ce n'est pas les hommes qui

ont changé ; ils ne sont pas si mobiles, quelque mobiles qu'ils soient ; rien n'est changé que leurs postes.

Ceux à qui la physique doit tous ses progrès, ont très-bien compris que les mouvemens de l'univers si variés, mais si immuablement soumis à d'invariables lois, ont nécessairement une première cause immuable. En observant un esprit toujours le même, à peu près, dans le ministère et dans l'opposition, on doit aussi comprendre que tout ce qui est comme immuable dans ces deux esprits, appartient *aux postes* et non aux hommes ; et rien n'est plus certain.

Le premier de ces esprits n'est pas celui du ministère ; c'est celui de L'AUTORITÉ ; le second de ces esprits n'est pas celui de l'opposition, c'est celui de LA LIBERTÉ.

La liberté et l'autorité, voilà les deux puissances toujours plus ou moins en opposition et toujours en présence. Ce n'est point par leur nature qu'elles sont opposées ; elles ne peuvent même exister l'une sans l'autre ; mais leurs besoins sont souvent très-divers ; chacune sent plus vivement les siens ; et de cette seule diversité, même sans projets etsans vœux d'invasion, naissent des querelles qui durent toujours, et des guerres qui recommencent souvent.

Une simple modification de la même cause vient agrandir singulièrement et le champ et le nombre de leurs débats.

Ainsi que celle des hommes, l'existence des sociétés humaines est liée aux trois portions de cet être métaphysique appelé le temps, *au passé, au présent, à l'avenir*. Le présent a ses besoins propres, et ce sont ceux dont *l'autorité* est le plus spécialement chargée; *l'avenir*, quoiqu'il n'existe pas encore, a les siens; et *la liberté* qui les sent déjà, veille sur eux : le passé qui n'étant plus n'a plus de besoins, a toujours une grande domination; et trop souvent la plus grande.

Voilà d'où sortent ces deux esprits si opiniâtrément opposés du parti ministériel et du parti de l'opposition, qui seraient mieux nommés le génie *DU PRÉSENT ET DE L'AUTORITÉ*, le génie *DE LA LIBERTÉ ET DE L'AVENIR*.

Pour en saisir les traits caractéristiques, pour en avoir des signalemens plus exacts, que ceux qu'ils donnent l'un de l'autre, il n'y a qu'un moyen; il faut les observer dans leur naissance.

Tout nous vient du passé : il semble avoir tout senti, tout vu, tout pensé, tout institué pour tous les temps : et de fait, il n'a pas seulement tout commencé, tout avancé dans les arts, dans

ceux de la main et dans ceux du goût, dans les sciences, dans la morale, dans les lois; il a transmis dans tous les genres, des exemples, des modèles, et des règles; des règles qu'il faut suivre, des exemples qu'il est bon d'imiter, des modèles qu'on étudiera toujours, même alors qu'ils ne seront plus modèles. Mais fier de ses créations où il y a plus de beautés que de raison, et qui ne sont pas toutes également belles, il n'a pas seulement prétendu éclairer le genre humain, mais l'arrêter au point où il l'a conduit. Dans ses lois tout respire le vœu de la perpétuité, dans ses dogmes tout prétend à l'infaillibilité; et ses prétentions et ses vœux il les exprime comme des ordres. Lorsqu'il permet des changemens, c'est dans des circonstances par lui prévues, c'est sous des conditions par lui prescrites : il a parlé en souverain aux autres portions de ce temps dont il n'est qu'une portion lui-même. Il a été, surtout, grand fondateur de gouvernemens, de formes très-diverses. Les temples, les autels et les prêtres; les palais, les trônes et les rois; tout ce qu'on adore et ce qu'on invoque; tout ce qu'on révère et qu'on redoute est la création du passé; venu du haut des siècles, il semble être venu du haut du ciel.

C'est dans toutes ces origines que sont aussi

les origines des pouvoirs et des partis ministériels.

Aux mêmes époques où l'érudition la plus vaste est fortement appliquée à rassembler, à motiver, à fortifier ces traditions consacrées; des esprits plus éclairés par leurs réflexions que par leurs connaissances, des âmes impatientes de tout ce qui étant douteux peut être faux, soumettent à leur examen ce superbe héritage du passé; ils en font le bilan sévère, et ne l'acceptent, pour le genre humain, que sous bénéfice d'inventaire; fiers, à leur tour, de s'être mesurés à tant de grandeurs du génie, et de ne s'être pas trouvés inférieurs, ils ne veulent plus chercher nos devoirs, nos droits et nos lois dans les sources trop souvent mensongères de l'histoire, mais dans les sources de la nature, qui ne ment jamais à ceux qui savent l'interroger et la comprendre : il ne peut plus leur suffire que, dans beaucoup de genres, le passé ait transmis les choses en assez bon état; ils murmurent encore lorsqu'on chemine lentement du mal au bien, et du bien au mieux : leurs pensées ont des ailes; ils voudraient prêter leurs ailes aux lois.

Telle est l'origine de ce que, dans le langage constitutionnel, on nomme *L'OPPOSITION*.

Les vraies origines de l'opposition et du mi-

nistère, dans tout gouvernement constitué, ainsi déterminées, leurs caractères, leurs devoirs, leurs discours, leurs débats, sont déterminés aussi à l'avance; et ils le sont bien plus sûrement encore que le langage et la conduite de ces personnages de théâtre qu'un homme de génie fait agir et parler d'après la nature et l'histoire.

A l'instant où un magistrat suprême, ou un roi est élu, comme il ne peut pas, ne veut pas, ne sait pas, ou ne doit pas tout faire lui-même, il élit à son tour des ministres ; ils sont à lui, puisque c'est lui qui les nomme, et pour lui, pour agir à sa décharge. Tant qu'il ne les éloignera pas, ou qu'ils ne s'éloigneront pas, il faut voir en eux, non pas le roi, mais tout son pouvoir : ils lui sont liés par les deux choses les plus sacrées sur la terre, la religion du serment, et la religion de la reconnaissance. Attendre d'eux autre chose, c'est vouloir, pour exécuteur des lois, ceux qui se font une vertu d'en violer les plus saintes.

Dans les ministères, espèces de fidéicommis de tous les pouvoirs et de tous les actes du trône, ce qui est confié aux premiers agens du Roi, c'est le *présent*, et dans le présent, ce sont surtout les prérogatives royales. Pour les ministres les meilleurs projets de lois et les meilleurs modes d'exécution seront toujours ceux dans lesquels les préro-

gatives gagneront le plus ou perdront le moins.

Ce dévouement touche à plus d'un excès; il touche même à plus d'un crime; dans son principe il est pur; et tout ce qui s'en écarte clandestinement est infâme, préparât-il les libertés et les félicités du genre humain, reçût-il les applaudissemens et les actions de grâce de l'univers.

Tel est tout ministère; tels sont tous les ministres.

Si on avait mieux reconnu leur position, on aurait, dans tous les cas, jugé avec plus de sang-froid et plus d'équité leurs discours et leurs actes : on ne les aurait jugés coupables qu'après les tribunaux.

Mais c'est bien moins leurs actes, que certaines maximes usuelles et familières autour d'eux, qui ont rendu ces noms de ministres et de ministères si suspects aux nations libres ou aspirant à l'être.

Tant que le despotisme n'a eu que des folies et des fureurs, on n'a pu que se taire lorsqu'on ne pouvait ni l'enchaîner ni le briser. Lorsqu'il voulut avoir des dogmes, il trouva facilement des savans pour les rédiger, des temples et des pontifes pour les prêcher, des grands pour les adorer : tout parut à genoux aux pieds des trônes comme aux pieds des autels. Alors aussi, pour la première fois, prit la parole, avec

toute sa force, cette opposition destinée à balancer tous les pouvoirs des trônes et des ministres : sa voix était la voix de la nature elle-même : on lui cria que les principes de la nature ne peuvent être ceux des sociétés; et cependant, quoique tous les gouvernemens, telles que soient leurs origines et leurs formes, ne soient en réalité que des méthodes bonnes ou mauvaises d'ordre social, les philosophes n'ont eu garde de vouloir faire *table rase* dans les théories politiques, ainsi que l'ont fait dans les théories de l'entendement ces métaphysiciens courageux qui se sont mis si glorieusement et si heureusement à la tête de l'esprit humain pour le conduire à toutes les vérités, comme en un char de triomphe, et sans jamais verser.

Ils ont bien dit dans leurs théories de *la pensée*, qu'elles n'ont rien à démêler ni avec ce qui était avant elles, ni avec ce qui doit les suivre : mais, dans l'ordre social, nul n'a mieux vu qu'eux que toutes les portions de la durée peuvent être trop souvent enchaînées entre elles par une succession de certains droits que le présent a reçus du passé et qu'il doit transmettre à l'avenir, jusques à ce que des transactions volontaires les éteignent au profit de tous.

C'est par cette sagesse de leurs vues associées à

tant de hauteur, que ces esprits éminens, appelés dans des événemens révolutionnaires aux conseils des nations, ont fait entrer, dans des organisations politiques refaites à neuf, tant d'élémens, tant de titres, tant de droits plus nés du temps que de la nature, mais que la raison et la justice consacrent, parce que le temps qui seul les a fait naître les a mêlés et confondus dans de longues transmissions aux droits de la nature les plus saints et les plus inviolables. La constitution de l'Angleterre en est toute pleine; et il est sorti de ces ménagemens plus de prospérités encore que d'orages. On peut établir actuellement avec facilité un parallèle exact et utile entre l'esprit de tout ministère et l'esprit de toute opposition.

Une première remarque générale, mais historique seulement, c'est que l'opposition est de beaucoup antérieure aux constitutions, et que les constitutions sont même son ouvrage. Une seconde remarque, c'est que si les ministres sont nommés par les rois, les rois ont été nommés souvent par l'opposition, et que rois, ministres, opposition, sont également soumis aux lois constitutionnelles.

Environné d'affaires contentieuses et d'un détail infini, obligé de les suivre pied à pied, de les diriger et de les terminer de jour en jour,

d'heure en heure, un ministre sent à chaque instant que, pour lui, tout est de droit positif, que tout est réglé dans les statuts antérieurs, que sa fonction principale est tellement de conserver l'état social tel qu'il l'a reçu, qu'il peut être très-coupable s'il ne protège pas de toutes les forces qui lui sont confiées des abus que sa raison déplore et dont son âme gémit.

Pour un membre de l'opposition, la première conscience est celle de l'homme; pour un membre du ministère, la première conscience est celle de sa place. Qu'il ne l'accepte pas si sa pensée et sa conscience y seraient trop en souffrance.

Les prérogatives royales ont beau être étendues, les trésors accordés aux frais de l'administration générale ont beau être immenses, l'action de l'autorité éprouve toujours plus d'une résistance; elle manque souvent de fonds pour les travaux utiles ou glorieux. Même avec des vertus et des talens, il est donc rare que des ministres se trouvent toujours assez de forces, assez d'argent, assez de tous les moyens indispensables pour que l'obéissance aux lois soit prompte, soit universelle, soit facile.

Les ministres ne peuvent se mouvoir que dans l'enceinte des limites constitutionnelles, et cette enceinte paraît quelquefois trop étroite à de

grandes âmes : ceux même qui frémiraient de renverser ces limites ne seraient pas fâchés de les reculer. Plus d'un ministre, l'histoire en fait foi, ont violé leurs devoirs pour donner un champ plus libre à leurs vertus.

Enfin, le pouvoir du trône, qui n'est pas celui des ministres, est sans cesse dans leurs mains, et il est trop naturel qu'ils veuillent toujours ajouter à cette splendeur dont l'éclat se réfléchit sur leurs personnes.

Les citoyens et les membres de l'opposition, tout comme les ministres, se croient souvent trop gênés dans le cercle que les lois tracent autour d'eux.

L'autorité et la liberté ont l'un et l'autre également des limites dans l'ordre social, et chacune, impatiente des siennes, ne trouve jamais celles de l'autre assez étroites : on voudrait être libre et puissant sans les lois ; et pour sentir à chaque instant qu'on ne peut l'être qu'avec les lois, il faut des vertus trop rares dans les princes, dans les ministres, dans les citoyens.

Ce qui fait paraître L'AUTORITÉ plus sacrée, c'est que, lorsqu'elle est légale dans son origine et dans son action, elle protège les droits, elle maintient le bonheur de tous : ce qui rend plus saints encore les titres de LA LIBERTÉ, les mêmes que

ceux du genre humain, c'est que la liberté existe par la nature comme l'homme, et que l'autorité n'existe que par la liberté, que par les portions sacrifiées de toutes les indépendances individuelles ; c'est qu'alors que les portions de liberté réservées sont attaquées dans un seul individu, elles sont menacées dans tous.

C'est ce principe si évident pour qui sait voir, si respectable pour qui ne veut être ni tyran ni esclave, qui fait prendre trop aisément à l'opposition je ne sais quel air de supériorité qui ne peut lui appartenir ; je ne sais quelle hauteur qui offense les rois et les ministres : éphores, tribuns, membres des communes, tous ont eu ce tort qu'ils ont trop souvent payé de leurs têtes ; et jamais l'autorité n'a pu croire qu'ils l'eussent trop expié.

La puissance de l'autorité, quand elle n'est pas en querelle avec les riches, est plus naturellement unie aux riches qu'aux pauvres ; et par le même principe, c'est de la cause abandonnée des pauvres que l'opposition prend plus volontiers la défense ; mais, plus cette cause est sainte, plus ceux qui la plaident s'exposent aux accusations les plus implacables. Les députés du peuple auront beau réunir les forces de la raison, de la morale et de l'éloquence pour rendre la propriété

plus sacrée encore, et les prérogatives royales plus inviolables, ils seront toujours soupçonnés d'être les ennemis du trône et de la propriété, d'attendre toujours les momens favorables à un nouveau partage des terres, et le moment heureux de transformer la monarchie en république.

A ces luttes de pouvoirs politiques rivaux auxquels les sujets ou les prétextes ne manquent jamais, se joignent des luttes de talent et de gloire qui y portent toutes les fureurs des querelles et des haines littéraires.

Le ministère a plus de moyens qu'il ne lui en faut de mettre à ses pieds tous ces indépendans qui ne croient pas avoir perdu leur indépendance lorsqu'ils l'ont vendue à très-haut prix : l'opposition, quoique toujours vaincue dans les scrutins, se couronne bien plus aisément des plus belles palmes de l'éloquence : la gloire s'avance d'elle-même vers ceux qui attaquent le pouvoir. Le défenseur des peuples sera toujours pour eux le premier des hommes et des talens : il le sera même très-souvent pour les juges les plus éclairés, pour les oracles du goût ; c'est que sa cause, pour la parole, est sans comparaison plus belle ; elle est ou elle a toujours l'air d'être celle des opprimés contre les oppresseurs. Je ne sais quelle voix gémissante s'élève incessamment du fond

du cœur humain, et, traversant la terre couverte de malheureux, demande incessamment justice, ou aux puissances contre les ministres, ou au ciel contre les puissances : c'est cette voix que l'opposition fait retentir du haut des tribunes nationales : il n'y a pas d'effet oratoire qui ne sorte aisément d'un fond si pathétique.

Mais si la cause des ministres toujours placés comme sur la sellette du pouvoir judiciaire des nations, est moins propre aux triomphes de l'éloquence ; si elle favorise moins les talens, elle exige plus de certaines lumières ; et l'éloquence avec ses mouvemens qui entraînent tout, peut être arrêtée elle-même par un seul trait lumineux, par un seul fait ; elle était sublime ; elle est exposée à paraître ridicule. La force de la parole dans les ministres n'est pas celle d'un essor hardi, d'un élan vigoureux ; elle est cette force si admirée de Montaigne, et qui consiste dans *un arrêt court et net*.

Mais parce que tout est positif dans une administration, il ne faut pas en conclure que tout soit resserré et petit dans les vues nécessaires à un ministre. Toute constitution a un très-grand nombre de ressorts ; pour les faire mouvoir, il faut avoir l'œil et la main sur tous à la fois. L'orateur du peuple n'a besoin que de con-

cevoir et de parler; le ministre du roi doit concevoir, parler et agir. Il n'entre que deux talens dans le génie du premier; il en entre trois dans celui du second; et il doit les déployer quelquefois tous les trois dans un seul compte rendu de son administration.

Les momens de ces tableaux, quand les ministres n'ont fait aucune violence réelle aux lois, sont, dans l'ordre social, les momens des plus beaux triomphes.

On peut voir déjà que c'est dans la nature de *l'autorité* et dans celle de la *liberté* que sont les sources premières de tous les débats de *l'opposition et du ministère*, et les causes qui les renouvellent sans cesse; les plus puissantes de ces causes, néanmoins, sont celles de la diversité des besoins du présent et des besoins de l'avenir.

Le plus pressé, c'est toujours le présent; et il est spécialement sous l'empire des ministres; car, à la rigueur, le présent seul est administré; mais ils l'administrent sous la surveillance, la censure et le contrôle de l'opposition : la main de l'un des deux partis seulement est déployée sur cette portion du temps la plus sacrée des trois, puisque c'est en elle que se font sentir toutes les jouissances et toutes les privations, tous les maux et tous les biens; mais les re-

gards des deux partis y sont également attachés.

Les ministres ont à prouver que tout va bien et que tout irait mieux encore s'ils avaient plus de pouvoir et plus d'argent; et cette preuve ils ne peuvent la tirer avec honneur pour leur caractère et pour leurs talens, que des tableaux les plus fidèles et les mieux circonstanciés de la chose publique. Les membres de l'opposition, de leur côté, mettent tous leurs soins à surprendre les fautes réelles des ministres; à soupçonner celles qui sont probables; à transformer les imperfections inhérentes aux choses humaines et sociales en incapacité ou en fautes des ministres, lorsqu'ils n'ont pas tout fait pour les corriger, tout tenté au moins. Le tableau de la chose publique se reproduit dans vingt discours, sous des formes et sous des couleurs opposées; les plus vraies sont bientôt partout distinguées. Le présent est éclairé de tous côtés; il n'y a pas de citoyen qui ne puisse connaître les affaires publiques aussi bien que ses propres affaires. *Notre ciel physique*, disait un orateur de la chambre des communes, *est trop souvent couvert de brouillards; il faut que notre ciel politique soit toujours pur, toujours éclatant de lumières.* Si c'est du côté de l'opposition qu'est sortie la plus brillante des clartés, ses chefs, portés au minis-

tère par le vœu des peuples, y sont élevés quelquefois par le pouvoir du monarque : c'est un beau triomphe : il en est de plus beaux pour les nations libres et pour les gouvernemens monarchiques.

Dans les siècles qui ont déjà de bonnes lois et de meilleures méthodes d'esprit, l'avenir est le champ magnifique de toutes les espérances du genre humain, parce qu'il est le champ ouvert à toutes les créations du génie. Nul ne peut avoir d'intérêt pressant à le fermer; le bien qu'on prépare aux générations futures laisse en paix les routines, l'ignorance et les prérogatives; elles ne se doutent pas même qu'on marche, lorsqu'une marche précipitée ne leur donne pas de secousses : car, dans l'ordre social comme dans l'ordre physique, les pentes très-rapides sont seules bordées d'abîmes.

Pourvus très-facilement de connaissances positives plus riches et d'informations récentes plus exactes sur le présent, les ministres qui songent moins à l'avenir, dont le plus prochain peut ne pas les trouver dans le ministère, ont d'ordinaire sur cette portion du temps moins de vues que l'opposition et leurs vues sont plus courtes : pour ne point paraître trop inférieurs dans les débats, s'il s'en ouvre, il ne leur reste que deux partis à prendre. Celui qui leur est le plus facile et

le plus familier, c'est de repousser avec dédain les vues de l'opposition comme des UTOPIES, des théories, des abstractions; et ils prouvent seulement ou qu'ils ne connaissent pas les progrès de la raison, ou qu'ils en sont les ennemis; ou qu'ils sont sans génie, ou qu'ils sont le génie du mal. Un autre moyen, qui n'est pas à l'usage de tous les ministres, et qui en a élevé un petit nombre au rang des grands hommes, c'est d'avoir sur l'avenir des vues aussi grandes que l'opposition, et des espérances mieux fondées, parce qu'ils les fondent sur des séries d'opérations progressives.

Un tel ministre peut bien se placer à côté de ceux qui ont les plus hautes places dans l'opposition.

Si ce ministre ajoute comme le législateur des siècles : *Dans un temps d'ignorance, on n'a aucun doute, même lorsqu'on fait les plus grands maux; dans un temps de lumière on tremble encore lorsqu'on fait les plus grands biens. On sent les abus anciens, on en voit la correction; mais on voit encore les abus de la correction même. On laisse le mal, si l'on craint le pire; on laisse le bien, si l'on est en doute du mieux.* Voilà le ministre plus avancé vers l'avenir, par cela même qu'il tremble de s'avancer davantage.

Et, si au lieu de conclure à *laisser le mal* il indique comment on pourrait le corriger sans *tomber dans le pire ;* si, au lieu d'imposer qu'on se *contente du bien,* il découvre des voies lentes, mais sûres, *d'arriver au mieux ;* combien la marche du ministre sera plus belle par cela même qu'elle est plus lente ! Le compas, pour ainsi dire, du génie de l'opposition, a paru d'abord s'ouvrir sur une plus vaste étendue : mais il ne touchait à terre que par ses deux points d'appui : le génie du ministre touche à tous les points de l'intervalle entre les deux branches du compas ; il s'appuie sur tous successivement pour arriver avec certitude au plus éloigné.

L'opposition et le ministère ne sont plus seulement dans la même route, ils sont dans la même route et sur le même point. Un tel rapprochement est bien près d'un accord ; et, si le traité se signe, si on en commence de bonne foi l'exécution, la lenteur de la marche ne sera plus bientôt nécessaire à sa sûreté. Le courage de tant d'esprits, divisés par leurs intérêts et réunis par leurs lumières, passera dans tous les esprits. Les nations jouiront déjà de cet avenir qu'on leur prépare, par les préparations elles-mêmes : toutes seront des améliorations ; elles naîtront les unes des autres ; comme les pensées des écrivains su-

périeurs sur les sujets qu'ils ont approfondis; on se hâtera vers les degrés de perfectionnemens jugés les plus chimériques, par des routes semées de lumières et de bonnes lois; lorsqu'on les aura atteints, on découvrira, avec enchantement et sans étonnement, que l'AUTORITÉ et la LIBERTÉ peuvent faire toutes les deux des progrès proportionnels sur deux lignes parallèles étendues à l'infini, en se regardant toujours, sans se rencontrer et se croiser jamais.

Alors pourra être senti par les nations le besoin d'élever et d'ouvrir des temples de l'ordre civil comme de l'ordre religieux; d'instituer des solemnités pour la reconnaissance du genre humain, pour rendre, en son nom, des actions de grâce aux barbares qui ont trouvé *dans les bois* et aux philosophes qui ont éclairé de leurs lumières ce beau système représentatif, cette monarchie constituée où les rois inviolables comme dans *le saint des saints*, ne peuvent être atteints par aucune tempête politique alors même qu'elles grondent toutes autour de leur trône; où des ministres peuvent, chaque jour, prêter de nouvelles forces à la puissance suprême, dont ils ne sont que les dépositaires, par des talens qui leur sont personnels; où ceux qui parlent au nom du peuple, exclus de toute action du gouvernement, exercent

sur les codes des monarchies, par leurs talens, une puissance aussi grande et plus heureuse que les orateurs de l'antiquité sur les codes des républiques ; où les peuples même, toujours soumis volontairement à des lois qu'ils n'ont point faites, défendent eux-mêmes leur liberté par la liberté de la presse ; et, sans pénétrer jamais dans les sanctuaires des pouvoirs législatifs et exécutifs, y font pénétrer, tous les jours, et les expressions de ces pensées nées de la raison primitive, et le cri de ces besoins de tous les instans et de tous les temps, de ces besoins à la fois urgens et éternels.

Les discussions entre Wilkes et M. Suard ne purent plus être de tous les jours, mais elles furent fréquentes encore après que Wilkes eut quitté la France pour reprendre son poste à Westminster. En 1773 ou 1774, surtout, il s'établit entre eux une correspondance et une discussion très-animée sur cette querelle des Américains et de l'Angleterre, qui ouvrait de si vastes champs aux événemens et aux doctrines de l'avenir. Dès le début, Wilkes, saisi comme d'un esprit prophétique, avait prédit aux ministres que ces Américains, traités si arrogamment par eux de rebelles, ne tarderaient pas à faire reconnaître leur indépendance, à faire envier leurs prospérités aux deux mondes.

M. Suard n'était pas, à cet égard, du nombre des incrédules; il désirait que les Américains fussent aussi libres que les Anglais, mais il croyait qu'ils pourraient l'être sans rompre leur nœud social avec l'Angleterre. Il pensait qu'avec cette navigation, qui a donné les ailes des vents aux peuples et aux gouvernemens, les mers, pas plus que les fleuves, ne peuvent empêcher les hommes d'avoir la même patrie, de vivre sous les mêmes conditions : il songeait à la France qu'il voyait déjà menacée de perdre ses colonies; il voulait les lui conserver en préparant de loin l'affranchissement des Nègres et la participation des Colons à tous les priviléges de l'existence sociale en France. M. Suard ne pensait sur ces questions des colonies comme aucun de ses amis : mais ses opinions étaient celles d'un homme libre; elles avaient, autant que j'ai pu le comprendre, beaucoup d'analogies avec celles *de Chatam*, prononcées avec tant d'énergie sur les bords de son tombeau.

Deux circonstances du séjour de Wilkes à Paris avaient ajouté quelque chose de tendre à l'intérêt inspiré par ses talens et par son caractère politique. Quoique peu avancé en âge, il parut partout avec sa fille, comme Œdipe avec son Antigone. Elle en était une; on savait et on se répétait, chaque fois qu'on la voyait, que cette fille si

sensible, dans un duel de son père, pour la cause de la patrie, avait chargé les pistolets. Ce n'était pas enchanter les armes, superstition trop criminelle et trop vaine pour la fille comme pour le père ; c'était leur donner la bénédiction de la piété filiale ; c'était un appel de la nature à la justice de Dieu.

Un nom anglais, plus célèbre encore que celui de Wilkes, et qui ne devait rien de sa célébrité à aucun esprit de parti, un comédien, universellement admiré en Angleterre et en France, et même considéré en Angleterre, ce qui se sépare trop ailleurs de l'admiration, le comédien Garrick, fut à son tour le spectacle, pour ainsi dire, et l'entretien de toutes les grandes sociétés de Paris.

Dans son premier voyage, car Garrick en fit deux, madame Suard, alors mademoiselle Pankouke, l'avait connu : M. Suard avait assisté, à Londres, à plusieurs de ses représentations, qui étaient toujours des triomphes sans combat, et le dernier toujours le plus éclatant ; et dès que Garrick et M. Suard se retrouvèrent à Paris, ils ne se quittèrent plus, ou ils se rencontrèrent partout. Tout les unissait, et surtout les langues, qui unissent beaucoup, en effet, ceux qu'elles ne séparent pas. Garrick savait le français presque aussi bien que M. Suard l'anglais, et c'était entre eux

des parallèles continuels des deux langues et des deux théâtres.

A ses retours de Londres, les témoignages de M. Suard, qui s'enthousiasmait, mais difficilement, n'avaient pas peu contribué à donner beaucoup de vraisemblance aux récits très-peu croyables qui réunissaient dans le seul Garrick toutes les perfections du jeu comique et du jeu tragique, qui en faisaient, à la fois, le Préville et le Le Kain de l'Angleterre. La merveille de ces récits ne pouvait ni s'évanouir, ni s'expliquer par la rareté des talens des deux genres sur les théâtres de *Drury-Lanes* et de *Covent-Garden*; ce n'est pas leur rareté qui y est grande, c'est leur supériorité et leur nombre. L'un des meilleurs juges de tous les comédiens de l'Europe, Riccoboni, après une appréciation très-impartiale et très-éclairée de tous, prononce, qu'en général, les talens les plus parfaits dans les deux genres sont sur les théâtres de Londres.

Pour se faire une idée juste de l'idée que ses compatriotes et ses contemporains avaient de Garrick, il n'y a qu'un moyen; il faut connaître les éloges qu'ils lui prodiguaient dans des ouvrage dont le goût ne manque, d'ailleurs, ni de délicatesse ni de mesure. Il les faut connaître dans leurs propres expressions. On l'avait nommé

l'Acteur universel, non pour dire qu'il était excellent comme tragique et comme comique, mais pour dire que, par l'infinie fécondité des créations de son jeu, il était sur les deux scènes *le peintre le plus parfait de tout ce qu'il y a de grands traits et de nuances dans les événemens, dans les pensées et dans les passions.*

Ailleurs, après avoir loué avec une sorte d'enthousiasme divers talens dans d'autres acteurs; la dignité du jeu de Queen pour représenter ce qu'il y a de plus élevé dans les grands caractères; la voix terrible et pathétique de Barry pour peindre ce qu'il y a de plus violent et de plus tendre dans les âmes passionnées, on ajoutait : *Mais la nature a fait en faveur de Garrick, comparé aux autres acteurs, ce qu'elle a fait pour l'homme comparé aux animaux qui en approchent le plus.*

Quel Français, eût-il été aussi idolâtre et aussi fou des jeux du théâtre que les Abdéritains, aurait pu, au sortir de Britannicus et de Vendôme, mettre le génie de Le Kain, quelque sublime qu'il fût réellement, à côté du génie et de Racine et de Voltaire? Eh bien! les Anglais, à genoux depuis trois siècles devant les statues de Shakespeare, ont imprimé de Garrick : *Il nous fait connaître les personnages, il nous les fait aimer,*

il nous les fait haïr bien mieux encore QUE LE POETE ET L'HISTORIEN. Voilà bien l'acteur mis au-dessus de l'auteur.

L'admiration de M. Suard pour son ami Garrick n'allait pas à cette exagération : loin de s'en laisser étourdir, il l'expliquait; ce qui valait mieux pour Garrick même.

C'est du peuple anglais, disait M. Suard, plus encore que du peuple romain et de tous les poëtes tragiques, qu'il est vrai de dire qu'il respire la tragédie, *spirat tragicum*. L'auteur et l'acteur qui, par des tableaux terribles et touchans, nourrissent et adoucissent sa mélancolie; ceux qui l'arrachent, par la verve comique, aux sombres douleurs DU SPLÉEN, ne sont pas seulement pour lui de grands talens; ils sont ses amis et ses bienfaiteurs; ils le réconcilient avec la vie; ils la lui font aimer.

Le génie de Shakespeare, ajoutait M. Suard, c'est le génie anglais; le génie de Garrick, c'est celui de Shakespeare; et parce que Garrick fait mieux sentir Shakespeare, presque toute l'Angleterre a cru l'acteur au-dessus de l'auteur. C'est de ce même caractère que sont sortis tous les événemens qui, de tempêtes en tempêtes, ont poussé le peuple anglais à la constitution, fondement et rempart de la liberté qu'il adore. L'esprit d'Addisson est sage, son goût et son

talent aussi; mais, en sa qualité d'Anglais et de Wigh, ce qu'il met au-dessus de tout et de tous, c'est Shakespeare, c'est Milton, et ce serait Garrick s'il l'avait vu. C'est ce qui a élevé chez eux, non-seulement le talent d'écrire la tragédie, mais le talent de la jouer, à ces honneurs rendus à Garrick dans sa pompe funèbre, qu'on aurait cru celle d'un pair de l'Angleterre.

Les succès de Garrick dans les salons de Paris prouvent peut-être mieux encore l'éminence de ses talens que ses succès sur les théâtres de Londres. Beaucoup de chanteurs ne peuvent pas chanter sans un piano, au moins, quelquefois même sans un grand orchestre. Garrick, sans attendre que le désir devînt une prière, seul et environné de visages qui touchaient presque le sien, jouait les plus grandes scènes du théâtre anglais. Son habit ou son manteau ordinaire, son chapeau et ses bottes ou bottines, comme il les arrangeait, devenaient les costumes les mieux dessinés de tous les rôles. La seule précaution prise parmi tant de spectateurs qui n'entendaient pas assez vite l'anglais dans la rapidité du débit dramatique, était des traductions faites à l'instant par M. Suard; et M. Suard assurait qu'elles étaient parfaitement inutiles. La pantomime de Garrick était la traduction la plus noble, la plus énergique et la plus pathétique. On était tenté de lui crier à cha-

que instant comme à ces pantomimes dont les gestes luttaient d'éloquence avec la parole de Cicéron : *Tu nous parles des mains!* Ses gestes faisaient frémir, ses regards et ses accens faisaient pleurer.

On ne connaît ni l'histoire des beaux-arts, ni celle des grands artistes, lorsqu'on imagine, comme pour s'étonner davantage de leurs merveilles, qu'elles naissent toutes d'une sensibilité particulière et privilégiée. Sans doute elle en est la première source et la plus divine ; mais l'observation et la réflexion sont encore cette sensibilité qui se guide elle-même ; c'est la même âme qui sent et qui réfléchit ; il n'y en a pas deux. Elle n'attend pas seulement les inspirations, elle les prépare et les fait naître, et le génie a son art, qui n'est pas médiocre comme celui de la médiocrité. Le Kain disait : Il m'a fallu vingt ans d'études pour me tenir à mon gré sur les planches, pour lever les mains et les yeux vers le ciel, ou vers la femme que mon rôle adore ; et cent mots de Garrick, que la mauvaise mémoire de M. Suard n'avait pu oublier, prouvaient qu'il ne lui avait pas fallu moins d'études qu'à Le Kain.

En voici deux.

Il causait avec Molé, je crois, sur la difficulté de paraître sur la scène homme de bonne com-

pagnie et ivre. Molé voulut lui faire voir comment il s'en tirait dans un des jeunes marquis, qui étaient ses rôles. *A merveille,* lui cria Garrick; *mais* AVINEZ *plus vos jambes, et moins votre buste et votre tête. L'ivresse du peuple est dans tout son corps, parce qu'il s'abandonne entièrement au vin : un homme élégant, un marquis, ne lui abandonne jamais son élégance. Voyez le Bacchus de Michel-Ange : le demi-dieu est ivre aussi ; il sourit à la liqueur dont la coupe semble aussi lui sourire ; mais il est debout ; il est droit ; on ne soupçonne l'ivresse que par les flexions légères de ses jambes, seules parties de son corps par lesquelles le demi-dieu, devenu dieu dans l'ivresse, touche à la terre.*

Cela est parfait, ajoutait M. Suard, *et cela seul prouverait que les comédiens, tels que Garrick, sont des penseurs comme les grands poëtes, comme les grands peintres.*

Dans une autre discussion, toujours à propos de l'art du théâtre, mais beaucoup plus générale pourtant, plus philosophique, et à laquelle se mêlaient quelques-uns des philosophes du dix-huitième siècle, les avis étaient très-partagés sur les bons ou mauvais effets de l'imitation. Cette vieille question était rajeunie par des aspects très-nouveaux : il ne s'agissait de rien moins que de

savoir si l'imitation était une faiblesse qui prosterne et qui dégrade l'esprit humain au pied de quelques autels littéraires; ou si l'admiration et l'imitation qui en est la suite, n'étaient pas les deux principes qui, de progrès en progrès, réunissent tous les progrès en un seul talent, portent tous les arts, ceux du goût comme ceux de la main, comme les sciences, au faîte du perfectionnement qu'ils peuvent atteindre.

Condillac, qui n'aurait pas donné sa part d'originalité et d'invention pour celle d'un autre, disait : *Les bêtes n'imitent pas, ou très-peu. Dès qu'elles ont appris à manger et à boire, ce qui est bientôt fait, tout est appris pour elles. Il y a deux imitations : l'une servile, et qui arrête tout; l'autre de génie, et celle-là s'élève toujours au-dessus de tout ce qu'elle imite. Messieurs, si l'esprit humain n'était pas essentiellement imitateur, nous aurions tous dîné aujourd'hui de glands au pied d'un chêne, et nous n'aurions pas l'espérance d'entendre tout à l'heure M. Garrick. Mais qu'est-ce que M. Garrick lui-même en pense?*

Garrick, qui prêtait en silence à la discussion une attention très-remarquée de tous, avait pourtant plus l'air encore d'un homme qui s'interroge lui-même, qui consulte les souvenirs de sa vie et

des progrès de son talent, et à qui ses propres expériences donnent plus de doutes que de solutions; mais, forcé de répondre à une question qui s'adressait à lui, il fait quelques pas comme sur le théâtre, se place à distance du groupe discutant, et d'un ton moitié comique, moitié héroïque : Non, dit Garrick,

NON, N'IMITONS PERSONNE, ET SERVONS TOUS D'EXEMPLE.

Cette réponse, qui, par cela même qu'elle n'était pas une décision, était de si bon goût et avait tant de convenance devant une telle assemblée, fit un effet prodigieux.

M. Suard, au premier silence, fit observer comment ce vers d'une tragédie française était devenu, dans la bouche d'un Anglais, un vers de poétique excellent, qu'on pourrait croire traduit de *la composition originale* d'Young; et les applaudissemens laissèrent Garrick pour couvrir M. Suard.

La présence assez prolongée de Garrick à Paris, et ses succès dans le monde, qui se renouvelaient tous les jours, firent naître quelques idées trop extraordinaires pour qu'aucune eût quelque suite, mais qui, toutes ensemble, peut-être, peuvent étendre les vues des nations sur cet art du théâtre qui, par ses deux genres, a déjà eu plus d'un rapport avec l'art social, sur-

tout avec la société, et qui en aurait eu infiniment davantage si les législateurs avaient été des Montesquieu, lorsque les poëtes étaient des Corneille et des Molière.

Touché de la reconnaissance la plus vraie et la plus vive pour l'accueil qu'il recevait en France, Garrick regrettait beaucoup qu'il ne lui fût pas aussi possible d'en prendre l'accent que d'en apprendre la langue. Mêlé aux acteurs de Paris, et sans autre rétribution que le plaisir qu'il aurait donné et les succès qu'il aurait pu avoir, il eût voulu jouer avec eux la comédie et la tragédie françaises. De combien de manières une telle nouveauté aurait pu tourner au profit et des acteurs, et des spectateurs, et de l'art même!

Un autre vœu de Garrick, ou le même avec plus de grandeur, et cependant plus facile à remplir, c'est que la France et l'Angleterre, pour faire un échange de leurs plus belles jouissances dramatiques, s'envoyassent de temps en temps leurs meilleures troupes complètes, et qu'on pût voir le théâtre français à Londres, et le théâtre anglais à Paris.

Eh! pourquoi, dans une si grande proximité, serait-ce plus difficile d'en faire l'essai que d'entendre *les bouffes* et les *opéra seria* de l'Italie sur tous les théâtres de l'Europe?

On veut qu'il y ait une langue universelle : il vaudrait mieux qu'elles le fussent toutes. Elles ne sont pas aussi étrangères que l'oreille le croit les unes aux autres; et il se pourrait que l'enseignement qui a le plus de charme, celui des théâtres, fût la meilleure des méthodes.

Une autre vue du même genre, et infiniment plus praticable, occupa souvent M. Suard. A très-peu de jours de distance, il avait vu *la Conjuration de Venise* à Londres, et *Manlius* à Paris; et il voyait beaucoup d'avantages, sans voir beaucoup de difficultés, à établir entre les répertoires de deux théâtres si voisins, des rapports qui faciliteraient singulièrement les rapprochemens, les parallèles et les emprunts entre les génies dramatiques des deux nations : les deux peuples, un jour ou l'autre, disait-il, auraient le même génie dramatique formé de ce qu'il y a de plus parfait dans les deux.

Je m'étonnais un jour devant M. Suard, que parmi tant de gens de lettres Anglais et Français, qui avaient vu, les uns et les autres, Le Kain et Garrick, aucun n'eût institué entre ces deux grands talens un parallèle qui pouvait avoir pour deux nations plus d'un genre d'intérêt et d'utilité.

Dans un article sur la déclamation, Marmontel parle de Le Kain en ennemi; à la mort de Le

Kain, La Harpe en parle, dans le Mercure, avec enthousiasme et avec larmes. La Harpe n'a guère fait de plus belles pages : elles seraient assez éloquentes pour une oraison funèbre.

Ni La Harpe ni Marmontel ne prononcent le nom de Garrick.

Il y avait si peu d'analogie entre leurs talens, me dit M. Suard, qu'il était trop difficile d'établir le parallèle. Les dernières fois que j'ai vu jouer *Hamlet* et *Manlius*, un rapprochement entre Talma et Garrick m'a paru bien plus naturel : il y a eu entre eux quelque rapport, il y a eu même des ressemblances dans les momens surtout où les passions terribles sont plutôt des délires que des fureurs.

Je crus sentir ce qu'il y avait de vrai dans ces mots, quoiqu'il me fût impossible de le sentir.

A peu près dans le même temps, un autre Anglais, qui n'était ni poëte ni comédien, qui était même ministre de la religion anglicane, amusa singulièrement les esprits gais à Paris par son originalité piquante, et donna des émotions nouvelles aux âmes tendres par la sensibilité la plus naïve, la plus prompte et la plus touchante; c'était Sterne; il avait une femme qui était bien à lui; il aimait Elisa, qui était celle d'un autre; et aucune des deux, ni toutes les

deux, ne pouvaient le préserver d'être à chaque instant épris d'un instant de passion pour toutes les femmes dont les charmes le touchaient. C'était en les aimant toutes si fugitivement que le ministre de l'évangile conservait dans son cœur la pureté de son culte.

Je ne sais pas, avec assez de certitude, si on avait connu à Paris *Tristam Shandy* et le *Voyage sentimental* avant Sterne, ou Sterne avant *le Voyage sentimental* et *Tristam Shandy*. Mais jamais un auteur et ses ouvrages ne se sont ressemblés davantage : les lire ou le voir et l'entendre, c'était presque la même chose ; et cette ressemblance parfaite est ce qui rendait plus difficile tout autre parallèle, soit des ouvrages, soit de la personne de l'auteur.

Voltaire, cependant, a nommé Sterne *le second Rabelais de l'Angleterre*, qui en avait déjà un dans Swift. Voilà trois Rabelais, deux en Angleterre, un en France. Il faut bien qu'il y ait des rapports entre ces trois écrivains, puisque Voltaire en a aperçu : il y en a un remarquable pour tout le monde ; c'est la bouffonnerie et la philosophie toujours très-près l'une de l'autre, et souvent mêlées au point de se confondre. Mais Rabelais et Swift font penser en faisant rire, et n'attendrissent jamais. Dans Sterne, le rire, les pensées

profondes et les douces larmes ont leurs sources dans la même page, et souvent dans la même phrase.

Quel drame touche plus que les quatre ou cinq chapitres de l'histoire du lieutenant Lefebvre? Et cette histoire est celle d'un malade qui arrive dans un pays où personne ne le connaît, et où il meurt vingt-quatre heures après.

Les trois Rabelais s'amusent beaucoup eux-mêmes, et amusent beaucoup leurs lecteurs des *imbroglio* de leurs narrations et de leurs réflexions; mais cet art, car il y en a un dans ces désordres et dans ces confusions, a des inconvéniens pour les deux premiers : tant de fils à détordre et à démêler se perdent et se brisent quelquefois dans leurs mains; ils s'égarent dans ce qu'ils ont eux-mêmes tissu. Sterne entre dans ces labyrinthes, il en sort, il y rentre, il s'y établit, sans que vous soyez jamais inquiet ni pour vous ni pour lui; quand ni vous ni peut-être lui ne savez plus où il est, il dessine si nettement les objets et les personnes qu'il rencontre, il les peint de couleurs si vives, que vous oubliez tout dans l'enchantement des portraits et des tableaux variés qu'il trace. Il a les tons et la touche de toutes les grandes écoles et de tous les grands maîtres; les crayons et les pinceaux flamands, romains,

français se succèdent dans le style d'un Anglais, trop original pour être d'aucune école, et trop rempli de toutes les impressions physiques et morales de la nature pour ne pas les rendre tour à tour avec les touches les plus vraies de toutes les écoles.

Dans cette histoire de la vie et des opinions de Tristam Shandy, Tristam n'est pas encore tout-à-fait né au troisième volume; au quatrième, il commence à peine à porter des chausses; et l'on juge qu'à la manière dont l'histoire et la vie marchent, quand l'histoire sera finie, la vie sera à peine commencée. Mais c'est que cette histoire de Tristam n'est pas du tout celle d'un homme; c'est celle de la nature humaine en Europe, comme Sterne la voyait.

Toujours lui-même entre les passions et les vertus, les hommes tels que les peint Sterne ne paraissent pas assez maîtres de leurs actions et de leurs destinées; mais ce n'est ni la fatalité terrible et héroïque des Grecs et de leur théâtre tragique, ni la fatalité comique et terrible de Candide.

Sous les pinceaux de Sterne, l'homme n'est pas enchaîné; il est balotté. Parmi les fous dont le livre de Tristam Shandy est peuplé, il y en a beaucoup de doux et d'aimables; presque tous

ont des momens lucides ; et ils sentent alors la raison universelle avec une force qui suffirait à la liberté, à l'ordre et au bonheur du genre humain. Le caporal Trim et l'oncle Tobie sentent, pensent et agissent parfois en véritables Socrates; mais c'est parce qu'ils sont bons, et non parce qu'ils ont de la raison.

Environnés de toutes parts de la vérité que la nature présente à tous leurs sens, les personnages de Tristam Shandy ou ne la saisissent pas, ou la laissent échapper quand ils la tiennent, sans se douter jamais qu'elle leur manque. Dans je ne sais quel demi-sommeil et quel demi-réveil, ils marchent sur le bord de toutes les erreurs et de tous les crimes comme les somnambules sur les bords des toits et des précipices; et Sterne paraît craindre de les réveiller trop et trop vite, parce qu'un réveil entier et subit peut être mortel aux somnambules.

Une femme de beaucoup d'esprit, mademoiselle de Sommerie, qui a fait un livre où il y a des maximes dignes de La Rochefoucauld, et des peintures dignes de La Bruyère, disait de Sterne qu'il ne peint tant de fous que parce qu'il est fou lui-même : mais ce masque, il lui arrive ou de l'ôter ou de le laisser tomber. Eh ! que la vérité qu'il offre sous ses véritables traits paraît alors,

sous ses pinceaux, ou piquante, ou touchante et lumineuse !

Avec quelle légèreté et quelle grâce pleine de gaieté et de décence, dans le voyage de l'abbesse des Andouillers, il livre au rire universel, mieux encore que le poëme de Vert-Vert, ces petitesses des cloîtres qui défigurent et rabaissent toutes les notions et toutes les impressions de la vertu ! Comme il surpasse Gresset dans l'usage bien plus difficile des *b* et des *f* voltigeant non sur le bec d'un perroquet, mais sur les lèvres pieuses d'une sainte abbesse et d'une jeune novice !

Et dans le sermon sur la conscience, qu'on est si étonné ou plutôt si émerveillé de trouver dans un livre qui ne promet que des farces, comme il s'élève au-dessus de tous les philosophes et de tous les prédicateurs dans la solution des problèmes les plus mystérieux de ce sens moral !

On peut s'en rapporter au témoignage de Voltaire, qui ne lui aurait pas cédé une telle gloire, si sa conscience lui avait permis de se l'arroger à lui-même. *Ce qu'on n'a peut-être jamais dit de mieux sur ces questions importantes se trouve dans le livre comique de Tristam Shandy, écrit par un curé nommé* Sterne :

il ressemble a ces petits satyres de l'antiquité qui renfermaient des essences précieuses. Ce qu'on peut croire et ce qu'on sait des opinions religieuses de Voltaire donne plus de poids encore à ce témoignage.

C'est le même fonds d'esprit et d'âme dans *LE VOYAGE SENTIMENTAL* et dans Tristam Shandy. Le premier de ces ouvrages, par exemple, n'est pas plus un *voyage* que le second n'est une *vie*. Dans l'un et dans l'autre, les liaisons d'un chapitre à l'autre, d'un paragraphe au suivant, sont fortuites ou le paraissent. Si ma manière d'écrire, dit l'auteur, n'est pas la meilleure, elle est au moins la plus religieuse; *j'écris la première phrase, et je m'abandonne à la Providence pour toutes les autres.* Notre La Fontaine aurait-il mieux dit? Sterne le dit ailleurs encore; mais voici comme il se répète, et jugez si ce n'est qu'une répétition : *Je sais ce que je fais quand j'écris la première phrase, et la première me guide jusqu'à la dernière.* C'est à bien choisir et à bien énoncer cette phrase première, que les Locke et les Condillac, que tous les vrais précepteurs de l'esprit humain font consister la meilleure méthode.

Dans *Tristam Shandy*, c'est l'esprit de Sterne qui domine; dans le *voyage*, c'est son âme.

C'est en Angleterre, patrie de *Tristam*, et pays des brouillards, des passions sombres et des pensées profondes, que Sterne est le plus bouffon ou le plus gai; c'est en France, où l'on croit entendre tous les grelots de la folie, que Sterne reçoit et qu'il donne le plus d'impressions touchantes. C'est peut-être un art, puisque c'est une surprise; mais c'est peut-être aussi une couleur locale du peintre, et une vérité morale du philosophe.

Quand un Français voyage en Angleterre, ou un Anglais en France, on s'attend naturellement au rapprochement et au parallèle de tous les degrés d'industrie et de puissance, de génie, de liberté et de gloire des deux nations; et si le voyage est écrit par un homme doué de quelque talent d'observation et d'analyse, il peut servir aux progrès des deux pays dans les arts, dans les sciences, dans l'administration publique, dans la fortune des particuliers et des peuples. Les exemples en sont rares, mais il y en a. Cette haute ambition pouvait n'être pas au-dessus du génie et des lumières de Sterne.

Mais ce n'est pas ce qu'il cherche; il ne cherche même rien, pour mieux trouver ce qui lui convient le mieux. Dans son pays et dans les autres il erre au milieu des objets de cette vie commune

à tous; de cette vie où il ne peut y avoir de grandeur ni dans les événemens, ni dans les choses, ni dans les pensées; de cette vie qui a toujours manqué d'observateurs, comme si elle était indigne de tout intérêt, de tout soin et de tout perfectionnement, parce qu'elle est celle de presque tous.

Sterne est toujours sur les grands chemins et devant les postes aux chevaux, dans les rues, dans les auberges et dans les boutiques; et cependant il s'écrie : *Quel sujet pour un homme qui s'intéresse à tout, et ne laisse rien échapper de ce que le temps et le hasard lui présentent continuellement! C'est un essai que je fais sur la nature humaine; il me fait plaisir; il anime la circulation de mon sang; il dissipe les humeurs sombres, il éclaire mon jugement et ma raison: c'est assez.*

Non, ce n'était pas assez; et les expériences de ce charmant essai ont eu plus d'un genre d'utilité pour la nature humaine tout entière. Quelque chose de l'âme de Sterne passe dans l'âme de tous ceux qui le lisent; on apprend avec lui à mieux sentir tout son cœur, à jouir de cette foule de biens semés par la nature dans toutes les routes de la vie, et perdus pour tous, parce que tous les cœurs sont desséchés par la misère

ou par l'opulence, par la bassesse ou par l'orgueil.

Quelle leçon Sterne donne à l'orgueil philosophique dans la douleur et dans le remords qui pénètrent Yorich lorsqu'il a blessé par des vérités dures le pauvre Franciscain qui quête pour son couvent, ce bon père Laurent, cette tête du Guide, qui ne sait que se courber sous les injures, et baisser avec modestie vers la terre des yeux pénétrans qui *semblent viser à quelque chose au-delà de ce monde!* Quel triomphe de la tolérance, quelle fête pour tous les cœurs tendres, que cette réconciliation du prêtre anglican philosophe et du moine français, simple récollet, qui, en échangeant leurs tabatières, ont tous les deux les yeux brillans de joie et de larmes, comme ces gouttes de pluie de l'arc-en-ciel signe de la réconciliation du ciel et de la terre!

Quel écrivain, quelles que soient sa philosophie, son éloquence et sa gloire, n'échangerait pas les plus belles pages qu'il a pu écrire avec celles où Sterne, menacé de la Bastille, dispose si promptement son imagination à toutes les horreurs des cachots, et s'attend même à pouvoir y être heureux? Quel changement de scène lorsque, bientôt après, ces cris de douleur, *je ne peux pas sortir, je ne peux pas sortir*, lui

ont chercher avec effroi d'où partent ces cris, et qu'il découvre que ce sont ceux d'un sansonnet renfermé dans une cage qu'il frappe de sa tête, de ses ailes et de sa poitrine! Quel changement plus grand encore lorsqu'après avoir entendu et vu le sansonnet, son imagination est obsédée et tourmentée par l'idée d'un captif étendu sur la pierre nue et humide des prisons, marquant par des entailles, sur un morceau de bois, les longs jours de sa captivité, présentant ce compte de ses douleurs au Dieu qui mourut sur la croix : cette prison et ces douleurs d'un seul individu transportent l'imagination de Sterne dans ces vastes empires du despotisme, prisons du genre humain ; à genoux et les bras tendus vers le ciel, il lui demande, inondé de larmes, l'affranchissement des nations ; après la prière de la liberté, il en chante le cantique ; et le cantique plus éloquent encore que le sermon sur la conscience, mis en vers par Dryden ou par Racine, serait digne d'un temple où tous les peuples de l'univers affranchi enverraient leurs lévites et leurs harpes.

Les transitions de Sterne ne produisent pas toujours de telles surprises ; elles ne franchissent pas et ne lient pas toujours des intervalles aussi immenses que la cage d'un sansonnet et les vastes empires du despotisme ; elles ne finissent pas tou-

jours par faire répandre sur les chaînes du genre humain les larmes qui ont commencé à couler sur l'esclavage d'un oiseau : mais, toujours originales et toujours naturelles, elles unissent les plus petites choses et les plus grandes, comme elles sont unies sous le regard de celui qui créa les unes et les autres.

Eh! qui n'a pas été bien plus touché qu'étonné de l'histoire de cette infortunée qui a perdu la raison en perdant son amant, avec laquelle on a fait connaissance dans Tristam, sous le nom de *Marie*, et qu'on retrouve avec tant de charmes sous le nom de *Juliette* dans le voyage? Ni la folie de Clémentine, ni le convoi funèbre de Clarisse avec tous les moyens de la fable d'un grand roman et tous ceux du génie de Richardson, n'ouvrent pas plus avant au fond des âmes les sources de toutes les larmes. Ce ne sont que quelques pages, mais on les croirait détachées de l'histoire du peuple de Dieu : ce qui prouve que le peuple de Dieu est partout où il y a des cœurs sensibles. Cet accent céleste, si souvent celui de Sterne, réveillait dans l'âme de M. Suard le souvenir de toutes les impressions consolantes de ses études de la Bible dans les prisons des îles Sainte-Marguerite.

Quoique, comme je l'ai déjà dit, et comme il

pourra m'arriver de le dire encore, aucun de nos écrivains n'ait été plus classique que M. Suard dans son goût et dans son style, cette originalité de Sterne, qu'il avait beaucoup fréquenté et lu, avait pour lui beaucoup de charme.

M. Suard, si poli dans ses manières et dans son langage, n'était pas un de ces français comparés par Sterne aux pièces de monnaie *dont l'empreinte est effacée par le frottement;* mot heureux, dont tant de nos écrivains se sont emparés, et qui a passé de la plume de Sterne dans notre langue où il restera. Les traits du caractère et de l'esprit de M. Suard étaient adoucis par sa politesse, et voilés par sa modestie; mais ils paraissaient avec force dès qu'il était nécessaire qu'ils parussent: et sous leurs voiles, ils se laissent apercevoir très-distinctement dans les notices de La Rochefoucauld et de La Bruyère. Comme à La Fontaine, il lui fallait du nouveau, n'en fût-il plus au monde; mais il fallait aussi que le nouveau fût vrai; et c'est ce qu'il trouvait dans Sterne, après l'avoir beaucoup lu, après l'avoir beaucoup vu lui-même. Les traits de la figure de Sterne, plus constamment comiques que son talent, une foule de ses gestes habituels, de ses mots, étaient gravés dans les souvenirs et dans l'imagination de M. Suard; on n'en prononçait

pas le nom qu'il ne crût le voir et l'entendre; il l'imitait, il le contrefaisait; ce qui ne lui arrivait guère.

Ce qui lui persuadait le plus que tout était vrai dans cet anglais, original même pour les Anglais, c'est qu'il était toujours et partout le même; jamais déterminé par des projets, et toujours emporté par des impressions; dans nos théâtres, dans nos salons, sur nos ponts, toujours un peu à la merci des objets et des personnes, toujours prêt à être amoureux ou pieux, bouffon ou sublime. Arrêté un jour devant la statue de Henri IV, et environné bientôt de la foule rassemblée autour de lui par ses mouvemens, il se retourne et leur crie : *Qu'avez-vous tous à me regarder? Imitez-moi tous*, et tous se mettent à genoux comme lui devant la statue. L'Anglais oubliait que c'était celle d'un roi de France. Un esclave n'eût jamais rendu un tel hommage à Henri IV.

Quels étaient donc les attributs naturels et acquis de ce génie qu'on aime autant que les plus beaux, et qui leur ressemble si peu?

M. Suard avait fait cette question à Sterne lui-même, et il se croyait sûr d'en avoir reçu les réponses les plus vraies. Sterne attribuait la première cause de ce qu'on appelait son origina-

lité, à une de ces organisations où prédomine le principe sacré qui forme l'âme, cette flamme immortelle qui nourrit la vie et la dévore, qui exalte et varie subitement toutes les sensations, et qu'on appelle *imagination*, *sensibilité*, suivant qu'elle représente sous les pinceaux d'un écrivain ou des tableaux ou des passions; la seconde, à la lecture journalière de l'ancien et du nouveau testament, livres de son goût à la fois et de son état; la troisième, à l'étude de Locke, qu'il avait faite au sortir de l'enfance, et qu'il refit toute sa vie; à cette philosophie que ceux qui savent la reconnaître où elle est, et où elle dirige tout secrètement, retrouvent et sentent dans toutes les pages, dans toutes les lignes, dans le choix de toutes les expressions; à cette philosophie trop religieuse pour vouloir expliquer le miracle des sensations, mais qui, avec ce miracle dont elle n'a pas la témérité de demander raison et compte à Dieu, développe tous les secrets de l'entendement, évite les erreurs, arrive aux vérités accessibles; philosophie sainte, sans laquelle il n'y aura jamais sur la terre ni vraie religion universelle, ni vraie morale, ni vraie puissance de l'homme sur la nature.

Un anglais très-riche et très-éclairé, qui n'expliquait pas du tout les talens de Sterne, qui les

rendait même plus inexplicables, en l'appelant L'HOMME UNIQUE, avait promis, dans les papiers publics, une somme très-considérable, une fortune, à celui qui lui porterait une page de Sterne qui ne lui serait pas connue. S'il eût suffi, pour remporter ce prix, d'une page et même de plusieurs où aurait respiré le même génie, sans qu'elles fussent de Sterne, on aurait pu gagner le prix en France comme en Angleterre, et M. Suard n'aurait pas été tout-à-fait étranger à ce triomphe de la littérature française.

Tout ce qu'il aimait, aimait naturellement ou devait bientôt aimer Sterne. Mademoiselle de Lespinasse, amie intime de M. Suard, avait écrit *UNE PROMENADE A L'HOTEL DES INVALIDES ET A L'ECOLE MILITAIRE DANS LE GOUT DE STERNE*. La promenade était, en effet, dans ce goût; et, ce qui était plus surprenant, elle était encore dans ce génie. Ces deux facultés si rares séparément, et bien plus rares dans leur réunion, semblaient avoir concouru même au choix du sujet, le plus propre de tous, peut-être, pour une telle imitation. Que de pensée set que de mouvemens de l'âme peuvent naître, en effet, à la vue et à la visite de cet hôtel et de cette école, de ces deux édifices liés par tant de rap-

ports, et placés à si peu de distance, comme devaient l'être la demeure de l'héroïsme près du tombeau, et la demeure de l'héroïsme près du berceau! Et qu'elle était faite pour recevoir et pour rendre de telles impressions comme Sterne, l'infortunée qui, conduite inévitablement au tombeau par la plus terrible des passions, par une passion sans innocence et sans espérance, dans les lettres même que sa main mourante écrivait à celui qu'elle n'osait nommer son amant, mêlait au délire de son cœur les jugemens de l'esprit le plus éclairé sur les premiers écrivains de la nation et sur les ministres qui en faisaient alors les destinées!

Une autre femme, et bien plus chère encore à M. Suard, aurait remporté le prix dans le concours ouvert à Londres; c'était la sienne. Le sujet que madame Suard avait choisi paraissait moins grand, et l'était davantage : c'était Sterne lui-même. Il était certainement plus heureux, mieux approprié au concours, où les pages n'auraient pas dû être ni de lui ni imitées de lui, mais dans son goût et dans son génie.

Et celle qui imitait Sterne, et celle qui le louait, par une suite de cette délicatesse de sentiment si naturelle et si nécessaire à leur sexe, dont elle est la force et la puissance comme la grâce, semblè-

rent ou avoir oublié, ou n'avoir pas connu Tristam Shandy : quoique Sterne paraisse bien davantage dans Tristam avec toute la variété de tous ses talens, pour ces deux dames, il fut tout entier dans le Voyage sentimental.

C'est ce voyage que l'auteur de l'éloge cite très-souvent, et toujours avec tant de bonheur, que, séparés de l'ouvrage, les morceaux n'y perdent rien, ou même y gagnent : ce qui n'était jamais arrivé qu'aux citations de Fénélon dans sa lettre à l'Académie. L'âme de Sterne et celle qui respire dans son style, bien autrement difficiles à saisir dans leurs nuances que la tête du père Laurent et sa taille pliée en avant par la prière, sont retracées si fidèlement et si vivement, que, si le portrait n'était pas tracé par l'admiration et par l'amour, on le croirait tracé par Sterne lui-même ; l'absence des *guillemets* a beau avertir que les citations ont cessé, on croit toujours lire le Voyage sentimental.

Quel passage de Sterne à Hume ! c'est presque une transition de Sterne lui-même ; mais en parlant de Hume, on retrouve Jean-Jacques, et on ne se trouve plus aussi éloigné de Sterne, qu'on peut avoir quitté avec quelque regret.

Cette partie de la Grande-Bretagne long-temps

encore un peu sauvage depuis que d'autres offraient des modèles de tous les genres de talent et de civilisation, l'Ecosse, commençait à élever l'école de philosophie à laquelle elle a donné son nom à côté des écoles les plus illustres des temps anciens et modernes. On parlait moins d'Ossian et de Fingal en France et en Europe, et plus des Hume, des Adam Smith, des Fergusson et des Robertson. Il se fit alors entre la littérature écossaise et la littérature française quelque chose de semblable à ce qu'on avait vu souvent dans la politique des deux peuples. Elles eurent ensemble plus de rapports, plus de communications, d'échanges et d'alliances qu'avec la littérature anglaise placée entre elles. Plusieurs des écrivains écossais qui fondaient la gloire littéraire de leur pays s'empressèrent de visiter la France et Paris; quelques-uns même y vinrent vivre et écrire.

Le premier exemple en fut donné par Hume, qui fut le premier aussi à ouvrir cette grande école de la raison humaine. Aussitôt qu'il eut senti son génie, il sentit le besoin de se placer sous les inspirations du ciel de la France. Il y vécut trois ans de suite, d'abord à Reims, et plus long-temps ensuite à la Flèche. Il y composa son *Traité de la Nature humaine;* ses *Recherches sur l'Entendement humain;* ses RECHERCHES SUR

LES PRINCIPES DE LA MORALE ; ses *Discours Politiques*.

Hume aimait beaucoup la gloire ; il en fait l'aveu avec la naïveté d'un vrai philosophe ou d'un enfant ; et il voyait la gloire dans les persécutions autant que dans les éloges : mais il n'était pas plus persécuté que loué : tous ses ouvrages naissaient et mouraient en silence. Tant de revers, il le dit encore lui-même, n'altéraient pas plus sa gaieté que sa fermeté ; au moindre rayon de succès et à la plus légère espérance de persécution, il reprenait tout son courage et tous ses travaux. Un Anglais, cependant, un seul, faisait un très-grand cas de ses *Recherches sur les Principes de la morale ;* mais cet Anglais, c'était Hume lui-même. En France, même, ce n'était pas des hommes que la métaphysique de Hume recevait le plus d'éloges, c'était des femmes. Et Hume trouvait *les dames françaises charmantes*. Cependant, ce ne fut qu'au moment, long-temps attendu, où beaucoup d'hommes en France commencèrent à en juger comme les femmes, que la philosophie de Hume commença à obtenir en Angleterre des injures et des applaudissemens.

C'est en Angleterre même qu'il en composa l'histoire, en la commençant par celle des Stuarts ;

et pour le coup, les succès de la persécution, au moins, ne lui manquent point dans son pays; il révolte tous les partis; et les Wighs et les Torys se soulèvent contre l'histoire et contre l'historien. Il leur prête à tous une oreille attentive, et le concert de leurs cris est pour lui comme une harmonie. Les applaudissemens et les transports de la Grèce assemblée aux jeux Olympiques ne flattèrent pas davantage Hérodote, le père de l'histoire. C'est en termes plus simples que le dit Hume, et c'est en le disant ainsi qu'il le persuade mieux. En France, où n'étaient pas connus encore les partis politiques, la nouvelle histoire de l'Angleterre réunit d'abord les suffrages de tous les esprits et les préférences de tous les goûts; ce fut partout l'admiration ou la plus haute estime. Les critiques ne devaient se faire entendre que long-temps après, et ne pouvaient pas long-temps prévaloir. La première acclamation qui s'élève aurait pu seule tenir lieu de toutes les autres, on les faire éclater à sa suite : c'est celle de Voltaire.

Voltaire, à l'instant où il vient de la lire, place l'histoire de Hume à côté ou au-dessus des *Annales de Tacite* et des *Décades de Tite-Live. Jamais*, écrit Voltaire, des montagnes du Jura, *le public n'a mieux senti qu'il n'appartient*

qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. M. Hume ne paraît ni parlementaire, ni royaliste, ni anglican, ni presbytérien; on ne découvre en lui que l'esprit supérieur et l'homme équitable. Il parle des faiblesses, des erreurs, des barbaries, comme un médecin des maladies épidémiques.

Ces mots, d'un si grand poids lorsqu'ils étaient écrits par l'auteur du *Siècle de Louis XIV* et du vaste et superbe *Tableau des Mœurs et de l'Esprit des Nations*, sont bien vite imprimés par M. Suard dans les Variétés littéraires.

Sur ce peu de faits, quand on l'ignorerait, on pourrait deviner que les trois passions qui, dans leurs succès et dans leurs revers, transportent et tourmentent le plus ceux qu'elles possèdent, *les lettres*, *la gloire* et *la vérité*, seules passions de Hume, le laissèrent toujours paisible en remplissant toute sa vie.

Une seule fois, et dans une occasion où sa vertu était attaquée et pas du tout ses talens, il jette un cri terrible; il n'en jette qu'un; et pour tout le reste de sa vie il rentre dans son calme accoutumé.

C'est la circonstance dans laquelle la vie de Hume et celle de M. Suard eurent les rapports les plus intimes, et dans laquelle ils s'honorèrent le plus l'un par l'autre. Je suis donc obligé à plus

d'un détail, et je ne les crois pas sans importance et sans utilité pour ceux qui, en étudiant les philosophes, doivent les observer et les juger.

Quoique déjà brouillé avec les philosophes pour beaucoup de causes, pour sa philosophie, qui n'était pas jusqu'au bout la leur, pour son éloquence, qui n'était pas leur style, pour ses procédés, qui étaient loin d'être ceux du monde, Jean-Jacques, aux jours de la persécution de *l'Emile*, ne fut pas abandonné par les philosophes. Tout ce que l'ouvrage avait de supérieur, ils le sentirent, et ils sentirent peut-être plus vivement encore tout ce qu'avaient d'injuste et de violent les mandemens des évêques et les arrêts des cours de justice. Ne pouvant le défendre contre la persécution de ces deux puissances, qui ne cédaient pas toujours, même au trône, ils trouvèrent le moyen de l'y dérober; et, prêt à partir pour l'Angleterre, Hume transporte Jean-Jacques comme dans ses bras à cette île dont la liberté est si grande, quoiqu'elle ne soit pas celle du *Contrat Social*, et où tant de paysages ressemblent à ceux de l'Héloïse, quoiqu'ils n'aient pas le soleil de Vevai.

On raconte avec enchantement à Paris que les Anglais, plus bienfaisans que caressans, caressent Jean-Jacques, et qu'il ne le trouve pas

mauvais; que ce sauvage, ce républicain a trouvé un protecteur dans un roi, et des pensions sur un trône. On ne se figurait plus Hume et Jean-Jacques que dans les bras l'un de l'autre, que baignés de larmes de joie et de reconnaissance; et leur bonheur, ouvrage de leurs vertus, prête, dans Paris, des forces à la philosophie, toujours accusée et toujours menacée. Tout à coup on porte à un souper nombreux chez M. Necker, on lit tout haut une lettre de Hume au baron d'Holbach, dont les premiers mots sont : *Mon cher baron, Jean-Jacques est un scélérat.* On lit tout haut ces autres mots d'une lettre de Jean-Jacques à Hume : *Vous êtes un traître; vous ne m'avez mené ici que pour me perdre après m'avoir déshonoré.* Ces deux mots, *traître* et *scélérat*, dans un temps où ils n'étaient pas prodigués, comme ils l'ont été depuis, retentissent dans ce souper, et la nuit même dans une partie de la capitale, comme deux coups de tocsin.

Cet effroi honore la nation qui en fut saisie : si on en excepte la religion des évangiles qui a frappé de tant d'anathèmes l'hypocrisie et les hypocrites, l'hypocrisie est trop naturelle à toutes les religions révélées; elle trouve trop aisément sa place et sa sûreté dans la nuit de leurs erreurs et de leurs mensonges : mais si des philosophes

qui fondent la morale sur les bases éternelles de la nature humaine et de la société sont des cœurs pervers, ceux qui le découvrent peuvent se croire les dupes de la morale elle-même ; et la morale et la société sont perdues.

Les esprits troublés se divisent sur ce qu'il faut croire, comme dans les grandes causes des religions et des nations. Hommes, femmes, vieillards, jeunes gens se rangent du côté de Jean-Jacques ou de Hume, suivant l'opinion qu'on a de tous les deux, et plus encore suivant les analogies qu'on se trouve ou qu'on se suppose avec l'un ou avec l'autre. Rien n'était circonstancié dans les faits, et les nouvelles que Paris alors attendait de Londres avec le plus d'impatience étaient celles de l'affaire de deux philosophes, l'un Anglais, l'autre Genevois.

Jean-Jacques avait fait à Hume le défi de publier tout ce qu'il lui avait écrit dans une suite de lettres. Cette publication, devenue indispensable, ne pouvait donc se faire long-temps attendre : et quelles discussions paraissaient devoir s'ensuivre entre deux écrivains illustres tous les deux dans toute l'Europe, et traînés l'un par l'autre aux grandes assises de son opinion publique !

L'orgueil de dispenser la gloire ou la honte à

denx grands talens se mêlait en secret aux intérêts de la morale universelle; le goût plus naturel et très-répandu à cette époque de ces luttes de la parole ou du style, ajoutait un nouvel attrait à cette attente. Quel spectacle, si, comme autrefois les nations de la Grèce aux combats d'Eschine et de Démosthène, celles de l'Europe avaient pu accourir dans une capitale où les discussions auraient eu une langue familière à toutes! Les débats nés du décret de Ctésiphon n'avaient d'intérêt que pour la gloire d'un orateur et pour la liberté déjà détruite de la Grèce; les débats entre Hume et Jean-Jacques touchaient de tous les côtés aux intérêts de la morale, les plus vrais et les plus grands intérêts du genre humain.

Eschine et Démosthène étaient tous les deux puissans dans ces combats : mais leurs armes étaient de même nature, et elles n'étaient pas égales. Tous les deux très-éloquens, Démosthène l'était infiniment davantage; et la force qu'a toujours la bonne cause était encore de son côté.

La bonne cause et la mauvaise étaient bien plus enveloppées de tenèbres dans la querelle de Hume et de Jean-Jacques; et pour dissiper la la nuit où se cache la vérité, l'analyse est autrement puissante que les foudres oratoires. Or, la hache de Phocion, qui n'avait pas été dans les

mains d'Eschine, était dans celles de Hume : devenue plus tranchante, elle coupait plus au vif encore, ou au moins à de plus grandes profondeurs. Jean-Jacques n'était pas non plus sans hache, il s'en faut bien; et il avait de plus, des foudres. Finesse, force, grâce, pathétique, tout ce que l'éloquence peut avoir, Jean-Jacques l'avait. Innocent, coupable, ou égaré, on était bien sûr qu'il ne resterait pas plus au-dessous de Hume qu'au-dessous de d'Alembert et de Christophe de Beaumont. Il était impossible qu'on ouvrît à leurs débats ou un barreau ou un théâtre : il paraissait également impossible que leur querelle ne fût point par eux exposée devant les nations avec toutes les forces réunies de leur génie et de leur art.

Et Hume et Jean-Jacques croient messéant à des écrivains, dont la gloire était fondée sur des ouvrages propres à éclairer l'espèce humaine sur ses intérêts, dans les lices de la vanité plus que de la vérité, d'entretenir les nations de leurs querelles personnelles. De tout ce qu'on attendait d'eux, rien ne paroît qu'un exposé très-succinct de Hume, auquel Jean-Jacques ne répondit que par le silence le plus profond.

Si peu de mots et tant de silence ne sont guère à l'usage que de l'innocence; et, sans trop savoir

ce qu'il fallait en penser, leur effet sur les partis en présence est en tout semblable à celui de ces grains de sable jetés sur les bourdonnemens des abeilles en fureur. Tout se tait; aucune voix, de marque du moins, ne se fait entendre.

En lisant le petit nombre de pages de Hume, scrupuleusement traduites par M. Suard, et les lettres de Rousseau, religieusement copiées pour répondre à son défi, on avait peine à comprendre comment Rousseau avait pu voir *un traître* dans Hume, qui, en l'entourant publiquement de bons offices, le cernait encore de bienfaits taciturnes et invisibles; on ne concevait pas mieux comment tant d'indignation avait pu jeter Hume assez loin de son caractère pour lui faire voir un *scélérat* dans celui qui ne l'outrageait point par des accusations publiques, mais qui lui adressait à lui-même, sous le secret du sceau des lettres, des soupçons bien plus fous encore qu'injurieux. Qui pouvait trouver les mots de ces deux énigmes? Ce fut M. Suard qui les entrevit et les indiqua tous les deux dans quelques lignes d'un avertissement à la tête de cet exposé destiné à charger et à confondre Jean-Jacques. Il trouvait les deux mots des deux énigmes dans les contrastes prodigieux des caractères des deux philosophes.

Quels contrastes, en effet! quelle lumière en

jaillit sur ces accusations réciproques dont les ennemis de Hume et de Rousseau, et surtout ceux de la philosophie, voudraient de temps en temps encore faire un procès criminel contre la raison elle-même pour la destituer de ses droits et de son pouvoir sur la direction des actions humaines! Cette lumière ne s'arrête pas à la querelle qu'elle explique si bien; elle s'étend à presque toutes les querelles de l'esprit humain : et ce parallèle de leurs contrastes, je crois devoir le tracer. En faisant voir les sources d'où ils sortent, et combien ces sources sont profondes, il fait voir aussi combien il est nécessaire et difficile de les tarir; enfin, elle fait beaucoup mieux connaître, depuis le berceau jusqu'au tombeau, deux hommes éternellement illustres, désormais, dans les annales du genre humain.

Né parmi les rochers, les lacs et les peuples tranquilles de l'Ecosse, Hume n'ouvre long-temps les yeux que sur ces images de la paix et du repos. Jean-Jacques, né entre les torrens du Jura et ceux des Alpes, entre la France et l'Italie, respire tout ce qu'il y a d'ardent sous le ciel de l'une et d'impétueux sous le ciel de l'autre.

Dans une famille dont les dignités et les fortunes ne devaient pas, heureusement, entrer dans son héritage, Hume trouve les sources les

mieux choisies et les plus abondantes de ces instructions classiques, de ces études de l'enfance et de la jeunesse auxquelles une philosophie exacte commence à présider en Angleterre pour en faire principalement l'art de la raison et sa pratique habituelle. Jean-Jacques, dans la boutique d'un père horloger et citoyen très-actif d'une république très-orageuse, voit tous les jours à côté des instrumens du métier de son père, à côté des limes, des loupes, des *vat-et-vient*, Tacite, le Plutarque d'Amyot, et les romans de La Calprenède ; il dévore, avant sept ans, les vies des hommes illustres de l'antiquité, verse *des seaux de larmes* sur les malheurs des Romains, et n'apprend rien qu'à sentir tout avec plus de violence ou avec plus de douceur que les autres hommes.

Hume, au sortir des grandes universités, entre dans le grand monde, qui est le sien, dont il n'a rien à craindre, et ne veut rien espérer ; puissant parce qu'il est indépendant, il dispose de son existence à sa fantaisie ; il cherche les livres ou les hommes, la société ou la retraite, la Flèche ou Edimbourg, les palais ou les bibliothèques, selon qu'il convient à son revenu, aux progrès de ses idées, à ses travaux, et un peu à son goût pour les femmes, qui ne peut pas être très-vif, puisqu'il en est toujours content. Jean-Jacques, pres-

que enfant encore, échappe à ses maîtres, à son père et à sa patrie, cherche *les belles aventures* dans la plus affreuse misère, ne s'arrête que devant les beautés de la nature et de quelques femmes, les regarde avec des palpitations de cœur qui l'étoufferaient si les larmes ne l'aidaient à respirer; il entre, pour vivre, dans un hospice de convertis, où il entend des dogmes et voit des horreurs qui le font également frémir; sans pain et sans gite, cinq à six fois il dort avec douceur à la belle étoile, sur le bord des grands chemins, sous des arbres dont les oiseaux réveillés avec l'aurore lui donnent le signal du cantique de reconnaissance au sommeil, au soleil et à l'Éternel; laquais, et servant à table, au sein d'une si grande abjection pour celui que sa naissance destinait à une portion de la souveraineté d'une république, il tremble devant celle qu'il sert, mais d'amour et d'espérance; au milieu de quelques actes plus que honteux, ses rêveries, toujours héroïques et magnanimes, le porteraient sur des trônes et sur des chars de triomphe, s'il ne leur préférait pas le ciel qu'il a sur sa tête et les hameaux qu'il a sous les yeux; avec cinq à six volumes trouvés par hasard, qu'il apprend et qu'il oublie continuellement, il s'élève à ce principe *qu'il ne faut pas apprendre la science, mais*

l'inventer : à force de se renfermer dans son imagination et de la contempler, il la rend aussi précise qu'elle est féconde et magnifique : toujours esclave des premiers besoins de la vie, il crée des codes qui établiraient et garantiraient la liberté et la félicité du monde, si le monde était naissant.

Après quatre ou cinq ouvrages dont les titres et les sujets sont imposans, les principes creusés et hardis, le style net et clair, Hume n'a obtenu encore ni les admirateurs ni les détracteurs qu'il ambitionne presque également ; ses écrits se vendent peu, se lisent moins encore, et laissent leur auteur aussi calme à leur chute qu'en les écrivant. Au premier ouvrage de Rousseau, qui, pour le fond, n'était qu'un paradoxe, et pour la forme qu'un discours, le cri de l'admiration est universel, et les détracteurs même admirent. On explique des destinées si différentes par l'analyse sans éloquence, instrument de Hume, et par l'éloquence sans analyses, instrument de Rousseau; et les deux auteurs sont placés comme aux extrémités opposées des talens littéraires.

Aimer avec transport, admirer avec attendrissement les beautés et les bienfaits qui s'offrent aux yeux et au cœur dans le spectacle des cieux et de la terre, sont déjà pour Jean-Jacques une ado-

ration et un culte ; mais ce culte de la nature n'est pas encore une religion pour l'auteur d'*Emile*. Les plus éclatantes et les plus touchantes beautés seraient pour lui éclipsées dans d'éternelles ombres, s'il ne reconnaissait pas à la nature une âme distincte d'elle, une volonté qui la meut, qui lui donne des lois auxquelles la matière obéit sans pouvoir les connaître ; et cet *Être des êtres*, ce Dieu qui régit l'univers, il le retrouve dans l'*Homme-Dieu* des évangiles. Hume presque jamais ne prononce ces noms ineffables de la divinité, et ce n'est pas comme d'autres pour en transporter les attributs sur la matière : il ne reconnaît pas même à la nature cette puissance *des causes et des effets* qui agit tous les jours sous nos yeux dans la suite et dans l'enchaînement des phénomènes. Il combat par sa philosophie les témoignages de tous les sens ; et dans *CES CAUSES ET CES EFFETS* il voit non les ressorts de l'univers, mais les dispositions et les modes de nos conceptions et de notre entendement. Tandis que Jean-Jacques est prêt à tout adorer ensemble et séparément, Dieu et la nature, Hume trouve le moyen de n'être pas déiste et de n'être pas matérialiste. Les causes, les effets, les mondes, par conséquent, ne sont pour lui que dans l'homme ; ils sont quelques-unes de ses pensées. Tandis que Jean-Jacques,

transporté par ses ravissemens dans les deux infinis comme au sein de Dieu même, environne de ses cantiques le trône de l'Éternel, Hume ne sort pas de lui-même, et calcule que les harmonies des sphères célestes peuvent n'être que des opérations de notre logique.

L'esprit, le caractère et les talens de Hume et de Jean-Jacques ne diffèrent pas moins lorsque l'un par l'histoire d'Angleterre, l'autre par ses principes sur l'ordre social, attirent également sur eux l'étonnement et les applaudissemens des peuples qui savent lire.

Tout ce qui est conservé des annales du monde moral, fait regretter à Jean-Jacques qu'elles n'aient pas toutes disparu dans les flammes comme la bibliothèque d'Alexandrie. Il oublie les miracles de ces vertus antiques si souvent adorées par son éloquence, qu'elles rendaient sublime. En descendant au moyen âge, il croit être dans dans un chaos d'opinions où quelques vérités rares et froides se perdent dans l'immensité des erreurs et des mensonges. L'antiquité, avec ses vertus et ses grandeurs morales, lui paraît au-dessous de la vie des sauvages : et en nous comparant à l'antiquité, il ne voit dans notre siècle que *la lie* des siècles. Au milieu de tant de peuples qui admirent son style, et qui désirent qu'il écrive leur his-

toire, il leur dit à tous en face : *Vous n'avez point d'histoire, vous n'en aurez jamais ; et j'en sais bien la raison.*

Tandis que Jean-Jacques parlait ainsi, Hume médite une histoire générale de l'Angleterre, et l'écrit dans l'ordre le plus lumineux de la succession des temps et des événemens depuis les poésies erses et la vie d'Agricola jusqu'aux dogmes despotiques et aux catastrophes des Stuarts. Au-dessus de toutes les erreurs, par le silence ou par l'absence des passions, dans le fracas de tant de factions et de tant de révolutions religieuses et politiques, il assigne à tous les faits les justes degrés de leurs invraisemblances, de leurs probabilités et de leur certitude. Les églises, romaine, protestante, anglaise, reçoivent également de lui, dans la plus exacte mesure, tout ce que la vérité leur doit de reproches et d'éloges; il fait servir aux progrès du raisonnement les divisions et les querelles où tout se décide par la foi et par l'autorité : il affronte avec calme les ressentimens des Wighs et des Toris en ne leur accordant aucune préférence constante, et en ne leur refusant jamais celle qu'ils ont méritée tour à tour; il porte dans les origines et dans les maximes de la constitution anglaise une lumière plus pure que celles de tous ses fondateurs. Cette larme que Hume

laisse tomber sur l'échafaud de Charles Ier, et qu'il est si difficile de lui refuser, il l'appelle *généreuse;* et par ce seul mot que les jacobites ont très-bien compris, il perd tous ses droits à leur reconnaissance. Tous les progrès de cet esprit anglais qui en a fait faire d'immenses à l'esprit humain, il les marque et les évalue comme ils auraient pu l'être par les Bacon, les Newton et les Locke. Par tant de grandeur et de sagesse de ses jugemens étendus sur le cours de près de vingt siècles, il saisit tellement d'admiration l'immortel auteur du Siècle de Louis XIV et du Tableau bien plus vaste des Mœurs et de l'Esprit des Nations, que, Tite-Live et Tacite sous les yeux, Voltaire élève l'ouvrage de Hume au-dessus de ces deux chefs-d'œuvre de l'antiquité, et qu'il presse l'Angleterre d'élever à son tour un monument à son historien, non dans les tombeaux de Westminster, mais dans les places publiques de la capitale.

Dans ce magnifique travail où sa pensée s'était agrandie, l'âme de Hume, qui ne pouvait guère recevoir d'impressions très-vives que de la raison, en avait reçu une très-profonde, et qui pourtant aurait semblé borner de toutes parts les vues d'un historien et d'un philosophe. Il avait été comme épouvanté de la facilité et du danger, tous les

deux extrêmes, de prendre pour des faits réels les faits qui charment l'imagination ou qui l'effraient; leurs impressions, disait-il, se confondent presque toujours avec leurs preuves; et pour échapper au malheur de croire ce qu'on imagine, il faut beaucoup douter, même de ce qu'on voit. Jean-Jacques doute souvent de ce qu'il a sous les yeux, et rarement de ce qu'il a dans l'imagination. Il le dit, il le répète cent fois, les mêmes objets qui n'avaient qu'effleuré ses sens le subjuguaient dans la réflexion. Si puissante sur ses lecteurs, son imagination exerce ses premiers et ses plus forts prestiges sur lui-même; sa logique triomphe des erreurs des autres, et ne lui sert, dans les événemens de la vie, qu'à fortifier les siennes; le *Jean-Jacques je te tiens*, qui n'était évidemment qu'un rêve, et dont il fait l'une de ses preuves des crimes de Hume, en est la preuve. Les rêves et le réveil sont pour Jean-Jacques deux états beaucoup moins différens que pour le reste des hommes. Mais la dialectique de ses songes se lie à celle de son réveil, et celle de son réveil à celle de ses songes du lendemain; il ne lui était plus possible de séparer et de distinguer ce qu'il avait rêvé et ce qu'il avait entendu et vu. Dans ce tissu de ses idées de la nuit et de ses idées du jour, sa raison est étouffée par toutes les forces de son génie, et

sa conscience peut attester avec la même pureté le faux et le vrai.

Il faut suivre ces oppositions si frappantes jusque dans la manière dont Hume et Jean-Jacques meurent.

La mort de Hume est lente, douce, graduée, elle dure un an, et toujours aussi exempte de douleurs que de terreurs. Dès qu'elle commence, il commence à l'observer curieusement; et dès qu'il s'est aperçu que les progrès en sont plus grands chaque jour, il cherche de quelle quantité ils croissent; on le croirait presque tenté d'en tracer la courbe, d'en déterminer la loi et la formule. La mort de Jean-Jacques est subite. Sorti après sa tasse de café à la crême, déjeûner qu'il aimait le plus, il va faire sa visite au soleil et aux ombrages d'Ermenonville; il rentre dans l'instant avec le sourire sur les lèvres et la mort dans les yeux; et lorsqu'on veut fermer les volets: *Non*, dit-il, *ouvrez-les davantage, que je voie encore une fois ce beau soleil.*

Ni un *traître* ne peut mourir comme Hume, ni un *scélérat* comme Jean-Jacques. Mais deux hommes, et même deux philosophes, formant un si continuel contraste dans le cours de toute leur vie, peuvent trop aisément s'accuser de scélératesse et de trahison. Leurs amis communs, car

ils en avaient encore, auraient dû craindre, surtout, de les mettre en rapports de bienfaits et de reconnaissance : un tel commerce, même entre les caractères les plus analogues et les plus heureux, se termine rarement comme il a commencé; et il fallait se donner de garde de l'établir entre celui qui, du sein de l'indigence, professait hautement l'ingratitude, et celui qui, toujours immuable comme la raison éternelle, ne savait ni soupçonner, ni voir les ombrages d'une âme fière, tendre et mobile à l'excès.

Ce qui fut un bonheur dans cette querelle, c'est le choix de M. Suard pour traducteur et pour éditeur de son Exposé.

Que parmi les hommes illustres de la même société, tous ses amis et tous irrités personnellement par les irritations de Jean-Jacques, Hume eût choisi Diderot, par exemple ; le texte de Hume avait beau être *succinct* et *modéré*, Diderot l'aurait environné, de tous les côtés, de discours préliminaires, de notes, de supplémens, tous, très-éloquens, très-passionnés, et tous très-capables de rendre la vérité infiniment plus difficile encore à démêler.

Pour bien juger et Hume et Jean-Jacques, il fallait moins de sensibilité que l'un, et beaucoup plus que l'autre. C'était le degré juste de la chaleur d'âme de M. Suard; et c'est, pour ainsi dire,

sous cette température intellectuelle que naissent ces heureux esprits sans lesquels l'esprit humain serait toujours glacé ou embrasé, et toujours mal éclairé.

Une autre qualité de M. Suard, qu'il montra dès l'enfance et qu'il garda toujours, c'est ce courage de la pensée qui écoute tout et ne se décide jamais que par soi-même; qui ne met jamais la plus petite vérité en balance avec les engagemens les plus sacrés de l'amitié la plus tendre. Autour de M. Suard, tout le monde, à peu près, jugeait cette querelle comme madame Geoffrin, et voici comme la jugeait madame Geoffrin, comment elle minutait son arrêt dans un billet à Marmontel : *Ce que vous m'apprenez de Rousseau me confirme que ma science est parfaite. Tout le monde sait la répugnance que j'ai toujours eue pour lui : J'AI DIT QUE C'ÉTAIT UN TRÈS-BEL ESPRIT, ET UNE AME TRÈS-NOIRE.* L'auteur de la Lettre sur les spectacles et de l'Héloïse, UN TRÈS-BEL-ESPRIT seulement! l'auteur de la Profession de foi du Vicaire Savoyard et de la Lettre à l'Archevêque de Paris, UNE AME TRÈS-NOIRE! Qu'on admire M. Suard, qu'on l'aime surtout davantage, mais qu'on ne s'indigne point, qu'on ne s'étonne pas même de ces paroles furieuses d'une si excellente femme : il était impossible

que madame Geoffrin, pour qui la bienfaisance était un besoin de première nécessité, pardonnât à Rousseau, *qui n'aimait ni les bienfaits, ni les bienfaiteurs*.

On sait que ce fut M. Suard qui traduisit à Paris, aussitôt qu'elle fut publiée à Londres, cette vie si courte et si naïve de Hume, écrite par lui-même sur le bord de sa tombe; on sait moins, parce qu'on ne l'a point remarqué, que ce fut M. Suard qui, dans quelques lignes à la tête de cette vie, grava le premier en Europe, à côté du nom de Hume, le titre de *grand homme*.

C'est le plus beau de tous. Cent fois la plus basse flatterie prodigua ce titre à la puissance : et ceux qui le donnent ainsi gravent sur tout leur bassesse : l'amitié, dont les illusions sont très-grandes, sans l'être autant que celles de l'amour; l'enthousiasme, qui ne veut point exagérer, mais qui surfait, sans le vouloir, l'accordent et se trompent; mais leur erreur, qu'on excuse, se communique peu et ne dure jamais : quand c'est la vérité qui le décerne, les efforts qu'on peut faire pour l'effacer l'entourent chaque jour de nouvelles sanctions; il ne tarde pas à être répété par la voix des nations et des sages; lorsqu'il est le prénom du nom d'un vrai philosophe, c'est la proclamation de la gloire la plus pure et la plus

utile au genre humain ; et, sans doute aussi, celui qui, le premier, a voté l'apothéose, mérite quelque part dans la reconnaissance des siècles.

Robertson et M. Suard ont beaucoup correspondu ensemble ; ils ne se sont, je crois, jamais vus, ni en France, où Robertson n'est pas venu, ni en Angleterre, où M. Suard alla trois fois. On a regret que, soit en France, soit en Angleterre, ils n'aient pas vécu quelque temps ensemble comme deux frères, eux dont les réputations sont comme fraternelles.

Le nom de Fergusson, si justement célèbre dans l'école écossaise, n'est pas cité davantage parmi les hommes illustres du dix-huitième siècle qui ont séjourné ou voyagé parmi nous.

Celui qui parut immédiatement après Hume n'était pas son disciple ; il ne pouvait l'être de personne au monde : il était son ami. C'est Smith qui fut le témoin le plus admis à la longue agonie de Hume, qui lui ferma les yeux.

La visite de Smith est la plus glorieuse qu'ait reçue la France. Smith a laissé plusieurs écrits qui ne sont que des morceaux, et deux grands ouvrages : les morceaux sont les *Considérations sur l'origine et la formation des langues ;* un *Essai de l'histoire de l'astronomie ;* un autre *Essai de l'histoire de la métaphysique ;* un troi-

sième *de l'histoire de la logique ;* les deux ouvrages sont *la Théorie des sentimens moraux*, et le *Traité de la formation et de la circulation des richesses*. Dans les morceaux comme dans les ouvrages éclate en traits lumineux la supériorité du génie et de l'analyse, son instrument favori.

Cependant, non pour affaiblir en rien l'éclat de ce nom anglais qui ajoute à toutes les illustrations de l'Angleterre, mais pour établir encore une fois, par les faits les plus certains, les analogies des deux philosophies, anglaise et française, sur lesquelles nous fondons tant d'espérances pour le monde, je me crois obligé de remarquer, de noter même combien Smith a profité ou pu profiter de notre philosophie.

Les Considérations sur les langues ont été évidemment provoquées par celles de Condillac, de Diderot et de Jean-Jacques. Elles sont presque toutes conformes ou analogues à celles de l'abbé Coppineau, si dignes d'être toujours méditées partout où l'on parle et où l'on écrit.

Cette cause à laquelle Smith attribue et le commencement et tous les avancemens de l'astronomie, *l'inquiétude et le tourment de l'imagination jusqu'à ce qu'elle soit pleinement satisfaite par la manière dont elle fait naître les phénomène les uns des autres*, cette même cause est précisément

celle qui mit en mouvement tout le génie de Descartes ; elle précipita dans beaucoup d'erreurs ce génie trop ardent ; mais toutes ses erreurs étaient sur le chemin de la vérité ; il suffisait de les écarter pour trouver les vraies lois du mouvement, celles de la pesanteur et des phénomènes célestes.

Le principe universel de Smith dans *la Théorie des sentimens moraux*, LA SYMPATHIE, cette disposition physique et générale à souffrir des maux, à jouir des biens dont nous ne sommes que les spectateurs, est nettement aperçue et développée dans plusieurs de nos livres de métaphysique, de morale et de goût ; elle se montre avec éclat dans le caractère même de la nation française, qui n'est la plus sociable de toutes, et la plus voisine de toutes les vertus morales, malgré tous ses défauts, que parce qu'elle est celle où la sympathie exerce son plus grand empire. Il n'y a pas jusqu'à notre fureur d'imiter qui ne nous vienne de la sympathie. Heureusement, pour l'esprit humain, qu'en imitant nous perfectionnons.

Le principe *de la division du travail*, qui n'est pas, comme on l'a dit, la base, mais l'une des bases du chef-d'œuvre de Smith, ce principe, dont les applications sont si vastes, brillait déjà dans l'article ART de notre Encyclopédie, dans

les mêmes termes, avec moins de détails de commerce, mais avec une fécondité qui s'étendait à tous les travaux.

Le mépris profond de Smith pour toutes les routines mercantiles et politiques, pour ce génie étroit des puissances, des ministres et des douanes, qui ne savent élever sur la terre que des barrières et décréter que des prohibitions; ce mépris était depuis long-temps le même dans nos économistes; ils ne donnaient pas la même force à leurs raisons, mais leurs raisons étaient les mêmes : ils les faisaient sortir, comme Smith, des faits et des expériences de l'industrie et du commerce du globe. La profonde étude faite par Smith de la théorie des économistes français, et son analyse qui ébranle plutôt qu'elle ne renverse quelques points de leurs doctrines, sont deux preuves de la haute estime qu'il leur accordait, et des lumières qu'il y avait puisées; Smith ne substitue aucune théorie générale de l'impôt à leur théorie de l'impôt unique; pour oser en tracer une, il a trop senti que le *budjet* de l'Angleterre a besoin de percevoir des taxes sur les terres, sur l'industrie et sur le commerce de l'univers; mais l'impôt unique des économistes, vérité ou paradoxe, est et sera éternellement la théorie la plus digne de toute l'attention et de toute l'application de l'es-

prit humain. Si dans les remuemens et dans les déplacemens, peut-être prochains, des populations du globe, parmi les peuples tourmentés de l'Europe qu'appellent tant de magnifiques et fertiles déserts du nouveau monde, il s'en rencontre un ou deux qui comprennent assez bien ces théories pour les établir avec courage et avec prudence, ces deux peuples enfans deviendront les modèles du vieux monde, et le vieux monde se rajeunira.

Le livre de Smith a été mis tout de suite en France, il reste encore fort au-dessus de tous les livres d'économie politique; il est, hors des mathématiques, la plus magnifique application de l'analyse, de cet instrument dont les déclamateurs veulent toujours faire un instrument de dommage, presque de mort, et qu'il faut toujours leur présenter comme l'unique instrument par lequel peuvent être répandues sur toutes les idées de l'entendement, sur tous les intérêts de l'humanité, sur tout ce qui peut perfectionner l'homme et son existence, ces lumières qui donnent à tout la vie et la fécondité.

On a dit que, si le bonheur du genre humain pouvait naître d'un poëme, il naîtrait du Télémaque. C'eût été vrai, je le crois, dans ces âges reculés du monde, dans ces siècles moitié fabu-

leux, moitié historiques, où les peuples étaient plus gouvernés par l'imagination que par la raison et le calcul; où les premiers besoins de la vie et ses premières jouissances étaient quelques sentimens du cœur et quelques arts qui peignent ces sentimens. Tout est changé; la vie du genre humain ne peut plus être ni héroïque ni pastorale; le sceptre du monde est dans les mains des arts mécaniques, des sciences et de l'industrie; l'industrie, avec l'analyse qui lui soumet les lois et les forces de la nature, peut seule fournir désormais aux immenses besoins des nations. Les beaux-arts présideront toujours aux fêtes de la vie; ils ne président plus à la vie elle-même; leur gloire est d'embellir la raison; ils ne peuvent plus en usurper le trône. Le bonheur du genre humain ne peut naître désormais que des livres comme celui de Smith, de ceux où l'analyse, maniée avec la même dextérité, la même précision et la même étendue, fera, de tous les hommes qu'elle aura éclairés, une confédération de chefs d'ateliers qui n'auront pour ouvriers que les élémens, et de souverains qui sauront établir partout l'ordre, pour ne donner nulle part des ordres.

C'est évidemment le but de Smith, qui était loin d'être un enthousiaste, et qui, pour ne pas

compromettre la raison, cachait péniblement son éloquence, toujours prête à échapper et à éclater. M. Suard, à qui l'enthousiasme était également suspect, aperçut promptement ce but et dans les ouvrages et dans la conversation de Smith.

C'est, depuis Bacon et son *Règne de la nature*, le but de tous les grands esprits de l'Angleterre : et le but auquel de tels hommes tendaient, M. Suard était loin de penser qu'il fût impossible de l'atteindre. Ce fut lui qui traduisit le premier et fit imprimer dans l'*Encyclopédie méthodique* le morceau *sur l'origine et la formation des langues*. Peu content de la traduction de la *Théorie des sentimens*, par Blavet, et de celle de l'ouvrage *sur la formation et la circulation des richesses*, par Roucher, il fut plusieurs fois au moment d'en entreprendre de nouvelles, et rendit grâce à madame de Condorcet et au comte Garnier, dont les traductions excellentes le dispensèrent de paraître encore devant le public comme simple traducteur.

Je dois pourtant le dire, parce que cela est vrai et parce que cela peut être utile, son admiration pour le grand livre de Smith était mêlée de blâme et de censure. Il le trouvait difficile à lire ; il soupçonna qu'il avait été peu lu en entier en

France, où l'on commence plus de lectures qu'on n'en achève.

Ce n'est pas, ajoutait M. Suard, que ses expressions ou ses phrases soient jamais obscures; mais il en a trop; il veut trop donner toute l'évidence géométrique à l'exposition de ses doctrines et à leurs applications. Il n'a pas assez remarqué que, dans les démonstrations des Euclides, dont il prend la méthode, quoique les déductions soient nombreuses et lentes, arrivées au terme, quelque longue que soit la chaîne, elles se réduisent toutes, au fond, à une seule idée, parce que toutes sont identiques, et qu'elles ne chargent pas plus la mémoire et l'intelligence que s'il n'y en avait qu'une; mais qu'il n'en est pas ainsi des vérités de l'ordre physique, et surtout de l'ordre moral; qu'elles sont rarement composées d'idées identiques; qu'elles le sont presque toujours d'idées simplement analogues, dont on peut former des groupes et des faisceaux, mais qu'on ne peut pas réduire à de véritables unités, à des unités simples, fractionnaires ou collectives; qu'après comme avant leur solution, de tels problèmes tiennent donc une grande place dans la pensée; qu'ils la fatiguent jusqu'à l'extrême lassitude si l'on fait entrer dans les démonstrations tout ce qui peut y entrer, si on ne se borne pas à choisir

parmi les idées analogues celles qui dominent, et qui reçoivent, sans art oratoire, des expressions éclatantes; si, en un mot, on veut tout dire au lieu de tout faire penser.

Il est tellement vrai, disait encore M. Suard, qu'il faut tout faire sentir et non pas tout démontrer dans les vérités morales, que, par un instinct qui gouverne les méthodes et ne s'en laisse pas gouverner, à mesure que les esprits s'enrichissent de vérités de cet ordre, les langues se resserrent et deviennent elliptiques : les ellipses sont, pour ainsi dire, l'algèbre moral des langues; c'est par cette espèce d'algèbre, c'est par des ellipses, comme on en trouve à chaque ligne dans Tacite et dans Montesquieu, et par des tableaux comme on en a essayé pour l'Encyclopédie et pour l'Economie politique, que l'esprit humain parviendra à créer les véritables lois de tout l'ordre social, comme il est parvenu par l'algèbre des mathématiques à calculer l'harmonie et les accords des sphères célestes.

Ce que disait M. Suard il y a plus de trente ans, en ne rendant compte que de ses propres impressions, M. Douglas Stewart, disciple et ami de Smith, son successeur dans le professorat à Glascow, l'a dit aussi depuis, ou l'a fait entendre.

Plus on aura lu et médité ce chef-d'œuvre de

Smith, plus on sera pénétré de la justesse de ces observations; mais cette critique ne sera aussi utile qu'elle est fondée qu'alors qu'un extrait très-bien fait de ce magnifique ouvrage rendra un si vaste dépôt de vérités importantes plus facile à saisir et à retenir, en les resserrant et en les rapprochant davantage, en élaguant cette surabondance de preuves que des scrupules géométriques ont prodiguées dans les démonstrations.

Si, au lieu de considérer les ouvrages comme des titres de gloire de leurs auteurs, on les considérait comme les foyers de lumière de la raison humaine, les vrais talens s'appliqueraient plus à perfectionner les grands monumens de la philosophie qu'à les multiplier; les livres moins nombreux mériteraient moins le reproche que leur fait Salomon d'être une grande affliction de l'esprit. Tout ce qu'il serait bon de savoir serait dans un petit nombre de volumes délicieux à lire.

M. Douglas Stewart, dont nous n'avons que prononcé le nom, est le dernier écrivain renommé de l'école écossaise que M. Suard a connu à Paris, qu'il a vu souvent dans son salon, et quelquefois dans sa petite maison de campagne à Fontenai-aux-Roses. La métaphysique de M. Stewart, la même essentiellement que

celle de Locke et de Smith, rendue plus lumineuse par les nombreux exemples tirés des sciences physiques et morales, était singulièrement du goût de M. Suard; elle le consolait des conquêtes de la métaphysique de Kent, si opposée presque en tout à celle qui a prévalu en Angleterre et en France, avec tant de gloire pour ses fondateurs, et tant d'avantages pour toutes les sciences.

L'époque la plus favorable, et peut-être la seule très-propre à observer l'entendement humain pour en écrire la vraie histoire, est celle où beaucoup de grandes vérités ont été découvertes par le hasard, par des expériences, par la méditation, et où d'antiques erreurs et des systèmes savans ou ingénieux disputent pourtant toujours l'empire de l'esprit humain à la bonne philosophie. C'est alors que, portant tour à tour les regards des erreurs aux vérités, et des vérités aux erreurs, on aperçoit plus facilement et plus sûrement de quel usage de nos facultés intellectuelles dérivent les unes et les autres, quelle direction méthodique nous devons donner à nos esprits pour éviter en tout ce qui est faux, pour atteindre en tout le vrai, lorsqu'il n'est pas hors de la portée de tous nos sens, et de toutes les combinaisons de nos expériences et de nos réflexions.

Depuis Bacon, c'est précisément dans cet état qu'est l'esprit humain; et c'est dans cet état que M. Stewart l'a saisi pour le peindre.

La Providence a voulu que cette révolution fût contemporaine de celles qui appellent toutes les nations à la liberté; la liberté même la plus étendue et la mieux réglée, pourrait trop peu de chose encore pour la félicité générale des peuples, sans la souveraineté de la raison la plus saine et sans le secours des forces de la nature conquises et asservies à l'homme par la physique.

Les jours sont arrivés où va s'accomplir la maxime de l'antiquité, *les hommes ne seront heureux que lorsque les rois seront philosophes ou les philosophes rois.* Les rois et les peuples libres et éclairés vont porter la philosophie dans les lois et sur les trônes, et c'est ainsi qu'il faut entendre l'axiome.

M. Suard s'inquiétait un peu, mais ne s'alarmait pas beaucoup des querelles entre la philosophie allemande et la philosophie anglaise et française; il remarquait d'abord que la philosophie allemande est presque aussi stérile en erreurs qu'en vérités; que ses formes syllogistiques et scolastiques la rendent très-peu contagieuse pour le vulgaire, c'est-à-dire, pour l'esprit humain,

qui ne reconnaît la vérité qu'aux formes pures et aux clartés soudaines qui en sont le signalement; qu'elle ne peut guère former de prosélytes que parmi quelques têtes assez fortes pour tourner incessamment dans le cercle de trois ou quatre antiques et profondes méprises, sans avoir, dans ces éternels tournoiemens, des vertiges et des syncopes; que ces mêmes têtes, lorsqu'elles sortent de ce cercle où un laborieux exercice les a fortifiées encore davantage, déploient sur d'autres sujets une vigueur dont des vérités utiles profitent. Il remarquait enfin qu'en France même des esprits naturellement lumineux, et auxquels il faut beaucoup d'art pour cesser de l'être, avaient embrassé cette philosophie; qu'on pourrait, avec eux, entrer avec honneur en lice devant les nations pour discuter à quelle philosophie appartient de droit éternel le sceptre de l'esprit humain, et que la querelle ne tarderait pas à tomber dès qu'elle deviendrait comme un combat en champ clos entre les forts et les forts, entre les ames vraies et les ames vraies.

M. Suard ne doutait pas que M. Douglas Stewart, dont il estimait toujours davantage les ouvrages et la personne, ne se présentât à la barrière de ces tournois avec la modestie

et la confiance des champions de la raison humaine.

Gibbon n'était pas Écossais; mais son *Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire Romain* est bien de l'école écossaise. Le goût de M. Suard, sévère parce qu'il était délicat, trouvait cependant que Gibbon différait des premiers maîtres de cette école par une élégance de style qui devenait un défaut en allant *jusqu'à la parure*. Il jugeait encore que, quoique le sujet soit très-vaste, l'ouvrage qui a dix-huit volumes in-8°. pouvait et devait être moins long. Gravina a tracé de tous les siècles de l'Empire, un tableau en moins de deux cents pages; Montesquieu, un tableau de la République et de l'Empire en un petit volume in-12 : ce sont, pour ainsi dire, deux glands; mais où était tout ce chêne immense dont Gibbon a si pompeusement développé et étalé toutes les branches et tous les rameaux. Ces défauts furent à peine sentis dans le premier volume traduit par M. Septchêne; ils sont aussi très-peu sensibles dans la dernière édition française de tout l'ouvrage, à laquelle l'éditeur a ajouté des notes, mais qui l'enrichissent plus qu'ils ne l'allongent; et ce grand ouvrage, qui manquait aux nations modernes pour lier leur histoire à celle de l'antiquité, ce beau mo-

nument de l'alliance la plus heureuse de la plus vaste érudition et d'une philosophie saine et courageuse, était du petit nombre de ceux qui faisaient préférer à M. Suard la manière dont Montesquieu, Voltaire et les historiens écossais ont conçu et écrit l'histoire, à celle des Tacite même, des Tite-Live et des Thucydide. Il différait totalement sur ce point de l'abbé de Mably; et, après la publication *de la Manière d'écrire l'Histoire*, il faillit s'engager entre eux une discussion que l'abbé de Mably aurait pu rendre plus vive que polie. M. Suard sentait que les anciens étaient plus coloristes, plus grands peintres; mais il croyait que l'histoire, nommée par les anciens eux-mêmes L'INSTITUTRICE DE LA VIE, *magistra vitæ*, devait offrir plus de lumières que de couleurs, et plus de leçons solides que d'événemens disposés comme pour le théâtre.

Gibbon est, après Hume, celui de tous les écrivains anglais qui a le plus séjourné en France; il n'entendait pas seulement notre langue, il la parlait avec facilité, il l'écrivait avec assez de correction et d'élégance. C'est en français qu'il faisait assez souvent ses extraits, qu'il se rendait compte de ses lectures, de ses jugemens sur les anciens, de tout ce qui lui fournissait les matériaux de son histoire. Mais ce n'est pas en

France qu'il l'a écrite ; il préféra pour son cabinet le pays de Vaud et Lausanne. C'est sur les bords du lac de Genève qu'il avait connu l'amour; ce fut là qu'il travailla à sa gloire.

Paris avait trop de séductions pour lui ; et il paraît qu'il avait aussi de sa personne une opinion assez avantageuse pour être persuadé que les séductions devaient le chercher. Un mari qui alla se coucher tranquillement en le laissant seul avec sa femme lui parut un fou et un *insolent :* il prit cette sécurité pour une injure.

Un coup d'œil jeté sur le portrait en découpure *d'Edouard Gibbon*, et fait par madame Brown, prouve assez bien que les femmes ne le voyaient pas d'un autre œil que les maris. Cette caricature est si ingénieusement saisie et si ressemblante, qu'elle est un chef-d'œuvre dans le genre des portraits.

L'auteur de la grande et superbe Histoire de l'Empire Romain avait à peine quatre pieds sept à huit pouces ; le tronc immense de son corps à gros ventre de Silène était posé sur cette espèce de jambes grêles qu'on appelle *flûtes ;* ses pieds, assez en dedans pour que la pointe du droit pût embarrasser souvent la pointe du gauche, étaient assez longs et assez larges pour servir de socle à une statue de cinq pieds six pouces; au milieu

de son visage, pas plus gros que le poing, la racine de son nez s'enfonçait dans le crâne plus profondément que celle du nez d'un Kalmouck, et ses yeux, très-vifs mais très-petits, se perdaient dans les mêmes profondeurs; sa voix, qui n'avait que des accens aigus, ne pouvait avoir d'autre moyen d'arriver au cœur que de percer les oreilles. Si Jean-Jacques avait rencontré Gibbon dans le pays de Vaud, il est à croire qu'il en eût fait un pendant de son portrait si piquant du juge mage. M. Suard, qui aimait si peu et à voir et à faire surtout des caricatures, peignait souvent M. Gibbon, et toujours comme madame Brown.

Ils devaient se rencontrer souvent dans le monde, et surtout chez M. et madame Necker, où Gibbon était comme établi; mais, de tous les écrivains illustres de l'Angleterre, Gibbon est celui avec qui M. Suard a eu le moins de rapports.

L'Italie, que les usurpations ont tant morcelée, mais où les usurpateurs, et même les tyrans, ont toujours, pour leurs plaisirs, fourni quelque aliment à ces flambeaux des arts et des sciences allumés pour éclairer les peuples dans les routes de la civilisation; l'Italie, au dix-huitième siècle, n'était pas moins attentive que l'Angleterre aux progrès des lumières en France, à

cet essor des esprits qui n'étaient si audacieux que parce qu'ils étaient dirigés par des méthodes plus circonspectes et plus sûres. Dans les siècles précédens, l'Italie fut plus visitée par la France que la France par l'Italie ; on vit alors les noms illustres de l'Italie et les noms illustres de la France, en nombre égal au moins, les uns chez les autres. Ce n'était ni nos monumens antiques, ni notre ciel, ni nos arts, quoique très-dignes de leurs regards, qui attiraient chez nous les Italiens, c'étaient nos sciences et nos philosophes qui leur imprimaient des caractères si nouveaux, c'étaient des pensées fécondes en espérances pour les générations futures de toutes les nations.

Deux ouvrages périodiques avaient puissamment contribué à ouvrir de nouvelles communications littéraires et philosophiques entre ces deux beaux pays : le *Journal étranger*, c'est-à-dire de l'Europe, rédigé à Paris avec tant de goût et tant de talent par M. Suard et l'abbé Arnaud, et *le Café*, rédigé à Milan avec non moins de succès par le marquis de Beccaria, le marquis de Véry, et des collaborateurs choisis par eux et dignes d'eux. Les articles du *Journal étranger* passaient souvent dans *le Café*, ceux *du Café* dans le *Journal étranger*. Jamais les idées nou-

velles n'avaient eu au loin une circulation aussi rapide.

Mais on se contentait moins encore en Italie qu'ailleurs de lire nos auteurs vivans, on voulait les voir et les entendre. Nulle part, en effet, on ne dut être plus sûr que les presses n'imprimaient pas tout ce que les plumes écrivaient, et que les plumes ne disaient pas tout ce que pensaient les esprits.

La politique des cours italiennes, douées à un si haut degré du sentiment exquis des convenances, choisissait avec sagacité, pour ses ambassadeurs et pour ses envoyés en France, des hommes aussi capables de représenter dignement l'Italie dans un congrès de philosophes que dans un congrès de ministres. Tel était ce marquis de Caraccioli, devenu si promptement l'ami de d'Alembert, et pour leur vie entière; ce diplomate dont les bons mots, répétés dans toute l'Europe, étaient la raison rendue gaie et piquante.

L'abbé Galiani, que je sache, n'avait d'autre mission que celles qu'il s'était données à lui-même; et il en remplissait trois ou quatre avec des talens ou avec des succès, au moins, dont on a voulu faire des prodiges, celles d'*improvisateur éloquent*, de *commentateur de très-bon goût*, de *bouffon*, et d'*homme de génie*.

Il est certain qu'il étonnait, même des hommes supérieurs ; mais il est à croire que l'étonnement n'allait jusqu'à l'admiration, que par quelque prestige. Il pouvait y en avoir un, d'abord, dans son extrême petitesse ; c'était un nain ; et tout ce qui est d'un homme dans un nain, on l'admire facilement à la cour des philosophes comme à la cour des princes.

L'effet le plus incompréhensible de ces improvisations de Galiani, est ce qu'en dit l'abbé Morellet : il les admire et les rapproche de celles de Buffon. Il y a là deux erreurs, l'une de goût, l'autre de fait. Jamais un homme ne fut plus différent de lui-même que Buffon quand il écrivait et quand il parlait. Dans la conversation, où il faut bien qu'on improvise, son langage, même sur des objets qui auraient pu l'élever, était familier comme celui d'un bourgeois de la rue Saint-Denis. On en citait des traits qui amusaient beaucoup. Il semblait se soulager de la magnificence de son style : il laissait flotter à terre les cordes de son arc détendu. L'abbé aura pris ses récitations pour ses improvisations. Avant d'être mis sous les presses de Pankouke, les ouvrages de Buffon étaient imprimés avec la même exactitude dans sa mémoire ; il pouvait réciter et il récitait, d'un bout à l'autre, sa Théorie de la

terre, son Discours sur le style, ses Époques de la nature. Certes, de telles improvisations ne sont pas dans les facultés humaines.

Pour les Commentaires de Galiani sur Horace, ils sont plus d'un érudit que d'un homme de goût; et l'érudition de cet abbé n'aide pas à mieux sentir des vers lyriques, comme celle d'Heinneccius, par exemple, à mieux sentir tout le génie des lois, de l'éloquence et de la morale de l'antique Rome. M. Suard, qui le premier avait fait connaître ces commentaires, s'était beaucoup attaché à leur réputation : il les aimait en homme qui avait assisté à leur naissance.

Quant au titre d'homme de génie, il ne peut avoir été décerné à l'abbé Galiani que pour ses *Dialogues sur le commerce des blés ;* et il est vrai qu'en lisant ces dialogues, on y trouve tant de sortes d'esprit, une si grande étendue et une si grande variété de connaissances sur le sujet qu'il traite; l'histoire ancienne et l'histoire moderne, dans leurs relations avec la subsistance des peuples, sont tellement familières à l'auteur, jusque dans leurs moindres détails; l'analyse des Newton et celle des Locke paraissent avoir si peu de secrets ignorés de cet italien, qui écrit notre langue comme si elle était sa langue maternelle; il est si habile ou si adroit à opposer

à l'évidence même des nuages qui semblent colorés ou éclairés par elle ; la forme du dialogue, enfin, rend la discussion tantôt si vive par des questions et par des réparties qui se croisent comme des éclairs ; tantôt si animée par des développemens d'idées, où la logique toute seule ressemble beaucoup à l'éloquence, que la réunion de toutes ces qualités a pu être prise aisément pour celles qui élèvent l'esprit et le talent au rang du génie.

Elle fit cette impression sur Diderot ; elle ne trompa point de même M. Suard.

Qu'est-ce, en effet, que le génie ? la faculté de démêler et de saisir, au milieu des ténèbres, des vues nouvelles, des vérités importantes pour le genre humain.

Or, parmi tant de vues distinguées de Galiani, il n'y en a pas une de nouvelle ; et toutes celles qu'il réunit, loin d'établir des vérités importantes, en ébranlent ou en obscurcissent beaucoup.

L'abbé Morellet répondit sans dialogue aux dialogues de l'abbé Galiani ; c'est son meilleur ouvrage ; c'est un chef-d'œuvre d'analyse ; il n'obtint aucun succès. C'est que l'analyse y est seule : il lui aurait valu des triomphes et des couronnes chez des peuples assez instruits pour voir la vérité où elle est, où on la fait toucher au doigt, pour

la préférer aux ornemens de style, qui la couvrent au lieu de la montrer.

Cependant, car il ne faut pas se dissimuler la faible et déplorable nature de nos esprits, l'analyse, c'est-à-dire la raison, est bien ce qu'il y a de plus nécessaire; mais, faits comme nous sommes, elle n'est pas ce qui est seul nécessaire pour nous : orner le vrai, c'est le gâter; mais le vrai a des beautés et des grâces qui lui sont propres : elles sont une partie de sa démonstration et celles qui le font le plus aimer.

Un autre Italien, très-original aussi, qui étudia toute sa vie la médecine, et ne la pratiqua jamais; qui avait tout le génie d'Hippocrate, et presque autant d'incrédulité que Montaigne et Molière; Gatti eut aussi beaucoup de célébrité dans Paris. Elle ne s'est pas conservée aussi bien que celle de Galiani, quoiqu'elle eût quelques titres en commun avec celles de Voltaire et de lady Montaigne. Gatti contribua à répandre en France la pratique de l'inoculation, découverte si utile avant celle de la vaccine! et son petit volume sur l'inoculation paraît fort supérieur à tout ce qui a été écrit en Europe sur cette matière, qui ouvrait comme un Nouveau-Monde à la médecine. A propos de cette manière de donner une maladie pour préserver de ses plus affreux ravages, Gatti

traite de tous les poisons, des phénomènes si étonnans de leurs différentes actions sur différens organes de la la vie, des virus et des causes des épidémies, qui ne sont que des poisons encore; et l'on croit lire des expériences faites par Sydenham, méditées et écrites par Bacon.

Gatti avait pour M. Suard, qu'il connaissait à peine, une amitié semblable à celles qui naissent dans l'enfance pour durer toute la vie. Il disait de madame Suard : *C'est la seule jolie femme dont je n'aie jamais été amoureux, et une de celles que j'ai le plus aimées.* La philosophie et la médecine de Gatti étaient *naïves :* c'est le mot par lequel les caractérisait M. Suard; et il ajoutait : *C'est Gatti qui aurait dû être le médecin de Molière. Je ne sais pas si Gatti serait devenu plus incrédule; je suis sûr que Molière serait devenu plus croyant.*

L'incrédulité de Gatti à la médecine n'était pourtant que cette parfaite justesse de l'esprit qui ne permet pas à la confiance d'aller au-delà de la science. Des plaisanteries plutôt que des raisonnemens avaient pu la faire croire plus grande. Au sujet, par exemple, des classes des maladies trop multipliées, suivant lui, par Sauvages, il lui échappa un jour, qu'il avait une classification bien plus courte et plus complète, qu'il

n'en reconnaissait que de deux classes, *celles dont on ne meurt pas, et celles dont on meurt.*

Cette manière originale de voir; sa disposition constante à lire très-peu et à beaucoup regarder de ses yeux; son séjour assez long à Constantinople et sur les bords de la mer Noire, lui avaient donné une foule d'opinions qui paraissaient d'abord très-bizarres, et qui le paraissaient moins dans la réflexion. Sans du tout se rapprocher, par exemple, des paradoxes de Jean-Jacques sur les arts et les sciences, il était profondément convaincu que, dans leur état actuel, les arts et les sciences donnent aux peuples de l'Europe plus d'orgueil que de bonheur, et que les esclaves de l'Asie, affranchis de tant d'études confuses qui fatiguent et troublent plus le jugement qu'elles ne le guident, apprennent par le seul bon usage de leurs sens à mieux jouir de la vie et à moins redouter la mort. Il mettait en parallèle la vie d'un Européen riche et savant, courant, dans les grandes capitales, de bibliothèque en bibliothèque, de cercle en cercle, d'académie en académie, de spectacle en spectacle; et celle d'un Turc, incapable de toutes ces jouissances, étendu sur des coussins, en présence de la mer Noire étincelante de tous les rayons de l'astre du jour; nourrissant les feux de sa vague

imagination par tous les feux du mocka le plus exquis; environné de cassolettes qui lui envoient d'un peu loin tous les parfums de l'Orient; d'esclaves charmantes qu'il aime juste assez pour qu'elles lui donnent beaucoup de plaisirs et pas un seul tourment; partageant ses regards entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, toutes trois sous ses yeux qu'il laisse errer sur les plus magnifiques tableaux de la création, pour les élever ensuite sur la voûte des cieux où il cherche le créateur des mondes, auquel il n'adresse qu'un seul mot de prière, ALLAH! et une telle journée, que tant de Turcs se procurent si souvent, si aisément, paraissait à Gatti renfermer plus de secrets et plus de moyens de bonheur que n'en peuvent trouver les Européens dans ce qu'il appellent exclusivement les jouissances de l'esprit, du goût et de l'âme, et qui ne sont pour le plus grand nombre que les tourmens de leur vanité et de leur pensée. Je croirai, ajoutait Gatti, aux félicités de votre civilisation et à son perfectionnement lorsque l'Europe ne sera plus couverte de ronces, de rustres, de pédans et de faux esprits.

Ces paroles de Gatti ne pouvaient pas humilier beaucoup l'orgueil de l'Europe; elles lui laissaient toutes les espérances conçues depuis Bacon,

Galilée et Descartes; elles faisaient sentir plus vivement le besoin et l'émulation de les remplir toutes.

L'Italie, qui seule, au quinzième siècle, avait ouvert la carrière de l'érudition et celle des arts, concourait avec la France, au dix-huitième, à tous les progrès de la philosophie morale et sociale. Le marquis de Beccaria et le marquis de Véry, jeunes encore, et déjà placés au premier rang des philosophes, vinrent ensemble à Paris, comme de toutes les parties de la Grèce les sages se rendaient aux banquets de Thèbes, de Corinthe et d'Athènes, devenus de grands objets dans l'histoire des siècles et de la raison humaine. Unis par une amitié qui rappelait celle de Montaigne et de La Boëtie, de Véry et Beccaria s'étaient partagé, entre leurs travaux et leurs talens, les questions de l'économie politique et celles de l'administration de la justice criminelle, c'est-à-dire tout ce qui intéresse le plus directement la sûreté, la liberté et la prospérité des peuples. C'est l'abbé Morellet et M. Suard qui avaient eu avec eux le plus de correspondances, et ils furent encore ceux de nos hommes de lettres qui vécurent à Paris dans le commerce le plus intime avec ces deux illustres Italiens : ils étaient illustres, et ils étaient aimables; sur leurs traits, dans leurs manières et dans leur langage,

saillaient et respiraient la grâce française et la grâce italienne.

On racontait d'eux, dans nos cercles, que trois sentimens remplissaient toute leur âme et faisaient toutes leurs destinées ; leur amitié réciproque ; un amour constant pour des femmes moins jeunes qu'eux ; et le dévouement de leurs pensées aux droits et au bonheur du genre humain. *On les croirait*, disait mademoiselle de Lespinasse, *de très-grands seigneurs qui se sont faits hommes pour découvrir des vérités utiles à la terre, et professeurs pour les faire adorer ou pardonner en les rendant aussi aimables qu'eux-mêmes.*

L'abbé Morellet et de Véry, tête à tête, parlaient surtout d'économie politique ; et quoique la conformité de leurs principes rendît entre eux la dispute presque impossible, l'éternité se serait abrégée pour eux dans ces entretiens sans la ressource de la dispute.

Quand Beccaria et M. Suard interrompaient le tête-à-tête, la jurisprudence criminelle de l'Angleterre, de la France et de l'Italie, comparée aux principes et aux vues du *Traité des Délits et des Peines* ; les différences les plus singulières et les plus notables du goût littéraire des trois nations, rapprochées entre elles et considérées sous les

points de vue des *Recherches sur le Style*, autre ouvrage de Beccaria, ouvraient des champs bien plus vastes aux conversations des quatre philosophes ensemble.

Il est vrai, pourtant, que ce qui fixa presque exclusivement l'attention et l'intérêt de cette capitale tant que les deux voyageurs s'y arrêtèrent, ce furent l'ouvrage et l'auteur du *Traité des Délits et des Peines;* tous ceux qui avaient l'auteur sous les yeux sentirent le désir et le besoin de relire l'ouvrage : l'ouvrage était sur toutes les cheminées des salons que fréquentait l'auteur; et c'est ainsi qu'en France les attentions délicates d'une politesse flatteuse ont servi plus d'une fois à la récompense des talens sublimes et à la propagation des lumières.

Ce fut alors surtout que le TRAITÉ DES DÉLITS ET DES PEINES *excita dans les cœurs ce doux frémissement par lequel les âmes sensibles répondent à la voix du défenseur de l'humanité;* c'est alors que ce frémissement pénétra jusque dans les âmes fermées à la pitié par la morale des lois; les nations, les siècles et leur justice comparaissent, dans ce livre de quelques pages; la philosophie la plus touchante, quoique la plus haute, les invite et les oblige à rendre compte de ces formes de procédure couvertes du même

secret et des mêmes ténèbres que les vols et les assassinats ; de ces tortures atroces employées comme interrogatoires, puisqu'on leur donnait le nom de *questions ;* de ces affreux supplices, la potence et la roue, infligés également au domestique qui a volé vingt écus à son maître et à celui qui l'a égorgé dans son lit ; de ces échafauds toujours sanglans, et qui semblent dressés pour accoutumer au meurtre plus que pour en détourner ; de cette foule de crimes imaginaires, tels que *la magie* et *l'hérésie*, dont les accusations pouvaient n'avoir pas plus de bornes que le soupçon et l'imagination, précisément parce qu'ils n'avaient aucune réalité. On pouvait croire, en lisant le *Traité des Délits et des Peines*, que la justice, exilée aux cieux, en était descendue sous les traits de Beccaria pour renverser elle-même les temples et les lois qui portaient son nom, et qui ressemblaient bien plus aux temples, aux cultes et aux divinités de la Tauride.

La philosophie de Beccaria s'élevait bien plus haut encore lorsqu'elle contestait aux sociétés humaines le droit d'établir dans leurs codes la peine de mort ; lorsqu'elle faisait de la grandeur des crimes la mesure de la force que devaient avoir les preuves par leur nombre et par leur nature ; lorsqu'elle ne reconnaissait pour preuves suffi-

santes que celles qui *EXCLUENT LA POSSIBILITÉ DE L'INNOCENCE*; et, bien différent des écrivains qui s'épuisent à mesure qu'ils produisent, plus il produit, et plus il est fécond : son dernier chapitre sur les *moyens de prévenir les crimes* n'est pas seulement le meilleur de l'ouvrage, il est supérieur, sans aucun doute, à tout le livre; et rien, peut-être, ne lui est égal dans tout ce qui a été publié, au dix-huitième siècle, sur les trois ou quatre grandes époques distinctes de l'histoire de l'homme en société, depuis sa sortie des forêts jusqu'au moment où les lumières du philosophe deviennent celles des rois, des lois et du vulgaire.

Dans la première, les erreurs religieuses qui peuplent la terre de fausses divinités, sont un grand bien politique pour l'humanité; on ne peut regarder que comme des bienfaiteurs du genre humain les hommes hardis qui le trompèrent, et par qui la docile ignorance fut traînée aux pieds des autels; dans la seconde, l'homme qui n'a que des idées surnaturelles et fausses, les porte toutes dans l'étude de la nature, et transforme, par elles, en erreurs funestes tous les germes de la vérité, l'astronomie en astrologie, l'histoire naturelle en magie, la morale en vaines ou fatales superstitions : les premières recherches de l'esprit l'aveu-

glent et le corrompent au lieu de l'éclairer ; dans la troisième, il veut sortir de la profonde nuit dont il se reconnaît environné, et au *passage terrible* de l'ignorance à la philosophie, de l'esclavage à la liberté, des générations entières sont sacrifiées au bonheur de celles qui doivent leur succéder; dans la quatrième, l'incendie s'éteint, le calme se rétablit, les nations sont délivrées des maux qui les opprimaient; la vérité, dont les pas sont lents d'abord, et s'accélèrent ensuite, s'asseoit sur les trônes à côté des monarques, et obtient, dans les aseemblées des nations, un culte et des autels.

Est-ce M. Suard, est-ce moi, est-ce quelqu'un de ceux qui ont vu passer l'avant-dérnier de ces périodes tout entier, et commencer le dernier, qui en a tracé le tableau? Non, et on peut le voir dans le Traité des délits et des peines; c'est Beccaria qui l'a tracé il y a plus de soixante ans, et avant qu'aucun symptôme de révolution parût encore; c'est lui qui en a tiré cette grande conclusion, que *les crimes ne peuvent être prévenus, que les lois criminelles ne peuvent être justes et bonnes que lorsque l'organisation sociale tout entière est refaite dans un siècle de vraies lumières, que lorsque les lois politiques, civiles, criminelles, claires et simples, sont faites moins*

pour favoriser les différens ordres des citoyens que pour chaque citoyen en particulier; que lorsque tous craignent les lois, ET NE CRAIGNENT QU'ELLES.

Ce chapitre de Beccaria, relu plusieurs fois par M. Suard dans les derniers jours de sa vie, lui paraissait composé d'oracles; et lui, si attaché à la gloire de toute l'école de la philosophie écossaisse, était tenté de le préférer aux deux volumes de l'*Histoire de la Civilisation* par Fergusson, remarquable par tant de sortes de mérite et d'utilité.

Peu d'années après les marquis de Beccaria et de Véry, se montra un autre Italien dans les mêmes sociétés de Paris, non avec aucun titre acquis, aucune ambition déclarée de gloire, mais avec un éclat attaché à sa personne, à ses voitures, à ses chevaux, à ses cheveux, et à des aventures de roman qui avaient quelque rapport à un trône dès long-temps perdu, et jamais entièrement abandonné.

On a dit, de je ne sais plus quel ancien, d'une taille, d'une figure et d'une chevelure superbes, que sa mère l'avait conçu en regardant avec un amour trop ardent pour les beaux-arts une image d'Apollon qui était, peut-être, celui du Belvédère. Cet Italien aurait pu faire concevoir de

sa mère ce soupçon; et il était homme à ne le regarder injurieux ni pour la mère ni pour le fils.

Passionné d'abord avec excès pour les voyages, il avait l'air de courir comme le soleil, d'orient en occident, et, faisant sa rotation sur un angle incliné, tel que celui de l'écliptique, d'aller en même temps du sud au nord, et du nord au sud.

Quoiqu'il sût trois ou quatre langues, et qu'à cinquante ans passés il ait voulu apprendre la langue grecque, il parlait beaucoup moins que ceux qui n'en savent qu'une seule. La petite pomme d'or de sa canne qu'il promenait incessamment sur ses lèvres, semblait sceller sa bouche. Sa manière d'écouter faisait de son silence un problème : on le résolvait, tantôt en prenant ce silence pour celui d'un ignorant circonspect et habile, comme il y en a; tantôt, pour celui d'un homme de génie qui médite de grandes choses : il méditait dix à douze tragédies à la fois, et plusieurs ouvrages en prose : c'était Alfieri.

Alfieri voyait ou pouvait voir à Paris nos hommes de lettres les plus distingués; ceux dont la renommée remplissait l'Europe vivaient tous encore : M. Suard et l'abbé Arnaud furent, long-temps au moins, les seuls qu'Alfieri mit

dans le secret de son génie, les seuls dont il rechercha assidûment et docilement les critiques et les conseils. J'ai vu à différentes reprises, et à chaque fois trois ou quatre mois de suite, les manuscrits d'Alfieri dans les cabinets de l'abbé Arnaud et de M. Suard.

La lecture et l'examen de quelques tragédies se font aisément bien plus vite lorsqu'il ne s'agit que de pressentir le goût du public par le sien, que de juger lequel est le plus probable du succès d'une pièce ou de sa chute. Mais c'est autre chose que demandait Alfieri aux deux censeurs dont il avait fait choix.

Persuadé que l'Italie n'avait pas encore de théâtre ni d'auteur tragique, il voulait apprendre d'eux si l'espérance d'être pour sa patrie, pour le pays deux fois père des arts, le créateur du plus difficile et du plus puissant de tous sur le cœur humain, pouvait lui être permise; si, sans rien imiter du système théâtral des Corneille, des Racine et des Voltaire, son génie s'approchait de leur génie. Trouvant sa langue trop amollie pour la tragédie, même pour les *opera seria*, il avait pris le parti de ne rien prendre au style d'Apostollo Zeno et de Métastase; de faire rétrograder la langue italienne au siècle où elle était la plus simple, la plus sévère et la plus hé-

roïque, au siècle du Dante; et il demandait si, pour les langues comme pour les mœurs, on est louable de renoncer à des progrès qui ont leur charme pour remonter à une simplicité qui peut paraître manquer de richesse et d'élégance.

Les deux membres de l'Académie Française, occupés si long-temps de toutes les littératures de l'Europe, n'avaient ni dans leur esprit aucune de ces lois, ni dans leur goût aucune de ces préférences qui sont si souvent des bornes et des exclusions opposées aux beautés de tous les temps et de tous les lieux. Leur goût applaudit à toutes les innovations du talent d'Alfieri.

Mais Alfieri avait un bien autre but encore; et il faisait à ses censeurs une autre question non plus difficile, mais plus délicate. Le poëte, décoré du titre de *comte*, était républicain; il voulait se servir des puissantes émotions du théâtre tragique en faveur de la liberté, comme Voltaire en faveur de l'humanité : c'était la voix des Gracques, moins soumise encore aux lois régnantes, qu'il voulait faire entendre sur des théâtres soumis à des puissances absolues. L'abbé Arnaud n'avait ni doctrine ni sentiment sur la liberté politique; la puissance lui paraissait assez bornée lorsqu'elle était aimable et polie. Dans un morceau de lui très-bien écrit, et imprimé

dans les *Variétés littéraires*, on lit que, dans la Grèce même, la république d'Athènes n'était pas le gouvernement sous lequel il aurait le mieux aimé vivre. M. Suard connaissait et respectait les droits des peuples; il aimait la liberté; mais ce n'était pas non plus celle des républiques et des démocraties. Tous ses principes et tous ses sentimens à cet égard sont clairement et élégamment déclarés dans un morceau sur Platon, imprimé dans les *Mélanges de Littérature et de Philosophie*. Forts des noms de Platon et de Xénophon, les deux censeurs d'Alfieri voulurent obtenir de lui quelques sacrifices de cette ardeur républicaine devenue assez étrangère à l'Italie pour paraître une conspiration même dans Florence et dans Rome. Alfieri, non moins franc et loyal, leur fit clairement entendre qu'il aimerait mieux dresser de ses mains un bûcher pour y brûler tout son théâtre que d'en effacer ou d'en adoucir un seul des vers destinés par lui à faire rugir toutes les fureurs de la tyrannie en alarmes.

Au commencement de la révolution française, sa manière d'en juger et d'en parler ressemblait à ses vers tragiques mis en prose. Deux années n'étaient pas écoulées, que ses opinions politiques se rapprochaient non-seulement de celles de M. Suard, mais de celles de l'abbé Arnaud.

Quelqu'un, plus frappé que les autres de ce changement connu de tous, Eymar, membre de l'assemblée constituante, lui en demandait compte. *Ah!* répondit Alfieri, *je connaissais les grands, je ne connaissais pas les petits.*

L'étude de l'histoire, où se nourrissait sans doute son génie tragique, avait pu cependant lui faire connaître également les uns et les autres. Les grands, armés de la tyrannie, et les petits, échappés de leurs chaînes, ne se ressemblent que trop dans leurs fureurs aveugles et sanguinaires. La nature n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves; les lois d'une bonne organisation sociale n'en font pas plus que celles de la nature. Mais les bonnes lois balancent la royauté et la démocratie; plus elles donnent d'étendue à la liberté, plus elles étendent les lumières : l'homme éclairé n'est jamais petit, même dans les derniers rangs de la société; il se sent agrandi surtout par sa soumission à l'ordre public.

Le pays dont les provinces ou les royaumes sont placés sous les plus beaux climats de l'Europe occidentale, celui dont les peuples, lorsqu'ils ont été éclairés, l'ont été plus que les autres, et qui, lorsqu'on l'a replongé dans l'ignorance, y a toujours conservé un magnanime caractère; l'Espagne, à la même époque, envoyait de grands

noms à Paris; elle n'envoyait pas de grands talens. Son génie, toujours près de devenir un des plus forts et des plus éclatans de l'esprit humain, ne pouvait être éteint : il appartient, plus que les autres, peut-être, à la nature, c'est-à-dire, à une organisation particulière entre les tribus de l'espèce humaine; aux tableaux que déploient aux regards des Espagnols, les cieux, la terre, et les mers dont ils sont environnés; à leur langue, qui a très-peu de variations et de caprices dans ses usages, et qui est presque la même dans la bouche d'un laboureur, d'un grand seigneur et d'un grand auteur. Mais le génie espagnol, comme un géant à demi assoupi devant les mers, les montagnes et les sphères célestes, les contemplait en extase, les observait très-peu en physicien, et roulait incessamment dans ses mains et sur ses lèvres des prières plus longues infiniment que cet ALLAH si pieux de l'Arabe chassé de la péninsule.

Les noms d'Olavidès et de d'Aranda furent prononcés quelquefois avec honneur dans nos salons, dans les ouvrages couronnés par nos académies; mais d'Aranda, qui ne devait sa célébrité qu'à l'expulsion des Jésuites, avait détruit l'ordre en philosophe, et traité les membres en barbare. Olavidès avait habité les cachots de l'inquisi-

tion ; et lui-même, dans tout le reste de sa vie, fut assez superstitieux pour croire que les esprits peuvent être éclairés par la flamme des bûchers.

Cependant, ce génie si fort et si brillant, qualités qui ne s'excluent pas plus dans la lumière des esprits que dans celle de l'astre du jour, ce génie espagnol avait beau être comprimé ou à demi endormi, il échappait de temps en temps aux préjugés et au sommeil ; il avait des momens de réveil, et son réveil n'était jamais une aurore ; c'était un plein jour. On reçut également cette impression en France et en Angleterre lorsqu'on y connut le *Mémoire sur l'Agriculture des Espagnes*, de l'ex-ministre JOVELLANOS ; en Angleterre, on le jugea digne de Smith, en France de Turgot.

Paresseux, puisqu'on le veut, mais paresseux et studieux, le premier mouvement de M. Suard lorsqu'il eut sous les yeux le Mémoire de Jovellanos, traduit dans l'*Itinéraire de l'Espagne* par M. Alexandre de La Borde, qui ne manque jamais une occasion de se rendre utile aux hommes, fut de rapprocher deux ouvrages sur l'agriculture, écrits par deux Espagnols à deux mille ans l'un de l'autre ; celui de Columelle, et celui de Jovellanos. Un rapprochement plus propre encore à faire connaître la nature émi-

nente de ce peuple Espagnol, est le rapprochement de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait dans l'antiquité, et de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils sont dans les temps modernes. Il faut à la République romaine et à l'Empire plus de deux cent cinquante ans de combats pour les soumettre, et très-incomplètement ; car leur soumission est une adjonction. A peine Romains ils donnent à l'Empire des écrivains en vers et en prose, qui disputent de gloire avec les premiers du siècle d'Auguste ; et si la balance est tout-à-fait et à jamais inclinée du côté de Cicéron et de Virgile, c'est lorsqu'elle est tenue par des mains espagnoles, par *Quintilien*. Les Espagnes donnent bientôt à l'Empire une suite de princes qui, pendant un siècle, font la félicité de quarante peuples.

Dans les temps modernes, leurs cortès, leurs juntes et beaucoup de leurs lois établissent et maintiennent les droits des peuples en Europe, lorsque, ailleurs, la servitude honorée menace de devenir universelle. Dès le quinzième siècle, seuls ils ont de bonnes traductions et d'excellens commentaires de Tacite. A l'ouverture du dix-septième, leur théâtre fournit à Corneille les sujets et les beautés qui lui obtiennent ses premiers beaux triomphes; un de leurs romans, Dom Quichotte, concourt à l'éducation du peintre le plus

sublime des travers et des mœurs, Molière; et sous le nom toujours heureux de *la Minerve*, *Sanctius* publie une grammaire latine, véritable grammaire universelle, où Port-Royal a tant puisé de lumières, pour toutes ses grammaires et pour tous ses chefs-d'œuvres de polémique. Quels présages, ou plutôt quelles garanties pour ces héroïques peuples, de leur liberté, de leur gloire et de leur félicité, s'ils se réconcilient sincèrement de cœur et d'esprit avec leur monarque !

Le Portugal, qui ne fut souvent qu'une partie de l'Espagne, et la plus belle ou la plus brillante, avait singulièrement confirmé M. Suard dans ces opinions par une preuve qui n'en était que plus forte pour n'être pas entièrement littéraire.

Il n'est personne qui ait pu ignorer qu'au commencement de cette seconde moitié du dix-huitième siècle, où se développaient les germes de tant de révolutions dans l'esprit humain et dans l'ordre social, la plus terrible des convulsions connues de la terre et de l'océan, le tremblement de terre de Lisbonne, aux premières heures de la matinée la plus pure et la plus brillante, écrasa sous la chute subite et sous les ruines des maisons, des palais, des temples, le tiers d'une population de quatre cent mille âmes; que des foules immenses, fuyant vers la mer, furent en-

glouties par les flots de l'Océan sorti ou plutôt lancé loin de ses limites : ce qu'on sait moins, peut-être, c'est que jamais aucun gouvernement, quelles que fussent sa constitution et ses lois, sa religion et ses mœurs, n'opposa aux catastrophes de ce genre autant d'intrépidité, d'humanité et de génie, que le monarque qui régnait alors sur le Portugal, les princes de sa maison, et le ministre Piombal. Ils parurent comme les véritables dieux de la vaste cité poursuivie par la colère des élémens.

Dans une catastrophe sans exemple en Europe, c'était beaucoup de voir avec la rapidité nécessaire les ordres qu'il fallait donner au milieu de tant de ruines qui se cachaient les unes les autres en cachant les morts et les mourans, et lorsque la terre menaçait partout de s'ouvrir, l'Océan de tout engloutir. Un jeune homme dans la fleur de l'âge et de la beauté, comme le Renaud du Tasse, et déjà dans le plein exercice de toutes ses forces et de tout son courage, élève sa tête et ses regards sur ces ruines qui s'entassent les unes sur les autres; il s'écrie : *Suivez-moi, mes amis ; allons sauver ceux qui peuvent l'être encore.* Sous les débris d'une maison il aperçoit un vieillard dont les deux cuisses brisées et les cris lamentables n'attiraient l'attention ni les secours de

personne. Aussi robuste qu'humain, le jeune homme le retire de dessous les ruines, l'enlève dans ses bras, le porte sur ses épaules à l'une des maisons de secours déjà établies. Le vieillard était un nègre : le jeune homme était un duc de Bragance. Ce spectacle d'un prince de la famille royale portant un nègre dans ses bras ; cet hommage rendu à l'humanité dans la personne d'un infortuné regardé à peine comme un homme, touche profondément les âmes glacées par la terreur, et les fortifie comme un miracle.

Du milieu de tant d'horreurs, cependant, en sortaient de nouvelles qui pouvaient y mettre le comble. Des scélérats, se jetant et se dérobant entre les ruines toujours secouées et tremblantes, cherchaient la fortune et la volupté parmi les cadavres ; les Barbaresques, fuyant sur leurs bateaux de corsaires les côtes fracassées de l'Afrique, accouraient fouiller et piller les ravages de Lisbonne. Le duc de Bragance et ceux dont il avait fait des héros en les appelant ses amis, cherchent partout ces tigres, et partout les contiennent et les repoussent.

Il n'y a ni héroïsme ni gloire qui puisse être préférée à la paix et au bonheur du monde par l'homme qui a pu jouir une seule fois de son âme élevée à tant de vertus et de bienfaisance ; mais

ni le repos au sein des délices, ni les hommages rendus à des titres héréditaires, ne peuvent plus être pour lui des jouissances et des grandeurs. Le duc de Bragance, dans cette guerre entre la Prusse et l'Autriche qui devait durer sept ans, va servir comme volontaire dans les armées de l'impératrice-reine, dont la cause pouvait aisément lui paraître la plus juste : il devait croire aussi que le génie militaire de Frédéric pouvait être étudié aussi bien en le combattant qu'en combattant pour lui.

Le duc de Bragance se fait admirer et bénir et des armées autrichiennes et des armées prussiennes. Que ce fussent des soldats prussiens ou autrichiens qu'il trouvât sur les champs de bataille, blessés, démontés et sans argent, ses secours, son cheval et sa bourse étaient également donnés aux uns et aux autres. Il devient l'idole des grenadiers autrichiens et l'ami de leurs généraux.

En recevant ses adieux, le prince de Kaunitz, si soigneux à représenter par son ministère toute la majesté de sa souveraine, lui dit : *Croyez, monsieur le duc, que personne ne vous aime et ne vous respecte plus que moi.* A ce mot de *respect,* presque inoui dans la bouche de ce ministre, on crut voir un trône érigé au duc de Bra-

gance. En le recevant à Potzdam, le roi de Prusse, déjà couronné du nom de *grand*, lui dit : *C'est par mes grenadiers, monsieur le duc, que je vous connais ; c'est par eux que je sais qu'ils n'ont jamais eu devant eux d'homme plus intrépide que vous ni d'aussi généreux. Je me trouve heureux de vous exprimer ici leur reconnaissance.* Quels hommages ! et par quels témoins, par quels juges de la gloire ils étaient rendus !

Le duc de Bragance et le duc de Crillon, aujourd'hui pair de France, se rencontrèrent à Vienne en 1774; ces deux noms, dont le second est aussi honoré dans la péninsule que dans la France, se rapprochaient assez par leur grandeur historique pour former à l'instant une liaison : la liaison se transforme en une amitié intime par les rapports des goûts et des lumières de leur esprit, par leurs principes et par leurs vertus, si propres aux monarchies où les prérogatives royales établissent et maintiennent la liberté et la grandeur des peuples.

M. le duc de Crillon écrivait à une dame : *Le duc de Bragance a près de soixante ans : je n'ai jamais vu d'homme de trente aussi animé, aussi actif. Sa conversation est inépuisable ; il ne parle que de ce qu'il connaît le mieux,*

et de ce qu'il aime le plus : la vertu, la gloire, la beauté, la poésie, la musique ; si vous l'écoutiez, il vous enchanterait. Quelques traits de sa vie suffiraient pour vous le faire aimer.

Lorsque l'empire cesse d'être pour lui une grande école militaire et un théâtre de gloire, le duc de Bragance profite de la paix des peuples pour les visiter tous et pour les étudier ; et, dans un long voyage commencé par le nord de l'Europe, il dirige principalement sa route et ses observations vers les climats et vers les ruines des pays où sont nées les religions qui se sont disputé le monde par la parole et par le glaive, par quelques vérités et par beaucoup de fables ; où ont pris, sinon leurs origines, au moins leur premier grand essor, les sciences qui fondent les sociétés humaines, et les arts qui les embellissent ; il s'arrête sur les bords de la mer Noire et de l'Asie mineure, à Smyrne, dans Athènes, à Constantinople. A l'aspect de ces lieux empreints de traces et de souvenirs qui en font, pour ainsi dire, les archives du monde, il était agité du besoin de retracer les impressions qu'en recevait son imagination, aussi poétique que celle de Camoëns ; et le duc de Crillon en reçut des lettres datées de Smyrne, de Constantinople, d'Athènes.

Arrivé à Paris, le duc de Bragance s'empressa

d'aller chercher M. de Crillon à sa campagne ; et sa réunion à un ami lui devint plus agréable encore par la rencontre et par la connaissance qu'il y fit de M. Suard et de l'abbé Delille, qui, par l'histoire toute récente de leur élection à l'Académie Française, occupaient alors les entretiens des gens de lettres et des gens du monde.

C'était aussi le moment où l'élégant traducteur *des Géorgiques* travaillait au poëme *des Jardins*. Il récitait et on récitait déjà les vers qu'il faisait encore. Le prince portugais, qui, du pôle presque jusqu'au tropique, venait de traverser tant de forêts, tant de bois, tant de mers et tant de fleuves, devait être surpris et enchanté de retrouver tous ces vastes tableaux de la nature retracés en vers éclatans d'images et d'harmonie dans un poëme dont le titre semblait resserrer le poëte dans les enclos de quelques jardins.

Le prince s'acquitta dignement et poétiquement envers le poëte.

Le duc de Bragance fit connaître à l'abbé Delille cet usage heureux des Lapons, qui, privés par la rigueur de leurs longs hivers de tout bel ombrage, et réduits à l'indigente verdure de quelques noirs sapins, donnent au moindre arbrisseau qu'épargnent ces climats, les noms d'un père, d'un fils, d'un ami, d'un hôte, et ne sen-

tent plus ce qui manque de charme à leurs yeux, lorsqu'un charme plus doux pénètre leurs cœurs. Ce n'était pas seulement enrichir de nouvelles couleurs la palette du peintre des jardins, assez riche d'elle-même, c'était apporter des émotions dans les genres didactique et descriptif auxquels il est trop ordinaire d'en manquer; et l'abbé Delille, qui le savait mieux que personne, a fait de cet usage des Lapons, transformé en précepte pour tous les jardins, et en exemple pour ceux des rois, un des morceaux les plus touchans de son ouvrage. Que de hasards dans le génie même! Il a fallu que la misère de leurs bois inspirât cette belle et pathétique idée aux habitans des glaces du pôle; qu'un prince né sous le magnifique soleil de Lusitanie allât la voir parmi les Lapons; et qu'au retour il rencontrât à Paris le poëte qui chantait les bois, et dont le genre avait le plus besoin de cet épisode qui fait d'un arbre et d'un arbrisseau un père, un fils, un ami!

M. Suard, cependant, sentit mieux encore tout ce qu'était le duc de Bragance, tout ce qu'il aurait pu faire pour le bonheur du monde, si sa naissance, qui le plaçait à côté d'un trône, l'eût placé sur ce trône même; et le duc se sentit aussi plus attiré vers M. Suard par cette politesse noble

et facile des manières à laquelle on est si sensible dans le midi, alors même qu'on ne la possède pas soi-même, ce qui est assez rare; et par cette littérature à la fois délicate et philosophique, qui s'étendait à toutes celles de l'Europe; et sans doute aussi par une *Lettre sur le tremblement de terre de Lisbonne*, imprimée dans les *Variétés littéraires*, par M. Suard, et, probablement, écrite par lui en grande partie: lettre excellente, où le nom du duc de Bragance n'est pas même prononcé, mais où sa patrie et sa maison présentent aux peuples et aux gouvernemens le plus parfait modèle de la puissance qu'opposent avec succès aux désordres des élémens et à leurs fureurs, le coup-d'œil du génie qui voit promptement, et la vertu active qui se dévoue avec intrépidité.

Tout était à recréer dans Lisbonne: et dans la lettre imprimée par M. Suard, on voit que du sein de tant de ruines se rèleva promptement Lisbonne, avec plus de commodités pour tous les besoins de la vie, et plus de beautés dans tous les genres d'architecture. La lettre imprimée par M. Suard, en honorant la cour du Portugal, peut être utile à toutes les villes et à tous les peuples des deux hémisphères. Il n'est plus temps de dire comme Jean-Jacques, dans la lettre à Voltaire sur ce désastre: *Pourquoi avez-vous*

bâti des villes? La terre en est couverte; et la terre qui les porte avec orgueil peut à chaque instant trembler pour les renverser, et s'ouvrir pour les engloutir. La régularité du cours ordinaire de la nature rassure; la sécurité, fondée sur la bienfaisance divine des lois de l'univers, semble dispenser de tant de prévoyance; mais où et quand peut-on être sûr que les volcans ne vont pas ouvrir des abîmes sous nos pas? Au moment où l'horrible catastrophe fondit sur le Portugal, le ciel le plus serein, le jour le plus doux et le plus brillant appelaient les peuples du pied des autels aux fêtes de l'Océan et aux danses de la campagne. Dans toutes les cités où la police est moins occupée à tendre des piéges qu'à placer des secours, les bords des rivières, le centre des quartiers sont munis de tous les instrumens nécessaires contre les eaux et les incendies : dans quelle cité tient-on tout prêt un plan de secours contre les feux, les eaux, la terre, contre tous les élémens de la nature conjurés à la fois, et menaçant tout ce qui vit et respire, dans un seul tremblement de terre?

La *Lettre sur le tremblement de terre de Lisbonne* devrait être suspendue aux murs de toutes les municipalités du globe.

Le duc de Bragance, de retour à Lisbonne

où il avait porté tant de lumières recueillies dans ses voyages, fut chargé du ministère de la guerre.

A l'âge de plus de quatre-vingts ans, à cet âge où il est si ordinaire de perdre tous les sentimens de la vie, lorsqu'on conserve encore la vie elle-même, il aima; ce qui doit être si rare; il fut aimé, ce qui doit être bien plus rare encore; il se maria; il eut des enfans; et à sa mort sa tombe fut arrosée de larmes qui coulaient du cœur de sa femme, et non pas seulement de ses yeux.

Cette vie du duc de Bragance, si héroïque, si poétique et si populaire, prolongée avec toutes ses facultés et toutes ses félicités si loin du terme commun de l'existence, fait regretter que ce Bragance n'ait pas été celui que les révolutions de l'Europe ont trouvé sur le trône du Portugal; que de popularité et d'héroïsme le peuple et son roi auraient fait éclater dans la défense de cette capitale de la Lusitanie! et s'il avait fallu fuir dans ce magnifique continent du Nouveau-Monde, où la terre et une grande partie de l'espèce humaine sont neuves encore; où aucune erreur antique ne peut opposer son autorité aux vérités éternelles; où les plus belles créations des lois auraient pu naître en foule si aisément des volontés d'un prince dont l'âme et

les goûts embrassaient tous les arts, toutes les sciences et toutes les vertus; qui ressemblait si parfaitement à ces demi-dieux de l'Orient et de la Grèce, dont les mains maniaient la lyre, la lance et le compas; dont la voix éloquente faisait sortir le genre humain des forêts. Quel champ d'asile et de prospérités serait aujourd'hui pour tant de populations éperdues de l'Europe, le Rio-Janeiro où régnerait un tel Bragance !

Il aurait été pour le Brésil et pour le Nouveau-Monde ce que notre Henri IV voulait être pour nous et pour l'Europe : il avait aussi son brave Crillon ; ils seraient allés ensemble dans ce Nouveau-Monde, où avec la puissance de la liberté et celle d'un trône, il n'est pas de lumières qu'on ne puisse faire entrer dans tous les esprits, pas de vertus devant lesquelles toutes les âmes ne s'ouvrent.

Sans doute, en écrivant la vie de M. Suard, c'eût été dérober à sa mémoire ce qui l'honore le plus, que de ne pas s'arrêter à tracer avec détail ce tableau de tant d'étrangers illustres apportant leurs hommages à la France et demandant des lumières à notre philosophie du dix-huitième siècle. Les ouvrages ou les écrits de M. Suard, quoique trop peu nombreux, ne furent pas du tout étrangers à ce concours si glorieux pour son pays, et ce con-

cours, comme on l'a vu, s'est beaucoup fait autour de lui. C'était l'influence d'un esprit très-éclairé, d'un caractère exempt de tout orgueil, mais plein de dignité, faisant de son goût et de ses connaissances très-variées le charme des hautes sociétés où il vivait plus que dans le cabinet. Un poëme dont le succès aurait été établi par plusieurs éditions; une tragédie restée au théâtre, et toujours plus applaudie, ne lui auraient pas donné une influence aussi honorable pour lui-même et pour notre littérature.

Il serait curieux, et il ne serait pas non plus sans utilité que, de temps en temps, chez toutes les nations qui ont des arts, des sciences et une renommée littéraire, il se fit de pareils recensemens des étrangers que leurs talens appellent chez elles : ce serait une espèce de mesure et d'évaluation de l'état comparatif de leurs talens et de leur gloire à chaque époque.

LIVRE VI.

Les communications si multipliées et si variées des écrivains les plus illustres de toutes les nations éclairées de l'Europe, avec le génie si actif des Français et le génie alors si hardi et si profond de nos philosophes, faisaient avancer rapidement l'accomplissement de cette prophétie de l'un d'entre eux, *le siècle des révolutions approche*. Combien il était à désirer que les plus heureuses dans les arts et dans les sciences précédassent l'ouverture de celles de la politique! Les plus petites dans les moindres genres ajoutent quelques rayons au trésor des lumières, et l'on ne peut être trop éclairé de tous les côtés avant de commencer les changemens de l'ordre social.

Si ceux qui entreprirent la tour de Babel avaient bien connu les principes et la langue de l'architecture, la confusion des langues n'aurait ni divisé ni arrêté leurs travaux; tout eût été déterminé et convenu à l'avance; depuis la pierre angulaire des fondemens jusqu'à la hauteur que

devait et que pouvait recevoir l'édifice, tout aurait eu sa forme et sa place marquées avant de toucher à une pierre et à un ciment.

La musique, en France, avait été de tout temps en révolution; ses révolutions, toujours lentes, avaient été toujours paisibles : car la querelle si ardente des bouffons avait été une dispute de préférence, non une révolution; et Jean-Jacques, qui avait deviné si juste celles de la politique, s'était trop pressé d'assurer que nous n'en aurions jamais en musique, que toute bonne musique était à jamais impossible avec notre langue, selon lui, *si anti-musicale*. Il n'y a pas jusqu'au génie qui, pour ne pas se tromper, n'ait besoin d'user très-sobrement du don de prophétie.

Gluck aima mieux en croire *le Devin du Village* que la lettre si spirituelle et si éloquente de Jean-Jacques en faveur des bouffons, contre l'Académie royale; et cependant *la sublimité des connaissances et la sûreté du goût de l'auteur l'avaient pénétré pour lui d'admiration*. La manière dont Jean-Jacques parlait de la musique, et la manière dont il en faisait, avait donné à Gluck *la persuasion intime que s'il avait voulu se consacrer à l'exercice de cet art, Jean-Jacques aurait pu réaliser les effets prodigieux que l'antiquité attribue à la musique*. Ce que Rousseau aurait pu

faire, Gluck l'entreprit; et il a fallu quarante ans pour bien voir jusqu'à quel point il y a réussi.

Que de temps il faut pour avoir une décision de l'expérience sur ce qui charme nos sens et touche notre âme! il en fallut beaucoup à Gluck même pour obtenir d'être soumis à cette épreuve. Quoiqu'on répétât souvent que le grand Opéra n'était qu'un grand ennui, tout le monde y courait; et la psalmodie de Lulli, qui n'était pas toujours triste, l'orchestre et les airs de ballet de Rameau, qui n'étaient pas toujours un vacarme, permettaient de trouver à ce spectacle *un plaisir unique composé de cent plaisirs*. Cent, c'était trop dire; il n'en aurait fallu qu'un, celui de la musique, si la musique avait été ce qu'elle devait être. On avait, non sous les yeux, mais dans l'oreille, un modèle en petit de ce que pouvait devenir le chant et l'orchestre du grand Opéra. Le modèle était dans les chants souvent pathétiques des Monsigny, des Philidor, des Grétry. Ces peintres de la nature et des passions n'étaient pas les Poussin du théâtre lyrique; ils en étaient plus que les Creuze; mais du drame à la tragédie, la distance, quoique grande, est facile à mesurer; et dès qu'on en a la mesure, le grand talent a les moyens de la franchir.

On entendait parler à Paris, surtout depuis l'opé-

ra d'Orphée et depuis 1772, de l'Allemand Gluck; on racontait qu'il enchantait les oreilles italiennes en unissant à l'éclat, à la douceur et à la molle langueur des sons qu'elles idolâtrent, une énergie qui les étonnait et ne les blessait pas; que, pour la première fois, il tenait leur attention attachée, et leurs émotions suspendues à une action musicale dont les parties étaient aussi liées que celles de l'action dramatique; qu'il ne laissait plus errer et égarer les voix sur ces *trilles*, ces *passages* et ces *cadences*, les jeux du chant et non pas les expressions de la musique; qu'il élevait les phrases composées de sons à l'énergie et au pathétique des phrases composées de paroles; qu'il ne souffrait plus, enfin, que l'art si puissant des Orphées, associé à tant d'autres arts des théâtres, ne fût encore qu'un concert destiné à dérober quelques momens à l'ennui des conversations et à la fatigue des intrigues.

Toutes ces innovations, applaudies avec transport sur presque tous les théâtres de l'Italie, semblaient copiées des formes de nos tragédies lyriques : mais les vers de Quinault étaient toujours plus goûtés, et la musique de Lulli, celle même de Rameau, ne trouvait plus de défenseurs. Gluck, en venant en France avec son Orphée, d'abord, ensuite avec *Iphigénie en Aulide*, en nous

apportant de nouvelles jouissances, flattait donc aussi notre orgueil national; il rendait son éclat à un titre presque effacé de notre gloire; et cependant *Iphigénie en Aulide* ne put être représentée qu'en 1774.

M. de La Harpe, alors rédacteur de la *Gazette littéraire*, en se hâtant d'en annoncer le succès, pour prouver combien il était mérité, imprima une lettre de l'abbé Arnaud. Voici comme il parlait de cette lettre et de son auteur : « On y re-
» connaîtra le ton et le style d'un homme de
» beaucoup d'esprit, passionné pour tous les arts,
» qui, à cette sensibilité précieuse sans laquelle
» on ne peut juger sainement de leurs produc-
» tions, joint ces connaissances approfondies
» qui *étendent* et *assurent* le goût, et cette cha-
» leur d'imagination qui anime et colore l'expres-
» sion de la pensée, et qui fait passer dans les âmes
» sensibles les impressions qu'on a reçues. »

Le succès croissait de représentations en représentations, et les critiques croissaient aussi tous les jours. Ces critiques n'étaient pas seulement celles de l'envie. Quel musicien pouvait être jaloux, en France, du chant, de l'harmonie, des tableaux sublimes et gracieux de la musique d'Iphigénie en Aulide? C'étaient les critiques de dix à douze hommes de lettres, dont les ju-

gemens littéraires avaient beaucoup d'autorité, mais dont l'oreille n'était pas assez sensible, ni l'esprit assez exercé à la comparaison des moyens et des effets de l'art musical. Presque tous avaient assisté ou même concouru à l'ancien triomphe des bouffons sur les chants pauvres, lourds ou criards de nos tragédies-opéra; ils ne pouvaient plus concevoir une autre musique que celle dont ils avaient goûté le charme dans leur jeunesse; ils ne pouvaient attendre que de l'Italie la révolution dont on sentait le besoin pour notre Académie royale; et préparaient déjà pour les Piccini et pour les Sacchini des drames lyriques dans les formes conçues par Gluck ou pour lui; et ils affirmaient que l'unique moyen d'associer à la poésie de Quinault une musique digne, était de lui associer celle de Sacchini et de Piccini. Ils opposaient avec une confiance de bonne foi l'histoire savante de l'art à ses créations; leurs lumières fermaient leurs âmes aux impressions d'un génie qui n'était pas né dans le pays d'où ils avaient vu arriver autrefois tous les miracles de la musique.

Tous criaient, *Italiam! Italiam!* comme si Gluck était un barbare parce qu'il était un Allemand! comme si une musique était sans chant parce que son chant est sans *trille*, sans *passage* et sans *ritournelle!* comme si elle était l'an-

cienne musique française parce qu'elle est passionnée, rapide, et liée intimement dans toutes ses parties comme les tragédies de Racine et de Voltaire! comme si enfin il eût été vrai que tous les Italiens eussent eu les oreilles assoupies ou déchirées par les chants et par l'orchestre d'Orphée et d'Alceste, si souvent entendus et redemandés sur les théâtres auxquels il avait donné de nouvelles lois en leur donnant de nouveaux spectacles et de nouvelles jouissances!

C'était un avantage et non un inconvénient pour Gluck d'être né dans cette Allemagne organisée et passionnée pour tous les genres de musique, et qui a donné à l'Europe de savantes leçons et d'éclatans modèles de l'harmonie la plus belle et la plus variée. C'en fut un autre de s'être transporté, à peine encore sorti de l'enfance, sous ces beaux cieux de Parme, de Rome et de Naples, où tout, les champs, les places, les temples, les théâtres, les rivages des mers et les flots retentissent de chants délicieux; inspirés au génie pour des peuples qui en sont idolâtres. Un troisième avantage, qui ne fut qu'un hasard, et qui se présenta à lui comme la suite et le complément d'un vaste plan d'étude, ce furent ses liaisons intimes et avec le père Martini, le plus savant musicien de l'Europe, travaillant depuis cinquante ans à une histoire de

la musique, et dont les vœux, quoiqu'il fût Italien, appelaient un homme de génie et de talent pour faire renaître, à l'imitation des Grecs, la vraie éloquence de la musique, l'art de remuer les passions et d'intéresser l'âme et les oreilles des gens de goût, *excédés et ennuyés de la musique de son temps;* et avec Calzabigi, qui, frappé et éclairé par deux ou trois chefs-d'œuvre de tragédies lyriques françaises, découvrit dans ces poëmes l'action et les passions avec lesquelles l'alliance de la poésie et de la musique renouvellerait les puissantes émotions de la tragédie grecque; découverte qui lui faisait faire des vers pour la musique de Gluck, tandis que Gluck faisait de la musique pour les vers de Calzabigi.

La naissance, la formation et l'entier développement des vues musicales de Gluck furent donc précisément les résultats de ces croisemens des talens et du génie de tous les pays, qui avaient été l'objet et le but du journal de l'Europe publié avec tant de succès par M. Suard et par l'abbé Arnaud, sous les titres de *Journal Étranger* et de *Gazette Littéraire*.

Il était naturel à ceux qui avaient pu concourir à créer ou à rapprocher du moins ces élémens du génie de Gluck, placés à grande distance, de prendre un intérêt plus particulier et plus vif

à ses créations ; et, lorsqu'ils eurent entendu sa musique avec des transports de plaisir, il leur était naturel encore d'en parler avec des transports d'enthousiasme ; et d'anciennes habitudes, les préventions qu'elles donnent, les préjugés qu'elles établissent, pouvaient seuls faire penser, avant tout essai et toute épreuve, que des compositeurs nés en Italie, et qui n'en étaient jamais sortis, pouvaient seuls nous donner une musique qui convînt à notre langue, à nos oreilles et à notre opéra-tragique.

Les premiers s'appuyaient sur l'autorité des faits, si puissante sur nos jugemens, et sur celle des impressions, si puissante sur nos âmes. Les seconds n'avaient pour appui que des doctrines et des ouvrages que les Piccini et les Sacchini pouvaient faire un jour, mais qu'ils n'avaient pas faits encore.

Ces derniers, tous écrivains renommés et philosophes du premier rang, étaient en grand nombre. Parmi les premiers, l'abbé Arnaud et M. Suard parurent, long-temps, seuls dans la lice.

Un autre homme s'était joint à eux et presque par un seul mot, mais qui ne pouvait pas se perdre dans les airs ; cet homme était Jean-Jacques Rousseau. On lui avait demandé, *Que pensez-vous d'Orphée ?* et il répondit : *J'ai perdu*

mon Euridice, en chantant et en pleurant. C'était bien là se rétracter non pas sur notre musique, mais sur l'impossibilité où il avait cru notre langue d'en avoir jamais une.

Ce nom de Jean-Jacques et sa rétractation étaient deux grands poids dans la balance. Marmontel n'en crut pas moins qu'il pouvait la faire pencher de son côté. Il eut la précaution, dans la brochure par laquelle il ouvrit le combat, de ne pas nommer Rousseau; et moins il le nommait, plus il le rappelait: on peut croire qu'il fut tenté de couvrir du même silence la lettre de l'abbé Arnaud sur Iphigénie, imprimée avec tant d'éloges par M. de La Harpe; Marmontel prit un autre parti; il n'en cita qu'une seule phrase, non pour la réfuter, mais pour s'en moquer; il s'en moqua assez long-temps tout seul. On avait beaucoup goûté sa brochure, si distinguée par tant de sortes de mérite littéraire, supérieure, peut-être, aux excellens articles répandus en foule dans ses *Élémens d'éloquence et de poésie*; et beaucoup de gens de goût pensèrent que dans toute cette brochure il n'y avait pas une phrase qui approchât de la beauté de celle de l'abbé Arnaud, qu'elle avait voulu signaler et livrer aux sifflets.

On fit d'autres observations et d'autres rapprochemens. Il fut généralement avoué que ce

thousiasme n'a cet accent religieux qui élève plus haut encore le sublime des beaux-arts : ils ont plus écrit dans le goût de leur langue et de leur nation : l'abbé Arnaud avait plus écrit dans le goût des langues anciennes et de ces premiers maîtres d'éloquence qui rendaient poétique et passionné le style même des préceptes.

Mais ceux à qui ne se communique point l'enthousiasme en rient ; et la lettre de l'abbé Arnaud, d'abord presque aussi admirée que cette musique de Gluck, si nouvelle, si belle, et que l'abbé Arnaud enseignait à mieux sentir dans tous ses charmes et dans tous ses effets, cette même lettre fut tournée en ridicule lorsqu'il y eut un plan concerté d'arrêter des succès trop éclatans pour qu'il ne devînt pas trop difficile à l'Italie de les surpasser, et même de les égaler. On s'égayait sur le mot *ANAPESTE* employé par l'abbé Arnaud ; comme si le nom propre d'un nombre qui fourmille, même dans notre langue, était une affectation et une pédanterie en parlant du rhythme et des nombres de la musique. On s'égayait de bien plus belle humeur encore *d'un chœur virginal*, quoiqu'on fût assez accoutumé au feu sacré et aux vestales de l'Opéra, quoique *le chœur sacerdotal d'Alceste* eût fait une fortune assez prompte pour servir de transition au *chœur virginal*.

On en était là, lorsqu'à la reprise d'*Iphigénie en Aulide*, M. de La Harpe, qui ne pouvait pas rétracter en son nom tous les éloges qu'il avait donnés aux premières représentations, rapporta, comme les ayant seulement entendues, des critiques qu'il fortifiait de tout son talent; ces critiques avaient deux buts qui pouvaient n'être pas tout-à-fait d'accord; le premier de prouver que Gluck manquait *de chant*, et le second que Gluck mettait pourtant en chant ce qui ne pouvait pas être chanté.

Toujours triomphant dans ces sortes de luttes, M. de La Harpe devait désirer une réponse : on ne la lui fit pas long-temps attendre : deux jours après en parut une dans le *Journal de Paris*, qui plut trop à tous les lecteurs pour ne pas un peu déconcerter M. de La Harpe lui-même. Ce n'étaient que deux ou trois petites pages en phrases très-courtes et très-vives. A peine on y avait jeté les yeux, on avait tout lu et tout retenu : ce n'était que de la logique; mais plus la logique est seule, plus elle est terrible contre celui qui en a manqué.

En parlant du duo d'Agamemnon et d'Achille, M. de La Harpe avait dit : *Il n'est nullement convenable à la dignité de ces héros de parler ensemble.*

On lui répondait : *Voilà les trois quarts des duo de tous les opéras du monde proscrits d'un trait de plume ; car le même défaut de politesse s'y trouve.*

On ajoutait : *Si je disais à M. de La Harpe que les deux héros ne PARLENT pas ensemble, mais qu'ils CHANTENT ensemble, je suis persuadé qu'il m'entendrait, et qu'il voudrait effacer sa phrase.*

M. de La Harpe avait dit : *Achille et Agamemnon ne peuvent pas se braver en musique... Ni en vers français non plus*, lui répondait-on ; et on ajoutait : *En relisant cette puérilité, M. de La Harpe doit être étonné de l'avoir laissée tomber de sa plume.*

Toutes les autres réponses étaient de la même vivacité et de la même force.

La lettre datée de Vaugirard était anonyme, et ce voile la rendait plus piquante encore. Personne ne voulait croire qu'elle n'eût pas été écrite au beau milieu de Paris, quoique Vaugirard n'en soit pas du tout loin, et tout le monde voulut deviner l'auteur. L'anonyme ne pouvait pas être du tout mortifié qu'on ne le devinât pas ; on ne le cherchait que parmi les esprits les plus fins, les goûts les plus délicats, et les talens les plus heureux.

Il était impossible qu'un peu d'irritation ne pressât beaucoup M. de La Harpe de faire une réplique : toutefois, il ne se pressa pas de la faire ; il prit assez de temps pour ne plus laisser tomber des puérilités de sa plume. Sa réplique se fit attendre vingt ou trente jours ; il se donna même, ce qui a toujours bonne grâce, l'air de profiter d'une occasion, d'une reprise d'Alceste dont il loua plusieurs beautés avec le style du panégyriste de Racine.

Mais l'article commencé par des éloges était terminé par de la colère ; et, comme il était long, il fit espérer que l'anonyme sortirait de sa brièveté et de son voile.

Cette querelle de musique, devenue une guerre entre gens de lettres, pouvait aisément mettre en ligne des combattans nombreux ; mais Marmontel, content du succès littéraire de sa brochure, croyait plus faire contre Gluck en faisant *Didon* pour Piccini ; et c'est plus tard que devait paraître dans cette lice Ginguené qui aimait la musique italienne avec toute la sensibilité de la jeunesse ; qui en étudiait l'art dans tous les secrets de l'exécution et de la composition ; qui savait en développer et en faire sentir tous les effets avec cette sagacité et cette sensibilité qui lui ont fait saisir et exposer, depuis, aux yeux

de l'Italie et de la France, avec tant de succès, les traits caractéristiques des créations du Dante, de l'Arioste et du Tasse.

La guerre de la musique n'était donc en ce moment qu'un duel entre M. de La Harpe et un autre guerrier littéraire couvert de la visière baissée de son casque. Un pareil combat n'en avait que plus d'intérêt, et parce qu'il n'y avait que deux combattans, et parce que l'un était connu de tous, et l'autre de personne. Dans des mêlées nombreuses d'écrivains ainsi que de soldats, il est difficile de voir et d'évaluer les coups portés et parés, de décider, sans erreur, par qui et par quoi la victoire a été remportée. Entre deux champions, au contraire, tout se voit et tout s'apprécie; la force et la souplesse des deux sont sous les yeux de tous les témoins et sous un seul regard de chacun. L'escrime des combats particuliers sert peu aux guerres des nations; les grands duels du raisonnement servent beaucoup à l'esprit humain. Le combat corps à corps d'Eschine et de Démosthène, livré devant la Grèce assemblée, est la plus sublime leçon de logique que l'antiquité ait reçue; la perte des discours d'Hortensius combattant Cicéron, est une des plus grandes pertes des siècles; et ce que nous ont transmis la Grèce et Rome, en principes, en préceptes

et en exemples de l'art oratoire, cst ce qui approche le plus de cette lumière si pure et si éclatante répandue par la métaphysique moderne sur la nature et sur les procédés de l'entendement.

Quoique, sans doute, sur ses gardes, M. de La Harpe tomba encore dans des méprises; elles furent relevées encore par l'anonyme, avec mépris pour les bévues, avec politesse pour celui qui les faisait.

L'anonyme avait dit: *C'est à exprimer leur sentiment que devraient se borner toujours ceux qui n'ont pas la connaissance des moyens de l'art et une grande habitude d'en comparer les effets.* Il avait donc reconnu à M. de La Harpe, orateur plusieurs fois couronné, et auteur tragique, comme à tout le public et plus encore, le droit de juger de la musique dans toute l'étendue de ce qui se borne au sentiment, aux impressions de l'oreille et de l'âme : cependant M. de La Harpe *prend la peine* de prouver ce droit qu'on lui a reconnu, et il croit s'y renfermer en demandant que sa compétence s'étende à prononcer *pourquoi* telle chose lui a fait plaisir, et *pourquoi* telle autre ne lui en a pas fait; et il est évident que ces mots énoncent la prétention au droit de sortir des limites par lui reconnues, puisqu'il est

évident que les *pourquoi* sont toujours du ressort de l'art et non du sentiment.

Il cite l'abbé Dubos, qui a fait un fort bon livre sur la poésie, la peinture et la musique, et qui, dit-il, *ne savait pas un mot de musique, n'avait jamais su faire un vers, et n'avait pas un tableau;* il ne réfléchit pas qu'il importait très-peu à l'abbé Dubos de n'avoir pas un tableau à lui, lorsqu'il pouvait étudier tous les jours les galeries de nos rois, de nos princes, et celles de plusieurs amateurs dont les chefs-d'œuvre de ce bel art embellissent les demeures, et lorsqu'il avait fait un voyage au-delà des monts pour s'éclairer à la vue et dans l'étude de toutes celles de l'Italie : il ne réfléchit pas qu'il est trop difficile de rester convaincu sur sa parole que l'abbé Dubos, lisant sans cesse des vers latins et des vers français, n'eût jamais su faire un vers, tel quel, lorsque tout le mécanisme des vers peut être appris par un écolier de troisième dans cinq à six leçons.

On avait reproché à Gluck de manquer de chant, et l'anonyme avait répondu qu'il y avait plus de chant dans *Iphigénie* que dans aucun *opéra italien. Cette réponse serait bonne,* dit M. de La Harpe, *s'il s'agissait de comparer l'opéra français à l'opéra italien.* Vraiment, c'est de cela même qu'il s'agit, réplique l'ano-

nyme : s'il est vrai que M. Gluck ait mis dans son opéra plus de chant que les meilleurs compositeurs du monde n'en mettent dans les leurs, il est bien étrange de lui reprocher de manquer de chant. M. de La Harpe accuserait-il de manquer de pathétique un poëte qui aurait fait une tragédie plus pathétique qu'aucune de celles de Racine et de Voltaire ?

M. de La Harpe insistait ; et après avoir cité plusieurs airs de Gluck comme fort au-dessous, suivant lui, de la situation et des personnages, comme d'une langueur froide dans des momens tragiques, il demandait avec confiance qu'on prouvât que ces airs n'ont pas tous ces défauts ; et voici la réponse de l'anonyme :

« Je demanderai d'abord à M. de La Harpe à » qui il veut que je prouve tout cela. Ce n'est pas » sans doute au public, qui, depuis près d'un » an, n'a cessé de revenir à *Alceste* et d'applau- » dir ces mêmes airs avec transport ; il n'en a » pas besoin. Ce n'est pas à ces amateurs qui, » mettant l'esprit à la place de l'oreille, vou- » draient réduire les combinaisons infinies de » l'art à la froide et monotone symétrie des for- » mes que les Italiens ont données à leurs airs : on » ne leur prouve rien ; ce sont eux qui prouvent. » Serait-ce à M. de La Harpe lui-même ? Mais

» comment lui prouver ce qu'il n'a point senti?
» Apparemment qu'il sait comment cela se fait.»

M. de La Harpe, un peu humilié par l'avertissement que deux héros qui chantent ne sont pas précisément deux héros qui parlent, trouvait très-bon que deux héros chantent ensemble leurs malheurs, leur amitié, leurs craintes, leurs amours; mais il ne voulait pas que deux héros se bravent et se menacent en duo, comme font Agamemnon et Achille.

« Et moi, leur répond l'anonyme, je trouve
» très-bon que deux personnages d'opéra chan-
» tent ensemble tout ce qu'ils voudront, pourvu
» qu'ils chantent juste et de bonne musique. Mais
» je trouve de plus que, s'il fallait en appeler à
» ces règles de convenance et de vérité, si étran-
» gères à la musique, le seul cas peut-être où un
» duo soit naturel, c'est celui où deux hommes
» se bravent et se menacent. Je n'ai jamais en-
» tendu deux personnes parler toutes les deux
» ensemble en se contant leurs malheurs, leur
» amitié, leurs espérances, leur amour, etc.;
» mais j'en ai entendu souvent deux parler en-
» semble dans la dispute et dans la colère. »

Ces assertions et ces réfutations, qu'il suffit de placer à côté les unes des autres pour que tous les esprits en jugent au premier coup-d'œil, res-

semblent à ces dialogues pressés du théâtre qui font sortir avec éclat les caractères et les passions. La raison aurait des progrès bien plus sûrs et bien plus prompts, si l'on était toujours ainsi dispensé de longs raisonnemens. Mais on affirme en peu de mots; et le mérite très-rare est celui d'une réfutation victorieuse en aussi peu de lignes qu'une assertion fausse.

Ce fut l'avantage de l'anonyme de Vaugirard sur M. de La Harpe, au jugement de tout Paris, et même de ceux qui préféraient d'ailleurs les chants de Piccini aux chants de Gluck : ils étaient passés pour M. de La Harpe ces faciles combats, ces heureux jours où il triomphait si pleinement et à course de plume de Dorat, qui raisonnait si peu, de Mercier qui raisonnait si mal, des Linguet et des Clément, dont l'intrépide maladresse s'attaquait toujours aux vérités les plus évidentes, et aux gloires les plus éclatantes.

Les combats à coups pressés ne pouvaient pas beaucoup se prolonger avec M. de La Harpe, dont les connaissances en musique étaient si courtes et les impressions des sens et de l'âme si incertaines. L'anonyme donna à ses vues et à ses considérations des champs plus étendus en se séparant presque entièrement de M. de La Harpe pour déterminer avec la précision la plus

élégante et la plus lumineuse les différences en apparence très-légères, mais réellement très-grandes, qui distinguent et séparent le pathétique des chants tragiques et les airs les plus pathétiques des bouffons; pour développer toute la puissance des principes et des effets de l'orchestre de Gluck, qui n'accompagne pas seulement l'action déployée sur la scène, mais qui s'y mêle, qui fait de tous ses instrumens comme autant de personnages passionnés, attendris ou furieux, plaintifs ou héroïques; pour répondre au reproche qui lui avait été fait et qui lui *pesait sur le cœur*, de pousser *l'enthousiasme* jusqu'à *l'intolérance*, et même jusqu'à la *tyrannie*.

Les questions s'agrandissaient, et l'anonyme jeta avec la même facilité, dans ses *Petites Lettres*, trois morceaux, l'un sur l'enthousiasme, seule manière de sentir les arts, de les encourager et de les récompenser; l'autre sur l'intolérance si odieuse en tout et le comble du ridicule dans les objets de sentiment et de plaisir; le troisième sur l'esprit de parti, la plus aveugle, la plus déraisonnable, la plus violente des passions humaines, lors même qu'elle n'a pour principe que des objets frivoles, et qui n'est autre chose que l'opiniâtreté naturelle de l'orgueil exalté par cette puissance contagieuse qui donne

une force extraordinaire à tous les sentimens partagés par une multitude.

A la lecture de ces trois morceaux, on reconnut bien la même trempe d'esprit, la même justesse et la même vérité; mais ces trois attributs se réunissaient dans des idées d'un ordre supérieur; on crut sentir le caractère d'un plus grand talent et les effets d'un plus beau style. C'est alors que se multiplièrent bien davantage les noms des écrivains sur lesquels errait et planait l'honneur du soupçon, et qu'il parut pourtant se concentrer entre Diderot et Jean-Jacques. Depuis les dix-huit *petites lettres* de Pascal, qui firent une si glorieuse révolution dans la langue, dans la plaisanterie et dans l'éloquence française, jamais cinq ou six lettres, nommées aussi *petites* pour faire un rapprochement, ne se sont succédées sur des questions d'aucun genre, n'ont été, depuis la première, toutes attendues avec plus d'impatience, ni lues dans Paris, avec des applaudissemens plus universels. On courait de toutes parts au café de Foi et du Caveau, où l'on en faisait des lectures publiques; on se pressait, on s'étouffait pour mieux entendre; on battait des mains avec transport et avec des *bravo* comme on applaudissait Gluck et sa musique.

Ces deux succès simultanés et presque égaux

garantissaient aux petites lettres et à la musique qu'on disait devoir être si vite effacées et oubliées, la durée que garantit la nature elle-même à tout ce qui est vrai dans les créations des arts, dans la manière de les sentir, et dans les principes de leur théorie. Marmontel, dans sa brochure, demandait : *Qui décidera cette question?* Et il répondait : *L'expérience ; tout le reste peut nous tromper.* Il a entendu de son vivant cette autorité à laquelle seule il veut qu'on se soumette. Il a vu plusieurs années les progrès toujours croissans de la musique qu'il n'aimait pas, et, depuis sa mort comme avant, elle s'est maintenue chez tous les peuples dans une supériorité éclatante sur la musique qu'il préférait.

L'expérience d'un demi-siècle a élevé la gloire de Gluck au-dessus de celle de tous les Orphées, en y comprenant celui de la Thrace, qu'il a sans doute surpassé prodigieusement lorsqu'il l'a ressuscité. Dans ce demi-siècle d'expérience, c'est par les inspirations de Gluck, c'est en l'imitant qu'ont pu s'approcher de lui, sur les théâtres du chant tragique, même les rivaux par lesquels on voulait l'obscurcir. Toutes les harmonies ont été montées, pour ainsi dire, sur les mêmes cordes que la sienne ; elles sont devenues expressives dans les concerts comme sur les théâtres ; nulle part on

n'a plus voulu chanter seulement pour chanter; ce que ne fait pas, même ce rossignol appelé toujours par les anciens la *plaintive philomèle;* les sons ont été des passions exprimées par quelques voix, et ressenties par toutes les âmes. C'est depuis Gluck que cet art divin, le premier législateur de la Grèce au sortir des forêts, a eu un culte dans toute l'Europe à demi dans les forêts encore; c'est depuis que la musique est entrée dans l'enseignement élémentaire des peuples qui ne croient pas que le luxe et des vices aimables soient une civilisation; que Fellenberg enseigne à lire la note plus aisément que l'alphabet aux jeunes pauvres qu'il ramasse sur les bords des précipices pour les nourrir et pour les éclairer; que les progrès les plus merveilleux de l'agriculture se multiplient dans les gorges des Alpes, au bruit des chants qui font tressaillir de joie la terre que de nouveaux socs fertilisent.

Il n'est pas douteux non plus que l'anonyme de Vaugirard et les écrivains qui ont marché sur ses traces aussi heureusement que les Piccini et les Sacchini sur les traces de Gluck, n'aient concouru beaucoup à rendre les oreilles et les âmes plus sensibles et plus délicates, à les mettre en état de jouir promptement et avec délices de ces charmes secrets de la mélodie et de l'harmonie

sans les secours de la science et de la réflexion qui peuvent les refroidir. Ils ont créé un art pour l'analyse et pour la critique d'une partition; art non moins nécessaire et plus difficile, plus exquis encore que celui qui a révélé au vulgaire les secrets les plus profonds du talent poétique et oratoire. Ce ne sont pas les amis passionnés et délicats de l'éloquence et de la poésie en paroles que les Italiens ont appelés *dilettanti*, ce sont ceux de la poésie et de l'éloquence en chant et en musique.

Cet anonyme de Vaugirard dont je viens de parler si long-temps, je ne l'ai pas encore nommé : et il est très-possible que j'eusse besoin d'apprendre à beaucoup de gens, que l'anonyme de Vaugirard était M. Suard. Nos trente années de révolutions politiques, ont comme effacé la mémoire de tout ce qui les a précédées; mon silence a été comme une imitation de celui de M. Suard lui-même, qui n'a jamais ni désavoué ni avoué publiquement ces lettres, qui ne les a jamais recueillies et publiées sous son nom, malgré leur éclatant succès. Quelque modeste que fût M. Suard, il a dû avoir plus d'un motif pour résister si constamment aux tentations très-naturelles de mettre son nom à la tête de celui de ses ouvrages dont le succès avait le plus res-

semblé aux cris de la gloire. Il en avait d'autres, en effet; et ils font mieux connaître et M. Suard et cette querelle de la musique dont Paris a si long-temps gardé le bruit, qui n'a cessé de se faire entendre que dans les bruits révolutionnaires.

Cette petite guerre avait été, pour ainsi dire, une guerre plus que civile (*plus quam civilia bella*); elle avait eu lieu entre gens unis par la plus ancienne et la plus tendre amitié : sentiment devenu plus respectable encore, entre la plupart, par le lien de leur confraternité à l'Académie Française; par des opinions et par des affections littéraires qui leur étaient communes, et dont ils partageaient dans le monde les avantages et les inconvéniens. Ce faisceau se relâchait; il pouvait se rompre entièrement et pour toujours. M. Suard le sentait; il le disait en gémissant dans ces mêmes lettres qui lui valaient des triomphes. *Vous allez voir, pour des chansons, les amis se refroidir, les sociétés se diviser, les haines s'allumer. Le public y gagnera peut-être, car les querelles l'amusent, et tout ce qui porte son attention et excite sa curiosité sur un objet, sert à l'éclairer; mais les acteurs de ces querelles y perdront la décence, la paix, et le fruit qu'ils auraient pu retirer de leur union.*

C'était une prophétie ; en prévoyant ce fâcheux résultat, M. Suard gardait les ménagemens et prenait les précautions les plus propres à le prévenir ; il n'avait parlé, dans le monde et dans ses lettres, de la brochure de Marmontel, qu'avec la plus haute estime pour ses lumières et pour ses talens ; en ne reconnaissant aucune justesse d'esprit à La Harpe parlant musique, il n'avait manqué aucune occasion de louer son goût et ses jugemens littéraires.

Malheureusement l'abbé Arnaud, qui, sans être du tout vaillant, n'était pas non plus du tout modéré, brisait de nouveau, tous les jours, *le calumet de paix*, que M. Suard refaisait tous les jours. L'abbé ne passait pas toute sa vie à tourner et à rouler en prose française des périodes homériques ; sans être plus malin que Boileau, il faisait aussi de grandes malices : il rimait richement l'épigramme marotique, et la rendait très-perçante par la queue. Marmontel ne pouvait ignorer les épigrammes que tout Paris récitait ; madame Suard en était désolée ; et l'abbé riait de la désolation de son amie.

M. Suard, qui n'était pas aussi affligé que sa femme, mais qui ne riait pas non plus comme tout Paris, conjurait inutilement l'abbé de faire taire ce feu de tirailleur avec lequel ne se ga-

gnent pas les batailles, et par lequel on dégrade un peu les plus belles victoires.

La colère de Marmontel vaincu dans la guerre de la musique, ne pouvait pas être aussi courte qu'une épigramme : après en avoir lancé de son côté, qu'on retenait également dans Paris, parce qu'on aime à avoir aussi des sifflets pour les triomphateurs, Marmontel, qui avait plus d'une flèche dans son carquois, ouvrait un champ plus vaste à ses vengeances : ce n'était rien moins qu'un poëme satirique en six ou sept chants. A mesure qu'il le faisait, il le lisait dans un secret toujours fidèlement divulgué. Les traits les mieux acérés n'étaient pas dirigés sur l'abbé Arnaud, mais sur M. Suard. Il tirait sur le véritable vainqueur, sur celui qui avait le plus humilié l'orgueil de son opinion sur l'harmonie et sur la mélodie. On pressait Marmontel d'imprimer; on lui garantissait un succès égal à celui de la Dunciade anglaise : il résistait; mais en réservant l'ouvrage aux races futures.

Comme les querelles ont aussi leurs destinées, et quelquefois les plus singulières, *sua fata!* celles de la musique avaient brouillé M. Suard et Marmontel : celles de la révolution les réconcilièrent. L'auguste nœud de cette réconciliation fut l'amour que tous les deux portaient au

sang de leurs rois. M. Suard se félicita de n'avoir jamais mis son nom sur les lettres datées de Vaugirard ; Marmontel jeta son poëme au feu.

Ce qui seul m'a déterminé à cette mention étendue, c'est que tous ces faits, tous jadis très-connus, sont consignés, il n'y a pas de doute, dans plus d'une tradition, et pas dans toutes avec l'exactitude que je pouvais leur donner; c'est qu'ils honorent les lettres en prouvant que ceux qui les cultivent avec de vrais talens, s'ils ont des ressentimens prompts et violens, n'en ont point de profonds et d'inflexibles; c'est que rien n'est sorti de la plume de M. Suard de plus propre que ses lettres sur la musique à donner une juste idée de ses ressources d'esprit et de raisonnement pour arrêter ou pour étendre les innovations du dix-huitième siècle; c'est qu'enfin ce que j'ai dit de ces lettres pourra, peut-être, les faire lire de ceux qui ne les connaissent pas encore; c'est que je pourrai peut-être les faire servir de nouveau à de nouveaux progrès d'un art, le premier de tous au jugement du peuple qui les a tous créés; de cet art qui, avec quelques sons dont les intervalles et la durée sont mesurés, quelques instrumens en harmonie entre eux et avec la voix, seul instrument dont le luthier soit Dieu lui-même, console l'infortune, fortifie la santé, aide le cou-

rage à être héroïque, embellit le bonheur, rend les temples et les peuples plus religieux; les travaux et les devoirs plus faciles, et semble destiné par ses propres révolutions et par celles de l'ordre social, toujours arrivées presque ensemble, à célébrer un jour, à rendre plus sacrée la paix perpétuelle des nations et leur alliance fraternelle.

Dans Paris, où se font sentir à tous les instans les besoins de tant d'émotions et d'agitations, l'intervalle entre les querelles de la musique et celles de la politique allait être un vide dans la vie; il fut rempli, tour-à-tour ou simultanément, par les événemens de l'Amérique anglaise et par le rôle qu'y joua la France; par les changemens nombreux et importans des ministres et des systèmes de la finance; par les cours de littérature, d'histoire et des sciences, institués sous le protectorat du frère du roi, avec le nom d'une grande école d'Athènes, et suivis par le beau monde de la capitale, comme les leçons des écoles de la Grèce; par deux ou trois sociétés composées comme pour rappeler et remplacer celle d'Helvétius, mort depuis plusieurs années, et celle du baron d'Holbach, dégoûté du monde par sa défaite complète dans la querelle avec l'Éternel: par la société principalement de M. de Vaine qui avait d'autres caractères.

Des muscles très-forts et des nerfs très-délicats, très-sensibles, l'organisation, probablement, des favoris de la nature, fut l'organisation de ce financier. Né avec tous les goûts et beaucoup de genres d'esprit, les affaires, les lettres, les plaisirs, le grand monde, partagèrent la vie de M. de Vaine; et une santé vigoureuse, réparée plutôt qu'altérée par de violens accès de goutte, fournit toujours à son activité les moyens d'atteindre sans fatigue à tous les objets de ses goûts et de son ambition. Des choses qui, par leur genre, paraissent s'exclure ou se faire obstacle, les travaux d'un cabinet et ceux d'un bureau, l'étude et la dissipation, les vers et les calculs, les méditations et les voluptés, se rapprochaient dans la vie de M. de Vaine, comme des nuances voisines de la même vie; il passait des unes aux autres sans s'en apercevoir lui-même, et en étonnant beaucoup ceux qui en étaient les témoins. Une grande fortune, si indispensable à une telle existence, il la fit rapidement et par des travaux utiles à la fortune de la nation; il l'a toujours maintenue par un grand ordre, et sans aucune économie, surtout dans ses générosités.

Dans cette vie laborieuse, qui appartenait aux affaires publiques, auxquelles il ne dérobait jamais un moment qui leur fut nécessaire, M. de Vaine

passait des matinées et des soirées entières avec M. Suard, M. Saurin et l'abbé Arnaud, avec Roucher et Delille, à discuter les scrupules du goût sur un mot, pour décider s'il était ou non le mot propre; sur un vers pour savoir si la coupe, la césure et les sons en rendaient l'harmonie imitative; sur une période pour prononcer si elle se prolongeait avec grandeur et avec majesté, sans jamais s'embarrasser dans les rapports de ses membres. A la même époque, il n'était pas rare que Turgot, déjà ministre, se renfermât pour de semblables discussions, avec Saint-Ange, auteur de la belle traduction en vers des Métamorphoses d'Ovide. Et qu'on ne s'en étonne pas : ces scrupules et ces décisions du goût ne servent pas seulement aux plaisirs de l'esprit; ils sont la plus pure et la plus sûre lumière pour la raison humaine.

Il ne fut jamais question de M. de Vaine pour le ministère; mais l'un des premiers besoins de ceux qu'élevaient à la tête des finances leurs lumières, leurs vertus, et les choix de Louis XVI, fut d'avoir M. de Vaine pour confident, pour juge, pour aide même de leurs pensées et de leurs travaux. Il convenait également à M. Turgot et à M. Necker. Lorsque tous prenaient parti pour ou contre les économistes, M. de Vaine

ne voyait dans les différences du génie de M. Turgot et du génie de M. Necker que différentes manières de concevoir et d'exécuter les vrais plans de la félicité publique; il voyait dans LES PRINCIPES comme des espèces de ministres spirituels et immortels, dont les ordres sont expédiés à tous les pays et à tous les siècles, mais auxquels il arrive trop souvent de n'être ni compris ni obéis nulle part; il voyait dans les bons ministres DES PRINCIPES vivans, parlans, pouvant observer de l'œil et écarter de la voix et de la main toutes les résistances, mais jamais sûrs de leur autorité du lendemain, et toujours sûrs de mourir, pour être remplacés trop souvent par des imbéciles à routines, ou par des monstres à forfaits.

En rencontrant sans cesse, dans le monde, les hommes puissans par les places, par la fortune, par les talens littéraires et par la naissance, toujours avec eux tous, M. de Vaine avait dû concevoir naturellement l'idée de les réunir souvent à sa table et dans le salon de sa femme. Dès que ces réunions commencèrent, elles furent souvent les objets de la curiosité et des entretiens de la ville et de la cour. Là se rencontraient et se touchaient, avec le tact de toutes les convenances, ces trois ou quatre conditions de la société, qui en sont les vraies puissances après

celles du trône et du peuple, mais des puissances un peu ombrágeuses, et dont Duclos même, quoique philosophe, n'avait parlé, dans ses Considérations sur les mœurs, qu'en les séparant par des chapitres très-séparés les uns des autres.

Si l'on citait les grands noms les plus assidus à ces réunions, on y verrait beaucoup de noms de cette noblesse formée, non d'un long cours de vaines générations, mais d'un long cours de générations illustres; dont les ancêtres n'avaient pris ou reçu le titre de *grands seigneurs* que parce qu'ils *régnaient*, en effet, sur leurs domaines, assez vastes quelquefois pour être des provinces; et qui, sans puissance personnelle comme leurs premiers pères, étaient les dépositaires de très-grandes portions de la puissance du monarque.

Si on citait ceux dont une grande fortune était la distinction la plus éclatante, on y verrait les hommes qui prenaient le plus de soin de ne faire briller leur opulence et leur luxe que dans les dépenses qui donnaient le plus d'encouragemens à l'industrie nationale, et le plus de travaux bien payés à l'immense population des classes ouvrières.

Si on citait les noms renommés dans les lettres et dans les sciences, on y verrait ceux de presque tous les secrétaires de toutes les académies, ceux des médecins anatomistes qui portaient de

nouvelles recherches, de nouvelles expériences et de nouvelles vues dans le mécanisme non de la pensée qui est spirituelle, mais de ses organes extérieurs, qui sont physiques; ceux des médecins praticiens qui, sous le nom de physiologie, créaient une nouvelle médecine, mais la plus analogue à celle d'Hippocrate ; ceux des philosophes devenus chimistes pour approcher de plus près la nature, pour lui arracher, la flamme à la main, les lois de la vie et celles de la mort : on y verrait encore ceux dont les fronts ceints des couronnes de l'éloquence et de la poésie, maintenaient le mieux la splendeur littéraire du siècle de Louis XIV.

Parmi ces grandeurs long-temps ennemies, depuis peu amies et rivales, nulle étiquette ne pouvait convenir, nul rang de table ou de fauteuil : l'étiquette ne convient qu'à la cour des rois, que tous doivent adorer, lorsqu'on les aime, et nul approcher, que lorsqu'ils le demandent ou l'ordonnent.

Dans l'absence de toutes les inégalités et de toutes les barrières, l'enchantement des conversations, chez M. de Vaine, était tel quelquefois, qu'il augmentait dans tous le sentiment de la vie, à peu près comme ces musiques dont les expressions célestes rendent réellement la vie plus

pleine, plus énergique et plus douce : mais, ni tous les jours ne se ressemblent, ni toutes les conversations; et l'égalité, convenue par la raison, ne pouvait être encore ni un sentiment qui eût pénétré tous les replis des âmes, ni une habitude qui eût passé dans toutes les expressions du langage et des manières. Les grandeurs plébéiennes, pour n'être pas froissées, froissaient donc quelquefois les grandeurs monarchiques. Les premières élevaient leur ton à la hauteur où s'étaient élevées leurs pensées et leurs expressions; les secondes étaient toujours surprises, et quelquefois blessées qu'on parlât si haut devant elles. M. de Vaine, en particulier, ne donnait pas à dîner pour se donner des humiliations. Entouré de cordons rouges et même de bleus, son ton croyait avoir le droit d'être confiant et facile, alors surtout que son langage était celui d'un ami de Turgot et de Necker. Mais le ton de M. de Vaine était encore parfois familier; et le sentiment de l'égalité, qui se développait partout en France, ne l'était pas encore assez pour que la familiarité d'un financier avec des noms de la monarchie n'eût pas un extrême besoin de cette mesure délicate dont tous parlaient tant à cette époque, les uns pour en élever plus haut la barrière, les autres pour la renverser ou pour la baisser.

Cette mesure n'était pas, à beaucoup près, aussi parfaite chez M. de Vaine que chez M. Suard son ami. L'amitié n'épargnait point les observations; elles ne profitaient que peu; et lorsque, par exemple, M. de Vaine appelait un de ces grands seigneurs par son nom, sans que rien du tout précédât ce nom qui, ainsi dépouillé, paraissait descendu à la roture; la conversation, comme l'harmonie dans un concert, était coupée par des silences; elle n'était pas rompue; et c'était un progrès du siècle; mais elle avait été suspendue; et cela prouvait assez que, même au milieu de beaucoup de lumières, l'idolâtrie de la naissance et des titres est une superstition presque indestructible dans ceux qui les portent, quoiqu'elle s'évanouisse si facilement dans ceux qui les donnent. L'un des hommes de tous les siècles qui a eu le plus de qualités réelles, avec tous les vices, il est vrai, mêlés à tous les talens et à beaucoup de vertus; celui qui, s'il est possible de le dire, s'était fait jacobin de France ou tête ronde de l'Angleterre, pour se faire ensuite roi ou empereur dans la république romaine; Jules César adorait sa généalogie comme un sot enfant de bonne maison.

M. de Vaine ne pouvait croire que la fortune, qui est une puissance respectable lorsqu'on en

fait un noble et généreux usage; que les connaissances, qui, lorsqu'elles sont réfléchies et familières, sont des lumières; que le goût, dont les jugemens, lorsqu'ils sont des impressions vivement reçues et rendues, créent une âme à ceux qui n'en ont pas encore; il ne pouvait croire que tous ces titres ne soient moins contestés depuis long-temps, que ceux des généalogies, et que les favoris de la nature et de la fortune se soulèvent en se mettant au niveau de tous et de tout.

M. Suard aurait mieux aimé repousser, comme Fontenelle, la familiarité par le respect, c'est-à-dire par de respectueuses formules. Mais plus d'une fois, après ces momens d'un orage qu'on devinait plus qu'on ne l'entendait gronder, il dirigea la conversation avec un bonheur infini sur des sujets propres à faire sentir secrètement à tous que ces convenances négligées, oubliées, ou à dessein violées, étaient une sorte d'hommage rendu par M. de Vaine à ceux qu'il avait blessés.

Tous ceux qui ont lu la Notice de M. Suard sur La Bruyère, et le nombre en est grand, savent qu'après Vauvenargues, M. Suard a été celui de nos écrivains qui a le mieux démêlé, déterminé et marqué d'un trait vif, sûr et délicat, les attributs si variés de l'esprit, de l'expression tantôt comique, tantôt éloquente, de l'auteur des Caractères; il en

avait été si souvent occupé, que La Bruyère lui était toujours présent; mais peu sûr de sa mémoire, il portait souvent son petit La Bruyère dans la poche. Un jour que l'horizon du salon de M. de Vaine était un peu rembruni, M. Suard fit naître et saisit comme par hasard l'occasion de parler de cet habile écrivain. A l'instant tous les éloges furent prodigués au peintre de la cour du plus superbe des monarques et des grands de cette cour. On le rapprochait de l'*auteur des Maximes* pour le mettre au-dessus; et les La Rochefoucault présens n'étaient pas les moins généreux dans leur admiration.

« On n'est plus assez surpris, ajouta alors » M. Suard, de la hardiesse des tableaux et des » portraits tracés par cet écrivain et des grands » de la cour de Louis XIV et des GRANDS de » toutes les cours. Ces portraits et ces tableaux, » quoi qu'on en ait dit, n'ont ni le ton de la sa- » tire, ni le ton des vengeances populaires.

» Voici la première phrase de son chapitre de » la Cour : *Le reproche, en un sens, le plus hono-* » *rable que l'on puisse faire à un homme, c'est* » *de lui dire qu'il ne sait pas la cour ; il n'y a* » *sorte de vertus qu'on ne rassemble en lui par* » *ce seul mot.* En voici la dernière : *La ville* » *dégoûte de la province ; la cour détrompe*

» *de la ville, et guérit de la cour. Un esprit*
» *sain puise à la cour le goût de la solitude et*
» *de la retraite*. Tous les paragraphes entre ces
» deux phrases amènent la dernière comme un
» résultat, et sont des preuves de la première.
» Tantôt il décrit les usages et les mœurs d'un
» pays où les hommes, placés dans le temple
» entre leur dieu et leur roi, tournent le dos à
» Dieu, et adorent le prince; et, pour qu'on ne
» puisse pas mettre en doute où est et quel est
» ce pays, il ajoute : *Il est à quelque quarante-*
» *huit degrés du pôle, et à plus d'onze cents*
» *lieues de mer des Hurons et des Iroquois*. C'est
» par une ÉTOILE qu'il en indique et qu'il en ca-
» che le nom; et par cela même qu'il le cache,
» il est évident que l'étoile, c'est Versailles. Ail-
» leurs, il compare ensemble les deux condi-
» tions les plus opposées, les grands et le peuple.
» Voici ce qu'il en dit, et ce qui m'a toujours pé-
» nétré d'une plus grande terreur que la tragédie :
» *Le peuple paraît content du nécessaire; les*
» *grands sont inquiets et pauvres avec le su-*
» *perflu. Un homme du peuple ne saurait faire*
» *aucun mal; un grand ne veut faire aucun*
» *bien, et est capable de grands maux : l'un ne*
» *se forme et ne s'exerce que dans les choses qui*
» *sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses :*

» *là se montrent ingénuement la grossièreté et*
» *la franchise ; ici se cache une sève maligne*
» *et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le*
» *peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont*
» *point d'âme. Faut-il opter ? Je ne balance*
» *pas ; je veux être peuple.*

» Ces phrases ne rappellent-elles pas la phrase
» de l'Emile, si souvent citée, et qui fait toujours
» frémir : *les valets, l'espèce la plus vile après*
» *leurs maîtres.*

» Est-ce La Bruyère, est-ce Rousseau qui noir-
» cit le plus ses pinceaux et les grands ?

» Et La Bruyère, qui vivait dans le palais de
» M. le duc, qui y composa son ouvrage, s'il
» n'était pas de la cour, la voyait de bien près.
» Tous les cris de la calomnie en fureur s'éle-
» vèrent contre la réception et contre le dis-
» cours de La Bruyère à l'Académie Française ;
» mais Louis XIV, que La Bruyère séparait
» toujours des grands dont il était entouré, et
» unissait toujours à la nation dont il était sépa-
» ré, confirma l'élection. L'observation sur la-
» quelle je veux m'arrêter, c'est que l'exemple
» de ce mépris et de cette colère contre les
» grands, a été donné par le 17e. siècle au 18e.,
» et que le seul Jean-Jacques l'a imité en entier.
» D'Alembert, dans son Essai sur la société des

» gens de lettres et des gens du monde, n'a point
» approché de cette violence ; il a été aigre, et n'a
» point été âcre et sanglant. C'est que, quoi qu'on
» en puisse dire, les grands de Louis XIV et de
» La Bruyère ont assez peu de rapport avec ceux
» de nos jours : les nôtres se laissent approcher ;
» et pour parler comme La Bruyère, toucher ;
» ils cherchent les talens plus que les talens ne
» les cherchent. Les uns et les autres s'honorent
» également de leur amitié et de leur familiarité
» mutuelle. Les grands de nos jours craindraient
» *le ridicule* de protéger ceux qui les éclairent ;
» ils trouvent plus d'avantage et plus de jouis-
» sances dans le commerce intime de ceux qui
» cultivent les arts et les sciences avec génie,
» ou seulement avec goût, que ceux-ci ne peu-
» vent trouver d'appui et de fortune dans le com-
» merce des grands. Le ton de l'amitié, qui
» n'existe jamais sans l'égalité, quand nous le
» prenons avec vous, touche votre cœur ; et
» donne aussi de vos lumières une idée plus
» grande que tous les respects et tous les hom-
» mages adressés à votre rang. »

L'effet de cette leçon, précisément parce qu'elle était indirecte et caressante, fut prodigieux, et ne fut pas un instant douteux ; les esprits, plus franchement abandonnés à tous les mouvemens,

à tous les hasards des idées, des sentimens et de la parole, devinrent plus féconds quand tous se sentirent plus sûrs d'être avec des égaux.

Ils s'approchaient aussi les jours où cette égalité, qui n'avait pu être jusqu'alors qu'un sentiment et une théorie, devait être consacrée par les lois dans le combat révolutionnaire de toutes les passions armées pour elle ou contre elle; et nulle part des vœux plus unanimes n'en hâtaient plus l'arrivée que dans cette réunion *des grands noms, des grandes fortunes et des grands talens* de la monarchie absolue.

Il est difficile de le croire, mais plus d'un témoin vivant pourrait l'attester; si parmi tous ces hommes décorés de croix, de rubans et de cordons, dont plusieurs avaient des charges ou des emplois à la cour, on eût mis aux voix, pour la France, une constitution à peu près semblable à celle de l'Angleterre; ceux pour qui le nom de roi était le nom le plus sacré, auraient aussi voté pour les droits du peuple; et ceux qui étaient les plus connus par leurs vœux pour la liberté des peuples, auraient voté pour tout ce que les prérogatives royales doivent avoir d'étendue; on y aurait rédigé une charte par laquelle le trône des Bourbons se serait élevé plus haut encore entre une chambre des pairs et une chambre des com-

munes qui auraient représenté les dignités et les propriétés de la France : c'eût été le modèle en petit et en relief d'une constitution.

Depuis cette époque où la révolution des idées et des principes est achevée, jusqu'à celle des événemens et des institutions, il n'y eut en France de mouvement remarquable dans les esprits que celui par lequel les lumières ou les opinions nouvelles pénètrent et se propagent dans une vaste nation de proche en proche, de jour en jour, de classe en classe ; et j'ai réservé cet intervalle de quatre ou cinq ans pour y placer un récit suivi des variations assez grandes de la petite fortune de M. Suard, dans toutes les époques de sa vie littéraire.

Il est, au moins, rare que la fortune ou l'indigence d'un homme de lettres aient des révolutions qui méritent que l'histoire en prenne et en tienne note ; celle de M. Suard en a eu : cette histoire est liée à celle du monde alors nommé le GRAND MONDE ; elle est très-propre à en peindre les mœurs et les caractères, sous des traits et sous des couleurs plus favorables que ces tableaux et ces portraits trop constamment satiriques pour être toujours vrais et fidèles ; il n'est pas tout-à-fait impossible que cette histoire fléchisse quelques haines entre ce monde, qui n'est plus *le grand*, et la nation qui peut lui imputer plus d'un de ses

désastres. Et cet effet, le vœu le plus constant de M. Suard, serait celui qu'il me serait le plus doux de produire dans ces Mémoires du dix-huitième siècle. Qu'il y aurait moins de combats et de catastrophes, si on savait plus de vérités et si on se disait moins d'injures !

Le *Journal étranger* et la *Gazette littéraire* avaient eu assez de souscripteurs en France et en Europe pour faire la fortune du journal ; mais la caisse du journal n'était pas dans les mains de ceux qui l'écrivaient ; et le produit le plus net se partageait entre le valet de chambre, la maîtresse et le portier d'un ministre.

L'abbé Arnaud et M. Suard ne crurent pas devoir se résigner long-temps à cette circulation singulière de richesses dont les sources étaient littéraires ; ils abandonnèrent ces journaux ; et trois ou quatre littératures de l'Europe qui commençaient à n'être plus du tout étrangères en France, le redevinrent de nouveau pour long-temps. Un seul valet de chambre a pu éteindre ainsi plus d'un flambeau au milieu des nations.

La rédaction de la *Gazette de France* est proposée bientôt après à l'abbé Arnaud ; on lui offrait cinq mille francs, un logement, la lumière, le feu et un secrétaire. On ne lui demandait que de tourner un peu mieux les phrases *des nouvelles*

politiques, sans les tourner pourtant trop bien : c'était le travail d'une demi-heure par semaine. Qui au monde pouvait ne pas accepter une telle proposition ? Ce fut l'abbé Arnaud. Le refus élégamment tourné allait partir lorsque M. Suard, consulté sur la lettre uniquement, fait sentir à l'abbé la folie du refus, et s'engage à tout rédiger en partageant le traitement entre lui, qui ferait tout, et l'abbé, qui ne ferait rien.

Lorsqu'il n'en entendit plus parler, l'abbé trouva la rédaction très-aisée ; et le public et le gouvernement la trouvèrent très-bien faite lorsqu'elle le fut par M. Suard.

Il est difficile de n'être pas un peu étonné de cette différence de caractère et de conduite entre deux hommes de beaucoup d'esprit, intimement amis et vivant ensemble. Mais l'un n'était guère jamais occupé que de beaux vers, de belle prose, et des belles langues des Grecs et des Romains ; l'autre avait partagé son goût et ses études entre le génie des anciens et celui des modernes ; et il résultait de cette seule différence que, dans une circonstance importante pour tous les deux, le premier se conduisait comme un enfant qui ne sait rien faire ni pour son ami ni pour lui-même, le second en homme d'esprit juste et d'un cœur généreux, qui voit du premier coup-d'œil le moyen

de mieux arranger son sort et celui de son ami.

Le traitement toutefois, réduit ainsi par le partage à deux mille cinq cents francs pour chacun, n'était ni brillant pour l'abbé Arnaud, homme du monde autant que savant helléniste, ni suffisant pour M. Suard, qui avait un petit ménage, et qui vivait aussi dans le grand monde. Le débit très-rapide de *l'Histoire de Charles-Quint* et de *l'Exposé de la querelle entre Hume et Rousseau*, ne put éloigner que de quelques mois des privations trop pénibles lorsqu'elles reviennent tous les jours; ils les souffraient depuis long-temps comme un état qui était le leur, lorsque les inquiétudes et les questions de l'amitié leur firent naître d'autres idées.

L'abbé Arnaud passait des semaines entières dans une de ces belles campagnes qui environnent Paris, chez madame de Tessé, célèbre dans sa première jeunesse par les charmes réunis de l'esprit et de la figure, et plus chérie encore, contre son attente, depuis qu'une petite vérole affreuse ne lui laissa que la beauté de l'esprit et de l'âme. Aux premiers jours de sa convalescence, ses amis, avant de la revoir, laissaient à la jeunesse et à la santé le temps d'effacer les horribles traces dont on parlait beaucoup. Son cœur s'alarma de ce soin, qui n'était délicat que

pour son amour-propre. *Est-ce que mon esprit, jadis tant loué,* demanda-t-elle, *a eu aussi la petite-vérole?*

Elle ne cessait de reprocher à l'abbé Arnaud sa paresse pour la fortune et pour la gloire; et l'abbé, qui soupçonnait à peine qu'il lui manquât quelque chose, sentait et plaignait vivement la gêne étroite de son ami, qui avait une femme, et qui allait être père. Madame de Tessé faisait pour eux vingt projets, et voulait faire vingt demandes. L'abbé n'en savait pas assez en ce genre pour juger ce qui pouvait le mieux réussir; mais M. Suard, lorsqu'on lui en fit part, jugea que ce qu'il y avait de plus simple et de plus facile, c'était de faire étendre les attributions et les profits de la *Gazette de France*, en étendant leurs travaux, en leur confiant l'administration des bureaux comme la rédaction de la *Gazette*. Il garantissait par ce moyen un produit beaucoup plus considérable à partager entre la caisse des affaires étrangères et celle des rédacteurs.

Comme tout le monde devait gagner, madame de Tessé imaginait que tout le monde serait bientôt d'accord; qu'il était superflu de s'adresser directement au ministre, M. de Choiseul, et qu'au premier mot du chef de division la décision ministérielle serait dictée et signée. La marquise se

rend en grande hâte dans les bureaux : mais quelle est sa surprise ! Ce chef superbe de quelques commis ne conteste pas les profits à faire et à partager, mais il s'étonne et s'indigne que des hommes de lettres ne se trouvent pas assez riches avec deux mille cinq cents francs ; et lui, commis, en avait vingt-cinq mille ou trente. L'indignation qu'il donna à madame de Tessé égala au moins la sienne. *Cet homme*, disait-elle, *croit apparemment que des hommes de lettres font vœu de pauvreté. Je voudrais*, écrivait-elle encore, *que cet homme fût réduit à la mendicité, et qu'il me demandât l'aumône, pour avoir le plaisir de la lui refuser.* Cette violence même était encore de la bonté ; mais c'étaient d'autres plaisirs qu'une âme comme la sienne devait chercher et goûter.

Quoiqu'elle fût assez sûre que le ministre, qui pouvait craindre quelquefois les lumières, ne manquait jamais de grandeur dans ses vues, et que M. de Choiseul, personnellement aussi magnifique que s'il avait eu lui-même des ministres, verrait d'un autre œil la condition et la destination des hommes de lettres ; madame de Tessé craignit de la part du commis cette influence que les petits esprits exercent si souvent sur les grands, qu'ils débarrassent de beaucoup de détails importuns. Elle appelle à son aide les per-

sonnes les plus chères au duc, la duchesse de Grammont sa sœur, la princesse de Beauveau. Elle présente tout de suite l'abbé Arnaud à la duchesse.

Cet académicien, dont on pouvait dire comme d'Homère son idole, *qu'il était instruit à plaire par la nature*, ne déployait nulle part ce don de plaire avec plus de bonheur qu'au milieu de ce qui le déconcerte ou l'éclipse quelquefois. Plus les noms et les sociétés avaient d'éclat, plus il en recevait d'inspirations. Sa haute taille, sa figure belle, mais forte, sa voix retentissante d'accens provençaux ou phocéens, les expressions figurées et hardies qui se mêlaient comme malgré lui aux grâces de son atticisme français, toute sa personne était un peu trop hors de mesure dans de petits salons pour qu'il n'y fût pas comme embarrassé de lui-même; mais dans ces édifices qui, de loin ou de près, semblent être le cortége de la maison des princes et des rois; dans ces palais où, comme il le disait lui-même, on marche sur le marbre et sur le porphyre, où le luxe savant de Pétrone (*erudito luxu*) éclate de toutes parts avec plus de goût encore que de richesse, il se sentait en des proportions exactes avec les choses, les décorations et les personnes. La duchesse de Grammont, enchantée, voulut que son frère le vît et l'entendît; et dans le cabinet du ministre dont le nom était

le plus imposant parmi les cabinets de l'Europe, l'abbé Arnaud, sans jamais parler de lui-même, improvisa pour ses amis, pour M. et pour madame Suard, une négociation d'une éloquence si variée de noblesse, de grâce, quelquefois même si heureusement mêlée de plaisanteries auxquelles se mêlaient celles du ministre et de la duchesse, que le ministre accorda tout sur-le-champ, en faisant compliment à M. et à madame Suard du choix de leur négociateur.

Ce triomphe de ses démarches pour deux hommes de lettres était toute la vengeance dont avait besoin le cœur de madame de Tessé. Le mot énergique de sa colère, *mon commis croit sans doute que les gens de lettres font vœu de pauvreté*, révélait la disposition barbare et très-peu secrète de tous ceux qui courent les carrières subordonnées de l'ambition et de la fortune. Cette disposition avait jeté ses premières racines aux premières études des siècles de barbarie; toutes se faisaient dans les mêmes cloîtres où l'on faisait vœu de pauvreté. Les gens de lettres élèves des moines parurent des espèces de moines eux-mêmes; et quoique le vœu de pauvreté servît à enrichir les maîtres, on s'accoutuma à penser qu'il devait être rempli à la rigueur par les disciples qui n'étaient pas comme les moines les ministres des autels.

Madame de Tessé pensait, au contraire, que l'indépendance et la puissance des richesses devaient être toujours, jusqu'à un certain point, le partage des hommes de lettres, qui ne peuvent ni acquérir ni répandre les lumières que le monde attend d'eux qu'en vivant au milieu des plus grandes scènes des affaires publiques, au milieu des arts et des talens qui se disputent les uns la fortune, les autres la gloire, au milieu des sociétés opulentes qui, jusque dans leurs fêtes, s'occupent du pain noir des pauvres, et des mesures des puissans et des riches pour qu'il n'en manque jamais.

Ainsi pensa toute l'antiquité, qui ne conçut jamais que deux espèces d'empire ou d'état social; les uns fondés par le glaive des conquêtes pour établir et perpétuer le despotisme; les autres par des sages, des philosophes, des prêtres, des mandarins, qui, sous des noms devenus si divers, furent d'abord également les premiers professeurs de tout ce qui existait de raison et de morale, et les premiers fondateurs des peuples qui cherchaient la liberté, la sûreté et le bonheur dans des lois dictées par la morale et par la raison. Ainsi pensèrent ces Trajan, ces Antonin, ces Marc-Aurèle, qui, du sein de la plus sanglante et de la plus avilissante tyrannie d'un long cours de siècles, firent sortir un siècle entier de félicité pour trente na-

tions, en s'environnant des leçons, des lumières et des secours des Plutarque, des Pline, des Tacite et des Apollonius ; ainsi parut disposé à penser ce Louis XIV, qui commença la gloire de son règne, en regardant les talens et le génie comme des puissances dont celle du trône doit rechercher l'amitié et l'alliance ; qui était né pour mériter de la vérité le nom de GRAND, décerné par l'idolâtrie, si moins de genres de superstitions avaient dominé, dans son siècle, les trônes, les hommes de génie, les nations.

La plus aveugle ignorance ne peut plus penser que les talens littéraires et les biens qu'on évalue en or et en argent doivent être séparés, depuis que des philosophes, par des écrits aussi immortels que leurs génies sont sublimes, ont ouvert et éclairé les yeux des peuples sur les sources et la circulation de toutes les richesses territoriales et industrielles ; ont gravé dans leurs livres les véritables lois du commerce, qui ne le sont pas encore dans les codes des empires ; ont créé au commerce des deux hémisphères, par ces mêmes livres devenus marchandises, un fonds et des assortimens devenus des besoins sur tout le globe, bien plus encore que les sucs spiritueux de ce mocka qui délivre souvent la pensée des chaînes du sommeil, et jamais des chaînes du despotisme.

L'épreuve confirma promptement ce qu'avait garanti M. Suard au duc de Choiseul. La part de chaque rédacteur en titre s'éleva, de deux mille cinq cents francs à dix mille, et celle des affaires étrangères s'accrut dans une proportion bien plus grande encore. Ces vingt mille francs, qui ne pouvaient être une fortune que pour deux hommes de lettres vivant ensemble en frères, en devinrent presque une pour une partie de toute cette littérature où la fraternité est un sentiment si naturel et si fort, qu'il n'est pas toujours altéré par les rivalités même les plus voisines de l'envie.

C'est à ce moment que madame Suard put aussi recevoir dans son salon tout ce qu'il y avait dans les lettres de gloires établies et naissantes, et rapprocher les uns et les autres des gens du monde dont le goût éclairé peut guider, et dont le crédit peut protéger les talens ; c'est alors que, dans la même maison, deux bibliothèques citées parmi celles du meilleur choix, et deux académiciens assez paresseux pour prodiguer leur temps et leurs lumières aux ouvrages des autres, furent à la disposition de tout ce qui cultivait les lettres, les arts, et surtout la raison. Tous les vœux de M. Suard et de l'abbé Arnaud étaient remplis ; et ils n'avaient pas été aussi bornés que ceux d'Horace à côté du maître du monde.

Mais cette existence, qui leur paraissait belle, surtout parce qu'ils la rendaient utile, était suspendue comme par un fil à la puissance du ministre auquel ils la devaient, et dont tous les actes et tous les mots avaient trop d'éclat pour qu'il ne fût pas toujours sur le bord d'une disgrâce.

M. de Choiseul était né pour être un grand homme, pour faire régner son Roi au bruit ou plutôt au concert des acclamations publiques; mais, trop noble et trop franc pour composer avec les viles passions; trop imparfaitement éclairé pour être sûr que les destinées de la France et les siennes avaient tout à espérer et rien à craindre des lumières qui croissaient tous les jours; il jetait sur leurs progrès des regards mêlés d'amour et d'alarmes; il caressait Voltaire qui le caressait; mais ses éloges et ses dons, il les partageait entre les amis et les ennemis des vérités qui devaient prendre possession de la terre. Il était aisé de prévoir que sa chute ne serait pas sans honneur, mais qu'elle était certaine et prochaine.

Lorsque madame du Barri parut à la cour, M. de Choiseul ne voulut pas reconnaître d'autorité à ses charmes; il continua de n'être que le ministre du Roi; il devint le favori de la nation; et son exil à Chanteloup fut comme le triomphe de son ministère.

Parmi les cent voix de la renommée, les plus éclatantes, sans doute, sont les voix littéraires; toutes proclamèrent la chute de M. de Choiseul et sa gloire. Les reproches se turent; la reconnaissance seule se fit entendre; et celle de M. Suard et de l'abbé Arnaud fut si élevée au-dessus de toutes les autres, qu'elle dut blesser davantage tous ceux qui aspiraient au ministère vacant. Il vaqua long-temps; et Louis XV, qui fut tout ce temps son seul ministre des affaires étrangères, dont les dépêches, écrites par lui-même et par lui seul, étaient jugées par le grand Frédéric de Prusse les mieux pensées et les mieux écrites que le cabinet de Berlin eût reçues de la France; Louis XV, dont la modestie, portée jusqu'à la défiance continuelle de lui-même, répondait aux applaudissemens de son conseil : *Voilà comme vous êtes, toujours contens des nouveaux ministres;* Louis XV aurait été aussi, sans doute, pour M. Suard et pour l'abbé Arnaud, un ministre dont ils auraient été toujours contens.

Mais le duc de Choiseul devait avoir un successeur; ce fut le duc d'Aiguillon; et à ce nom seul les rédacteurs de la *Gazette de France* se virent enveloppés dans la disgrâce de M. de Choiseul qu'ils avaient célébrée.

Ce n'est pas que ce nom appelé à une grande place fût sans dignité personnelle : on croyait à ses talens; mais on connaissait mieux ses querelles avec M. de La Chalotais; ses rapports intimes avec madame du Barri, qui n'était poursuivie d'aucune haine nationale, mais qui ne pouvait pas être honorée; sa détermination de ne rien conserver de M. de Choiseul que la place, et de renvoyer tous ceux que le duc de Choiseul avait placés; quelques-uns de ses mots, aussi sombres que ceux de son prédécesseur étaient brillans : au milieu de tous ces augures, le bruit ne tarda pas du tout à se répandre dans les bureaux de la *Gazette*, qu'elle était ôtée à M. Suard et à l'abbé Arnaud, pour être donnée à M. Morin.

Il y a des temps, ceux des partis, où le même homme a deux réputations au moins : l'une, celle d'un coquin dans le parti où il n'est pas; l'autre, celle d'un homme de bien dans le parti où il est. M. Morin n'en avait qu'une dans un temps où il n'y avait pas de partis encore, celle qui éclata d'une manière si risible et si terrible dans ces mémoires de Beaumarchais, qui, accusé ou soupçonné lui-même de beaucoup d'actions qui n'étaient pas du tout bonnes, s'érigeait à lui-même, en plein parlement, un tribunal où

il jugeait, et accusateurs, et témoins, et juges, et rédigeait ses arrêts en une langue qu'on préférait aux formules et aux protocoles des greffes criminels.

Il fallait donc du courage pour nommer M. Morin; et il fallait aussi un prétexte pour déposséder deux rédacteurs protégés par une considération et même par une amitié publique.

Par le prétexte qui fut employé on va voir combien on en manquait.

Un frère du roi d'Angleterre avait fait un mariage très-disproportionné; les papiers publics des trois royaumes en avaient parlé, et la nouvelle n'avait guère fait plus de bruit que le mariage d'un marchand de la cité de Londres. On est accoutumé, dans cette île où règnent les lois, à voir jouir de toute l'indépendance du citoyen les princes qui ne sont pas enchaînés aux conditions des prérogatives royales.

La *Gazette de France* avait copié cette nouvelle dans un des cent papiers anglais, où elle se trouvait également; elle avait été soumise au censeur qu'avait la *Gazette* dans les affaires étrangères; elle n'avait été publiée qu'après le mot *tirez* du censeur; et cependant, à peine la nouvelle est publique, depuis le ministre jusqu'au dernier commis, tout est en rumeur aux affaires étrangères :

on eût dit la guerre près de s'allumer entre la France et l'Angleterre. En vain M. Suard observe que toute sa responsabilité a été mise à couvert par celle du censeur, qui a tout approuvé ; en vain l'ambassadeur anglais, le lord Stormon, déclare, avec l'autorité de son ministère, que ce qui a été publié à Paris se publie à Londres sans aucune licence et avec la liberté la plus légale ; en vain, à Versailles, les personnes les plus opposées ordinairement dans les prières qu'elles adressent aux ministres, la princesse de Beauveau et madame du Barri, se rencontrent ensemble dans le cabinet du duc d'Aiguillon, étonné de les entendre plaider également la cause de M. Suard et de l'abbé Arnaud : le duc reste inflexible dans la destitution qu'il a prononcée ; deux hommes de lettres qui avaient entre eux vingt mille livres de revenu, en sont dépouillés, en un instant, par un pouvoir qui pouvait être arbitraire et juste, mais qui était arbitraire et inique ; ils perdent tout, et pour un fait dont ils n'auraient pu être aucunement responsables quand il eût été une faute grave, pour un fait très-innocent de sa nature, dont personne au monde ne se plaignait et ne pouvait se plaindre.

Tout était irrévocablement décidé ; et le gouvernement ne publiait rien encore. M. Suard lui sut gré de ce silence ; quoique sûr de trouver dans

sa femme, pour des malheurs de fortune, le courage facile qu'il avait lui-même, il désirait qu'elle ignorât l'événement qui les frappait, jusqu'au moment où l'éloge déjà couronné de Fénélon aurait été lu à l'Académie Française dans les solennités très-prochaines de la fête de S. Louis.

Une jeune personne, dans l'Emile, est éprise de Télémaque; les femmes qui ont quelque amour de la vertu le sont toutes de Fénélon, qui a fait Télémaque à son image; et M. Suard voulait que rien ne pût gâter un si beau jour à sa femme.

Tout fut disposé dans la séance pour ouvrir les âmes à la voix de l'orateur couronné avant qu'elle se fît entendre. Le meilleur de tous les portraits de l'archevêque de Cambrai, c'est-à-dire, le plus ressemblant, avait été suspendu à la tribune la plus exposée à tous les regards. Le secrétaire avait fait précéder l'éloge du récit le plus simple des faits les plus touchans de la vie de Fénélon, afin qu'on sentît plus promptement et plus vivement l'éloquence qui les retrace et ne les détaille pas. Aucun effet du discours ne fut manqué; tous furent favorisés et augmentés par cet amour tendre que tous les cœurs sensibles ont voué à l'écrivain qui donne tant de charmes à la parole lorsqu'il peint les beautés de la nature et celles de ses peintres antiques, les Homère et les Vir-

gile; qui donne tant de sainteté à notre langue lorsqu'il retrace les dogmes et les vertus du culte dont il était le pontife. La salle de l'Académie fut comme transformée en un temple où toutes les âmes *ÉTAIENT DE LA RELIGION DE FÉNÉLON*. L'émotion était générale, et les applaudissemens les plus fréquens furent des larmes.

M. Suard ne craignit plus que sa femme apprît qu'elle était pauvre; et ce fut dans cette enceinte, où les yeux se portaient sur lui et sur l'abbé Arnaud comme sur tous les académiciens, que se répandit de toutes parts la nouvelle de la perte qu'ils avaient faite. Tous les cœurs en furent profondément touchés dans ce moment où tous étaient déjà émus; et une partie de la foule qui sortait de l'Académie se rendit chez les deux académiciens si injustement et si durement traités. Les noms les plus illustres de la capitale se montraient les plus affligés; et il était difficile que leur intérêt fût entièrement stérile.

On apprit dans la soirée même que le duc de Nivernois, à la lecture de l'éloge, en pleurs lui-même, avait remarqué d'une manière particulière les larmes versées de très-bonne grâce par une jeune femme qu'on lui apprît être madame Suard; que le duc de Nivernois était très-lié avec madame de Maurepas, et que madame de Mau-

repas était la personne qui avait le plus de crédit et de pouvoir sur le duc d'Aiguillon. Dès le lendemain, M. d'Alembert alla chez son collègue le duc de Nivernois, le duc de Nivernois, chez madame de Maurepas, et madame de Maurepas, chez le duc d'Aiguillon. La rédaction de la Gazette ne pouvait être ni rendue, ni même redemandée; on obtint pour chacun des deux rédacteurs dépouillés une pension de deux mille cinq cents livres. Ce n'était pas les traiter comme le duc de Choiseul; c'était les remettre à la petite portion regardée comme une fortune littéraire par son commis. Mais l'intérêt universel et actif dont ils furent environnés fut pour eux au-dessus de tous les biens; et Fénélon, dont l'image et l'éloge avaient si puissamment concouru à faire entrer tant de cœurs nobles dans leurs intérêts, leur sembla être descendu du ciel avec ses vertus et son éloquence pour venir au secours *du petit ménage*.

C'est ainsi qu'eux devaient sentir; autour d'eux on sentait autrement : on disait qu'ils avaient à peine de quoi vivre après avoir joui durant plusieurs années d'une aisance qu'ils rendaient généreuse et qu'ils avaient acquise par des soins et par des travaux dont avait profité plus qu'eux encore la caisse des affaires étrangères. Dans leurs sociétés

de tous les jours, beaucoup de leurs amis avaient assez de fortune et de générosité pour désirer d'ajouter par des dons à des indemnités si bornées et si précaires; mais les dons du baron d'Holbach, jadis refusés par M. Suard, n'étaient pas oubliés; et ce souvenir rendait la générosité plus circonspecte et plus timide. Il ne fut pas au pouvoir de tous de contenir de si nobles mouvemens.

On apporte et on laisse un jour chez le portier un paquet à l'adresse de madame Suard : c'était le contrat d'une rente constituée de huit cents livres. Un billet de l'amitié, sous le voile de l'anonyme, l'accompagnait; c'étaient deux ou trois lignes; et jamais il n'a été adressé à la fortune de prière plus vive que celle de la fortune, dans ce billet, pour faire accepter un don. M. Suard était garçon, et entièrement libre de refuser ou d'accepter lorsqu'il refusa le baron d'Holbach, qui portait lui-même à la main son pécule de bienfaisance. Dans ce moment, M. Suard était marié; il avait donné des otages à la fortune en prenant une femme. Sa réponse, qui ne pouvait être faite qu'au notaire, fut un refus, si le bienfaiteur persistait à se cacher; et une acceptation, si le voile de l'anonyme levé montrait le bienfaiteur à la reconnaissance. Tout ce qu'il fut possible de faire révéler au notaire, c'est que la même

personne lui avait fait rédiger plus d'une fois de pareils contrats : le voile par là s'éclaircissait, mais ne se levait pas, ni le refus non plus. Cette contestation fut connue, et la délicatesse de M. Suard, qui méritait pourtant aussi quelque éloge, ne recevait que des blâmes. Elle eut autant de censeurs qu'elle pouvait avoir de juges, dans un dîner très-nombreux chez le baron d'Holbach; et l'auteur de l'éloge couronné de Fénélon, M. de La Harpe, écrivait à madame Suard : « Vous » pourrez donc être heureuse encore! et com- » bien vos amis jouiront de votre bonheur! Je » ne doute pas que M. Suard n'accepte, parce » que sûrement le bienfaiteur est digne de vous, » et qu'il y aurait une bonne action de moins » dans le monde si vous n'acceptiez pas. »

M. Suard, dont la délicatesse était loin d'être de l'orgueil, répondait à tous : « Vous pouvez » avoir raison; mais je ne connais qu'un seul » bienfaiteur à qui il soit permis de rester in- » connu; c'est ce Dieu de l'univers qui verse sur » tous des bienfaits, et à qui tous doivent des ac- » tions de grâce. C'est avec lui seul que la recon- » naissance n'a pas à craindre de s'égarer en route. » La mienne, je le crois, s'adresserait juste, » sans même hésiter; mais je n'en suis pas sûr, » et mon cœur a besoin de l'être. »

La bienfaisance fut contrainte à subir la loi imposée par la reconnaissance. M. et madame Necker se nommèrent, et se hâtèrent, comme les plus obligés, à venir chez M. et madame Suard leur faire les plus tendres remercîmens de leur acceptation.

De tels faits seraient des vertus encore quand ils auraient eu pour principe l'amour de la gloire; mais quand ces vertus ont tant insisté pour se dérober à l'estime publique, on en découvre la source dans les secrets des sentimens pieux et sublimes qui ont inspiré les ouvrages sur l'administration des finances et sur les opinions religieuses.

M. Suard, honoré durant cette espèce de proscription, par tant de personnes honorables, attira sur son caractère et sur ses talens l'attention des ministres, qui, dans les arts et dans les lettres, voulaient en diriger la puissance et non l'asservir. Appelé successivement dans leur administration, et de trois manières différentes, M. Suard y prouva toujours, en évitant les excès opposés de la sévérité et de la facilité, combien la sagesse de l'esprit est plus féconde que son audace, combien le pouvoir qui éclaire prévient plus de désordres que celui qui empêche.

Nommé censeur de tous les spectacles en 1774, dans des fonctions où il était alors si dif-

ficile de satisfaire à la fois la puissance, le public et les auteurs, une seule voix s'éleva contre lui, celle de Beaumarchais. M. Suard avait refusé son approbation au *Mariage de Figaro*. La pièce fut jouée malgré le censeur, et reçut d'abord des huées et des applaudissemens. Mais si l'autorité du censeur avait été déclinée, celle de son goût avait obtenu de l'auteur beaucoup de corrections; et quoique *Figaro* parût de bon comique à plusieurs, il ne parut de bonne morale à personne; les moins scrupuleux disaient comme Duruflé, *si Beaumarchais châtie les mœurs en riant, il les châtie trop, car il les blesse.*

Tandis que les représentations se multipliaient, que les applaudissemens se dégageaient des huées, que le triomphe de la pièce devenait complet, M. Suard, directeur de l'Académie Française, se trouve chargé de répondre au discours de réception de M. le marquis de Montesquiou, depuis long-temps son ami, et alors son collègue; les deux discours furent très-applaudis; et le succès de celui de M. Suard fut un des plus brillans qui aient été obtenus dans cette enceinte consacrée aux éloges et aux applaudissemens. Il traitait des rapports du goût et des mœurs. L'occasion de justifier sa censure de *Figaro*, que beaucoup lui reprochaient, était trop naturelle pour la manquer; et ses

allusions nombreuses furent toutes assez piquantes et assez heureuses pour être saisies avec transport par ceux mêmes qui ne manquaient pas une représentation de *Figaro*. On eût dit qu'il y avait deux publics, l'un celui de la comédie, l'autre celui de l'Académie. C'était pourtant à peu près le même. Mais il semble qu'il suffise quelquefois de changer de place pour changer de goût et de morale.

A la fin du discours, on aurait été tenté de demander l'auteur, comme au théâtre, si on ne l'avait pas eu sous les yeux ; on se pressait autour de lui pour lui faire des complimens sur son discours et sur sa censure. L'un de ceux qui se pressaient le plus était le prince royal de Suède, depuis Gustave III, dont on avait remarqué les applaudissemens dans la séance. *Vous avez eu raison en tout*, dit le prince à M. Suard, *je n'ai cessé de vous applaudir; et je vous quitte pour aller entendre une troisième fois Figaro*. Ce mot d'un prince du Nord, qui avait tout-à-fait l'air d'un mot français, fut bientôt le mot de toute la France. Partout on allait rire à *Figaro*, et partout on trouvait que le censeur avait raison, et que s'il était sévère, il l'était avec grâce.

La seconde circonstance où le gouvernement réclama les services de M. Suard, lui fit plus d'honneur encore ; et, ce qui est rare, en même

temps elle ajouta bien davantage à son aisance.

Il était encore question d'une censure, et, après celle des spectacles, la plus épineuse de toutes; celle d'un journal qui ne faisait que de naître, du *Journal de Paris*, le premier de tous en France qui ait paru tous les jours.

Il n'y avait, en 1777, de querelles que dans la littérature et dans les sciences, et de révolutions que dans les faveurs de la cour, dans les engouemens et dans les modes de la ville. Mais un journal de tous les matins était tellement approprié au goût des Français et à la vie de Paris, qu'on ne faisait plus de déjeuner où celui-là ne fût à côté du chocolat ou du café à la crème. On s'étonnait qu'on eût pu vivre si long-temps sans journal; et les auteurs du Journal de Paris, pénétrés de la nécessité et de la difficulté de soutenir et d'étendre un succès si brillant dès les premiers jours, cherchaient toutes les nouvelles et toutes les nouveautés, et préféraient quelquefois celles qui pouvaient être dangereuses à recueillir.

Un envoyé de la cour de France à une petite cour d'Allemagne, plus décoré par son nom et par son esprit que par le titre et l'importance de sa mission, fut reçu de très-mauvaise grâce par la princesse auprès de laquelle il se rendait en grande hâte; il se présentait, il est vrai, avec

une joue enflée par une fluxion. Un diplomate vieilli dans le métier, aurait pu prendre plus d'une vengeance sérieuse; le chevalier de Boufflers, d'abord abbé et puis hussard, aima mieux tourner de jolis vers que de jouer de mauvais tours, et rima gaîment sa mésaventure.

> J'avais une joue enflée.
> La princesse boursoufflée,
> Au lieu d'une, en avait deux;
> Et son altesse sauvage
> Parût trouver très-mauvais
> Que j'eusse sur mon visage
> La moitié de ses attraits.

On avait partout appris ces vers aussitôt qu'ils circulèrent en manuscrit ou en l'air; et s'il n'était bon à rien qu'ils fussent insérés dans le *Journal de Paris*, cela était aussi au moins indifférent pour son altesse allemande.

Cependant sa colère fut grande, et il fallut bien que la cour de France la partageât. On ne dit rien au poëte, qui ne pouvait pas être anonyme, quoiqu'il ne se nommât point, et on voulut punir les propriétaires et les éditeurs du *Journal de Paris*. On eut un instant l'idée de l'ôter à ses fondateurs et à ses propriétaires, pour le donner à M. Suard, à qui il aurait valu vingt ou vingt-cinq mille francs. Le gouver-

nement ne respectait si peu ce genre de propriété que parce que tout le monde alors ignorait en France qu'un papier public, fondé sur un privilége du roi, pût être une propriété particulière. M. Suard apprit à tous qu'elle est la plus légitime, la plus sacrée de toutes, puisqu'elle est composée des facultés de l'esprit et de l'âme de ses auteurs. Il prit la défense de ceux dont on lui offrait la fortune; il ne la leur conserva pas seulement; le premier de tous, il la fit reconnaître pour une propriété aussi inviolable au moins que la propriété des terres. Il fit de ce principe, dont la lumière s'étend si loin, la règle d'un gouvernement absolu, la loi d'une nation qui avait beaucoup de franchises, et qui n'avait encore aucune liberté, la maxime anticipée et fondamentale de l'existence légale de tant de journaux que la liberté devait bientôt faire éclore.

Touchés d'un si noble procédé, les journalistes firent accepter par reconnaissance à M. Suard une part dans ce journal qu'il venait de refuser en entier. Il en devint à la fois le censeur, le copropriétaire et l'un des rédacteurs, dont les articles multipliaient le plus les abonnemens.

Une troisième circonstance, en apportant un accroissement assez considérable à une aussi petite fortune que celle de M. Suard, prouva

combien il est aisé de faire sortir les hommes de lettres de leur indigence, en les rendant utiles à la chose publique; et combien est vraie la maxime que le premier talent d'un gouvernement est celui de bien connaître, de bien choisir et de bien placer les hommes.

. . . . . Ce théâtre magique,
Où les beaux vers, la danse, la musique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de séduire les cœurs,
De cent plaisirs font un plaisir unique;

ce spectacle qui semble être tellement propre au génie français, que rien de semblable n'a été tenté par aucune autre nation ancienne et moderne; l'Opéra, abandonné à ses recettes, n'aurait jamais pu suffire à ses frais; dès son berceau, il aurait vu sa gloire s'éteindre dans sa magnificence même et dans ses prodiges. Mais cette gloire était aussi celle d'une nation et d'un monarque qui voulaient en créer toujours de nouvelles sans en perdre jamais aucune; et une portion des impôts de la France était employée à soutenir un théâtre de la capitale.

Ce qui rendait ce privilége des plaisirs de Paris beaucoup plus coûteux, c'est que trop souvent des opéras qui, avant d'être soumis au public, avaient exigé des dépenses énormes, tombaient

à la première ou à la seconde représentation ; et que tant d'argent était perdu, même pour les plaisirs et pour les arts.

Le ministère des finances a une inspection nécessaire sur tous les autres, et dès son premier ministère, M. Necker aperçut un moyen de donner les mêmes secours à l'Opéra sans lui donner le même argent. Ce fut de soumettre les ouvrages nouveaux, non à la censure, mais au goût de l'homme de lettres qu'il jugerait le plus doué de ce tact qui pressent et prédit les succès et les chutes des compositions dramatiques et musicales. Son choix se fixa tout de suite sur M. Suard ; et pour cent louis qu'on assigna à cette inspection de confiance, non d'autorité, il épargna au trésor public, année commune, plus de cent mille francs.

Un tel ministre ne pouvait être que celui que ses lumières et ses vertus appelaient à donner, du pied d'un trône absolu, le premier exemple et le premier modèle des comptes rendus à la nation. C'est aussi depuis cette époque qu'on a vu la littérature moins étrangère aux administrations, et les hommes de lettres d'un esprit étendu plus souvent consultés dans les cabinets, plus souvent employés dans les bureaux des ministres. Les lettres, les affaires, le trésor public, tout gagna

dans ces rapprochemens : les affaires eurent plus de noblesse et plus de politesse, les lettres plus de genres de lumières et d'importance, et le trésor public moins de pensions presque gratuites à payer.

En s'avançant dans sa longue vie destinée à se prolonger et à se terminer dans les temps révolutionnaires, M. Suard éprouvera encore dans sa fortune plusieurs variations subites, quelques-unes même de terribles; mais, nées des tempêtes publiques, celles-là n'ont rien qui les distingue des révolutions qui ont ébranlé, renversé, relevé tant de fortunes; elles n'ont rien d'exclusivement propre au caractère de M. Suard, à ce qui distingue sa vie dans le tableau des vies célèbres du dix-huitième siècle.

Il en est une cependant parmi celles-là même dont il est resté un monument assez curieux, quoique ce ne soit qu'une lettre.

Vers la fin de l'assemblée constituante, il avait à faire de justes réclamations, et il devait les adresser à M. Bailli, naguère son collègue à l'Académie Française, et alors une puissance dans la commune de Paris, dont il était le maire. Ce qui est difficile dans ces changemens de position, c'est de saisir juste et de garder toujours le ton qui convient, à la fois, et à l'ancienne position et

à la nouvelle. Si cette double convenance n'est pas parfaite, on se dégrade, ou on blesse. On peut comparer quelques discours ou quelques lettres de ce genre qu'on trouve dans Tacite à la lettre de M. Suard, qui est dans les mains de sa veuve, et qu'elle imprimera sans doute. Il est peut-être difficile de décider où cette mesure si délicate est mieux saisie et mieux gardée. Ce qui la rendait plus aisée pour M. Suard, c'est qu'il était bien sûr que Bailli n'était pas changé comme sa position et que l'auteur de l'*Histoire de l'Astronomie* ne pouvait tirer aucun orgueil de la mairie de la commune de Paris, et d'une puissance révolutionnaire qui devait le conduire à l'échafaud.

Lorsqu'elle fut prise, enfin, irrévocablement, la détermination si souvent prise et abandonnée de convoquer les états-généraux ; après une si longue désuétude, il était aisé de prévoir plus d'une difficulté sur les formes de leur convocation, de leur réunion et de leurs délibérations : il s'en élève de toute part que les hommes les plus éclairés pouvaient seuls prévoir, parce que c'était des progrès seuls des lumières qu'elles allaient naître.

L'assemblée constituante, ses débats et ses décrets n'occuperont et n'agiteront guère plus la France qu'elle ne l'est par les deux ou trois ques-

tions préliminaires; *les ordres seront-ils assemblés en un seul conseil national, ou en trois? votera-t-on par ordre ou par tête? le tiers-état sera-t-il ou non doublé?* Dans la solution de trois problèmes, tous les trois ensemble si peu embarrassans, se rend plus sensible une découverte bien autrement importante pour la nation, celle des changemens survenus, depuis deux siècles, dans l'état absolu et relatif de ce qu'on appelait le *tiers-état*, c'est-à-dire de presque toute la nation, toujours outragée par une dénomination sans cesse reproduite dans les lois de la nation elle-même.

Des faits, que nul n'ignore, rappellent à tous, dans le cours de ces discussions, que c'est par ce tiers-état qu'ont été faits dans la fortune, dans les arts, dans les sciences, dans le génie et dans le caractère de la nation tous ces progrès qui ont rendu la vie plus douce, la raison plus sûre et plus étendue; la langue de toutes les conditions plus correcte, plus claire et plus riche; la terre, les manufactures, les échanges, toutes les sources de toutes les richesses plus fertiles.

Le TIERS-ÉTAT, par la manière seule dont il expose son existence actuelle, son influence sur toute la vie sociale, et, par conséquent, sa puissance, fait sentir que ce titre D'HOMMES NOUVEAUX, qu'on lui donne comme une injure, est

le vrai titre de sa gloire, puisqu'en effet, ni dans les monarchies modernes et absolues, ni même dans les républiques de l'antiquité les plus illustres par les créations de leur génie, on n'a point vu d'hommes qui aient élevé si haut l'espèce humaine : le tiers-état demande si c'est dans les deux autres que se trouvent les NOMS HISTORIQUES de ceux qui ont découvert et les lois de l'esprit humain, et les lois du monde physique, et les lois du monde moral et social, et les lois de la navigation et du commerce, et les lois de ces chefs-d'œuvre des Corneille, des Racine et des Voltaire, qui *ont enseigné aux grands corps de l'Etat et de la magistrature* à penser et à parler comme il convient aux organes des trônes, des peuples et de la justice. Les hommes du tiers-état se glorifient donc d'être des *hommes* tellement *nouveaux*, qu'ils composent comme une nouvelle espèce humaine.

En agitant la question si dans le sanctuaire même des lois, c'est *LA LOI* ou *LE PRIVILÉGE*, *L'HOMME* ou *LE GENTILHOMME*, qui ont droit à la première considération, qui sont le premier objet de la société et de ses représentans, on développe sur la nature humaine, sur les fondemens légitimes de toute loi, de tout pouvoir et de toute soumis-

sion, des maximes qui touchent profondément tous les cœurs en éclairant sans effort tous les esprits : on n'avait à obtenir que le doublement du tiers-état, on décuple, on centuple en lui par le sentiment qu'on lui en donne, avant qu'il y ait des états, l'influence qu'il doit y exercer. C'est l'ouvrage de quelques brochures plébéiennes, de quelques écrivains, *avocats*, *gens de lettres*, *prêtres :* mais parmi les gentilhommes beaucoup se font hommes; parmi les nobles et même les grands, beaucoup abjurent le règne des privi-léges, qui est le leur, pour celui des lois, qui est le règne de tous.

Aucune époque de la monarchie ne fait plus d'honneur, à la fois, à la plus haute noblesse et à tout le peuple français lui-même, dont la noblesse ne se séparait point par ce genre d'élévation.

Trois La Rochefoucault, descendans au même degré tous les trois, de l'auteur *des Maximes*, se mettent en accord à l'instant avec toutes les voix éloquentes et populaires. Et quelle réponse à celui qui a pu dire de l'auteur *des Maximes, jamais son triste livre n'inspira une bonne action! Les Maximes* un triste livre! c'est un de ceux qui ont le plus donné à la langue, *la précision* et *la concision* sans lesquelles on ne peut ni saisir, ni embrasser, ni aimer la vérité.

Parmi les nobles à qui seuls les préjugés, qui ont aussi leurs principes et leurs règles, accordaient le titre de *grands seigneurs*, M. de Talleyrand, dont les ancêtres avaient exercé les droits régaliens de la souveraineté dans le Périgord, fait entendre la même opinion que les trois La Rochefoucault et aussitôt qu'eux : le marquis de Montesquiou qui, au milieu de toutes les chicanes d'un procès et de toutes les fureurs d'un orgueil jaloux, avait fait remonter sa généalogie à une hauteur de nos siècles historiques, d'où il n'y avait plus pour elle aucune preuve à faire pour arriver jusqu'au trône de Clovis; qui, en montrant à quelques amis ses preuves héraldiques et judiciaires renfermées dans une élégante *tourelle d'avajou*, leur disait : *voilà ma forteresse contre la vanité des autres*; qui représentait MONSIEUR, frère de Louis XVI, au lycée fondé sous le protectorat du prince : enfin, MONSIEUR lui-même, cet enfant de tant de rois et qui devait l'être un jour, vote dans ces questions comme les enfans des peuples.

Parmi ces noms, illustrations de l'ancienne monarchie, je n'ai cité ni celui de La Fayette, si bien nommé le fils aîné de la liberté en France, et fils si magnanime, si tendre; ni ceux de ses frères d'armes, de cette jeune et brillante noblesse

qui, après La Fayette, courut de Paris et de Versailles rendre la liberté impérissable dans les cités bourgeoises et dans les déserts du Nouveau Monde: j'ai cru les avoir déjà cités en rappelant ceux qui prirent l'initiative dans la cause des droits de l'homme et des peuples.

M. Suard, lié intimement avec M. de Montesquiou; ayant des rapports avec M. de La Fayette; ami et collègue de l'abbé Morellet, auteur d'une excellente réfutation de la *Protestation des Princes;* confident tous les jours de tous les motifs sur lesquels M. Necker fondait son opinion sur le doublement du tiers-état; M. Suard, né avec un esprit si juste, ne pouvait pas penser autrement qu'eux : je crois pourtant devoir le dire; dans ce moment où toutes les voix plébéiennes, et tant de voix de la noblesse décidaient ces questions en faveur du peuple, M. Suard qui en désirait le triomphe l'aida de peu de paroles et ne le fortifia d'aucun morceau écrit et imprimé. Il n'était pas en doute des principes; il était inquiet des résultats : comme ces navigateurs à longue expérience, qui sous un ciel sans nuage encore, et sur une mer sans flots émus, promènent autour de l'horison des regards attentifs qui croient voir un point à peine visible, mais sombre; il regardait, il écoutait, et soupirait encore davantage :

il se défiait beaucoup de cet avenir qu'il désirait plus qu'il ne l'espérait : cette disposition de son âme n'était pas constamment la même : elle était la plus fréquente. L'espérance dominait quelquefois et s'évanouissait toujours rapidement. C'est dans ce flux et reflux de ses pensées que le trouva l'ouverture des États-Généraux.

LIVRE VII.

Totis certatum orbis viribus.

On ne donne guère le nom de révolutions qu'à celles qui se font dans les conditions sociales des peuples, dans la nature et dans l'étendue des pouvoirs qui les régissent. Des changemens légers ne distinguent que les AGES; plus grands, ils forment les *époques;* lorsqu'ils se font sur toutes les parties de l'organisation sociale et sur beaucoup de peuples, ils prennent le nom d'ÈRES.

Quand ces distinctions et ces déterminations ne seraient pas généralement convenues, elles peuvent servir à mieux fixer les mots et les idées.

Ce qui distingue seulement les âges ne reçoit jamais le nom de révolutions; ce qui marque les époques, rarement; et toujours ce qui fonde et institue une nouvelle ÈRE dans les annales du genre humain.

Il doit être bien rare, il est, peut-être, sans exemple que le plus léger de ces changemens

n'ait pas été précédé de quelque changement analogue dans la manière de penser des hommes : et les véritables révolutions, LES ÈRES, sont toujours nécessairement préparées par beaucoup de révolutions, non-seulement dans les idées, mais dans l'art même qui préside à leur formation, dans celui qu'on a si bien nommé l'art de penser. Quoiqu'il ne soit question de la logique que dans les écoles, c'est elle qui fait tout dans le monde. Suivant qu'elle est bonne ou mauvaise, elle est le bon ou le mauvais génie, l'OROMANE ou l'ARIMANE du genre humain, tout comme des Perses.

Les révolutions de la logique elle-même semblent être de trois espèces qui se rapportent à celles des âges, des époques et des ères. On peut changer la forme seule du raisonnement ; on peut changer la manière de voir ou les idées ; on peut changer enfin jusqu'à la manière de sentir.

Cette dernière révolution n'arrive jamais qu'après que les deux autres ont été reconnues impuissantes à rendre les hommes sensés et heureux ; elle les domine toutes les deux à bon droit ; elle les gouverne, si elle-même elle est gouvernée par les avertissemens reçus incessamment de la nature.

Comme tous les hommes ont les mêmes or-

ganes, et peuvent apprendre facilement à en faire le même usage, cette dernière révolution de l'entendement est la seule dans laquelle les hommes de toutes les conditions, riches et pauvres, ignorans et savans, peuvent se réunir, s'accorder et s'arrêter à jamais : c'est par elle uniquement que peuvent se former et se perpétuer chez un peuple une raison, une volonté, une force et une liberté générales. De quelque puissance qu'on soit revêtu sur la terre, vouloir étouffer une pareille révolution, même dans son berceau, c'est s'attaquer à plus fort que soi; et quand ses progrès croissent tous les jours dans un rapport dont la progression n'a point de terme connu, vouloir la faire rétrograder, c'est démence, c'est fureur.

Ce ne sont pas toujours des Alexandre qui font taire et parler la terre pour en changer la face; mais ceux qui l'ont changée, qu'ils aient été conquérans, pontifes ou citoyens, ont tous eu, comme Alexandre, un Aristote. Locke fut l'Aristote de la dernière révolution de l'Angleterre; Franklin de celle de l'Amérique; dès qu'elle s'occupa sérieusement de se donner une constitution, la Pologne demanda une logique à l'Aristote de la France; et du moment où la logique faite pour la révolution de la Pologne parut, à

celui où la révolution de la France commença, il y a bien peu d'années. Ces quatre logiques et tous les ouvrages de Bacon ont employé principalement tous leurs moyens, toutes leurs règles, à régler dans l'homme l'usage de ses organes, à changer sa manière de sentir par un bon usage de ses sens; malheureusement ce ne sont pas des années, ce sont des siècles qu'il faut à de tels ouvrages pour produire tous leurs effets; et tous ne peuvent être ni prévus, ni soupçonnés, même par leurs auteurs.

Il fallut, parmi nous, plus de quarante ans à la révolution si incomplète et si imparfaite des idées; à peine on en compte vingt dans la révolution des événemens, depuis l'ouverture des états-généraux jusqu'à la restauration des Bourbons sur le trône de leurs pères.

C'est que les révolutions des événemens s'opèrent avec les forces de la multitude et des passions, toujours violentes et rapides, et qu'elles se préparent, pour le bien du moins, avec celles de la raison, le plus circonspect de tous les arts dans ses procédés, le plus lent dans ses triomphes. La raison est obligée à des conquêtes non-seulement sur les erreurs, sur les routines et sur les habitudes, toujours si puissantes, mais sur d'autres arts de l'esprit et de la parole qui ont

plus de charmes qu'elle ; et qui ont fait tous leurs progrès lorsqu'elle commence à peine les siens.

La longue vie littéraire de M. Suard commence avec la révolution des idées, et sa vie se termine avec la révolution des événemens. Cela est déjà assez remarquable. Ce qui l'est davantage, c'est qu'il n'a pas assisté seulement aux deux révolutions dans toute leur durée, mais qu'il a figuré dans l'une et dans l'autre, sinon avec beaucoup d'éclat, au moins avec assez d'influence pour lier toute l'histoire de sa vie, d'une manière inséparable, à toute leur histoire.

On vient de voir son nom, dans la révolution des idées, toujours à côté des noms les plus illustres, inférieur à presque tous par le nombre de ses ouvrages, à aucun par l'étendue de ses connaissances et par la sûreté de son goût ; ajournant toujours ses propres ouvrages, et toujours occupé de ceux de ses amis ; et, sans aucune des grandes compositions philosophiques, historiques ou dramatiques nécessaires pour obtenir un grand renom, occupant toujours une grande place dans son siècle, servant à tous les progrès, tantôt par ses vues, tantôt par ses doutes sur des vues dont la grandeur et la hardiesse étaient imposantes, et la lumière ou l'utilité incertaines ; rendant assez d'honneur au génie pour

croire que retarder ses conquêtes, c'est très-souvent mieux les assurer.

On va le voir dans la révolution des événemens, toujours éloigné des places, des missions et des fonctions qui donnent si facilement une puissance même à la médiocrité; ne paraissant jamais devant la nation ni comme député, ni comme ministre ou administrateur, mais résistant aux factions les plus triomphantes; balançant les tribunes les plus éloquentes par quelques pages dont toute la force était dans la clarté des idées et dans la précision de la logique; toujours actif et presque invisible sur le théâtre où s'agitent les destinées de la nation; se dévoilant lorsque les autres se couvrent; ne laissant paraître son nom sur la scène qu'au moment de partager les périls et les proscriptions des citoyens et des députés dont les principes publics ou secrets étaient le plus conformes aux siens.

Cette dernière partie de la vie de M. Suard obligera celui qui en écrit les Mémoires à retracer des époques qui depuis long-temps ne sont plus, mais dont les passions vivent encore : tout lui impose la loi d'être court; mais la loi la plus sacrée est d'être vrai. Il compte peu sur une justice qu'il est très-difficile et très-rare d'obtenir, et pourtant très-naturelle, très-nécessaire. Tous

doivent sentir, dans tous les partis, qu'on ne peut juger avec équité de ce qui s'est dit, écrit et fait à ces époques, si on oublie quels en étaient et l'esprit, et le trouble, et les désordres.

Les espérances les plus brillantes et les plus universelles du genre humain, on ne l'oubliera jamais, ont été celles des premiers jours de la révolution française, des jours surtout qui précédèrent l'ouverture des états-généraux. Tout en paraît effacé dans la mémoire de ceux qui n'en ont conservé que le souvenir de quelques intrigues de cour et de quelques embarras des finances. De pareilles causes ne pouvaient produire de semblables mouvemens sous un monarque essentiellement ami de la vérité et de la justice, et chez une nation si riche de son sol, de son ciel et de son génie. Ces magnifiques espérances naissaient, et ne pouvaient naître que de celle de voir s'accomplir prochainement et facilement les vues et les vœux des plus beaux génies de l'Europe pour le perfectionnement de l'ordre social sur la terre entière, par les perfectionnemens de toutes les sciences, de tous les arts, et surtout de l'art de penser rendu populaire.

Non, ces vues n'étaient pas des chimères.

Elles avaient été puisées par les premiers esprits de l'Europe, avec un accord jusqu'alors sans

exemple, dans les expériences de tous les peuples et de tous les siècles historiques, confrontées et entre elles et à tout ce qu'il y a de plus évident, c'est-à-dire de plus visible dans la nature de l'homme, dans ses besoins, dans ses facultés, dans ses passions, dans ses différentes manières de sentir, de voir et de raisonner.

Non, ces vœux n'étaient ni secrets ni mystérieux.

Ils étaient formés et publiés en partie par la presse chez toutes les nations depuis la découverte de l'imprimerie; ils étaient proclamés en entier par l'éloquence, depuis un demi-siècle, autour de tous les trônes et de toutes les puissances. Les Anglais de l'Europe, depuis 1688, les Anglais de l'Amérique, depuis l'acte de leur indépendance, étaient des exemples et des modèles que les hommes éclairés d'aucun pays ne perdaient plus de vue.

M. Suard et M. Necker venaient, depuis peu, de visiter ensemble l'Angleterre; et ses prospérités toujours croissantes, ils les avaient vues sortir toutes de sa constitution, comme on voit sortir d'une source qu'on a tout entière sous les yeux, le fleuve immense qui répand une inépuisable fertilité sur les vastes campagnes.

Au milieu des prestiges de notre luxe et des

prodiges de nos arts, tous les regards et tous les cœurs se portaient avec émotion, à travers l'Océan, sur ces immenses solitudes du Nouveau-Monde, où la liberté, la philosophie et la nature promettaient à tous les hommes un bonheur qui pouvait être égal pour tous au milieu même des inégalités inévitables des talens, des conditions et des fortunes. Presque tous les jeunes militaires français revenus de l'Amérique parlaient comme avait écrit l'auteur un peu enthousiaste des *Lettres d'un Cultivateur américain.*

Ce n'était plus que par politesse qu'on prêtait encore quelque attention à ces subtilités naguère en vogue et en honneur, par lesquelles on croyait démontrer que la même liberté, la même morale et le même bonheur ne conviennent pas à tous les hommes sous tous les climats; que le détroit de Calais a suffi de toute éternité pour destiner les Anglais à être libres sous une monarchie représentative, et les Français sujets sous une monarchie absolue.

Les différences du génie français et du génie anglais s'offraient, au contraire, à la France, comme des motifs d'espérer une liberté moins orageuse et une félicité plus grande.

Ce n'est pas du sein des peuples qu'est sorti la première fois parmi nous le cri de la liberté,

c'est du cœur des rois : dans les ténèbres mêmes de la féodalité et de la monarchie absolue, c'est toujours du trône que sont descendus sur la France tous les affranchissemens et tous les droits des hommes en société; tout devait donc persuader qu'une constitution ne devait être et ne serait, en France, que le dernier développement des communes établies par Louis-le-Gros, des établissemens de S. Louis, invoqués toutes les fois qu'on se sentait malheureux, de vingt ordonnances plus populaires encore que royales de Louis XII, et de ce commandement suprême des Bourbons, des Valois même, de résister à à leurs *ORDRES* lorsqu'ils ne seraient pas conformes à *NOS LOIS*.

Ce n'était pas, en France, comme en 1688 chez les Anglais, un soulèvement populaire et une invasion à demi-étrangère qui préparaient une alliance nouvelle entre le trône et la nation; c'était une antique alliance du monarque et du peuple qu'un siècle de lumière allait fonder de nouveau dans une constitution nationale, fondée elle-même sur les lois éternelles et universelles de la nature humaine.

Quelles espérances ne pouvaient pas se fonder à leur tour sur de pareilles dispositions?

On se croyait au moment de réunir tout ce

qu'ont eu d'éclat les grandes monarchies dans leurs plus beaux jours de gloire, et tout ce que le bonheur des républiques a eu de pur et de solide dans la force et dans la ferveur de leurs plus sages institutions; le principe sacré de la vertu et le principe brillant de l'honneur; ces arts du goût, dont le plus grand bienfait est de faire servir les jouissances même du luxe à la raison et à la morale; et ces nouveaux arts de la main, nés du génie des sciences pour multiplier les commodités élégantes de la vie autour des besoins de la multitude même, pauvre, mais laborieuse; toutes les maximes de la politique, si long-temps déshonorées au service du mensonge et de la tyrannie, ramenées à ceux de la justice et de la morale; et les vérités de l'ordre et du bonheur social environnées par l'analyse de toute l'évidence des faits qui frappent les sens, ou de toute celle qui ne s'évanouit jamais dans les plus longues chaînes du raisonnement lorsqu'il est exact et vigoureux.

Telles étaient les nouvelles destinées que la nation française, convoquée autour du trône, croyait se donner, et se garantir, par les travaux d'une première et courte session de ses représentans; et la terre entière, qui ne pouvait croire qu'un tel exemple fût perdu pour elle, en tressaillait de joie comme la France.

Tout est plein de ces vues et de ces espérances dans les chefs-d'œuvre et dans les moindres pamphlets de cette époque.

M. Suard ne fut pas un des derniers à leur ouvrir enfin toute son âme et à leur accorder une haute confiance; elles excitaient l'enthousiasme, mais c'est des progrès de la raison qu'elles naissaient et s'appuyaient. Ce qu'on n'a pas assez remarqué, les écrivains, qui se faisaient presque un devoir d'être froids, ou du moins très-calmes, les avaient prophétisées de plus loin, les embrassaient avec plus de foi que les écrivains éloquens et ardens : Hume en attendait tous les biens; Jean-Jacques aucun. Jean-Jacques avait pitié de nos prétentions à la liberté; Hume nous croyait capables de la fonder sur un ordre social dont tous les principes et toutes les combinaisons formeraient une science rigoureusement logique.

On ne sera point surpris que M. Suard pensât comme Hume plutôt que comme Jean-Jacques.

On ne le sera pas non plus d'apprendre que, presque dès l'ouverture des états-généraux, il s'éloigna sur ce point des opinions de Hume, et se rapprocha beaucoup de cette pitié si méprisante de Jean-Jacques.

Les querelles n'éclataient encore qu'entre ce qu'on appelait les ordres; mais M. Suard pres-

sentit rapidement qu'elles allaient bientôt avoir lieu entre le monarque et la nation.

Les discussions ouvertes avec tant de précipitation et si peu de nécessité sur les droits de l'homme et des peuples, droits aussi impossibles à combattre par le raisonnement qu'à sanctionner, dès l'abord, dans les nouvelles lois d'un empire couvert des établissemens d'une monarchie absolue : ces séances de nuit prolongées aux flambeaux, où la raison criait en tumulte comme les passions ; où vingt sacrifices magnanimes, vingt décrets très-beaux, mais accumulés sans discussion et sans délibération, paraissent obtenus de la légèreté, de la vanité, ou d'un instant d'enthousiasme sujet à de longs et douloureux regrets ; cette dureté de cœur, ces refus inflexibles de toute consolation, de toute indemnité pour ceux qui auraient fait avec joie tous les sacrifices nécessaires aux droits du genre humain et à un ordre social établi sur ces droits ; ces séances d'une société composée de députés et de simples citoyens délibérant avec les mêmes formes que l'assemblée nationale ; et qui, sous prétexte d'en préparer les opérations, les asservissaient à des vues trop mêlées d'intrigues et d'interêts personnels, pour être toujours celles d'une nation dont la liberté naissante n'en devait concevoir que de

généreuses et de magnanimes; l'organisation de la puissance législative en une seule chambre, chez un peuple si vif et si sensible, et où les pensées même ont souvent toute l'impétuosité des passions; les ministres du roi exclus des délibérations, et avec eux toutes ces lumières qui ne peuvent s'acquérir que dans l'exercice du pouvoir et dans l'exécution des lois; un nouveau système d'instruction publique qui aurait dû précéder, peut-être, toute autre innovation, indéfiniment ajourné, lorsqu'on venait d'entendre un plan qui réunissait ce que les âges et les sages ont pensé de mieux, et qui ajoutait encore à ce trésor des siècles, des vérités nouvelles; la constitution, à peine achevée, abandonnée par ses fondateurs à une législature à laquelle ils ne permettaient pas qu'on pût les élire; et par cette retraite, où il était aisé de soupçonner plus d'ambition de gloire et de popularité que de dévouement à la patrie, la monarchie exposée aux invasions des excès de la liberté, et la liberté aux invasions des regrets de la monarchie : tous ces faits par lui très-souvent rappelés et articulés faisaient penser à M. Suard que l'assemblée constituante, qui réunissait tant de lumières et tant de talens, avait laissé un ouvrage fort au-dessous du siècle et d'elle-même.

Il n'a pas fallu beaucoup de temps à ces cen-

sures si hâtives de M. Suard pour être confirmées par la voix des nations et par leurs malheurs; le temps n'est pas loin non plus où la postérité prononcera sur nos tombeaux jusqu'à quel point les fautes de cette auguste assemblée ont été volontaires ou forcées, auxquels des amis ou des ennemis de la révolution l'imputation doit en être le plus faite.

Dès la première séance de la législature, quoique tous ses membres vinssent de prêter également serment à toutes les autorités du nouvel ordre social, on les vit sinon divisés encore, au moins distingués en deux classes; l'une plus dévouée à la nation qu'au trône; l'autre plus dévouée au trône qu'à la nation : la première remplie d'alarmes pour le berceau de la liberté; la seconde pour tout ce qui avait été conservé de l'ancienne monarchie.

Leurs dispositions représentaient celles de la France; elles devinrent plus fortes dans toute la France à l'instant où elle apprit qu'elles étaient celles de ses représentans.

Toutes les réunions et toutes les sociétés un peu renommées de la capitale, occupées alors de ces questions, comme si elles avaient été des bureaux ou des comités du corps législatif, furent partagées comme la législature dans,

leurs affections et dans leurs appréhensions.

Toutes ces sociétés ne peuvent pas être citées; il en est qui doivent l'être pour bien connaître l'esprit de cette époque, le caractère politique de M. Suard, et les causes de tant d'erreurs prises pour des attentats depuis qu'elles ont entraîné les deux hémisphères à tant de ravages.

Deux réunions en sens, non pas inverse, mais différent, eurent constamment lieu tout de suite dans des dîners, les uns de toutes les semaines, les autres de tous les jours.

La première, de ceux qui craignaient plus pour la monarchie, chez M. de Boulogne; l'un de ces fermiers généraux, assez peu rares alors, qui étaient hommes de finance, non comme Turcaret, mais comme Atticus et Helvétius; qui faisaient servir leur opulence à s'environner des beautés des arts et des lumières de la philosophie; et là se trouvaient assidûment, avec M. Suard, Dupont de Nemours, dont la longue vie a été une méditation des vertus et du génie de Turgot, des fondemens de tous les genres de liberté et de prospérités publiques, et qui, presque octogénaire, a traversé trois fois l'Océan pour fuir sa patrie lorsqu'il la voyait esclave, et pour y rentrer lorsqu'il la croyait libre; Lavoisier, qui a fait dans la chimie une révolution si

éclatante, si féconde en vérités et en prospérités, en y portant son génie, sa fortune, les principes et la langue de Condillac; qui, au moment où les premiers représentans de la France travaillaient à lui donner une constitution, travaillait seul de son côté à lui donner un plan d'instruction publique digne d'un peuple fondant sa liberté sur sa souveraineté; qui analysait les principes de l'entendement avec autant d'habileté que les principes chimiques des corps et des gaz, et mettait sous presse, pour la France, des théories d'une métaphysique assez lumineuse pour qu'on les crût la suite de la logique pour la Pologne; l'abbé Morellet, l'un des plus empressés et des plus infatigables défenseurs des droits du peuple contre les ordres et leurs priviléges; et qui, sans rétracter aucune vérité, devait mourir à quatre-vingt treize ans, honoré des pensions de Louis XVIII, et des hommages de l'aristocratie même, qui lui pardonnait ses démonstrations et ses chansons.

Ceux qui craignaient plus pour une liberté naissante, à laquelle sa grande étendue surtout donnait plus d'ennemis et peut-être plus de faiblesse, avaient leurs réunions très-souvent chez des chefs de maisons de commerce et de manufactures, très-capables, par l'étendue de leurs

connaissances positives et par la hardiesse de leurs projets, d'élever l'industrie française, sur tout le globe, à plus d'échanges et à plus de puissance que les industries réunies de la Hollande et de la Grande-Bretagne; et plus souvent encore, dans ces cabarets dès long-temps un peu ennoblis par les Chapelle, les Chaulieu et les Piron, dans ces tavernes auxquelles la révolution a fait entendre plus d'un entretien digne des conseils des nations.

Là se trouvaient, avec la même assiduité, et ce Condorcet, le seul des secrétaires de l'Académie des Sciences qui eût succédé à tout le génie de Fontenelle en succédant à sa place; qui, en écrivant la Vie de Voltaire, s'était assez élevé au-dessus de tous les historiens et de tous les panégyristes du grand homme, pour se placer à côté de lui; qui, avec les passions de la nature, auxquelles il n'était pas étranger, n'en a jamais eu, d'ailleurs, que pour la raison, l'humanité et la liberté; chez qui ces passions vertueuses étaient trop fortes et trop profondes pour qu'elles ne lui fissent pas subir bientôt une mort auprès de laquelle celle de Socrate mourant dans les entretiens de ses amis et de ses élèves, paraît déjà l'apothéose qui lui fut bientôt décernée; plusieurs des membres les plus distingués de l'as-

semblée constituante, qui, pour être sans missions, ne se croyaient pas sans fonctions au milieu de tant de dangers de la patrie et du trône; ces girondins, déjà cités pour l'éloquence de Vergniaud, et pour une foule de mots heureux de Ducos, de mots pleins de goût et de lumière; ces députés, tous de la patrie et de l'Ecole de Montesquieu, assortis, pour ainsi dire, par une ville de commerce, presque en nombre égal de commerçans et d'avocats, et tous doués de plus d'un don de la parole.

Il est devenu presque impossible de persuader aujourd'hui au grand nombre que, parmi les hommes si influens de ces sociétés opposées, les uns n'avaient pas pour but d'établir la république sur les ruines du trône, les autres de restituer au trône ses prérogatives les plus arbitraires et les plus absolues; et c'est là pourtant se méprendre étrangement et sur les uns et sur les autres.

1°. Si la constitution, telle qu'elle était ou telle qu'elle pouvait être bientôt, modifiée ou fortifiée par des lois secondaires, ne leur eût pas convenu, étaient-ils tous gens à jurer de lui être fidèles sans aucun scrupule, et à violer ensuite leur serment sans aucun remords? Condorcet et Dupont de Nemours, si long-temps amis tous les deux de Turgot, si long-temps unis dans les plus saintes

maximes de la morale et de l'économie des États, pouvaient-ils se jouer l'un des sermens faits au peuple, l'autre des sermens faits au roi?

C'est un fait connu et dont il existe des monumens, que les premiers vœux de Condorcet pour la liberté de l'Europe, et pour la France, par conséquent, furent adressés aux rois et non aux peuples. C'est dans ces esprits superbes, fermés par leur éducation à tant de vérités d'instinct et de sentiment, qu'il croyait plus facile de faire pénétrer et prospérer le système entier de ces lois de la nature, sans lesquelles il n'y a ni ordre ni bonheur social : les deux exemples de Frédéric-le-Grand et de Catherine II, qui avaient réuni presque sous ses yeux tout ce que les despotes peuvent avoir de pouvoir absolu, et les philosophes de lumières; ces exemples dont toute la France était remplie comme Voltaire, lui avaient persuadé qu'un monarque éclairé est plus propre à créer une constitution libre qu'un peuple qui vient de briser ses chaînes. Nul n'a redouté plus que Condorcet et l'ignorance de la multitude, et ses ressentimens, et ses passions, et ses révolutions qui n'ont été presque jamais que des changemens d'erreur et de joug; ce mot tant cité de Turgot, *Donnez-moi cinq années de despotisme et la France sera libre*: ce mot, Condorcet ne le prononçait jamais, mais

on le voyait toujours errer sur ses lèvres. Il ne pouvait concevoir surtout que des princes qui lisent une fois au moins en leur vie l'histoire des nations qu'ils gouvernent, n'y aient pas vu à chaque page combien une puissance limitée par les lois de la justice éternelle est plus vaste et mieux garantie, plus facile à exercer, plus féconde pour eux en gloire et en jouissance, qu'une autorité abandonnée à leurs passions et à leurs caprices.

Une femme qui, alors même que la vérité a pu se dérober à elle, n'a jamais écrit que pour l'honorer et la faire régner, a imprimé que les députés de la Gironde étaient arrivés de Bordeaux précisément pour transformer la monarchie en république.

Celui qui écrit ces Mémoires sait très-positivement, et il affirme que cinq à six jours avant cette nuit du neuf au dix août où le château des Tuileries et le trône furent foudroyés, les deux hommes de cette députation qui pouvaient le plus la diriger, soupçonnaient à peine qu'il y avait quelques vues de république *dans la législature;* et qu'à ce soupçon qu'ils venaient de concevoir, pour la première fois, ils frémirent d'indignation et de colère comme des hommes de bien qu'on veut rendre complices d'un grand attentat.

Et si tels n'avaient pas été leurs principes et

leurs sentimens, comment expliquer la sublime éloquence que l'un d'eux déploya et que tous applaudirent pour appuyer *cet appel au peuple* si propre à diviser la république déjà décrétée, si propre à les faire monter bientôt eux-mêmes sur l'échafaud d'un roi?

Quel autre crime pouvait leur être imputé, lorsqu'après la grande catastrophe accomplie ils figuraient avec tant d'éclat et de sincérité parmi les représentans de la France les plus capables de faire avec succès pour leur pays et avec utilité pour toute l'espèce humaine, l'essai d'une république dans une antique monarchie?

Ce qui est vrai, et ce qui arrive presque toujours aux époques de ce genre, c'est que tandis que les hommes qui pensent, préoccupés de quelques dissentimens, s'observent et disputent sans pouvoir s'accorder, parce qu'ils ne peuvent ni se pénétrer ni se deviner entièrement, ceux qui ne portent dans les deux partis que des intérêts personnels et des ambitions, préparent des deux côtés des complots, des attaques et des meurtres.

Réveillé dans son lit par les tocsins et par les canons du dix août, il ne fut pas en M. Suard d'être un instant en doute de quel côté venait l'attaque et contre qui elle se dirigeait; il courut se ranger parmi les vétérans qui volaient à la défense du roi

sous les drapeaux de beaucoup de gardes nationales; et lorsque la cause du roi, la même pour lui que celle du peuple, fut perdue, il ne s'éloigna avec sa femme que jusqu'à Fontenay-aux-Roses, où ils furent harcelés de comités de surveillance, d'interrogatoires aussi menaçans et aussi absurdes que ceux de la commune de Paris, qui, en foudroyant le trône, croyait en avoir conquis la puissance absolue.

On aura peut-être quelque peine à le croire aujourd'hui. Les faits qu'on leur imputait et au mari et à la femme, comme la preuve la plus forte de leur haine pour le peuple et pour ses droits, c'étaient les rapports qu'on leur avait connus avec M. de La Fayette, c'étaient quelques visites qu'ils en avaient reçues autrefois à Fontenay-aux-Roses. Ces faits étaient vrais, ils étaient avoués : mais qui n'aurait cru que des rapports avec le général La Fayette, loin de rendre la popularité de quelqu'un suspecte, devaient en être le meilleur certificat et la plus sûre garantie? Plus ce fait est devenu extraordinaire, plus j'ai cru nécessaire de le recueillir.

La république décrétée et Louis XVI prisonnier au Temple, les Français, qui lui étaient le plus dévoués, ne portaient leurs regards sur la convention que pour y découvrir ou y créer quel-

que moyen de sauver une tête si chère ; depuis qu'elle fut condamnée et frappée, ils s'occupèrent sans relâche de ce conseil suprême de législateurs, objet de toute leur exécration, pour lui susciter sur tout le globe et dans tous les siècles, des haines égales à la leur ; pour fomenter dans son sein les divisions qui la déchiraient, et qui d'elles-mêmes paraissaient assez furieuses pour la détruire toute entière.

A M. Suard, et comme à lui, à tous ceux qui connaissent les traditions des peuples et des âges, la convention a paru le plus inconcevable et le plus terrible phénomène du corps entier de l'histoire. Ce phénomène n'a pu paraître que dans le dix-huitième siècle ; il ne peut plus reparaître ; il faut désormais, ou que tout s'abîme dans un despotisme semblable à ceux de l'Asie, ou que tout se constitue dans un état social où la LIBERTÉ et l'ORDRE soient garantis comme en Angleterre, comme aux Etats-Unis de l'Amérique.

En contemplant la convention, on est tenté de s'écrier comme PASCAL en contemplant l'homme : *Quelle nouveauté ! quel chaos ! quel sujet de contradiction ! quelle CHIMÈRE est-ce donc que la convention ! Juge de toutes choses ; imbécile ver de terre ; dépositaire du vrai ; amas d'incertitudes ; gloire et rebut de l'univers ; si elle se vante,*

je l'abaisse; si elle s'abaisse, je la vante; je la contredis toujours jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle est un MONSTRE *incompréhensible.*

Et combien, composée comme elle le fut, il était inévitable que la convention portât à des degrés jusqu'à elle inconnus sur la terre, et les crimes et les vertus, et les lumières de la civilisation et les férocités de la barbarie; et des mains toujours pures de rapines, et des mains toujours couvertes de sang!

Convoquée pour tout renverser et pour tout reconstruire, elle est composée, elle a dans son sein et parmi ses membres des ouvriers et des princes, des avocats et des procureurs, des chirurgiens et des médecins, des comédiens et des poëtes, des magistrats et des philosophes, des hommes qui savent à peine lire, et des hommes capables de donner de nouvelles perfections aux méthodes de l'esprit humain; des écrivains qui prêchent le meurtre, et des écrivains qui conjurent la justice des nations d'abolir la peine de mort; les conditions et les rangs, naguère séparés par toutes les barrières de tous les préjugés et de tous les orgueils, font partie, au même titre, d'un conseil de législateurs suprêmes, de législateurs qui doivent donner des lois aux lois elles-mêmes.

Née au sein de tous les orages, loin de les conjurer; la convention les nourrit et les multiplie autour d'elle et dans son propre sein; il semble qu'elle veut en faire les élémens de son existence et de sa puissance.

Maîtresse absolue d'un roi devenu son prisonnier; quand ce prisonnier et ce roi serait coupable, elle n'a aucun besoin qu'il soit jugé, puisqu'elle ne veut pas qu'il ait des successeurs pour lesquels seuls sa mort pourrait être un exemple et une terreur. Elle peut lui donner des juges appelés de toutes les parties de la France, qui prendront sur eux cette responsabilité éternelle : après que la fatale sentence a été prononcée par une puissance plus grande, par cela seul qu'elle serait douce et magnanime, elle peut rendre à Louis XVI, la vie, la liberté, le dieu et l'épée par la grâce de qui Louis croit avoir régné; elle peut le faire conduire avec honneur à la frontière ouverte du côté où s'avancent les puissances étrangères armées pour sa cause : elle rendra plus glorieuses les victoires qu'elle espère du dieu des peuples et de leur épée. Mais non, rien de tout ce qu'elle pouvait et devait faire, elle ne le fera; une fatalité plus aveugle que toutes les fatalités de toutes les destinées humaines, veut que la convention prononce que Louis, déclaré inviolable,

sera jugé ; qu'il ne sera jugé que par elle ; que la sentence de mort sera exécutée presque à la porte des juges ; et ces sources de tant de divisions sanglantes ouvertes dans l'assemblée, vont faire entrer bientôt dans le sein de la convention les massacres errans sur la nation entière.

Mais de combien de genres d'intrépidité se trouvent tout à coup revêtus et armés, ces plébéiens nourris non dans les camps, mais dans les campagnes silencieuses, ou dans le luxe des cités paisibles et opulentes. Ils ne commandent pas les armées de la république ; ils en commandent les généraux et les chefs ; ils courent, à la tête des colonnes, au feu des batteries ennemies, des gants blancs aux mains, et le front aussi élevé que les plumes tricolores qui surmontent leurs chapeaux ; les charrettes qui les portent à l'échafaud, ils les transforment en tribunes aux harangues ; et plus ils approchent de la hache, plus ils deviennent éloquens ; ce courage en eux est le même et à l'éclat du grand jour, au milieu des foules attentives, et au tournant obscur d'un escalier dérobé, où, en le faisant passer de main en main, un seul méchant couteau dont la lame est émoussée, et dont la pointe perce à peine, suffit à cinq à six hommes, parmi lesquels il y en a d'âgés, pour se donner

la mort à eux-mêmes, ou pour arriver aux mains du bourreau presque expirés. La tête d'un député, de Ferraud, est offerte au bout d'un fer sanglant à Boissy-d'Anglas; et ce président de la convention maintient sa dignité et celle de la nation avec le regard, le geste et la parole des Socrates et des Catons.

Dans leurs délibérations, où les débats sont des querelles, les glaives des combats sont à côté d'eux dans leurs cannes, en même temps que le glaive de la vérité ou celui de l'erreur est dans leurs paroles.

Parmi tant de discours, on n'en trouvera pas un seul, peut-être, qui soit d'un rhéteur; et on en trouverait, même d'improvisés, qui le disputent en sublime éloquence à tous les discours anciens et modernes.

Dans ce nombre si grand d'orateurs toujours prêts et toujours environnés de guerres avec l'Europe, de tribunaux révolutionnaires, et d'échafauds qui ruissèlent de sang, un seul cherche curieusement et laborieusement les formes et les expressions élégantes du style : il écrit, le plus souvent, ayant près de lui, à demi ouvert, le roman où respirent en langage enchanteur les passions les plus tendres du cœur et les tableaux les plus doux de la nature, *LA NOUVELLE*

HÉLOISE ; et c'est l'orateur que ses collègues et la France ont le plus constamment accusé d'avoir dressé le plus d'échafauds et fait couler le plus de sang : c'est Robespierre.

Tandis que des prêtres portent à la tribune nationale des professions de foi d'athéisme, et que d'autres prêtres y confessent, au péril de leur tête, le Dieu et la foi des Evangiles, ce même Robespierre fait ériger un autel et consacre une fête au Dieu que la nature révèle, et non les hommes, à l'Eternel ; et le discours qu'il prononce, comme grand pontife de cette fête et de cet autel, paraît si beau, si religieux, si pathétique à l'un des dispensateurs les plus illustres des couronnes dues aux premiers talens, à La Harpe, qu'il lui adresse avec empressement une lettre éloquente elle-même, et dans laquelle les éloges sont plus prodigués qu'ils ne le furent jamais à l'auteur des éloges du dauphin et de Marc-Aurèle.

Robespierre, que l'Europe croit voir à la tête de la nation française, vit dans la boutique d'un menuisier dont il aspire à être le fils ; et ses mœurs ne sont pas seulement décentes ; sans aucune affectation et sans aucune surveillance hypocrite sur lui-même, elles sont aussi sévères que la morale du Dieu nourri chez un charpentier de la Judée.

L'administration financière de la convention

laisse aux finances de la république, de l'empire, et de la monarchie, des exemples devenus modèles; toutes les richesses de la France, et même celles d'une partie de l'Europe, passent et repassent dans les mains des conventionnels, et n'y laissent rien qui fasse la fortune d'un seul d'entre eux.

On détestera la convention, et elle forcera plus d'une fois la haine même à l'admirer : il y a eu dans les chefs qui ont fondé et mené la république, quelque chose de cet extraordinaire, de cet *incompréhensible* qu'on a plus volontiers reconnu dans celui qui a fondé l'empire et qui l'a gouverné avec un bras qui a plus été encore de fer pour l'Europe que pour la France. Et Bonaparte et la convention ont également attiré sur leurs têtes les malédictions; mais et la république et l'empire ont comme agrandi la nature humaine : et cette double grandeur transmise à la monarchie de nos rois, si elle n'expie pas toutes les fautes, donne au moins les moyens de les réparer toutes.

Il est trop aisé de charger d'accusations sanglantes une telle assemblée; aucun siècle ne les lui épargnera. Mais le moment actuel, celui où vivent encore tant de témoins, et où Louis XVIII est sur le trône de Louis XVI, est le seul où la convention puisse être bien jugée : entre toutes les

langues de l'Europe, on peut compter à peine quatre ou cinq écrivains capables d'en écrire l'histoire, et trois ou quatre gouvernemens assez magnanimes pour permettre qu'elle soit écrite et lue. C'est pourtant l'un des plus grands services à rendre aux générations qui vont suivre. Si ce travail n'est pas fait dans ce moment, il ne pourra jamais être bien fait. La postérité ne recevra sur la convention que des traditions et des jugemens opposés, qui, par cela même, obtiendront très-peu de confiance, et n'augmenteront que le nombre de tant de sombres et insolubles problèmes historiques dont les ténèbres enveloppent de toute part le genre humain. Il sera beau à tous les gouvernemens de permettre cette histoire : il sera sublime aux Bourbons, remontés sur leur trône, de la demander, non aux concours académiques excités par de magnifiques couronnes, mais à un tribunal d'histoire institué par eux-mêmes sur les modèles de ces tribunaux du Cathai et de l'antique Egypte, où la sagesse orientale a fait éclater avec tant de gloire tout ce qu'elle a eu de plus sublime et de plus admiré par les siècles. C'est le plus digne hommage à rendre à Louis XVI. Parmi tant de têtes tombées sous le glaive égaré de la justice, nul, en écoutant son arrêt de mort, n'a élevé son âme plus haut vers le ciel,

nul n'a plus eu le maintien, non-seulement de l'innocence, mais de la plus auguste vertu.

La convention annonçait à l'avance sa volonté arrêtée de mettre un terme à sa puissance; ce terme devait être dans une constitution; et par un de ces contrastes si frappans d'une assemblée où les tempêtes étaient le temps de tous les jours, ses lois constitutionnelles ne devaient être très-remarquables que par les leçons bien comprises de la sage expérience.

Sa proclamation, cependant, ou du moins les élections qu'elle ordonnait, sont l'occasion d'un orage prévu long-temps avant qu'il éclatât, et inutilement conjuré. Les premières élections, comme on sait, ne devaient nommer qu'un tiers des nouveaux représentans, et les deux autres tiers devaient être choisis par le sort entre les membres de la convention : c'était suivre les leçons de l'expérience; c'était éviter la faute tant reprochée à l'assemblée constituante, de s'être retirée en abandonnant à tant de passions intérieures et extérieures et son ouvrage, et la liberté, et le trône.

Ce qu'on blâmait encore dans l'assemblée constituante, on veut l'imposer comme des devoirs à la convention; et c'est à sa barre, en face de sa tribune, que quelques sections de Paris viennent

lui parler comme si elles étaient la France. Elle les écoute, et leur répond; et, dans ces discussions comme de puissance égale à puissance égale, le ton de la pétition devient bientôt celui de la jussion. Elles avaient de bons comités de rédaction; leurs discours, très-hardis, ne le paraissaient pas trop à ceux qui avaient plus de haine que de justice pour cette assemblée.

« La France, lui disaient-elles, n'a marqué aucune » limite au temps de votre mission; mais votre » mission avait cette limite en elle-même : c'est » la fin de votre ouvrage; il est fini. Respirez, » et laissez-nous respirer. Laissez toutes vos places » vacantes; elles seront bientôt toutes remplies. » Un pouvoir constituant est un pouvoir absolu; » vous vous y êtes trop accoutumés pour exercer » convenablement un pouvoir constitué, qui a » des règles et des bornes. La nation française » n'est pas seule puissante en Europe, et presque » toutes celles qui la touchent ont des rois qui » ne pourront la regarder sans frémir tant qu'ils » vous verront à sa tête. Pour reconnaître la république, pour s'unir à elle par les nœuds de la » paix et des alliances avec plus de facilité et de » meilleures conditions, les puissances voisines » auront besoin quelque temps de perdre de vue » ses fondateurs. La république sera mieux ga-

» rantie par votre retraite que par votre présence.
» Si la nation, dont les armées sont partout vic-
» torieuses, est républicaine comme les lois que
» vous lui avez données, qu'avez-vous à crain-
» dre pour elle et pour vous ? Votre sûreté sera
» bien plus grande, confondus que vous serez
» dans la foule des citoyens ; la nation toute en-
» tière vous parle avec nous, car c'est comme
» nous qu'elle pense. C'est l'arme au bras que
» nous vous adressons des prières. »

La convention leur répondait : « Non, la voix
» qui s'élève contre des représentans de la na-
» tion, si souvent mutilés et décimés pour ses
» intérêts, n'est pas la sienne. Vous n'aviez pas
» à nous apprendre que les haines par nous
» excitées et méritées, sont éternelles. Nous les
» avons assez souvent payées de notre sang pour
» les braver encore. Ce n'est pas notre puissance
» que nous prolongeons ; ce sont nos dangers ;
» c'est le poste où nous sommes si souvent morts
» que nous voulons garder encore. Où s'est-il vu
» des usurpateurs qui aient écrit comme nous,
» sous la dictée de tout un peuple, une constitu-
» tion qui environne la puissance de barrières ;
» qui aient appelé comme nous auprès d'eux un
» tiers de législateurs tout nouveaux, prêts à
» nous accabler de la haine de la France, s'ils

» en sont chargés par leurs mandats ; qui tous, » par leur propre volonté, s'avancent vers la jus- » tice de la nation, qui peut les interroger et les » juger ? La postérité seule pourra prononcer » sans appel d'où sont sorties les catastrophes » que nous n'avons pas su ou pu empêcher, et » si elles n'ont pas été plus nos malheurs que » nos fautes. Mais vous, vous seriez déjà des usur- » pateurs, si nous recevions de vous les lois que » vous voulez nous imposer. Rendez grâce à » notre résistance, par qui seule vous êtes encore » innocens ; ne tentez pas de la forcer, si vous » ne voulez à l'instant même être coupables et » punis. »

Si ce n'étaient leurs paroles expresses, c'en était le sens des deux côtés. Après de tels discours, il n'y a plus à parler, on se bat. On se battit ; et l'on sait aujourd'hui plus clairement qu'alors qu'on se battait d'un côté pour une constitution dont le pouvoir exécutif serait républicain comme le pouvoir législatif, et de l'autre pour une monarchie représentative, dont le pouvoir exécutif serait tout entier réuni sur un trône, et sur le trône des Bourbons exclusivement.

Les longs et lugubres retentissemens du canon de Saint-Roch dans la nuit du 13 vendémiaire commençaient une fortune et des destinées dont

la grandeur devait avoir également pour but la ruine et des espérances du retour des Bourbons, et de l'existence de la république. Si cet avenir, peu éloigné, avait pu se montrer aux deux partis dans une nuit si sombre, que de maux on aurait sans doute épargnés à la nature humaine!

L'auteur du *Publiciste* et de l'*Indépendant*, M. Suard, était trop éclairé pour ne pas sentir, et trop de bonne foi pour ne pas avouer que dans les principes universellement professés à cette époque, la bonne cause et la bonne logique étaient celles de la convention, et non pas celles des sections de Paris; aussi, quoiqu'il figurât au premier rang parmi ceux qui parlaient dans le monde, et qui écrivaient dans les journaux pour les sections, il n'avait garde d'approuver le ton impérieux de leurs pétitions et l'emploi des baïonnettes, où il ne convenait d'essayer que celui de la persuasion. M. Suard désirait vivement la retraite totale de la convention, comme la chance alors la plus favorable à la monarchie, et il ne croyait ni pour les conventionnels, ni surtout pour la liberté de la nation, cette chance aussi redoutable que cent autres dont ils étaient environnés. Telle était sa pensée, telle il l'énonçait à ceux même qui ne pensaient pas comme lui, mais pour qui son cœur était ouvert tout entier. Il ne se

serait pas fait un devoir de cette franchise devant la convention toute entière ; il l'aurait eue avec tous ses membres un à un, pour peu qu'il les eût estimés. Aussi beaucoup d'asiles lui furent-ils ouverts, sans qu'il les cherchât, chez les ennemis comme chez les amis des sections ; mais un *sectionnaire* était mieux caché dans une maison conventionnelle ; et c'est à une maison très-républicaine qu'il donna la préférence. Il n'y trouva pas seulement la sûreté, mais les lettres, la philosophie, les plus beaux chants républicains entremêlés de disputes politiques où il épanchait toute son âme comme en écrivant le *Publiciste* ; cette vraie liberté, enfin, qui n'est pas une arrogante tolérance, mais la pleine jouissance de toutes les facultés de sa raison et de son caractère.

Par un hasard singulier, et que je ne veux pas omettre, dans cet asile où tout éloignait de lui toute idée des prisons, une circonstance lui rappela sa prison des îles Sainte-Marguerite, et réveilla en lui ce goût des études mathématiques qui avait failli devenir sa passion il y avait soixante ans. *La langue des calculs* de Condillac n'était pas publiée encore, mais une copie manuscrite de l'écriture la plus lisible circulait dans quelques maisons, et se trouvait dans celle-là. M. Suard ne pouvait plus s'en séparer, et pour la raison

précisément qui l'aurait fait fermer à l'instant ou jeter de côté à un autre. Excepté sur les chiffres, il n'était d'accord sur rien avec l'auteur; il croyait voir une *énorme absurdité* dans le principe fondamental de l'ouvrage, dans celui par lequel, étranger encore à toute notion d'algèbre, Condillac, qui pouvait se connaître en certitude, se croyait certain d'être conduit à tous les calculs de l'infini, d'abord très-lentement, et, s'il le fallait, *se traînant à quatre pates*, bientôt après avec rapidité et comme à vol d'oiseau, sans même être du tout un aigle.

Les passions révolutionnaires, comme celles du jeu avec lesquelles elles ont plus d'un rapport, se croient corrigées ou éteintes lorsqu'elles ne sont que malheureuses. Après le désastre des sections, dans la nuit du 13 vendémiaire, indigné du triomphe des conventionnels et dégoûté de son parti même, qui, à la suite de tant de faux raisonnemens, avait eu une audace si folle et si funeste, M. Suard se croyait à jamais refroidi sur la politique, et revenu tout entier à l'amour des études de toute sa vie; mais ce retour était précisément comme celui du joueur de Regnard à Angélique.

A peine la constitution républicaine de l'an III, avec ses deux conseils, son directoire où il n'y

avait que *des votans*, ses deux tiers de conventionnels et son tiers de nouveaux élus, fut mise en action sur les flots orageux de la France et de l'Europe, tous les regards de M. Suard se fixèrent sur ses mouvemens et sur son allure pour y pénétrer les vices de son organisation, et en tirer des espérances de sa prochaine ruine.

Ainsi que lui, tous ceux qui avaient sur ces matières des pensées ou des passions ne détournaient plus les yeux de ce nouveau gouvernement, dont les destinées contenaient beaucoup de destinées de tous les peuples.

Malgré la négligence trop ordinaire des hommes à observer suffisamment ce qui doit avoir la plus grande influence sur leurs lumières, sur leur liberté et sur leur bonheur; dans tous les pays et dans tous les siècles, ils ont donné la plus grande attention aux premiers essais de ces constructions sociales qui deviennent toujours des exemples à fuir ou des modèles à suivre. Tout ce qui n'est pas incapable d'ouvrir les yeux parmi les princes et les peuples, les Pisistrate et les Solon, les Porsenna et les Brutus, tout se range autour d'elles, tout les regarde lorsqu'on les met à flot pour leur voir tracer leurs premiers sillons, pour juger de quel air elles se balanceront et s'avanceront sur tant d'océans à Caps de Tempêtes et à Caps de

Bonne-Espérance. Ainsi, dans les chantiers de nos grands ports de mer, lorsqu'on lança, pour la première fois, ces constructions si nouvelles qui ont perfectionné l'art déjà si sublime de la navigation, ces chefs-d'œuvre des Renaud et des Bouguer, des populations immenses assistaient à l'expérience et au spectacle, suspendues aux toits des maisons, aux carcasses des vieux bâtimens, aux sapins à demi-façonnés pour les nouveaux, à la pointe des mâts, aux cordages flottans d'un mât à l'autre.

Parmi les témoins également curieux de voir la mise à flot de la constitution de l'an III, tous en étaient des juges sévères, excepté, peut-être, ceux qui entraient dans la manœuvre et qui devaient la régler et la diriger les uns comme législateurs, les autres comme directeurs.

La rigueur de tant de juges sévères avait des principes et des buts ou très-divers, ou même très-opposés : les uns, derniers restes de ces jacobins que les échafauds qu'ils avaient dressés et où leur sang avait coulé si souvent, n'avaient pu déshabituer à voir dans la terreur la seule garantie de la liberté, se croyaient perdus s'ils laissaient prendre, au gouvernement même le plus républicain, la force, l'ordre et la majesté d'un gouvernement monarchique : jusqu'aux lois

qu'ils auraient votées et gravées eux-mêmes dans ce code, leur paraissaient la tyrannie, lorsqu'ils les entendaient dans la bouche d'un magistrat : ils ne pouvaient comprendre qu'un magistrat n'est pas seulement un homme, et qu'il y a dans lui deux natures qu'il est facile et nécessaire de distinguer. Le corps législatif, divisé en deux conseils, leur paraissait en pièces; et cinq votans formant un directoire, leur semblaient cinq rois. La France ainsi constituée n'avait à leurs yeux d'une république que le nom; une nouvelle révolution leur paraissait plus nécessaire encore que toutes les autres.

Parmi les amis de la révolution, on en remarquait deux ou trois beaucoup plus éclairés, mais très-déterminés à ne reconnaître de bonne pour la république que la constitution qu'ils lui auraient donnée.

Le nombre beaucoup plus grand qu'on ne pouvait le croire, ou le savoir, de bourbonniens restés en France pour faire échouer de plus près tous les plans et tous les ouvrages de la liberté, assistaient aux premiers jours de la constitution de l'an III, précisément comme les ennemis d'un auteur dramatique aux premières représentations de sa pièce nouvelle, d'autant plus disposés à la faire tomber sous les sifflets et dans le tumulte,

qu'ils auraient plus de motifs de craindre qu'elle ne fût un chef-d'œuvre : habiles à produire dans le parterre où ils se cachent des mouvemens qui ne permettent à personne de recevoir, de sentir et de bien juger ceux de la scène. Le maintien, les attitudes, les paroles, le costume et les décorations d'un gouvernement fort dans des mains plébéiennes étaient pour eux des ridicules dont ils se riaient de trop bonne foi pour n'en pas faire rire quelquefois des plébéiens même peu accoutumés à sentir en eux la dignité de l'espèce humaine.

A ces critiques de belle humeur se joignaient, même parmi les royalistes, quelques observateurs assez éclairés pour démêler ce qui était bon et ce qui était défectueux dans le nouveau code, qui avaient assez de conscience pour ne pas refuser des éloges à ce qui en méritait, mais trop profondément pénétrés de la nécessité d'un Roi et d'un Bourbon en France pour ne pas tout ramener, dans leurs observations pleines de vues nouvelles et de lumières, à ce seul principe et à ce seul sentiment. C'est ce qu'on voit dans plusieurs ouvrages de M. Necker, dans un grand nombre d'articles de journaux sortis de la plume de M. Suard, et qui réunis seront aussi des ouvrages de plus d'un genre d'intérêt, d'utilité et d'importance.

Environnée, de toute part, de tous ces spectateurs, royalistes secrets et jacobins déclarés, dont les regards étaient assez malveillans pour être, par cela seul, malfaisans; la constitution de l'an III, cependant, commençait à tracer ses sillons avec sécurité et facilité au milieu des routes orageuses encore des événemens de la France et de l'Europe, à s'entourer même de signes et de présages de beaucoup de prospérités.

Parmi ces heureux effets, les plus grands, sans doute, ne naissaient pas d'elle; mais elle pouvait se les approprier tous en prêtant à tous de nouvelles forces et de nouveaux développemens.

Ce petit nombre d'hommes capables d'observer avec précision les tempêtes même qui sont près de les engloutir, avaient remarqué plus d'une fois que dans cette France en proie à tant d'orages, alors même que la tourmente bouleversait quelques-unes de ses provinces et leurs capitales, l'immense océan du peuple ressentait à peine des agitations; qu'elle restait encore soumise aux lois, alors même qu'il n'y avait plus de gouvernement; qu'en obéissant même à des fureurs dont elle était plus la victime que l'instrument, c'est aux lois qu'elle voulait et qu'elle croyait obéir : que jamais moins

de crimes particuliers n'ont été commis que dans ces époques où tous les crimes pouvaient rester si facilement cachés ou impunis.

Ce caractère si bon et si beau, si favorable à toutes les améliorations de l'ordre social, a été remarqué par les historiens un peu philosophes, dans toutes les révolutions de la France, et jamais avec autant d'éclat que dans celle du dix-huitième siècle.

C'est là un fait trop honorable à la liberté et à celle des nations qui en a le mieux posé les principes universels pour n'être pas contesté par tous ces talens qui obtiennent contre la vérité des succès si faciles, si brillans et si honteux : et c'est un autre fait également incontestable que M. Suard fut de nos jours le premier, peut-être, qui fit ressortir ces attributs si éminens et si aimables du caractère français. Aucun intérêt ni d'opinion ni d'ambition ne peut me faire taire que M. Suard en fesait honneur au trône et non à la liberté ; mais aucun sentiment non plus ne peut m'empêcher de penser et de dire que la république, qui n'inspira jamais que de l'effroi à M. Suard, et la constitution de l'an III, qu'il n'estimait pas assez, héritèrent de ces dispositions monarchiques et anciennes, si nécessaires aux premiers jours d'un nouvel ordre de choses ;

que si rien d'étranger au grand corps du peuple n'était venu les troubler, deux conseils législatifs et un directoire auraient pu les perpétuer sans aucun prodige de législation et d'administration, et les faire servir à ces créations du génie dont le succès trouve toujours tant d'obstacles dans les antiques habitudes des nations.

Une autre cause toute récente, née de la révolution elle-même et de cette guerre toujours civile quoique portée dans toute l'Europe, par les attaquans et les attaqués, donnait un empire plus facile au nouveau gouvernement sur un peuple reconnu pour souverain ; c'étaient ces domaines nationaux acquis d'abord par tout l'argent des Français, conquis ensuite par tout leur sang. Dans les confiscations imputables aux seuls agresseurs, un domaine quelquefois avait été découpé en plus de cent ; et plus les propriétés sont divisées, plus la propriété elle-même est sacrée et garantie : car elle est fondée sur plus de droits et sur plus de forces.

L'obéissance aux lois, source unique de tous les biens, même pour ceux qui n'ont de propriété que celle de leurs bras, a paru souvent pour eux un devoir trop rigoureux, non-seulement à cette philosophie dont la sainte mission est de recueillir les gémissemens et les larmes du genre

humain, mais aux froids calculs de l'opulence qui ne juge pas toujours ses trésors, ses jouissances et ses excès assez en sûreté devant la faim, la soif et les haillons de l'immense population des pauvres.

Cette même obéissance, au contraire, devient un besoin, et le mieux senti de tous pour ceux qui possèdent, même laborieusement, le peu de terre qu'il faut aux besoins physiques de la vie.

Par un de ces concours bienfaisans que l'ignorance toujours irréfléchie attribue au hasard qui n'est rien, et dont les origines sont réellement dans les arrangemens éternels de la Providence; au même instant que, sans le funeste secours d'aucune loi agraire, s'exécutait en France cette nouvelle répartition des domaines, et cette multiplication de propriétaires, s'approchaient de leur point de maturité, à pas plus pressés et plus fermes, ces théories et ces pratiques d'une nouvelle agriculture qui fécondent la terre, non par un repos stérile, mais par la succession sans relâche d'une variété de productions liées les unes aux autres par les rapports de leur nature, puisqu'elles se servent les unes aux autres et de labours et d'engrais : admirable loi DES ASSOLEMENS déjà constatée par beaucoup d'expériences

et de fortunes rapides, et bien loin encore d'être avérée ou même entrevue dans toutes ses applications, dans toute la profondeur des sources de richesses qu'elle recèle.

Une telle loi paraît devoir être un jour pour les nations éclairées, comme un présent qu'on leur aurait fait d'un nouveau territoire deux ou trois fois plus étendu et plus fertile que celui qu'elles trempaient de leurs sueurs et de leurs larmes.

Cette alliance de l'agriculture aux sciences physiques et chimiques; cette association des travaux de l'homme, nécessairement interrompus, aux travaux de la nature qui ne se repose jamais, relève en partie l'espèce humaine de l'arrêt qui la condamne à vivre à la sueur de son front. Pour qui tant de secours et tant de bienfaits de la nature et de la science réunies peuvent-ils encore être invisibles? et le riche et le pauvre en sont environnés. Combien un seul livre, celui de M. Chaptal sur la chimie appliquée à l'industrie, a multiplié les chefs-d'œuvre des arts, les fortunes des artisans, et les jouissances de toutes les conditions! Combien un autre livre du même auteur a converti d'insipides et dangereuses boissons en vins exquis et salutaires! Combien lui devraient de statues la France et l'Italie, si elles

acquittaient leur reconnaissance comme la Hollande pour celui de qui elle apprit à mieux encaquer les harengs!

Dans les mêmes temps révolutionnaires, un de ces fermiers de l'Angleterre qui, par le système bien entendu de leurs baux, en sont de demi-propriétaires; qui lisent Pope et Locke en faisant semer le trèfle et la patate; qui prennent la plume en quittant la charrue; Arthur-yung visitait la France, traversait nos villes et nos salons, et résidait dans nos champs pour en observer en détail les sols, les cultures et les récoltes; et, dans un ouvrage où la culture de son pays et du nôtre étaient sans cesse en regard, nous instruisait et nous encourageait à un *TRIPLEMENT* infaillible de nos produits agricoles.

Traduit et imprimé aux frais du conseil exécutif de la convention; répandu gratuitement dans la France au nombre de dix à douze mille exemplaires; cet ouvrage d'un Anglais bien convaincu qu'il s'occupait des prospérités de la Grande-Bretagne en nous enseignant à accroître les nôtres, contribua rapidement et sensiblement à métamorphoser les cailloux des collines en vignes fécondes, les plaines abandonnées à la tourbe en gras pâturages. Les troupeaux de gros et de petit bétail se multipliaient

en une proportion et avec une vitesse tellement supérieures aux exemples connus en France, qu'on chercha la nouvelle loi de ces accroissemens comme celle d'un phénomène inoui sur la terre.

Sitôt que, par le seul genre de preuves qu'on voulait alors admettre, par des faits certains, nombreux, éclatans, il fut prouvé qu'un grand corps de peuple peut être éclairé; que ses lumières servent à ses richesses à la fois et à sa morale; on s'était occupé très-activement, et, pour la première fois, très-philosophiquement, de l'instruction et de l'éducation de trente millions d'âmes.

Ce n'était pas de nouveaux succès et une nouvelle gloire qu'on voulait faire acquérir aux sciences et aux lettres; c'était cette intelligence universelle aussi nécessaire dans tous les besoins, dans tous les travaux, dans toute la conduite de la vie que dans la découverte du système du monde; c'était la raison humaine qu'on voulait, non pas former, mais développer; elle a été formée par Dieu, et ne pouvait l'être que par lui seul. Comme on peut le croire, sans trop de bienveillance ou d'indulgence, ce n'était pas non plus un million de savans et de philosophes qu'on s'était proposé de créer pour chaque génération.

On voulait que tout un peuple eût du bon sens, et non qu'il fût savant. Il est une intelligence commune à tous ceux qui n'arrivent pas à la vie sans quelque disgrâce de la nature; car il n'y a pas plus deux intelligences que deux espèces humaines : les âmes ne diffèrent que comme les tailles, par des degrés. C'est de ce pâle rayon, commun à tous les esprits, qu'on voulait faire une lumière assez vive pour les diriger tous avec sûreté dans les routes trop obscures de la vie sociale; dans le choix des meilleurs procédés des arts vulgaires; dans le sentiment prompt et modéré de nos droits et de nos devoirs : tout devait être presque trivial dans cet enseignement, mais tout parfait : ce ne devait être que l'instinct de l'enfant au berceau et celui du sauvage, développés, dans l'un, au-delà des besoins du berceau, dans l'autre, au-delà des besoins des forêts.

Les écoles normales, premier exemple d'une école moins destinée à enseigner les sciences que l'art de l'enseignement, avaient été organisées par un ministre de l'instruction publique, furent présidées par deux membres de la convention, et eurent pour professeurs, dans presque toutes les chaires, au moins, les savans et les hommes de lettres dont les méthodes et les talens avaient le plus d'analogies sensibles avec cet instinct

secret du sauvage et de l'enfant au berceau, avec cette impulsion divine qui seule crée toutes les lumières.

Trois mille auditeurs, qu'on appelait ÉLÈVES, et déjà la plupart professeurs eux-mêmes, plus amis de la raison que de la gloire, loin d'être condamnés à écouter et à recueillir en silence ce que le MAITRE avait dit, étaient expressément provoqués, par les lois même de l'institution, à interroger le MAITRE, quel qu'il fût, à l'attirer dans des luttes imprévues et improvisées : il n'était pas du tout impossible que l'élève, jusqu'alors le plus obscur, sortît d'une de ces conférences avec plus de gloire que le professeur n'y était entré.

Ce que le mauvais génie épouvanté ne leur laissa pas le temps de faire elles-mêmes, les écoles normales l'ont fait en grande partie par cette école polytechnique qui sortit de leur sein presque aussitôt qu'elles furent organisées et ouvertes; tout tendait à l'égalité parmi ceux même qui doivent aspirer à des palmes et à des couronnes. En moins de deux lustres sortirent de l'école polytécnique de jeunes talens dont les noms s'approchaient des noms immortels des Lagrange, des La Place, des Monge, des Bertholet; des officiers d'un mérite supérieur pour celles de nos armes qui exigent

autant de lumières que d'héroïsme ; des découvertes dans la physique et dans la chimie qui ont obtenu de si beaux triomphes à l'industrie nationale dans ce Louvre, qui en est lui-même la plus grande merveille ; de nouveaux élémens des sciences qui ont le plus de rapports, d'un côté, avec les premiers besoins du peuple, de l'autre, avec la force et la grandeur des nations ; des élémens faits avec un tel art, ou plutôt avec tant de clarté, tant de profondeur et tant d'élévation, qu'ils touchent, en commençant, aux idées communes et familières à tous les esprits, et en finissant, au faîte des créations des deux magnifiques génies des mathématiques et de la chimie.

Tant de causes si diverses, et toutes si puissantes, et toutes antérieures à la constitution de l'an III, avaient eu des effets si heureux et si prompts que ceux qui, après quelques mois d'éloignement, rentraient en France, étaient tous frappés de la nouvelle fécondité des campagnes ; de la joie moins bruyante et plus générale des villes ; des logemens, des vêtemens et des alimens du peuple, qui n'étaient plus ceux du pauvre ; de son langage où entraient moins de mots des patois et plus de mots de la langue française ; où disparaissaient de jour en jour les

accens grossiers des provinces devant l'accent élevé et unanime d'une nation libre.

Ces changemens étaient aperçus même par ceux qui avaient assisté à tous; ce qui est toujours si difficile : ils étaient avoués même par ceux qui, comme M. Suard et beaucoup d'autres, regrettaient amèrement que la reconnaissance n'en pût être adressée à ces académies et à ce trône des Bourbons, de qui la France avait autrefois reçu tant de progrès et tant de bienfaits du même genre. Ceux qui nourrissaient ce regret comme on veille à des feux sacrés, eurent bientôt compris que si tant d'améliorations si visibles recevaient de nouveaux accroissemens par la constitution de l'an III, ou seulement sous elle, ils lui seraient tous attribués, que ses défauts en seraient consacrés, que la république serait éternelle.

Les royalistes les plus éclairés avaient beau démêler et exagérer les vices réels de la nouvelle charte; ces deux conseils législatifs, qui n'étaient deux que par le local de leurs séances, et qu'un par la nature de leurs élémens et de leur organisation; ce pouvoir exécutif; ce gouvernement de cinq membres entre eux égaux, dont toute la majesté se perdait en se partageant; parmi lesquels l'accord devait être toujours difficile et les querelles souvent inévitables.

Ces critiques, qu'elles fussent entièrement vraies ou uniquement très-spécieuses, ne pouvaient promettre à personne la ruine certaine et prochaine de la constitution de l'an III, si elle était abandonnée à ses principes intérieurs de destruction ou de conservation. Les états, bien plus que les hommes encore, vivent longtemps dangereusement malades. Dans l'intention de ses auteurs de la rendre capable de maintenir ensemble, avec une égale force, la LIBERTÉ et l'ORDRE, il est à croire qu'ils voulurent la laisser ouverte à toutes les leçons de l'expérience, pour lui rendre plus facile de recevoir les garanties dont le temps ferait sentir le besoin ou pour l'ordre ou pour la liberté. Où était la difficulté de réduire les cinq directeurs à trois, et même à un président TRIENNAL, QUINQUENNAL ou DÉCENNAL ? ce qui aurait rapproché le gouvernement de l'unité de la monarchie; et où pouvait être le grand danger de ces modifications chez un peuple dont la souveraineté proclamée par sa constitution pouvait toujours envoyer à côté des pouvoirs constitués un nouveau pouvoir constituant pour corriger et perfectionner les premiers sans changer leurs formes, et même sans aucunement interrompre leur action ?

Si c'était là trop espérer de la sagesse d'un

peuple, en ce cas, n'espérons non plus pour lui aucune liberté.

Les anciens ne concevaient la liberté qu'avec de bonnes mœurs; les modernes ne la conçoivent qu'avec du bon sens; sans raison et sans vertus, on n'aura jamais que la tyrannie ou l'anarchie, on les aura même presque toujours toutes les deux ensemble.

Beaucoup de royalistes, qui ne faisaient aucun mystère de leurs sentimens, auraient été profondément affligés que la république eût pu rendre la constitution assez irréprochable pour en recevoir une liberté et une félicité indestructibles. Pour M. Suard, comme pour eux, le bonheur de la France entière aurait été trop borné sans celui des Bourbons; il aurait été même toujours criminel : mais ce qui est encore vrai, c'est que, sans cette dynastie, dont l'expulsion et le retour lui ont fait verser des larmes si différentes, aucune correction long-temps utile à la liberté et à la prospérité de la France n'était concevable et possible pour M. Suard.

La détermination conseillée aux royalistes par cet état des choses et par cette disposition des esprits, fut d'employer en hâte le moyen le plus propre à détruire cette constitution, qui pouvait devenir à jamais indestructible, si on lui laissait

le temps ou de faire regarder comme ses créations les prospérités dont on la voyait environnée au sortir de tant de tempêtes et de ravages, ou de recevoir du souverain qu'elle représentait tout ce qui lui manquait pour remplir tous les besoins et tous les vœux de la république. Le moyen qu'ils préférèrent, effrayant par sa simplicité et par sa profondeur, suggéré, sans aucun doute, et par quelques époques de l'histoire d'Angleterre, et par ce qu'on avait lu dans le *Contrat Social* contre les gouvernemens représentatifs, est une nouvelle preuve de toute l'attention qu'il faut donner au génie, alors même qu'il se trompe ou qu'il s'égare dans l'exagération de plusieurs vérités.

Jean-Jacques, comme Montesquieu, définit la loi *l'expression de la volonté générale;* il ne convient point, avec Montesquieu, que la liberté des peuples et leurs lois puissent être établies et affermies par des gouvernemens représentatifs. *La volonté*, dit-il, *ne se représente point :* le peuple qui a des représentans n'est libre qu'au moment où il les nomme; l'instant d'après, il est esclave; il est l'esclave de ceux qui ont assez d'argent et de places pour acheter ses représentans; et il cite l'Angleterre, à qui il n'a jamais rendu aucune justice.

Tous les royalistes, sans exception, aimaient moins encore que M. Suard, qui ne les aimait pas du tout, ces maximes si générales sur LA VOLONTÉ et sur LA LIBERTÉ, dans les profondeurs desquelles il faut pourtant descendre quelquefois, si l'on veut connaître la nature de l'homme et celle de l'ordre social. Mais leur joie fut grande d'y voir combien il est au moins difficile que la volonté des hommes et des nations soit fixée, saisie, exercée fidèlement loin de ses sources; et par suite combien il doit être facile de la changer, soit pour l'altérer, soit pour l'épurer, avant que des commettans, chargés de la représenter, paraissent l'avoir trahie. Des élections de tout un peuple faites sous l'influence d'un parti suffisent, en effet, pour métamorphoser une monarchie en république, une république en monarchie. Une conséquence si immédiate d'un principe de l'ouvrage le plus populaire et le plus républicain de l'Europe, fut le trait de lumière qui traça et éclaira la marche des royalistes; et dès lors le plan qu'ils ne perdirent jamais de vue fut d'entrer dans les deux conseils législatifs par des élections nationales, d'exécuter la contre-révolution par une conspiration en quelque sorte légale.

Quelque habiles toutefois qu'ils fussent, et

quelque facile qu'il soit en général d'abuser trente millions d'hommes répartis sur un immense territoire, les royalistes savaient que de toutes les passions, la plus jalouse, après l'amour, c'est la liberté; que de tous les hommes, ceux qui devinent le plus souvent par leurs soupçons, ce sont les Français; que, pour s'emparer de leur représentation nationale, il faudrait plus d'une irruption ou plus d'une invasion graduées avec ménagement, exécutées avec audace. Ils pressentaient des devinations qu'il faudrait traiter de folles conjectures ou d'accusations calomnieuses; des discussions subites et préparées où le raisonnement et l'éloquence peuvent arracher la vérité du fond des âmes tourmentées : ils pressentaient, enfin, la présence assidue et l'infatigable éveil des soldats de la loi et de la république.

Pour écarter tant d'obstacles, pour braver tant de périls, et pour en triompher, il fallait des moyens et des hommes assortis à tous les besoins : un coup de main heureux et un seul décret des deux conseils, ou de leur majorité nominale, pouvaient tout décider. Mais le coup de main exigeait des hommes assez intrépides pour fondre, au premier signal, sur une partie des légions qui promenaient leurs victoires dans toute l'Europe, assez prudens pour attendre le signal,

l'arme au bras, sans se trahir avant le coup de main : le décret exigeait deux espèces de députés bien différens les uns des autres, quoique également revêtus du même titre de représentans.

Les premiers, étrangers à tous ces arts de la parole et du style qui exigent toujours quelque morale délicate et profonde, mais habiles à intriguer avec une dextérité qui n'est pas sans héroïsme lorsqu'elle tend à un grand but à travers de grands dangers, qui usurpe des rangs parmi les vertus, lorsqu'elle a concouru au triomphe de quelque grande portion des peuples ou de l'autorité.

Les seconds, doués de trop grands talens pour avoir ceux de l'intrigue, abondans en ressources de tous les genres d'éloquence; qui n'étaient pas entrés dans les conseils des lois avec l'intention de les renverser, mais avec celle de les changer; avec l'espérance d'étouffer la liberté en l'embrassant, mais avec celle de lui faire sentir à elle-même le besoin de rappeler les Bourbons pour environner une constitution représentative de toute la majesté du trône le plus antique de l'Europe.

Il fallait donc aux conspirateurs des forces échelonnées en trois lignes; la première de soldats; la seconde d'intrigans; la troisième d'orateurs éloquens et de citoyens vertueux qui

formaient la plus grande force de la conspiration, précisément parce qu'ils agissaient pour elle sans y être entrés, sans en faire partie.

Un homme tel que M. Suard ne pouvait être que dans la troisième ligne; il ne pouvait être qu'avec des hommes tels que les Siméon, les Barbé-Marbois, les Camille Jordan, les Tronçon-Ducoudrai, les Carnot. Tandis que ces élus du peuple agissaient sur lui du haut de la tribune nationale, M. Suard, de concert avec eux, agissait par les articles du *Publiciste*, journal dont les principes et les opinions représentaient assez les intérêts *publics*, pour l'autoriser à prendre son honorable titre, même devant la république.

Cependant leurs progrès vers le but devaient être bien lents, puisqu'ils ne voulaient y arriver que par les progrès de leurs manières de voir l'état de la France et les intérêts de la liberté; et la ligne des soldats attendant toujours un signal, et comprenant très-peu de beaux discours et d'excellens articles, mourait d'ennui *l'arme au bras*.

Trois ou quatre circonstances firent juger aux meneurs qu'il devenait nécessaire d'aller plus vite et par d'autres moyens que ceux du syllogisme et du bien dire.

Les divisions du directoire, trop publiques

pour être ignorées de quelqu'un, leur firent penser qu'une marche plus précipitée serait beaucoup plus sûre, puisqu'elle surprendrait le camp ennemi en désordre.

On connaissait beaucoup mieux encore ces prospérités naissantes mais visibles qui se montraient de toute part dans les logemens, dans les vêtemens, dans la subsistance des peuples, et qui, en se développant de jour en jour, pouvaient de jour en jour attacher davantage les peuples à la constitution qu'ils en croyaient la source.

Ce qui fortifiait le plus leur détermination à un coup de main, outre les querelles entre les directeurs, c'étaient les accusations fabriquées jour et nuit par des partis populaires et contre tout le directoire, et avec le plus de violence contre celui des directeurs dont le génie, si opposé à celui du *comité de salut public*, y avait pourtant figuré. Carnot était en guerre avec La Réveillère; et Carnot était vu dans son salon, *bras dessus bras dessous*, avec ceux que l'imagination ou la calomnie voyait à Clichy quand ils y étaient et quand ils n'y étaient pas. Une attaque prochaine et à main armée fut donc résolue; la nuit seule où elle serait faite resta incertaine; et tout fut révélé, non pas au directoire, où étaient Carnot et M. de Barthélemy, mais à

ceux qui, depuis quelque temps, étaient moins leurs collègues qu'un directoire à part.

La défense fut prête, comme on le peut croire, aussitôt que le projet d'attaque fut trahi; et comme ce n'est pas l'allure des Français d'attendre l'ennemi, le gouvernement des TROIS s'occupa de le prévenir.

Mais, quels étaient au juste les ennemis? et où étaient-ils? et qui étaient-ils?

C'est ce qu'on était loin de savoir assez bien, malgré les révélations.

Toutefois, on se hâte d'appeler de son armée du Rhin Hoche, qui ne se hâte point de venir, et qui, venu très-tard et très-lentement, retourne très-précipitamment à son armée, dont une partie avait reçu de lui des ordres et des mouvemens très-inconstitutionnels : on lui avait fait compromettre un nom qu'il avait rendu glorieux; c'était le seul danger qu'il pût craindre.

Augereau, appelé à son tour ou envoyé, ne se fait pas du tout attendre. En arrivant, il fait autant de bruit de tambours, de fifres et de fusils, que s'il avait grand'peur; et, sa mission remplie sans qu'une goutte de sang ait été versée, sans qu'une seule boutique ait été troublée, Augereau se retire lorsqu'on commence les fatales tables de proscription et de déportation.

Que ce jour soit effacé! s'écrient très-souvent les poëtes, et l'Hôpital avec eux : ***Excidat illa dies.*** Mais ce beau mouvement de leur âme les trompe. Non, que ces journées ne soient point effacées; qu'elles soient retracées, méditées et jugées. Ces expériences coûtent assez au genre humain, pour qu'il en tire au moins quelques lumières; et cela est encore trop difficile : *fiat lux* est le mot des honnêtes gens comme de Dieu; il n'y a que les deux mots en un, *fiat lux et lux facta est*, qui soit de Dieu seul.

Essayons pourtant, car c'est notre devoir à tous.

Je le sais de reste; je n'aurais nul besoin, pour ce moment, de réhabiliter le nom et la mémoire de M. Suard dans tous leurs titres à la plus haute considération; mais cela eût été nécessaire il y a peu d'années : il n'est pas tout-à-fait impossible que cela redevienne nécessaire encore; et il faut tâcher d'écrire pour tous les temps. Les âmes les plus pures, dans les révolutions, ne sont pas celles qui ont le moins besoin d'apologie.

Il n'est personne qui ne pense et qui ne doive penser que le 18 fructidor, qui sauva un instant la constitution de l'an III, ne lui ait été ensuite funeste. Malheur aux constitutions et aux puis-

sances qui ne sont les plus fortes que par des coups d'état et des coups de main ! Mais jetons un coup-d'œil sur ceux qui firent le 18 fructidor, sur ceux qui le rendirent nécessaire, sur ceux qui en furent les grandes victimes.

Le nom de Hoche est à peine prononcé dans tout ce qui se dit de cet événement, seule cause, peut-être, de sa mort. J'ai vu à cette époque et Hoche et Chérin son ami, alors son aide-de-camp, je les ai vus dans cette intimité qui n'est jamais ni trahie, ni même trompée que par tout ce qu'il y a de plus vil. L'un était né dans les écuries de Versailles; l'autre avait eu pour père le généalogiste de la noblesse de France; et tous les deux avaient porté et nourri dans les armées ces vertus des citoyens si rarement pures près des factions.

Hoche, qui savait à peine lire lorsque la révolution éclata, avait appris à écrire en copiant de sa main, dans les intervalles des batailles et dans le silence des nuits, la vie et les campagnes des cinq ou six plus grands capitaines de tous les siècles. Il arrive que ces histoires des héros sont quelquefois des modèles du langage. Hoche y avait appris à parler très-peu pour parler toujours très-bien. Un soldat disait de lui : *De tous nos généraux, c'est celui qui a le sabre le plus*

long et la parole la plus courte. Ce sabre était suspendu au côté d'un homme de la taille la plus élégante, de la figure la plus douce, quoique sabrée, et de la politesse la plus aimable. On l'aurait cru né, non pas dans les écuries, mais dans la galerie de Versailles. Le comédien Baron disait des comédiens qu'ils devraient être élevés sur les genoux des reines : on aurait pu croire que Hoche, soldat et républicain, avait reçu cette éducation.

Chérin, par les rapports, peut-être, qui lient les généalogies à l'histoire, avait été conduit à des études historiques très-étendues, très-circonstanciées, et qu'il ramenait toujours à de grands résultats d'ordre social. Homme de tête et homme de main, mais petit et méditatif, il n'avait l'air que d'un homme d'étude. Le contraste de cet air et de la valeur la plus brillante faisait oublier que cette valeur était ordinaire dans nos armées. Hoche, l'apercevant sur je ne sais quel pont, enveloppé de sabres ennemis, s'écria : *Dites à ce fou-là que je lui ordonne de se retirer.* Son ambition réfléchie et exaltée voulait s'entourer jeune encore de trophées en joie ou en deuil; c'était son plan; il le remplit en mourant sur le champ de bataille. Chérin cependant était plus né encore pour les arts de la paix et de

la civilisation; le fils du généalogiste de la France aurait pu rendre plus d'un service à l'Europe dans la diplomatie. Ce talent, facile à reconnaître au degré où il le possédait, fut employé plus d'une fois et de plus d'une manière par Hoche. Aux jours précurseurs du 18 fructidor, il le fut sous des déguisemens, mais des déguisemens sacrés, puisqu'ils avaient pour objet le bien public.

S'il eût été appelé par le directoire, Hoche aurait obéi sur-le-champ comme à un ordre; mais le directoire était en cinq membres, et TROIS seulement, peut-être même un seul, appelaient Hoche au secours de la république. Or, la république pouvait être dans le directoire, mais le directoire ne pouvait pas être dans trois de ses membres. Ni Hoche, ni son armée ne bougèrent.

Chérin seul vint à Paris prendre connaissance sur les lieux de l'état des choses, des dispositions des hommes, de ce qu'il y avait de réel, d'imaginaire ou de controuvé dans les menaces et dans les alarmes. Un uniforme d'officier suisse était son unique déguisement : ils déplaisent tous à la vertu, qui en a pourtant souvent besoin.

L'un des membres de l'assemblée constituante, qui a le moins paru à sa tribune, et qui en a eu

le plus tous les principes, Eymar, ami de Chérin, fut celui qui le mit sur le terrein et sur la voie des recherches. Gentilhomme de naissance et citoyen de cœur, Eymar avait, entre les partis, cette neutralité qui expose à deux proscriptions lorsque les autres ne sont exposés qu'à une. Chérin ne pouvait mieux choisir ; celui-là lui en fournit d'autres du même caractère.

De tous les renseignemens médités et balancés avec scrupule, Chérin, qu'on pouvait ne croire propre qu'à un conseil militaire, forme un rapport qu'on pouvait comparer aux jugemens du tribunal le plus révéré des siècles, l'aréopage; sur *le verdict* de ce jury composé d'un seul juré, Hoche ne doute plus d'une conspiration contre le gouvernement. Les trois lui paraissent alors le directoire; il est à Paris à l'instant; mais les informations des révélateurs, variant de jour en jour, font espérer que les méchans desseins étaient abandonnés; et Hoche, qui pouvait penser qu'il n'y avait déjà plus d'asile pour lui que dans la victoire d'un coup de main, retourne plus vite encore sur le Rhin, en réunissant sur sa route les détachemens qu'il rencontre et qui marchaient sur Paris.

A peine il s'est éloigné de Paris, les révélations redeviennent plus menaçantes; et c'est alors que

la mission dont Hoche n'aurait plus voulu est donnée à Augereau.

Augereau convertit les clairons et les trompettes en avis salutaires. Pour se dispenser de l'employer, il promène avec fracas la force armée autour des conseils législatifs; on n'y voit plus les sanctuaires de la république; on y voit une conspiration.

Lorsqu'aux premières clartés du 18 fructidor Augereau fait arrêter des législateurs par des soldats, lorsqu'il exécute ces arrestations qui ne paraissent préparer encore que des interrogatoires; il n'ajoute point des sévérités inutiles à des sévérités trop grandes par elles-mêmes. Ramel, colonel de la garde du corps législatif, un de ces hommes en qui une haute valeur est la source des plus hautes impudences, à qui leurs mouvemens toujours emportés ne permettent de savoir ni quels principes ils doivent avoir, ni quels principes ils ont, est le seul sur lequel Augereau, de sa propre main, exerce une violence; il lui arrache les épaulettes devant le corps qu'il commandait la veille. Mais dans les revers des partis, suivis très-souvent si vite de succès, de pareilles dégradations, même à l'instant où on les subit, honorent d'un côté en avilissant de l'autre, et peuvent être, pour le lendemain, les plus beaux

titres aux grades supérieurs, à ceux même après lesquels il n'y en a plus d'autres.

Les regards de l'histoire et de ceux qui en recueillent les mémoires sont peut-être plus attirés encore, dans cette nuit mémorable, au palais du Luxembourg, et sur les dangers des deux directeurs accusés, mais estimés et aimés encore, et sur la contenance DES TROIS, qui ne dirigent plus que le coup d'Etat le plus criminel, s'il n'est pas, au fond de leur conscience, le plus nécessaire.

Le directoire, qui n'existait plus, ne pouvait plus avoir un président; mais il était naturel que l'un DES TROIS qui avaient tiré l'épée fût le général et le pouvoir exécutif de cette nuit militaire; et il l'était que ce général fût BARRAS. Son salon fut dans Paris l'état-major de toute la nuit. Des soldats, des gardes nationaux, des aides-de-camp entraient, sortaient, apportaient des mots écrits, remportaient des mots à l'oreille. Ce qui fut permanent, ce furent des hommes de paix, des ministres, des députés, des magistrats, des citoyens. Tout était calme autour de Barras, et tout, dans ses regards et sur son front, était serein et doux. Deux fois seulement cette sérénité est visiblement et fortement altérée : la première fois par la terreur, lorsqu'on entend *Carnot n'est plus*, au lieu de *Carnot n'y est plus*, qui avait

été dit; la seconde fois par la joie lorsque des informations très-exactes garantirent que Carnot avait prévenu et évité l'arrestation.

On a pu attribuer à l'habileté de Carnot dans la guerre ce bruit de son trépas qu'il laissait après lui, et qui fut prolongé et fortifié par des témoins prêts à se vanter de l'avoir égorgé et jeté dans la rivière, où on assurait l'avoir vu sanglant et flottant; mais ce bruit, on le sut avec certitude dans cette nuit même, avait pris son origine dans la confusion de deux mots très-faciles à confondre.

La Réveillère-Lépaux ne se montrait que chez lui et à quelques amis intimes; mais cette intrépidité de la vertu, la seule toujours inébranlable, et qui est la sienne, assurait assez qu'en déléguant à un de ses collègues, pour une nuit, tout ce qu'il avait de puissance et de volonté, il s'était réservé une surveillance silencieuse mais active dans des ténèbres où plus d'une méprise fatale pouvait avoir lieu.

Mais c'est ce qui se passe chez Rewbel, ou plutôt dans Rewbel même, qu'il importe de recueillir, pour les historiens habiles à peindre les faits qui peignent le cœur humain.

On sait combien les jugemens ont été divers et le sont encore sur cet homme, qui a beaucoup

marqué dans la révolution sans avoir pu fixer tous les doutes sur ses talens. On l'a cru un grand publiciste; il était allemand; et le droit public est, pour ainsi dire, une science indigène dans la Germanie. On l'a cru le flambeau d'un directoire dont tous les membres étaient aussi éclairés que lui; et c'est peut-être parce qu'il était plus immuable dans ses motions que tous les autres ensemble.

Ce qu'on ne peut lui refuser, c'est ce courage de l'esprit et de l'âme qui trouve dans les révolutions tant d'occasions de s'exercer et de se fortifier; et cependant, à ce 18 fructidor, qu'il avait provoqué très-fortement, il ne paraît point; il se retire, ou plutôt on le cache dans ses appartemens; il est devenu fou, fou à la lettre; il ne sait plus ni ce qu'il est, ni où il est, ni ce qu'on fait autour de lui; on lui touche le pouls; il est sans fièvre; rien n'annonce même un délire; et il ne comprend rien, il ne dit rien qu'on puisse comprendre. On fait venir Barras, et Barras n'est plus reconnu par Rewbel : en un mot, il a perdu entièrement la tête.

Il la recouvre au moment où le soleil reparaît, et où tout ce qu'il a sous les yeux lui montre que la république n'a plus à redouter ni ses ennemis, ni ses propres vengeances portées trop loin.

Quel phénomène des organes de la pensée, ou plutôt de l'âme! On ne peut l'expliquer, sans doute, que par ce qu'il y a de plus honorable à la mémoire de Rewbel : il avait opiné fortement pour un coup d'Etat qu'il avait jugé nécessaire ; et probablement il ne fut plus aussi sûr de la nécessité du coup d'Etat au moment où on le frappait : son âme républicaine conçut des scrupules, les scrupules lui donnèrent des doutes, et les doutes bouleversèrent sa conscience et sa raison. Ce n'est point par les rayons du jour que sa raison lui fut rendue, mais par la certitude qu'aucun grand désordre n'avait eu lieu, et que la liberté était sauvée sans qu'elle eût ni perdu ni versé une goutte de sang.

Ce moment de folie et sa cause suffiraient à confondre la calomnie qui a supposé à Rewbel sur les deux rives du Rhin des domaines assez étendus pour deux souverainetés.

Ce qui se voyait et s'entendait au palais du Luxembourg, ressemble peu aux coups d'Etat racontés par Tacite et par Machiavel.

Le 18 fructidor, qui frappa d'une manière si cruelle tant de têtes honorées, et avec elles M. Suard, dont j'honore et chéris la mémoire, a-t-il donc déconcerté et puni les plans et l'exécution d'une conspiration? Y en eut-il réelle-

ment une qui avait pour but d'anéantir la république en commençant par égorger trois membres du directoire et un très-grand nombre de députés fidèles aux sermens que la république avait reçus d'eux ?

Lorsque, sur des faits si publics et si éclatans, on est en doute s'ils sont vrais ou s'ils sont faux, il faut que le faux et le vrai ne se touchent pas seulement par leurs limites, mais qu'ils se mêlent et se pénètrent dans toute l'étendue, dans toutes les profondeurs des faits et de leurs circonstances; et très-souvent, on ne peut pas, on ne veut pas, ou on n'ose pas les démêler. En décomposant le tissu très-serré qui s'en est formé on peut rompre les fils, et rien alors ne vous guide.

Pour quiconque, à cette époque, a regardé et a écouté, une conspiration contre la république a été aussi certaine que des éclairs qui frappent de tous côtés nos yeux, et le tonnerre qui retentit à nos oreilles.

Les confidences du colonel Ramel à gens qu'il connaissait à peine; ses menaces à gens qui les souffraient avec plaisir, parce qu'elles leur apprenaient ce qu'il leur aurait été funeste d'ignorer; ses imprudences de tous les jours dans les casernes et en place publique, auraient seules

formé un corps de preuves pour établir non-seulement qu'il y avait une conspiration, mais que le commandant de la garde des conseils législatifs, qui en était, en jugeait le succès infaillible.

Quelques-uns de ceux qui se joignaient à lui du dehors, et à qui ne manquait pas davantage tout le courage des grenadiers, à leur retour de Sinamari, en ont raconté l'histoire, en partie par écrit, toute entière de vive voix ; et c'était à leur troupe qu'était dévolu l'égorgement des postes du directoire et des trois directeurs.

Ces membres des deux conseils, élus pour parler très-peu et pour intriguer beaucoup, ont aussi soulevé ou déchiré beaucoup de voiles dans leurs correspondances assez peu secrètes.

Parmi les indiscrétions, il en est qui n'échappent pas, il en est qu'on médite, et les leurs étaient destinées à faire entendre qu'ils agissaient entre une force armée et des talens de tribune, également invincibles.

Les hommes d'intrigues et les hommes de main conspiraient donc ; voilà qui est certain ; et, ce qui est certain encore, c'est que les hommes de talent, quoiqu'on ne peut pas moins républicains, ne conspiraient pas.

Je l'ai dit ; leurs vœux rappelaient le trône des Bourbons au milieu d'une représentation natio-

nale ; mais des vœux ne sont pas des votes; des votes ne sont jamais des attentats. Ce trône qui leur était si cher, et qu'ils croyaient nécessaire à la nation, ils auraient bien voulu le relever par UNE FORCE, mais par *la force des choses ;* c'était leur expression. Je suis sûr d'avoir reçu leurs confidences, quoiqu'aucun d'eux ne me les ait faites, pas même M. Suard, que j'aimais toujours, mais que je ne voyais pas du tout à cette époque.

Le nom seul de Carnot, qui marchait alors avec eux, qui ne leur donnait pas des lois comme Caton aux gens de bien dans l'Elysée, mais qui les dirigeait nécessairement plus souvent qu'il n'en était dirigé, ce nom toujours exposé avec gloire à tous les dangers de la liberté, ne suffisait-il pas pour garantir qu'elle était aimée de ceux qui avaient recherché et obtenu son alliance ?

La conspiration se vantait d'eux; mais de quoi la république les accusait-elle ? de leurs opinions, de leurs rapports, de leurs discours à la tribune, choses aussi inviolables que la conscience, et qui ne paraissaient réclamer la monarchie qu'en réclamant une grande force et une grande unité dans l'exécution des lois; chose plus nécessaire encore à une république qu'à un pouvoir absolu.

C'était là, je le pense, *cette force des choses* dont ils parlaient, et ils la nourrirent afin de la rendre assez forte pour qu'elle se fit sentir d'elle-même.

Et ici deux questions se présentent d'elles-mêmes à tout le monde; l'une d'ordre législatif, l'autre d'ordre judiciaire.

1°. Dans cette mesure et dans ces limites, l'action de la parole et du style, isolée de toute autre action, et exercée dans un corps législatif qui ne l'a pas arrêtée par la puissance de sa majorité, peut-elle jamais être imputée à crime, peut-elle jamais en constituer un? 2°. Dans le cas où il serait statué par des lois qu'elle peut être un délit, quelle est la peine qui sort de la nature de ce délit et qui doit lui être appliquée?

Dans tout état des choses humaines et sociales, et surtout dans l'état progressif des lumières, la perpétuité est une chose qu'il faut toujours désirer et jamais ordonner. Il y aura station naturellement partout où l'on se sentira bien; il n'y en aura nulle part où l'on se sentira mal; et la vue distincte du mieux y portera toujours inévitablement lorsqu'on le verra à quelques pas en avant de soi.

Voilà les lois de la nature; elles sont plus fortes que toutes les lois sociales qui les contrarient; le sentiment universel les dicte; et la raison qui

n'est que ce sentiment même, les sanctionne.

S'il est vrai que *la servitude avilisse l'homme jusqu'au point de s'en faire aimer*, c'est que l'homme dans la servitude cesse d'être homme ; c'est dans la vie la plus sauvage et dans la vie la plus perfectionnée qu'on le voit bien dans sa propre nature ; c'est dans l'Iroquois et dans Brutus : ni l'un ni l'autre ne veulent vivre lorsqu'ils ne sont plus libres ; l'un et l'autre lèvent le poignard sur eux-mêmes ou sur leurs maîtres.

Ce prodige d'avilissement que remarque Vauvenargues, il l'explique d'un mot : c'est celui de la servitude.

Celui qui est soumis à des lois qu'il ne trouve pas bonnes, mais qui sont faites par une société libre dont il est membre, est dans la plus complète et la plus noble jouissance de sa dignité d'homme, de sa liberté naturelle et personnelle, pourvu qu'il puisse opposer son opinion et sa conscience aux lois qu'il exécute religieusement. Si cette faculté lui est interdite, que ce soit par une puissance arbitraire ou par une charte constitutionnelle, il est esclave ; il l'est dans sa pensée ; et l'esclavage de la pensée est plus cruel pour l'individu, il est plus funeste pour le genre humain que l'esclavage des actions.

Si on n'admet pas ce principe, on n'en trouvera

aucun pour y attacher la chaîne sacrée des lois, qui doit briser toutes les autres chaînes.

Cette maxime fondamentale n'aurait elle-même aucun fondement dans la nature, si elle n'était pas la même pour tous les gouvernemens libres, si on ne pouvait pas également désirer une monarchie dans une république, et une république dans une monarchie.

Au premier de ces votes on entendra crier *à l'esclave* tous les tribuns de la terre ; mais on peut se consoler d'être accusé comme Montesquieu, dont c'était là le vote, pour l'Europe actuelle. Au second, on entendra crier tous les esclaves *au tribun, à l'anarchiste ;* et il y a peu à rougir d'être anarchiste comme Franklin et comme Washington.

De pareils cris sont jetés bien mal à propos dans des constitutions dont les principes essentiels sont également bons puisqu'ils sont les mêmes, dans des constitutions qui, une fois établies, sont maintenues par toutes les forces d'une nation, tandis que les opinions, et même les votes de quelques particuliers, ne peuvent avoir que les forces de la raison, et d'une raison spéculative.

Toute loi et toute constitution, qui n'est qu'un assemblage de lois fondamentales, doivent

trouver en elles-mêmes, dans leur sagesse et dans leur bonté intrinsèques, les moyens qui les défendent le mieux. Ce que l'ami de Trajan et de la vérité, ce que Pline le jeune disait aux juifs et aux chrétiens en querelles, tous les législateurs et tous les gouvernemens doivent le dire aux dissidens et aux méthodistes politiques : *Discourez, discutez, disputez tant que vous voudrez, MAIS POINT DE COUPS.* Les coups, en effet, ne sont pas de bons auxiliaires du raisonnement.

Ce qui prête de puissans secours aux vérités éternelles et universelles, même alors qu'on semble les contredire, ce sont certaines convenances des temps, des lieux, des longues et profondes habitudes. Faites tout valoir pour et contre; que nul, fût-il républicain comme Caton d'Utique, ou monarque absolu comme Louis XIV, ne se refuse à mettre en balance ce qui est éternel et ce qui n'est que dans les convenances de certains temps et de certains lieux; et tenez pour sûr qu'une majorité calme, immense, toute-puissante, verra bientôt ce que pèse chaque poids, c'est-à-dire, chaque fait et chaque idée, et de quel côté inclinent les balances.

N'était-il pas, par exemple, d'un prix infini

de pouvoir faire servir à la force des lois d'une liberté toute récente, ce respect religieux, cette adoration de tant de siècles qui consacrait parmi nous le titre de roi, les noms de S. Louis et de Henri IV?

Surtout que la RAISON PRIMITIVE, cette source de toutes les raisons et de toutes les lois, ne soit jamais traitée comme une conspiratrice. Ecartez-là, si c'est votre bon plaisir, par vos risées et par vos dédains, mais ne la mettez ni dans les cachots, ni sous vos pieds : alors même qu'elle vous fait trembler, elle est toujours pour vous, si vous êtes un homme de bonne foi.

Si la question législative n'est pas résolue par ces considérations, la solution en est au moins rendue plus facile. Rien n'aide la logique comme beaucoup de bonne-foi et de simplicité.

Cette même simplicité laissera moins de doutes encore sur la question judiciaire.

Puisque la liberté des opinions et des vœux doit être sans limite sur les objets même où celle des actions ne doit pas avoir seulement des limites mais des barrières, il y a déjà une assez grande clarté répandue sur tout le procès politique du 18 fructidor; et l'inviolabilité des membres du corps législatif, *non conspirateurs*, protégeait M. Suard comme eux. Une plume n'est pas

plus un poignard qu'une voix n'est un canon ; et les droits des représentans n'étant composés que des droits des citoyens concentrés dans la représentation, M. Suard n'était pas plus coupable que les Barbé-Marbois, les Siméon et les Tronçon-Ducoudray, pour avoir écrit dans un journal comme ils parlaient à la tribune.

Ces noms honorés étaient trop près des conspirateurs pour qu'on ne les en crût pas les complices; et ils avaient trop de talens pour qu'on ne les en crût pas les chefs : mais avec de tels hommes, quelle était la voie la plus sûre, ou de se convaincre de leur innocence, ou de les convaincre de leur crime?

Je ne connais pas du tout celles qui furent employées; mais je pense que la seule bonne était de les convoquer dans la matinée même du 19 à leur poste de représentans de la république; de les placer, non à la barre, mais sur leurs siéges de législateurs; et là, de leur faire subir pour tout interrogatoire ces deux seules questions de leurs présidens respectifs : *Jurez-vous que vous avez toujours été des représentans fidèles de la république? Jurez-vous que vous voulez toujours l'être?*

Si la réponse des prévenus eût été : *Nous jurons que nous avons été toujours et que*

nous serons toujours fidèles à la république ; à l'instant ils devaient rentrer dans le plein exercice de toutes leurs fonctions législatives ; et M. Suard devait reprendre son *Publiciste* avec mille abonnemens de plus aux frais de la république.

Si leur réponse eût été : *Nous jurons que la liberté constitutionnelle de la nation nous a toujours été chère et sacrée, et qu'en votant, au fond de nos cœurs seulement, le retour des Bourbons, nous avons cru leur trône une meilleure garantie de la liberté que le gouvernement républicain ;* il fallait qu'à l'instant, par le décret le plus solennel du corps législatif, tous en fussent exclus, tous fussent déportés, les membres des anciens sur la terrasse des Feuillans, les membres des cinq-cents sur le pont de la Révolution, mais pas plus loin ; et M. Suard, dont c'eût été là certainement la réponse, aurait dû être parfaitement libre, s'il en avait la fantaisie, d'aller écrire pour son journal un article où il aurait rendu compte de cette séance ; le plus grand des procès criminels eût été de la sorte bientôt jugé, et le plus grand coup d'état n'eût pas été cette fois un mauvais coup.

L'exclusion, je ne dis pas *l'épuration*, mot insolent, quoique toujours employé, l'exclusion

était indispensable, et elle était de toute justice en droit social.

Pour les gouvernemens même qui ne sont fondés sur aucune apparence de titre légal, tant qu'ils existent, détruire qui veut les détruire, écarter qui vote pour les écarter, est le sentiment de la nature le plus universellement invincible, et, par suite, il est légitime.

Le forfait du brigand qui tue le gendarme qui l'arrête pour le conduire à l'échafaud n'est pas dans ce meurtre; il est dans son état de brigand.

Un droit qu'on reconnaît, qu'on passe, au moins, aux brigands et aux despotes qui en font un si horrible usage, se serait-on avisé de le contester au gouvernement républicain qui l'aurait réduit, de la sorte, au stricte nécessaire; qui en bannissant du sanctuaire des lois les doctrines monarchiques, leur aurait laissé toute liberté de s'étaler dans la république?

Si une constitution était toujours remise en question par les législateurs eux-mêmes, on n'en finirait jamais; le temps qu'il faut employer à abroger les mauvaises lois, à corriger les imparfaites, à décréter les meilleures, serait consumé par l'examen si la constitution doit être républicaine ou monarchique.

C'est à la liberté de la presse que les bonnes lois constitutionnelles abandonnent ces disputes et ces théories : entre les esprits vulgaires, elles battent, pour ainsi dire, l'opinion comme on bat l'eau pour l'empêcher de se corrompre ; entre les hommes de génie, elles peuvent avoir quelque chose de ces évocations par lesquelles on a longtemps rêvé qu'on pouvait faire descendre du ciel les astres et leur lumière.

Une plus grande difficulté du 18 fructidor était de persuader à des triomphateurs que la modération, qui embellit tant l'usage de la force, la rend encore plus grande. Les défaites éclairent quelquefois; la victoire jamais. La puissance, toujours un peu aveugle et un peu dure de son naturel, n'est jamais plus difficile à conseiller et à attendrir que lorsque les trophées lui donnent le choix des vengeances.

On doit croire entendre les rires qui auraient éclaté à la proposition de donner de la confiance à des sermens faits devant toute la république par des représentans accusés de ne lui avoir pas été fidèles; mais c'est précisément parce qu'ils auraient été interrogés, non dans les ténèbres d'un greffe, ou d'une police, mais en face de la république et de toutes les nations, en face du ciel et de la terre, que le mensonge assermenté,

partout si vil et si odieux, aurait été impossible à gens dont toute la vie avait été honorable et honorée. Tout se convertit en impostures dans la nuit du secret, et les interrogatoires et les réponses. En plein jour, tout est disposé à devenir pur comme le jour même.

L'idée d'une déportation à la porte d'un corps législatif qui s'est cru menacé, et au milieu de la nation qui a été alarmée, n'est risible non plus qu'au premier aspect. Les ennemis d'une république ne sont nulle part aussi gênés, aussi observés qu'au milieu d'elle; tous les yeux sont sur eux; chaque citoyen est un gardien de la chose publique, qui est la sienne; chacun veut voir comment on tient des paroles données si haut, et en présence du témoin qui voit et entend tout. Mais ces déportations à travers les orages et les abîmes des mers, et dans des climats où l'on respire la mort, où en a-t-on pris l'idée? Aux époques les plus désastreuses du monde, sous les monstres couverts de pourpre et de sang, qui ont désolé durant tant de siècles ce qu'on appelait l'empire romain.

Le droit de déporter sera toujours, pour la vraie justice, aussi équivoque et aussi atroce que le droit de vie et de mort, tant que, suivant les vues d'un ami de M. Suard, de l'abbé Montlinot,

on ne fera point de la déportation elle-même un double plan de perfectionnement et du globe, et de l'espèce humaine.

Des déportés tels que les Siméon, les Barbé-Marbois et les Camille Jordan pourraient devenir alors les législateurs de plusieurs populations innocentes, et ils béniraient le moment où les erreurs des lois les auraient frappés si cruellement.

Je me sens comme contraint de m'arrêter plus long-temps sur ce sujet. Nous pouvons aussi nous dire : *C'est ici qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines.* Hélas! on nous l'a assez donné, et de plus d'une manière, dans lesquelles nous avons été toujours et spectacle et spectateurs. Qui que nous soyions, ce sujet nous regarde trop pour ne pas nous intéresser beaucoup. Environnés d'hommes de bien qui ont souffert toutes les souffrances de la déportation, et pouvant, tous tant que nous sommes, y être condamnés d'un instant à l'autre, voyons ce qu'elle est, quelles furent ses origines et ses premières intentions, ce qu'elle a de juste et d'inique, de bon et de funeste; voyons si, sans aucune de ces merveilles de talent et de vertu, sur lesquelles il ne faut jamais compter et fonder ses calculs, on ne peut pas concevoir un code très-court, très-

facile à rédiger, et dont les lois, réunissant tous les avantages qu'on cherche dans la déportation sans les trouver, y en ajouteraient d'immenses pour l'humanité toute entière.

Que le mot JAMAIS soit le mot des ministres; les ministres ne sont et ne doivent jamais être que les exécuteurs rigoureux et inflexibles des lois positives : TOUJOURS est le mot des rois et des peuples assez éclairés pour voir toujours le mieux, assez bons pour le vouloir toujours, assez puissans pour toujours le faire. Estimons et plaignons le ministre qui a connu tout son devoir, qui en a tenu tout le langage. Mais, au risque de tomber dans beaucoup d'erreurs avec la profonde persuasion d'exposer quelques vérités importantes, demandons tous les genres de perfectionnemens que nous concevons aux rois et aux peuples, dont la puissance n'a de bornes que dans ce qui est au-dessus des lumières, des vertus et des forces de la nature humaine.

Le *bannissement*, l'*exil*, la *relégation* et la *déportation* sont quatre peines qui se ressemblent beaucoup, et qui diffèrent encore davantage.

Le bannissement seul est une peine légale; et, par cette raison, il est seul une peine infamante.

Le corps entier de l'histoire est plein d'exem-

ples où les trois autres peines sont devenues, dans de rapides changemens de circonstances, des titres d'honneur et de gloire, des titres même à la puissance. Il n'y a qu'à ouvrir Thucydide, Tite-Live, et, surtout, Tacite.

On a eu beau, dans des jours d'hypocrisie et de tyrannie, revêtir la déportation de quelques vaines formes légales; les formes nécessaires à la justice et à la loi ne constituent ni la loi ni la justice; et ceux qui les emploient à violer l'ÉQUITÉ ont beau se nommer LÉGISLATEURS, ils ne font pas des lois, ils les violent.

Il importe pourtant de le savoir, de le sentir et de le proclamer; de toutes les déportations la plus terrible, celle qui est prononcée *en masse* et sur des listes de proscription, a pris son origine dans un adoucissement des fureurs de la vengeance, dans un sentiment d'humanité. Le dénouement des guerres civiles était toujours des massacres; c'était le sort des vaincus et le droit des vainqueurs : on désirait, seulement comme bonne mesure politique, que les massacres fussent très-rapides, tous achevés en un instant, pour n'avoir plus à y revenir.

A ces époques, la politique ne doutait pas que l'humanité n'eût eu des actions de grâces à rendre à celui qui aurait trouvé le moyen de faire tom-

ber cent mille têtes sous un seul coup, d'une seule hache. Il est des exemples de l'antiquité que je ne citerai point; et tout annonce qu'elle en a donné beaucoup plus encore qu'elle ne nous en a transmis; mais je citerai, parmi les modernes, un grand homme (car la grandeur et la férocité, malheureusement, ont pu se rencontrer ensemble); Machiavel trouve bon qu'on massacre, pourvu que cela soit fait vite.

On le peut sans trop faire d'honneur à l'espèce humaine; il faut croire que ce n'était pas seulement le danger des lenteurs et des répétitions qui prescrivait de tant précipiter ces opérations effroyables. Tacite même, on le sait, a pensé que si on ouvrait le cœur des proscripteurs et des tyrans, on le trouverait mutilé et déchiré par les coups qu'ils ont portés eux-mêmes.

A Rome, prête à passer de la république sous l'empire, les Sylla, les Marius et les triumvirs eurent beau être expéditifs dans les égorgemens, ils virent, et laissèrent voir à tous, que de vastes massacres ne s'exécutent jamais en un clin d'œil, et qu'avant qu'un parti ait consommé les siens, le parti qu'on égorgeait commence à égorger. Ce fut un trait de lumière; et Auguste, qui déporta peu, fut pourtant le créateur du système de la déportation substitué aux massacres dans

l'empire romain. Mais cet adoucissement lui-même devient, pendant un long cours de siècles, une nouvelle désolation pour l'empire; et les sénateurs et les délateurs, et les vertus et les crimes, déportés tour à tour de la même manière, se rendent incessamment dans les déserts de l'Afrique ou sur les rochers de la Méditerranée, dont la population est composée de barbares, de pirates et de scélérats. Parmi les lois criminelles, qu'il est toujours si difficile d'appliquer dans une juste proportion, même en les faisant sortir de la nature des délits, nulle, autant que la déportation en masse, ne porte en soi un si grand nombre de vices que ne pourront jamais corriger les législateurs les plus doués de sagesse et de génie.

Supposons-la appliquée à trente complices de la même conspiration, et tous coupables au même degré : elle paraîtra pour tous la même peine, parce qu'elle aura le même nom pour tous; et le plus souvent elle sera pour tous très-différente. Tous n'ont ni le même âge, ni la même santé, ni le même courage, ni la même industrie dans les idées et dans les mains, pour gagner sa vie, sous un ciel ardent ou sous un ciel glacé. Le climat où ils sont transportés peut rendre la santé et peut donner la mort : et l'un se sauve où l'autre périt.

L'éloignement si douloureux de sa patrie n'est pas, il s'en faut bien, la même douleur pour toutes les âmes et pour tous les âges : le vieillard déporté au loin dans de nouveaux mondes perd pour jamais sa femme et ses enfans; le jeune homme, dans les déserts même, trouve une femme et lui fait des enfans; il peut être époux et père heureux : la loi peut-elle penser les avoir traités tous les deux également?

Et cependant, tant est grande la difficulté de séparer et de distinguer des choses confondues sous un même nom, lorsqu'au dix-huitième siècle on eût fait naître plus d'un doute sur le droit de la société à prononcer la peine de mort; lorsque des souverains et des souveraines parurent disposés à abolir les solennités des ces meurtres judiciaires, plus propres à inspirer de la pitié pour les criminels que l'horreur du crime et la peur des supplices; des esprits et des cœurs excellens ne portèrent leurs vues que sur la déportation, et la crurent propre à garantir toute la sûreté sociale sans épouvanter l'humanité.

Le seul Franklin en aperçut tous les inconvéniens, soit lorsqu'elle est prononcée contre des innocens, soit lorsqu'elle est prononcée contre des coupables. Dans ce dernier cas, il ne croyait point qu'il y eût sur le globe de déserts assez éloignés des

habitations humaines. Les juges, disait Franklin, pourraient traduire leur arrêt en ces mots : *Nous envoyons au Nouveau-Monde ou à l'Afrique, qui en ont peut-être assez, une cargaison de serpens à sonnettes.* Le mot paraît plaisant ; il est sanglant.

Où donc chercher, où donc trouver dans les grandes querelles intérieures des sociétés politiques les lois nécessaires pour prévenir les guerres civiles, les massacres et les déportations en masse ? On ne les trouvera nulle part ; il faut les faire ; et le moment en est venu.

Pour trouver avec quelque facilité et quelque sûreté une lumière qui manque aux grandes sociétés politiques, parce qu'elles l'obscurcissent, ou qu'elles l'éteignent même dans la vaste complication de leurs intérêts, il faut chercher cette lumière dans la société la plus naturelle et la plus simple ; c'est celle de l'homme et de la femme ; c'est le mariage.

L'union des deux sexes est partout ; le mariage n'existe véritablement que là où il y a des lois écrites, et qu'elles sont assez bonnes. Partout ailleurs, la femme est avec l'homme, sans lui être unie, sans former avec lui une société ; elle lui appartient ; elle est son esclave et non sa compagne. Il l'a, ou ravie, soit par la force,

soit par la séduction ; ou achetée de ses parens, qui croient avoir tout stipulé pour elle quand ils ont reçu quelques deniers ; ou rencontrée dans l'extrême misère, qui s'abandonne sans condition pour avoir les moyens de ne pas mourir de faim.

Que d'orgueilleux empires dans l'immense continent de l'Asie, et peut-être de l'Afrique, où il n'y a pas encore un mariage ! Il ne peut y en avoir partout où il y a des harems ; et, sous divers noms, les harems couvrent presque tout le globe. Nul n'y pénètre que le *maître et seigneur*, et les eunuques blancs ou noirs chargés d'exécuter les ordres de l'impuissance en alarme ou de la jalousie en fureur. On ne sait jamais si la femme reçoit de l'homme ou les caresses du désir, ou les coups d'un fouet ensanglanté, ou la vie, ou la mort : la voix de la douleur, les cris du désespoir ne frappent que des murs, ou des oreilles esclaves aussi dures que les pierres.

Dans la Judée même et chez le peuple qui devait mieux se séparer des vices du genre humain, puisqu'il se croyait, seul, le *peuple de Dieu*, la femme n'a guère eu que l'existence qu'elle a dans tout l'Orient, où son sexe vit hors de la nature, sans être dans la société. Le mari,

très-souvent, ne lui donnait la main que pour lui donner le *libelle* de sa répudiation. On ne compte jamais parmi les droits de la femme, qui en avait si peu, celui de répudier ainsi son maître et son seigneur. Il y a certainement plus d'égalité et plus d'équité entre le lion et la lionne.

Il faut le dire; ce n'est que dans la Grèce et à Rome, dans l'Europe ancienne et moderne, et dans l'Europe chrétienne, surtout, que l'union de l'homme et de la femme a été fondée sur des lois, les mêmes que celles de la nature. Ce n'est que là que les prêtres de la loi et les prêtres du culte ont pu proclamer, du haut de leurs autels, ces mots qui ont un caractère si sacré : IL Y A MARIAGE.

On voit de quelle source tant de sainteté a été tirée pour une union commune, d'ailleurs, à l'espèce humaine et à toutes les autres espèces vivantes : c'est du CONTRAT DE MARIAGE, DES CONDITIONS STIPULÉES *par la volonté également libre* DES CONTRACTANS, ET RÉDIGÉES PAR DES OFFICIERS PUBLICS, GARANTIES PAR TOUTES LES FORCES DE LA NATION ET DE LA JUSTICE; CONTRAT QUI PEUT ÊTRE DÉFAIT PUISQU'IL A ÉTÉ FAIT, ET QUE POUR L'ORDRE SOCIAL COMME POUR LE BONHEUR DE CEUX QU'IL LIE, IL IMPORTE DE POUVOIR ROMPRE PAR LE DIVORCE.

Le mariage est donc une loi de la nature, et le divorce une loi du mariage.

Que cette faculté du divorce ne soit pas reconnue par les lois; on sait bien à quel degré de malheur peuvent être conduits par leurs querelles l'homme et la femme qui se sont unis pour être heureux l'un par l'autre; mais sait-on à quels crimes ils peuvent être entraînés pour mettre un terme à leurs malheurs ?

Quoique les forfaits qui peuvent avoir souillé le lit nuptial soient loin de pouvoir être tous connus ou même imaginés, nul ne peut douter, cependant, que dans une société politique en querelle, qui n'a de moyen de vider la querelle que les guerres civiles et les déportations en *masse*, les crimes et les malheurs ne soient infiniment plus nombreux et plus affreux encore.

Comment donc aucun législateur du monde n'a-t-il songé à un *divorce social*, lorsque tant de législateurs ont songé au *divorce nuptial?*

Ce prodige d'aveuglement et d'imprévoyance ne s'explique que trop facilement et trop bien. On n'a pas plus songé au divorce pour le mariage là où l'homme et la femme ne sont point unis par un contrat, là où, au nom du ciel, de la force et du poignard, la tyrannie du mari règne

dans chaque maison comme celle du despote dans tout l'empire.

Même dans notre France, où les mœurs des peuples et le caractère des monarques adoucissaient beaucoup la monarchie absolue, le divorce n'était pas encore souffert il y a quarante ans; et le titre seul de *Contrat Social* donné par Jean-Jacques à un de ses ouvrages, révolta plus d'esprits que tous ses paradoxes, ou les révolta davantage, au moins.

Dans l'histoire même de cette haute antiquité, où l'on voit plus d'un grand corps de peuple se former par *juxta position*, par des conquêtes des hordes sur des hordes, des tribus sur des tribus, on n'en voit point se former sur des contrats dont les conditions et les stipulations embrassent et articulent les droits naturels et égaux de tous les individus; ce qui est le seul vrai contrat social.

Ce qu'on voit faire très-souvent, il est facile de penser qu'on peut le défaire. Ce qu'on n'a jamais vu faire, on est généralement disposé à croire qu'il n'a jamais été fait; qui pouvait penser à un divorce social lorsque personne ne voyait de contrat social? Tel est l'esprit humain : et des esprits de ténèbres trouvent en eux et communiquent à d'autres une sorte de talent et de génie

pour fortifier encore ces dispositions désastreuses.

Cependant, sur cette question même où tant d'habitudes antiques et religieuses, où tant de forces actives et trop bien disciplinées combattent pour le mauvais génie, ce n'est pas le mauvais génie qui a prévalu, c'est le bon. Que les peuples aient ou non des chartes et des constitutions, que le contrat social soit ou non écrit, sa réalité n'est plus un problème pour ceux qui ont quelque droiture dans l'esprit et dans le cœur. Les monarques même, qui doivent confondre si aisément un pouvoir héréditaire avec un pouvoir absolu, sans s'en douter, proclament ce contrat social dans la morale qu'ils professent et qu'ils pratiquent. D'où peuvent naître les devoirs du trône, si ce n'est des droits des hommes?

On peut donc s'occuper, dorénavant, d'un code de divorce social. On connaît les conditions de l'existence sociale; il est aisé d'en déduire comment le contrat doit être rompu, pour l'avantage de toutes les parties, dans ces querelles politiques, assez violentes pour allumer l'incendie des guerres civiles.

Les déportations en masse ont pris la place des massacres; le divorce social doit prendre la place des déportations en masse; ces déportations sont des massacres invisibles, des meurtres où

ne coule pas le sang, et où les victimes de la mort ne paraissent l'être que de la nature : ce qui dispense presque de toute pitié.

Que de catastrophes auraient pu être prévenues si, avant ou après le 10 août, avant ou après le 18 fructidor, deux ou trois questions bien posées, bien réduites à l'expression la plus simple, et vingt ou trente scrutins bien placés dans la France, fidèlement recueillis, fidèlement dépouillés, avaient pu manifester l'opinion et le choix de la nation entre la monarchie représentative et la république!

Proscrit avec Camille Jordan, M. Suard pouvait être avec lui déporté. Madame de Staël, qui le sut tout de suite, toujours également active à défendre la liberté des peuples par son génie, et à sauver ses amis en danger par son courage et sa générosité, le pressa de se rendre à Coppet, heureuse de lui donner un asile chez son père, et de procurer à son père, au milieu de tant d'événemens terribles et obscurs, l'entretien d'un de ses amis les plus anciens et les plus intimes, assez mêlé lui-même à ces événemens pour lui en expliquer tous les mystères.

M. Suard s'y rendit à l'instant avec sa femme.

Quels doux momens, même parmi tant de désastres, pour deux hommes si anciennement

unis par tous les nœuds des bienfaits, des services et de la reconnaissance! Quels sujets d'entretiens chacun avait pour tous les deux! Comme ces deux âmes étouffées durent respirer l'une dans l'autre devant ces grands tableaux de la nature, pleins de tous les souvenirs de l'ancienne Rome et de l'Helvétie de Guillaume Tell! Dans ces mêmes lieux où, échappé à grand'peine aux persécuteurs des lumières qu'il apportait à la terre, Voltaire s'écriait :

Liberté! liberté! ton trône est en ces lieux!

Ce qui dut s'emparer presque exclusivement de toutes leurs conversations, ce furent les événemens du 18 fructidor, et, puisqu'ils étaient passés, la question qui les avait fait naître, cette question de la république et de la monarchie, qu'on ne résout point par des coups de main et des déportations, et qui, éternellement agitée, tourmentera éternellement le monde tant qu'on n'instituera point des monarchies où il y aura autant de liberté que dans les républiques, et des républiques où les lois et leurs organes auront autant de force et de majesté que dans les monarchies; ce qui rendrait à la fois la solution impossible et indifférente.

Il est à croire, il est même certain que dans

ces entretiens fut conçu par M. Necker le projet de son dernier et de son plus bel ouvrage, ces deux plans dans un même volume, le premier d'une république, le second d'une monarchie, toutes les deux également libres, toutes les deux également soumises aux lois éternelles du véritable ordre social, ouvrage qu'il se sentait si heureux de composer, qu'il s'écrie : *le bel âge pour écrire que soixante-dix ans!* mot qui étonne, et qui a été dit à peu près de la même manière par Solon, par Sénèque et par Voltaire. Ce qui étonne aussi dans ce volume d'un ministre des rois, dévoué jusqu'à sa mort au trône qu'il avait servi, c'est la première place donnée à la république, non-seulement dans le volume, mais dans sa pensée. Cet étonnement cesse plus vite ; il n'espérait plus la monarchie des Bourbons, et il redoutait celle que construisait Bonaparte pour y faire entrer l'Europe.

Tant que l'Europe sera suspendue par les révolutions entre le despotisme de l'Asie et des chartes gravées par des princes ou par des peuples amis de l'humanité, les deux chapitres de Montesquieu sur l'Angleterre et ce volume de M. Necker devraient être sculptés sur les murs des congrès où l'on délibère les destinées humaines. Un plénipotentiaire ne devrait pas pouvoir ouvrir les yeux

sans rencontrer ces vérités gravées par la vertu et par le génie. Un homme à qui le génie n'a point manqué, et qui n'avait pas besoin de ses malheurs pour attirer sur lui un intérêt universel, a imprimé, il y a trente ans, en parlant de M. Necker: *Je ne le crois pas de force à nous donner une constitution.* Il était sévère ce jugement. M. Necker en a donné deux. Heureuses les nations et les puissances qui ne sont pas constituées encore, et qui adopteront l'une ou l'autre!

L'éternité se serait abrégée dans ces discussions pour M. Necker et pour M. Suard; et en faisant des plans pour la liberté, pour la paix et pour le bonheur des empires, M. Necker en faisait aussi pour ne plus se séparer de ses amis, pour passer avec eux à Coppet ce qui leur restait de vie à tous les trois. Mais celle qui les avait réunis, madame de Staël, écrit de Paris que la Suisse et Coppet ne seront plus des asiles sûrs pour ceux que le 18 fructidor a proscrits, et M. Suard cherche un autre refuge sur la terre hospitalière de la Germanie; sa femme rentre en France pour y recueillir, s'il est possible, quelque chose de ce qu'ils y ont laissé en meubles, en livres et en argent.

Elle trouve tous ses appartemens fermés par les scellés, un gardien qu'elle paie six francs par jour, une portière qui tremble de la reconnaître et de

l'approcher, et tous ses intérêts abandonnés par l'effroi d'un homme à qui M. Suard les avait recommandés, et qui lui devait une place de neuf à dix mille francs. Elle crut avoir tout perdu, et ne sut un instant où aller. Elle n'eut aucun besoin de chercher, dès qu'on sut qu'elle était à Paris. Madame de Pange, depuis femme de M. de Montesquiou, celui qui avait envahi Genève pour en protéger l'indépendance auprès de la convention; madame de Beaumont, fille de M. de Montmorin, dont le nom, devenu sacré pour les royalistes, était révéré par tous ceux qui apprécient les dévouemens sublimes; ces deux cousines logèrent madame Suard entre elles, comme si elle avait été une troisième cousine; elles la débarrassèrent de toutes les démarches dont elle se serait mal tirée elle-même; des républicains unirent leurs soins aux leurs, même le président, à cette époque, de l'administration départementale de Paris, M. Jaubert; et madame Suard ne tarda pas à recouvrer ses appartemens, à retrouver les mêmes livres, l'argent qu'elle était venue chercher, ressource si nécessaire au petit ménage, devenu le pauvre ménage depuis le 18 fructidor, où M. Suard, en perdant son journal, avait perdu vingt mille livres de rentes. Elle se crut riche encore, parce qu'ils n'avaient pas tout perdu, et ils le furent en

effet par une économie sévère que la simplicité de leurs goûts et de leurs mœurs leur faisait trouver facile.

S'il n'avait pas été séparé de sa femme, M. Suard, en entrant à Anspach, aurait cru être rentré dans la France de sa jeunesse. Ses regards, quelque part qu'ils se portassent, rencontraient des Français et des Françaises. Rien, depuis vingt ans, n'était changé dans leurs manières, dans leur air, dans leurs modes; c'était la même grâce de leurs personnes, comme les mêmes titres de leur noblesse, ces titres devenus plus doux à l'oreille et au cœur depuis la guerre qu'on leur faisait. Les chants de Monsigny et de Grétry, antérieurs à la révolution, étaient seuls entendus, et sans jamais rien perdre de leur fraîcheur. Il n'y avait plus de poésie et d'éloquence que celles qui avaient été applaudies par Louis XIV; et le margrave, au milieu de ses jardins comparés, par les émigrés, aux Tuileries, effaçait par la politesse la plus reconnaissante et la plus aimable le souvenir qu'*il était étranger*.

Avec tant de besoin de consolations, M. Suard aidait tout ce qu'il voyait et qu'il entendait, à le soulager par tous les souvenirs de son bel âge, seuls souvenirs qui embellissent la vie à son déclin, et souvent les seuls qui restent. Si c'était là une

faiblesse, il la réparait en observant, parmi tant de victimes de la révolution, des talens et quelquefois des biens qui leur auraient été étrangers sans leurs désastres; ceux qui, dans les arts du goût et dans les sciences, n'auraient jamais été que des amateurs et des juges, excités par tous les besoins et par toutes les privations, étaient élevés au rang des professeurs, des maîtres et des modèles; les arts de la main étaient exercés avec génie par ces grands que toutes les mains avaient servis; et de tant de bras qui les portaient toute la vie, tombés à terre, mais remis debout, ils étaient fiers d'avoir acquis, en touchant la terre, ces forces de la nature, les premières de toutes les puissances et de toutes les jouissances. Accueilli avec tous les sentimens de l'égalité et de l'amitié par ces grandeurs évanouies, M. Suard leur a dit plus d'une fois comme Thémistocle, et sans du tout les blesser : *Mes amis, nous étions perdus, si nous n'avions pas été perdus.*

Un sentiment dont la profondeur et l'énergie seraient peu croyables s'il n'en avait laissé des preuves écrites qui ne peuvent tromper, et qu'il est aujourd'hui permis de publier, remplissait et tourmentait cependant son âme dans ces lieux qui lui offraient tant de charmes, et où il en répandait aussi; ce sentiment respire dans toutes

les lignes d'une correspondance qui lui prenait une partie des jours et des nuits. C'est tout ce que l'amour le plus tendre peut faire ressentir le plus vivement et exprimer le plus naïvement; c'est cette impatience de la passion au moindre retard d'un mot attendu, et ces transports de joie lorsque le mot arrive; ces terreurs pour des dangers qui ne menacent pas ce qu'on aime, et qui tuent celui qui les imagine; toutes ces expressions du cœur que les cœurs sensibles ont fait passer depuis long-temps dans toutes les langues, et qui semblent toujours employées pour la première fois lorsque celui qui s'en sert a besoin de toutes et qu'il en ajoute encore de nouvelles; ces formes douces, caressantes et languissantes, cette mollesse de style qu'on a appelée la grâce du sublime, et qu'on pourrait aussi appeler le sublime de l'amour : tels sont les caractères de ces lettres écrites par M. Suard à soixante ans, à une femme qui en avait cinquante, et qui était la sienne.

J'ai laissé le nom d'*amour* à ce sentiment, parce qu'en lisant ces lettres, il ne peut en être distingué que par la réflexion seule; parce que c'est l'amour, en effet, retiré tout entier dans l'âme pour y être immortel comme elle.

La passion d'Héloïse et d'Abailard, si naturelle à leur âge, fut la merveille d'un siècle

barbare, par la délicatesse et par la générosité de ses sacrifices; un amour égal, et toujours le même, dans deux époux d'un âge avancé, et dans le dix-huitième siècle, est une plus grande merveille des siècles civilisés.

On n'aime ainsi sa femme à soixante ans, après en avoir passé trente avec elle, que pour recevoir du ciel la récompense du soin qu'on a pris de la rendre toujours heureuse; les feux sacrés ne s'éteignent que dans la vieillesse de ceux qui ne les ont pas entretenus et nourris des vertus de leur jeune âge et de leur âge mûr.

Il n'est pas impossible que ce soit à cette tendresse pour sa femme, toujours cultivée et toujours accrue au milieu de toutes les séductions de Paris, que M. Suard ait été redevable de cette longue vie qui a eu une fin sans avoir eu un déclin, et dont le terme a été un accident.

De longs jours n'ont jamais été un malheur pour M. Suard comme pour Saint-Lambert; il ne s'est *trouvé étranger à aucune race nouvelle.* Dans la littérature même, il a aimé Victorin Fabre et Villemain, et il en a été aimé. Pour Philémon et Baucis, c'est leur demeure que les dieux métamorphosent en temple; pour M. Suard, le miracle s'est opéré dans lui-même.

Depuis que madame Suard se fut réunie à son

mari; ils n'eurent pas seulement dans Anspach beaucoup d'agrémens; ils y donnèrent eux-mêmes toutes les semaines des espèces de fêtes : car il y a des fêtes avec ce qui suffit à peine pour vivre.

Mais un événement arrivé à Paris, le 18 brumaire, retentissait dans toute l'Europe comme le bruit d'un tonnerre éloigné, et portait l'espérance dans toute l'émigration. Les noms de Monck et de Bonaparte, que rien ne rapprochait et ne pouvait rapprocher, furent prononcés ensemble. C'est ainsi que de loin et à la simple vue toutes les formes et toutes les positions des objets se confondent : ce qui est carré paraît rond, ce qui est distant se touche. Quelle apparence qu'un guerrier si jeune alors, et déjà couronné de gloire dans ces deux campagnes d'Italie où, seul commandant en chef, il s'était promené deux ans de victoire en victoire, faisant de nouvelles destinées aux peuples et aux rois; qui, depuis, comme successeur en quelque sorte d'Alexandre fils de Philippe, élève d'Aristote, et réellement comme membre de l'Institut de France, avait fait l'essai de rendre à l'Orient ses antiques lumières, mais si prodigieusement accrues; quelle apparence que les desseins d'un tel homme eussent quelque chose de commun avec les desseins de Monck, si obscur avant l'éclat de sa trahison!

Je crois avoir lu ou entendu quelque part que Bonaparte, déjà empereur, parlant de Monck, avait dit, *son rôle était trop bête pour moi.* Ce ne fut pas Monck qui manqua d'esprit; ce furent les Stuarts. Que pour des princes qui ont perdu un trône héréditaire, il est heureux d'y être rappelé à la suite d'un chef républicain, destructeur de la république! Comme la nouvelle alliance du trône et de la liberté est alors devenue facile! Charles II et Jacques II la rendirent impossible par un long amas d'actes assez insensés pour qu'on pût croire qu'ils leur étaient dictés par le prince d'Orange. Quatre autres généraux français, à la naissance même de la république, avaient été accusés de ce rôle de Monck, La Fayette, Dumourier, Valence, Hoche: et l'histoire de La Fayette, échappé à peine à son armée qu'on avait soulevée, détenu si longuement et si cruellement dans les prisons de l'Autriche, professant à son retour en France, au milieu de tant de genres de tyrannie, les principes les plus sains et les plus héroïques de la liberté, semble être une vie traduite des Vies des Hommes illustres de Plutarque: Dumourier, qui avait ouvert, par l'éclatante victoire de Jemmapes, ce long cours des victoires de la république, retiré dans les solitudes des environs de

Hambourg, avait employé ses loisirs à défendre la liberté et les droits de la France avec la même âme et le même génie qu'il avait combattu pour elle : Valence tombait mutilé sous les sabres des ennemis avec lesquels on lui supposait des intelligences, et prévenait ces cicatrices de la calomnie qui, dit-on, restent toujours, par les glorieuses et ineffaçables cicatrices qu'il porte sur son front : Hoche, arrêté au milieu des lignes de Wissembourg, et conduit, chargé de fers, entouré de gendarmes, aux portes du comité de salut public, après une heure de questions et de réponses, n'est pas envoyé à l'échafaud, il est renvoyé à son armée et à sa gloire.

Le 18 brumaire exécuté avec des baïonnettes, et le consulat revêtu de tant de formes monarchiques même avant d'être perpétuel, firent naître deux idées bien justes et parmi les républicains, et parmi les émigrés, et dont M. Suard ne put se départir alors même que l'Europe était soumise ou tremblante : c'est que toute la puissance exécutrice dans les mains d'un consul ferait cesser beaucoup les désordres intérieurs de la révolution, et que si ce consul érigeait un trône, ce trône serait bientôt celui des Bourbons.

M. Suard, rentré avec ces deux espérances, ne tarda pas à attirer sur lui les regards et les

vues du premier consul; et dans ces premiers changemens de l'Institut dont le but était d'en exclure les sciences morales et politiques pour exclure ensuite plus facilement la république de la France, M. Suard fut appelé au secrétariat perpétuel de la deuxième classe; elle représentait l'Académie Française; il avait concouru, il y avait trente ans, à cette même place, avec Marmontel; lutte d'autant plus honorable pour M. Suard, que la préférence accordée à Marmontel eut pour motif, non plus de goût et plus de talent, mais un beaucoup plus grand nombre de très-bons ouvrages.

On reprocha dans le temps à M. Suard d'avoir applaudi à l'exclusion de la classe des sciences morales et politiques. Il ne put ni l'applaudir ni la blâmer : elles étaient exclues de la seconde classe avant qu'il y entrât, et il ne voyait plus dans cette classe que l'Académie Française, où elles n'avaient jamais été. On a beau les exclure comme corps de science, disait M. Suard, elles y entreront comme à l'Académie Française lorsque nos élections en ouvriront les portes à ces véritables gens de lettres, dont les talens sont les organes les plus éloquens de l'opinion publique quand elle est bonne, et ses guides les plus sûrs quand elle s'égare. Dans quels lieux publics,

ajoutait M. Suard, les droits de l'homme, les principes de ses devoirs et ceux de sa raison ont-ils été rappelés avec plus de dignité que dans les séances publiques de l'Académie, où Louis XIV même a reçu plus de leçons encore que de louanges? Le travail lent et secret du dictionnaire ne peut pas avoir des effets si grands et si soudains; mais on y détermine les acceptions des mots; et s'il ne reste pas toujours le plus pauvre des dictionnaires, ce sera un jour le meilleur cours de morale et de politique.

L'un des collègues de M. Suard, les plus capables d'en combattre avec succès les opinions, M. Lacretelle l'aîné, a réclamé à plusieurs reprises la restauration de la classe des sciences politiques et morales; il a saisi la question particulière avec cette analyse qui pénètre dans toutes les profondeurs, et il a traité la question générale de l'organisation des connaissances humaines, dans un institut, avec cette grandeur de vues qui appelle naturellement le style de l'éloquence.

Ce double attribut de la pensée du philosophe et de l'expression de l'orateur, a toujours été le double caractère du talent de M. Lacretelle. On les retrouve l'un et l'autre jusque dans les défauts qu'on lui reproche : ils forment de tout

ce qu'il a écrit d'une nouvelle organisation de l'Institut et de ses académies, l'un des ouvrages qui méritent le plus l'attention des gens de lettres et celle des législateurs.

M. Lacretelle ne refuse rien à l'ancienne Académie Française de tout ce que lui accorde M. Suard : mais l'objet principal de cette Académie a été, dans son origine, la langue, et il est aujourd'hui la langue et le style ; la morale et la politique n'en sont que des accessoires qu'on n'y rencontre pas toujours. M. Lacretelle voudrait changer cet ordre; faire de l'accessoire le principal, du principal l'accessoire.

C'est tout-à-fait en législateur qu'il considère une si haute matière ; et il est impossible de ne pas croire que toutes les Académies de l'Institut, et surtout l'Académie Française ne soient redevables un jour de beaucoup de perfectionnemens à ces grandes vues de M. Lacretelle.

Trois circonstances rapprochèrent de plus près encore M. Suard de Bonaparte devenu empereur. Un entretien sur Tacite que l'empereur provoqua au palais des Tuileries, devant une partie de la France et de l'Europe; un article de journal qu'il lui fit demander par son ministre des relations extérieures, à propos de deux de ses actes les plus terribles, et sur lesquels l'empire était

plus que séparé de l'empereur; l'établissement du jury des grands prix décennaux, l'une de ces conceptions des princes d'un moment qui présentent quelquefois de sublimes modèles aux monarques par droit de naissance.

On a rapporté l'entretien sur Tacite de vingt manières, toutes assez différentes. M. Suard lui-même n'était assez sûr d'aucune. Il n'y a donc de certain que ce qu'il y a eu de commun dans toutes ces versions. Ce fut moins un entretien qu'un dialogue coupé et à coups pressés. C'était la manière de Bonaparte, et assez aussi celle de M. Suard : ni l'un ni l'autre n'étaient diserts. Ces coups pressés qui interrompent faisaient un peu descendre l'empereur de sa majesté; mais ou il ne s'en apercevait pas, ou il mettait quelque orgueil à se mesurer ainsi de plain-pied. Son début annonçait qu'il venait déjà de parler de Tacite.

« N'est-il pas vrai, M. le secrétaire perpétuel, » que Tacite, qui est un grand esprit, n'est pas » du tout le modèle de l'histoire et des historiens? » Parce qu'il est profond, lui, il prête des desseins » profonds à tout ce qu'on fait et à tout ce qu'on » dit. Mais il n'y a rien de plus rare que des » desseins. — Oui, sire, partout ailleurs; mais » rien de plus commun à Rome. Pendant les six

» cents années de la république, tout fut plan et
» exécution; et sous l'empire, les maîtres du
» monde s'abandonnèrent bien à leurs passions;
» ils ne s'abandonnèrent pas au hasard. Rien de
» plus bizarre que Tibère; et rien de plus réflé-
» chi. — Tacite devait prendre l'esprit de l'empire
» dont il se faisait l'historien, et il y porte l'esprit
» de la république. Moi aussi je voudrais la répu-
» blique, mais elle est impossible, et.... — Ta-
» cite, sire, est de tous les écrivains de l'anti-
» quité celui qui a le mieux entrevu l'union de
» la plus grande puissance du prince et de la plus
» grande liberté des peuples; et il appelle cela
» une félicité rare.... — N'importe, c'est l'histo-
» rien d'un parti, et le peuple romain n'était pas
» du même parti que Tacite; il aimait ces em-
» pereurs dont Tacite veut toujours faire peur,
» et on n'aime pas des monstres. Les monstruosi-
» tés de l'empire naissaient des factions. — Il n'y
» avait plus de peuple romain dans Rome, sire;
» c'était une populace de toutes les parties de
» l'univers qui applaudissait à tout rompre le plus
» méchant empereur, devenu mauvais histrion,
» pourvu qu'elle eût, elle, du pain et les jeux du
» cirque.... — Et son style, le croyez-vous sans
» reproche? Après l'avoir lu, on cherche ce
» qu'il pense. Moi je veux qu'on soit clair. Nous

» nous rapprocherions vous et moi, monsieur » Suard..... »

Je ne veux pas omettre de le dire, parce que cela fut très-remarquable et très-remarqué : les regards, durant cet entretien, furent aussi flatteurs pour l'homme de lettres que pour le prince; et cette répartition égale d'éloges annonçait que cette fois ce n'était pas entièrement, pour le prince, de la flatterie. En écoutant ses raisons, on les trouvait si ingénieuses et si plausibles, que pour l'applaudir on n'avait plus besoin de se souvenir qu'il commandait à des légions.

Ce qui ne fut pas du tout remarqué alors, et qui ne l'a pas été beaucoup depuis, c'est que ces raisons de Bonaparte ont beaucoup d'analogie avec quelques critiques de Voltaire, et celles de M. Suard avec quelques vues de Montesquieu.

On a regret que le dialogue s'arrête tout court lorsque M. Suard avait à parler du style, et de l'obscurité reprochée à celui de Tacite; c'était pour lui le beau moment de la lutte. J'imagine que M. Suard aurait concédé que Tite-Live est plus clair que Tacite, et qu'il eût ajouté que l'obscurité de Tacite est beaucoup comme celle des temples, qui fait mieux sentir la présence des dieux. Cet historien, dont aucun n'approche pour le sublime et pour la profondeur, parle

souvent des mystères de la domination, des mystères de l'empire, *arcana dominationis, arcana imperii;* et son style fait penser que le génie a aussi ses mystères, les seuls qui soient sacrés.

Racine a dit de Tacite *qu'il est le plus grand peintre de l'antiquité*, et Montesquieu *qu'il abrège tout, parce qu'il voit tout*. Quel homme que celui qui a pu paraître le premier penseur à Montesquieu, et le plus grand peintre à Racine!

On ne croit pas s'éloigner de l'empire romain et de Tacite lorsqu'on a à parler du procès de Moreau, de la mort du duc d'Enghien, de l'article qui fut demandé à M. Suard sur ces deux événemens, et de sa réponse. La condamnation de Moreau aurait été inique; son accusation était naturelle. Il n'avait pas été approché seulement par de vrais conspirateurs, il en avait été touché et embrassé. Pichegru avait été reçu dans sa maison et dans ses bras. En laissant à Moreau les juges de la loi et les défenseurs de son premier choix, tout était légitime, tout se suivait dans l'ordre légal, et tout aurait conduit à la démonstration que Moreau, en trompant les espérances que la conspiration avait fondées sur lui, avait sauvé la vie à Bonaparte, dont il était l'ennemi.

L'affaire du duc d'Enghien, au contraire, dans

ses commencemens comme dans sa fin, avait quelque chose d'atroce et d'incompréhensible. Rien, dans la vie de Bonaparte et dans son règne, rien dans les plus justes accusations contre lui des royalistes et des républicains n'a ce caractère. La supposition qu'il avait voulu donner aux républicains, par cette mort, l'assurance qu'il ne séparerait jamais sa cause de la leur est une absurdité qui ne pouvait rien couvrir d'une atrocité; et c'est un fait que l'indignation fut aussi grande parmi les jacobins même que parmi les royalistes et les Bourbons.

Ceux qui cherchent la vérité avec douleur et avec effroi, tandis que la multitude des grands et du peuple soulage ses fureurs en les faisant éclater, ont soupçonné qu'il y avait, non dans le meurtre, mais dans ses causes, quelques-uns de *ces mystères de la domination et de l'empire*, sur lesquels des motifs ineffables jettent des voiles qui restent éternellement baissés. Ce n'est que de l'île Ste.-Hélène qu'on peut recevoir ces révélations.

L'idée d'emprunter la plume de M. Suard, toujours si religieusement et si courageusement dévouée aux Bourbons, n'avait pas des motifs aussi difficiles à deviner; et la manière dont la proposition lui fut transmise par le duc de Bassano prouve que ce ministre avait conservé dans

la politique le sentiment des ménagemens délicats dus à la morale et à ceux qui en mettent les lois au-dessus des vœux et des ordres de la puissance. Mais ce qui rappelle quelques-uns de ces beaux caractères de l'empire romain sur lesquels la plume sévère de Tacite s'arrête avec tant de complaisance et tant de charme, c'est la réponse de M. Suard : elle n'a besoin d'être ni annoncée ni commentée ; il faut la citer toute entière ; la voici comme il l'a écrite.

Réponse de M. Suard au duc de Bassano.

« Vous me demandez, monsieur, deux articles » de journal propres à redresser l'opinion pu» blique sur quelques points où elle s'égare en ce » moment. Cela me serait très-difficile, surtout » quand les journaux sont absolument discré» dités ; et mon esprit s'est tellement séparé des » affaires publiques depuis que les particuliers » n'y ont plus rien à voir et n'y peuvent exercer » aucune influence par leur opinion, que très» sincèrement je me crois incapable de répondre » à ce que l'on attend de moi. Mon esprit est » d'une nature indépendante et indocile qui ne » peut se vaincre ; je ne manque ni d'idées ni de » facultés pour exprimer ce qui s'offre naturelle» ment à ma pensée. Mais je me trouve frappé

» de stérilité quand je veux écrire sur des sujets de
» commande qui ne sont pas dans le cours habi-
» tuel de mes réflexions. Je voudrais donner au
» chef du gouvernement des preuves de ma re-
» connaissance, mais je ne puis le servir qu'en
» suivant les principes qui ont réglé constamment
» ma conduite dans le cours d'une longue vie.
» J'ai soixante et onze ans. J'ai été lié avec des
» hommes en place; je leur ai été fidèle; mais
» je ne leur ai jamais fait le sacrifice de mon sen-
» timent et de ma pensée; mon caractère ne s'est
» pas plus assoupli avec l'âge que mes membres;
» je voudrais achever ma carrière comme je l'ai
» parcourue. J'ai une trop haute opinion du
» caractère de l'empereur, pour craindre de lui
» déplaire en lui faisant connaître avec simpli-
» cité l'esprit dans lequel je serai toujours dis-
» posé à lui obéir.

» Le premier article que l'on désire de moi
» devrait porter sur les écarts de l'opinion qui
» s'est élevée en opposition à quelques actes du
» gouvernement. Cette opposition a deux objets:
» l'un, ce qu'on appelle *un coup d'État*, et per-
» mettez-moi de vous le dire, ce qui m'a profon-
» dément affligé, comme un acte de violence qui
» blesse toutes les idées d'équité naturelle et de
» justice politique, acte dont il m'est impossible

» de concevoir la nécessité et même l'utilité.

» Le second motif du mécontentement public » porte sur l'intervention notoire du gouverne- » ment, dans une procédure judiciaire, soumise » à une cour de justice. J'avoue encore que je » ne connais aucun acte de pouvoir qui doive » exciter plus naturellement l'inquiétude de » chaque citoyen sur sa sûreté personnelle. L'in- » dépendance parfaite des tribunaux dans l'ad- » ministration de la justice est sa première base » et la plus solide de l'ordre social et de la li- » berté civile. J'ai vu penser ainsi les hommes » les plus sages et les plus sincèrement attachés au » gouvernement par leurs sentimens, par leurs » fonctions, et j'ajouterai encore par l'intérêt » pour la personne du chef de l'État, autant » que pour la chose publique.

» Vous voyez, monsieur, que je ne puis cen- » surer franchement un sentiment général que » je partage. Je l'attaquerais faiblement, en » l'attaquant contre ma conscience; et je crois » cette attaque inutile au moment de l'efferves- » cence.

» J'ai l'honneur, etc. »

On a cru relever davantage le mérite de ce refus en supposant que celui devant qui tremblaient les hommes en avait été indigné. Mais

c'est faire perdre à la vérité et à la justice une grande partie de leur force que de leur ôter leurs limites; et ce qui est vrai, c'est qu'une nouvelle lettre de Maret, à qui j'aime à ne donner en ce moment que ce nom, assura M. Suard *que l'empereur entrait dans ses motifs et les comprenait à merveilles*. A ces paroles on ne croit plus être dans l'empire romain; et il ne reste aucun moyen de croire qu'elles n'étaient que des paroles.

Ce fut bientôt après, en effet, que M. Suard fut appelé au jury des prix décennaux; rien n'était plus facile que de l'en éloigner par la manière d'organiser le jury : mais une fois que M. Suard y était, c'était à lui que, par sa place de secrétaire perpétuel, par son âge, par les déférences de l'opinion publique aux jugemens de son goût, était réservée la rédaction du rapport du jury; et ni les ouvrages, ni les jugemens du jury, ni la rédaction ne pouvaient être étrangers à la morale, et à la politique qui n'est que la morale des États.

Quel éclat pouvaient répandre sur la France ces prix décennaux dont la république avait eu la première idée en organisant l'Institut! Quelle belle manière pour les nations de se rendre compte de leur état progressif, rétrograde ou

stationnaire dans les sciences, dans les arts, dans tout ce qui agit avec le plus d'empire sur les pensées, sur les volontés et sur les actions, pour les diriger ensemble vers la félicité publique! Cette espèce de CENS de tous les talens et de leurs productions, ces récompenses en gloire et en fortune, n'auraient pas eu sur la république des lettres des effets moins heureux que ceux de la censure sur la république romaine, où elle maintint si long-temps les mœurs à une si grande élévation et dans une si grande pureté.

L'intervalle de dix ans, préféré à celui de cinq, à ces lustres si fameux chez les anciens, était aussi pour les arts, qu'il ne faut pas regarder de si près que les mœurs, une portion plus convenable de ce période des siècles par lesquels les âges du goût et du génie ont coûtume de se comparer et de se mesurer. Toutes ces créations, qui doivent être vastes et sublimes pour agrandir les nations en les transportant d'admiration ; les épopées, l'histoire écrite ou considérée comme elle l'est par les Montesquieu, par les Voltaire, par les Hume et par les Condillac; ces découvertes de la philosophie dans le cœur et dans l'esprit humain, qui rendent l'action des lois plus puissante et plus douce; ces fictions de la prose, magnifiques sans être poétiques, qui peuvent se passer de re-

muer le ciel et l'enfer, de les faire venir tous les deux sur la terre pour remplir la conscience de l'homme de terreurs et d'espérances immortelles; des ouvrages tels que le Télémaque, et des romans tels que Clarisse et Héloïse; tout ce qui éclaire et touche profondément, tout ce qui doit être utile à la dernière postérité, exige au moins dix années de travail et de génie.

Les prix décennaux, on le sait, proclamés par l'empereur et adjugés par le jury, ne furent point décernés. Tout ce qui en a paru, c'est le rapport du jury, composé de plusieurs rapports très-bien faits, parmi lesquels il y en a deux de singulièrement remarquables, celui de M. Delambre, sur les ouvrages de mathématiques pures et de mathématiques appliquées à l'étude de la nature, et celui de M. Suard sur les ouvrages littéraires.

Quelle époque pour les sciences que celle où avaient paru et s'étaient succédées de si près la Théorie des Fonctions analytiques, les Leçons sur le Calcul des Fonctions, la Mécanique céleste, chefs-d'œuvre de La Grange et de La Place, qui n'ont fait que des chefs-d'œuvre, et qui semblent avoir reculé les bornes des mathématiques plus que le télescope celles des sphères célestes; où Monge créait une nouvelle géomé-

trie, et où Legendre rendait celle d'Euclide et d'Archimède toute nouvelle; où Lacroix, en portant sur la manière d'enseigner les mathématiques une lumière puisée dans la nature de l'entendement humain, rendait si faciles les passages de l'arithmétique à l'algèbre, de l'algèbre à tous les calculs de l'infini; où Biot faisait entrer presque toutes les découvertes de l'astronomie dans ses élémens; et en s'exposant toujours à la perdre, ne perdait jamais cette clarté de Fontenelle, qui a fait du livre charmant des Mondes, une lecture facile même pour des enfans et des femmes; où Poisson, dans ses Leçons élémentaires de mécanique, arrive si vite à la mécanique analytique de La Grange, qui a posé toutes les bornes de la science; double prodige qui étonne plus encore que la puissance de tous les leviers.

M. Delambre n'entre pas avec autant de gloire dans cette liste, où il figure pourtant avec honneur; mais c'est que c'est par lui que la liste a été tracée.

La littérature ne pouvait pas offrir à M. Suard des choses aussi étonnantes par leur nouveauté: depuis Racine et Bossuet, les deux langues de la poésie et de l'éloquence étaient trop belles pour recevoir beaucoup de nouvelles beautés; mais s'il est vrai que la conservation du monde soit à

chaque instant une création continuée, la perfection des talens du goût est aussi une création continuelle, lorsqu'elle est maintenue; elle a encore des titres à la gloire.

La grande difficulté en écrivant c'est d'être toujours fidèle aux principes, aux règles et aux modèles; d'être très-scrupuleux et de n'être jamais servile ni même timide; il faut être à la fois, en quelque sorte, et ancien et nouveau.

Si, sans trop d'efforts, on met à la portée du goût qui doit tout sentir rapidement, ce qui n'était compris encore que par la réflexion; on multiplie les beautés et les jouissances littéraires, sans les corrompre; on étend le domaine des lettres; et c'est encore un genre de création.

Se prêter des beautés est pour les genres un danger de se confondre; mais si le danger a été couru et évité; c'est un mérite et un plaisir de plus.

La pureté est la qualité la plus nécessaire; c'est le cristal des eaux qui vous offre tout de suite votre image, *puroque simillimus amni*. Mais quand cette pureté est depuis deux siècles devenue commune, on cesse d'en être charmé parce qu'on cesse de la remarquer et de la sentir; il ne faut rien rechercher, mais il faut chercher et trouver. Ces *mots trouvés*, Boileau les aimait

beaucoup, et lui-même en a d'assez hardis pour menacer la langue; la langue pardonne qu'on triomphe de sa sévérité lorsqu'on l'enrichit par l'audace qu'on lui inspire.

Tels étaient les principes de goût du jury des prix décennaux : et nul ne pouvait mieux que M. Suard les faire valoir, en les appliquant à tous les genres et à tous les ouvrages avec la même justesse et la même justice. Le rapport du jury des prix décennaux est un des meilleurs morceaux de cette critique littéraire que tous aiment ou tous veulent juger en France, et qu'on a raison de beaucoup aimer, parce que, faite avec quelque délicatesse de tact et quelque supériorité de vues, elle est ce qui éclaire davantage le goût, le sentiment et la raison publiques.

Un résultat de ce rapport qui dut beaucoup affliger ceux qui ne veulent jamais qu'il y ait des talens à l'époque où ils les jugent; c'est qu'à aucune époque de la littérature française il n'a paru un si grand nombre d'ouvrages, et de prose et de vers, où les ressources et les secrets de la langue, les principes et les effets des genres divers aient été mieux connus et plus approfondis par tant d'écrivains. Aucun ouvrage de cette époque n'est très au-dessus de tous, peut-être; aucun n'est

égal ; peut-être, aux grands modèles ; mais l'époque est supérieure à toutes les époques.

Les auteurs et les ouvrages qui pouvaient, par la date de leur publication, entrer dans le concours, n'étaient pas, comme on peut croire, les seuls dont on parlât dans ce grand jury. On y jugeait tous les écrivains et tous les écrits : et c'est dans les conversations qui précédaient et qui suivaient *les séances*, que les membres du jury, plus libres de toute responsabilité, se prêtaient le plus de lumières et se préparaient à mieux juger. Mais, soit dans les *séances*, soit avant et après, l'impartialité de M. Suard était si parfaite, qu'il eût été impossible de deviner, à qui ne l'aurait pas su, s'il parlait d'un ami ou d'un ennemi.

Deux compositions historiques, par exemple, du plus grand caractère toutes les deux, la Vie de Fénélon, par M. le cardinal de Bausset, et l'Histoire de la Pologne, par Rulhières, étaient fréquemment les sujets des entretiens et des parallèles, quoique, par la raison que l'une était une vie, et l'autre l'histoire générale de tout un peuple, elles n'eussent point de prix à se disputer, et que chacune pût avoir un prix.

La vie et l'âme de Fénélon étaient, pour M. Suard, comme pour Vauvenargues, l'un des

deux ou trois plus beaux titres de gloire de l'espèce humaine. L'histoire de la Pologne n'était pour lui que celle d'une république turbulente fondée sur la servitude de tout un corps de peuple, et tourmentée par les passions d'une aristocratie toujours armée, dont l'héroïsme et les malheurs ne pouvaient rien enseigner au monde.

M. le cardinal de Bausset était l'un des hommes de France dont M. Suard honorait et chérissait le plus la personne, les vertus et les talens : M. Suard, au contraire, pouvait croire que, du fond de son tombeau, Rulhières le calomniait et le persécutait encore ; et M. Suard, non plus, n'avait pas trop fait grâce aux cendres de Rulhières.

Par une autre circonstance assez singulière, M. Suard, disposé à beaucoup estimer la personne de M. Daunou, avait été très-blessé par je ne sais quelles phrases d'une préface de cet éditeur de l'histoire de la Pologne.

Eh bien, le jugement le plus fortement énoncé de M. Suard ne décernait pas seulement le grand prix de l'histoire à celle de la Pologne ; il la comparait et l'égalait aux plus belles compositions historiques de l'antiquité, à celles des Thucydide et des Tite-Live. A propos de M. Daunou, il rappelait souvent sa préface d'une édition de Boileau, et la jugeait toujours un des meilleurs

discours de toute la littérature de notre langue.

Il n'y avait pas, à beaucoup près, les mêmes haines, mais il y avait beaucoup de préventions mutuelles entre M. Suard et M. Dejouy, l'auteur de *la Vestale*, mise en concurrence avec *le Triomphe de Trajan*, auquel les circonstances attachaient une grande faveur. *La Vestale* n'en paraissait pas moins à M. Suard le drame le plus intéressant de la scène lyrique; ce qui était la mettre, sous le rapport de l'action théâtrale, au-dessus de tous les opéras de Quinault. Il reconnaissait dans *Trajan* un style plus plein et plus fort; mais dans *la Vestale* des vers plus doux, plus faits pour le chant, des vers plus semblables à ceux de l'enchanteur qui avait *désossé la langue*.

L'extrême opposition des opinions politiques entre Chénier et M. Suard; des querelles commencées à la première tragédie de Chénier, et qui n'avaient jamais eu que de très-courtes trêves; leur travail commun au dictionnaire, où pour eux discuter était toujours disputer; les emportemens de Chénier et l'opiniâtreté de M. Suard; la nuée de traits piquans qu'ils se lançaient sans cesse, et qui n'avaient pas besoin de la queue et des deux rimes de l'épigramme pour se graver dans la mémoire; tout les avait con-

stitués en état d'antipathie : aucun ouvrage de Chénier, par la date de leur publication, ne pouvait entrer dans le concours du jury; mais son nom entrait toujours depuis quelques années et primait le plus souvent dans tous les lieux où l'on parlait des lettres, des talens et de la gloire littéraire. Pour les juges et pour les ennemis vulgaires, les derniers écrits d'un auteur sont toujours les moins bons : M. Suard laissait voir combien, et dans les vers et dans la prose, il était frappé des étonnans progrès du talent de Chénier au milieu du dépérissement visible de sa santé et de tous ses principes de vie. Il le rapprochait de Delille, son ami de tous les temps, et le rapprochement, glorieux pour tous les deux, l'était moins pour Delille. Delille, disait-il, pour déployer toute sa fécondité et toutes ses richesses, a eu besoin de beaucoup s'affranchir des lois de ce goût devenu une religion sous le nom de goût classique. Chénier en a plus appesanti le joug sur son talent, et c'est alors que son talent s'est le plus élevé.

On ne trouve pas de ces phrases dans les meilleurs articles de littérature de La Harpe, où il y en a de très-belles; on n'en trouve pas surtout lorsqu'il parle de ses ennemis.

Les préventions politiques étaient beaucoup

plus fortes encore chez M. Suard que les préventions personnelles : M. Tissot, très-jeune à l'ouverture des états-généraux, était entré tout de suite dans la révolution, et y est toujours resté : M. Suard ne s'y était que très-peu avancé et en était tout de suite sorti : et malgré cela, lorsque le prix de la traduction en vers des Eglogues de Virgile fut balancé au jury entre la traduction de M. Tissot et celle de M. le chevalier de Langeac, dont les opinions et les sentimens politiques étaient en tout conformes à ceux de M. Suard : M. Suard fut le premier à voter le prix pour l'ouvrage de M. Tissot : il sentait vivement, il faisait vivement remarquer tous les genres de mérite de la traduction de M. de Langeac, *sa poésie qui a de la douceur, de l'harmonie, qui rappelle, en quelques endroits, la mollesse et la grâce de l'original :* mais il décernait la couronne à celle de M. Tissot, qui LUI PARAISSAIT FORT SUPÉRIEURE.

Voilà de la justice : elle aurait pu être trop pénible, dans un autre, pour être constante : elle ne coûtait aucun effort à M. Suard. Jamais, il est vrai, je ne l'ai vu si facile en lui que sur ce tribunal d'un si imposant caractère. Je dois même et je veux y mettre une restriction ; elle ne sera la seule que parce que seule elle me paraît nécessaire.

Après les traductions en vers, la partie la plus riche du concours était celle de l'histoire et de la biographie; outre l'Histoire de la Pologne et la Vie de Fénélon, toutes les deux couronnées, l'*Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, par M. Simonde Sismondi; l'Histoire des principaux événemens du règne de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, par M. de Ségur; l'Histoire de France pendant le dix-huitième siècle, par M. Charles Lacretelle; d'autres ouvrages historiques encore avaient attiré toute l'attention du jury; tous ont reçu de M. Suard et les éloges et les critiques qui forment l'évaluation la plus juste de leur mérite; *celle du dix-huitième siècle, par M. Lacretelle.* Pour cette histoire l'éloge est toujours très-réduit et très-mince; la critique toujours dure et rarement assez fondée, quoique beaucoup motivée.

On lit dans le rapport : M. *Lacretelle abrège ses récits en dépouillant les faits des circonstances qui les accompagnent et les expliquent : et par là il devient souvent sec et décousu.* C'est la plus terrible critique d'une histoire, si la critique est vraie. Quoiqu'on ait dit que l'*histoire* plaît *de quelque manière qu'elle soit écrite*, celle qui serait écrite ainsi ne pourrait plaire à personne et ne trouverait point de lecteurs : l'ou-

vrage de M. Lacretelle en a eu pourtant beaucoup, et probablement en aura toujours : c'est en groupant les faits en tableaux que l'historien du dix-huitième siècle abrège les récits ; et c'est la manière des grands maîtres. Le rapport ajoute : *M. Lacretelle raconte et ne peint pas.* Il est difficile que quelqu'un voie de la couleur où il n'y en a point : la couleur saute aux yeux : loin que celle du style de M. Lacretelle m'ait paru manquer d'éclat, j'aurais voulu qu'elle fût plus fondue. Le véritable appel des erreurs d'un jugement littéraire est un nouvel ouvrage du même genre, où les mêmes beautés seront plus incontestables. M. Lacretelle a déjà écrit l'histoire du seizième siècle de la France : que l'histoire du seizième siècle de l'Europe est un sujet bien plus beau, plus grand encore ! et qu'il conviendrait à l'appel que doit faire M. Lacretelle !

Les deux restaurations des Bourbons ont été, pour ainsi dire, les derniers événemens de la vie de M. Suard, et les plus heureux de sa plus grande jeunesse ne l'avaient pas rempli de plus de joie et de bonheur.

Après la première, et sous le ministère présidé par le prince de Taleyrand, un grand travail avait été conçu avec profondeur par ce prince, pour répandre, sous les formes pério-

diques d'un journal, les principes d'instruction et d'éducation publiques les mieux appropriés aux degrés dans lesquels la liberté et la puissance ou s'unissent, ou se balancent dans une monarchie constitutionnelle; et M. Suard fut chargé par le prince de la direction de cette haute entreprise. Après la seconde, il souleva contre lui beaucoup d'accusateurs et beaucoup de ces ressentimens qui ne pardonnent jamais, par son concours à la transformation complète des classes de l'Institut dans les anciennes académies.

Il est certain, et je l'ai déjà dit, que M. Suard avait toujours donné des regrets amers, non-seulement à la gloire, mais au nom de ces académies qu'il regardait presque comme nécessaires à la restauration de la monarchie; mais il est certain aussi que, dans ce travail et dans les exclusions qui en furent les suites, ses communications avec la puissance ne furent jamais immédiates. Entre le secrétaire perpétuel et le monarque il y eut toujours un ministre, et ce ministre était M. de Vaublanc.

Quoique exempt de douleurs et même de cette faiblesse progressive qui est presque la mort, à laquelle elle conduit; quoique assez plein encore du sentiment de sa vie pour qu'il lui en

restât beaucoup de plaisirs, il se complaisait à en envisager le terme, et sa mémoire, comme celle de tous les vieillards, lui en retraçait le cours; sans liaisons, sans aucune espèce de suite même, il en écrivait les souvenirs sur les premiers petits morceaux de papier qui se présentaient à lui; il les laissait au hasard sur ses tables, sur ses fauteuils, entre les pages de quelques livres, où il les oubliait, et où on les a trouvés par hasard aussi, et les uns après les autres. C'était comme une confession à bâton rompu, et de soi-même à soi-même. Quelquefois ce n'était que l'indication des principales époques et des principales études de sa vie. On lit dans les premiers : « Je suis entré dans le monde au moment de cette explosion de l'esprit philosophique qui a distingué la seconde moitié du dix-huitième siècle. J'ai lu l'Esprit des Lois à dix-neuf ans, j'étais en province, et cette lecture me charma. L'Histoire Naturelle, les Œuvres de Condillac parurent peu de temps après, l'Encyclopédie en 1752, ainsi que la Découverte de l'irritabilité par Haller. » Il n'y a plus de phrases, mais des mots, qui ne se construisent pas, comme *Révolutions dans l'économie politique; la médecine; la chimie; le goût des arts; Tronchin, Rouelle, Quesnai,*

les salons. Ce doivent être les noms des objets et des hommes dont il avait été fortement occupé. Ailleurs, sur un autre petit carré de papier : *Cum magnis vixisse invitá fatebitur usque invidia.*

C'est ainsi qu'avant de connaître ses souvenirs éparpillés, j'ai placé M. Suard, dans ses Mémoires, entre les philosophes et les grands.

Cette variété des goûts de son esprit, qui a plus servi à ses plaisirs qu'à son talent, il la confesse ou la justifie de deux manières. « C'est » encore moi que j'aime à retrouver dans un » autre passage où Montaigne se peint *feuille-* » *tant à cette heure un livre, à cette heure un* » *autre, sans ordre et sans dessein, à pièces* » *décousues; tantôt rêvant, tantôt enregistrant* » *ses songes.* »

La seconde manière n'est pas une citation; il y a plus pensé; il y a même mis un titre : DU MEILLEUR *usage de l'Esprit.* On me saura gré, je l'espère, de l'avoir copiée tout entière.

« L'universalité des connaissances a été une » prétention de beaucoup de bons esprits, qui » auraient plus fait pour leur renommée et pour » l'utilité générale, en se bornant au genre d'é- » tude pour lequel ils avaient une aptitude natu- » relle et dominante. Pour ceux qui ne sont pas

» doués du génie qui crée ou d'un talent marqué
» pour une branche particulière de littérature,
» si leur goût les porte à étendre et à varier
» leurs connaissances, ils peuvent, en se livrant
» à ce goût, non-seulement y trouver plus de
» bonheur, mais même se rendre plus utiles
» qu'en s'attachant exclusivement à un objet
» particulier de méditation et de travail. Il pa-
» raît certain que si Leibnitz n'avait été que
» géomètre, il aurait fait faire à la géométrie
» des progrès dont il serait résulté plus de gloire
» pour lui et plus d'avantage pour la science.
» On en peut dire autant de Pascal, s'il n'eût pas
» abandonné la géométrie et la physique pour
» s'enfoncer dans les controverses théologiques.
» D'Alembert aurait peut-être effacé Euler
» et La Grange dans les sciences mathémati-
» ques, s'il ne s'était pas laissé entraîner dans
» des travaux littéraires dont il n'a recueilli
» qu'une gloire fort au-dessous de celle à laquelle
» il pouvait prétendre. Qui sait à quel rang aurait
» pu se placer Diderot, s'il eût concentré toutes
» les forces de son esprit original et fécond, et
» celle de sa brillante imagination, sur les seuls
» objets propres à en exercer toute l'énergie?
» Musschembroëck disait, *Dum omnia scire*
» *volumus nihil scimus*. C'est ce qui m'est arrivé;

» mais c'est ce que j'ai pu faire de mieux. J'ai
» suivi mon penchant, j'ai beaucoup joui, et je
» n'ai rien sacrifié, car je ne pouvais pas aspirer à
» la gloire du génie, la seule qui eût pu me tenter.»

Est-ce la modestie, est-ce l'orgueil qui a écrit ces lignes? C'est très-certainement un cœur très-sincère et une conscience qui se confesse. J'ajoute encore que c'est un esprit très-éclairé. Il ne faut pas toutefois en croire entièrement sa modestie. Il fut occupé *toute sa vie* d'un grand objet et d'un grand sujet; c'est lui-même qui le dit, et dans ces même feuilles dont il croyait faire les jouets des vents : *ludibria ventis*.

« Je me suis occupé toute ma vie des études
» politiques, qui partageaient mon temps avec
» les objets littéraires. Je réservais pour ma vieil-
» lesse l'occupation de rédiger les matériaux que
» j'avais amassés; la révolution a arrêté ce tra-
» vail; j'étais entraîné par le torrent des événe-
» mens dans les quinze premières années; le
» despotisme de Bonaparte m'en a détourné en-
» suite : aujourd'hui je me trouve trop vieux pour
» entreprendre un long travail. Je pourrais dire
» cependant comme Tacite : *uberiorem secu-*
» *rioremque maturiam senectuti se posui*. »

Avec quel bonheur et quelle précision ce passage de Tacite lui a servi à marquer l'époque qui

aurait rendu *son sujet plus riche et moins dangereux!* Ce sujet devait être celui dont nous avons parlé dans le cours de ces mémoires, et dont il nous a montré plusieurs fois les vastes matériaux : c'était celui qui a été traité avec tant de succès par Delolme, la constitution de l'Angleterre. Puisse l'ouvrage de M. Suard ne pas trop manquer en ce moment à la France, à l'Europe et à l'Angleterre même!

Ces confessions ne sont encore que celles de l'homme de lettres qui n'intéressent beaucoup directement que la littérature ; celles de l'homme, les témoignages rendus par la conscience aux actions d'une longue vie, intéressent l'humanité, et sont autant au-dessus que les vertus le sont des talens.

L'homme de bien seul aime à avoir pour témoins de sa vie des hommes de bien. Sur un papier daté de juin 1817, au haut duquel est écrit MORELLET, on lit :

« Si je voyais périr avant moi cet excellent » homme, je perdrais le plus ancien des amis qui » me restent ; je pourrais dire ce que Pline di» sait de Cornélius Rufus, dont il déplorait la » mort : *amisi meæ vitæ testem*. Mais c'est » d'une personne qui m'est bien plus chère et » plus nécessaire, si j'éprouvais le malheur irré-

» parable, heureusement peu vraisemblable, de
» la perdre, que je pourrais dire ce que le même
» Pline disait à son ami Calvélius : *vereor ne ne-*
» *gligentius vivam.* »

Cette personne, on n'a pas besoin de le deviner, était sa femme. Quel mari, après une vie commune de cinquante ans, a rendu à la sienne un témoignage qui les honore plus l'un et l'autre ? Quel hommage de la regarder comme une conscience dont il était plus sûr que de la sienne ! Et cependant, tout près de paraître devant ce juge éternel, conscience universelle, quel compte il se rend de lui-même avec des paroles de celui qui a donné le premier modèle de ces confessions des philosophes! « J'éprouve une intime et douce
» satisfaction en croyant pouvoir, au terme de
» ma vie, m'appliquer à moi-même, dans toute
» la sincérité de mon cœur, ce passage de Mon-
» taigne : *ce n'est pas un léger plaisir de se sen-*
» *tir préservé de la contagion d'un siècle gâté,*
» *et de dire en soi : qui me verrait jusque dans*
» *l'âme, encore ne me trouverait-il coupable ni*
» *de l'affliction et ruine de personne, ni de ven-*
» *geance ou d'envie, ni d'offense publique des*
» *lois, ni de faute à ma parole. Ces témoignages*
» *de la conscience plaisent, et nous est grand*
» *bénéfice que cette esjouissance naturelle qui*

» *jamais ne nous manque.* » Ne croit-on pas voir celui qui est cité et celui qui cite paraissant ensemble devant le seul qu'on ne trompe jamais ?

FIN.



